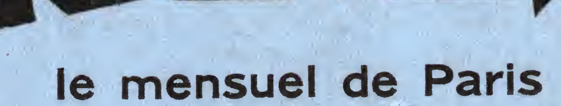
Georges R. Manue
Directeur

Juin 1932
France : 5 francs
Etranger : 7 francs

BRAVO



le mensuel de Paris

Portrait de Chopin par Gustave Courbet.

frédéric chopin

par ÉDOUARD HERRIOT

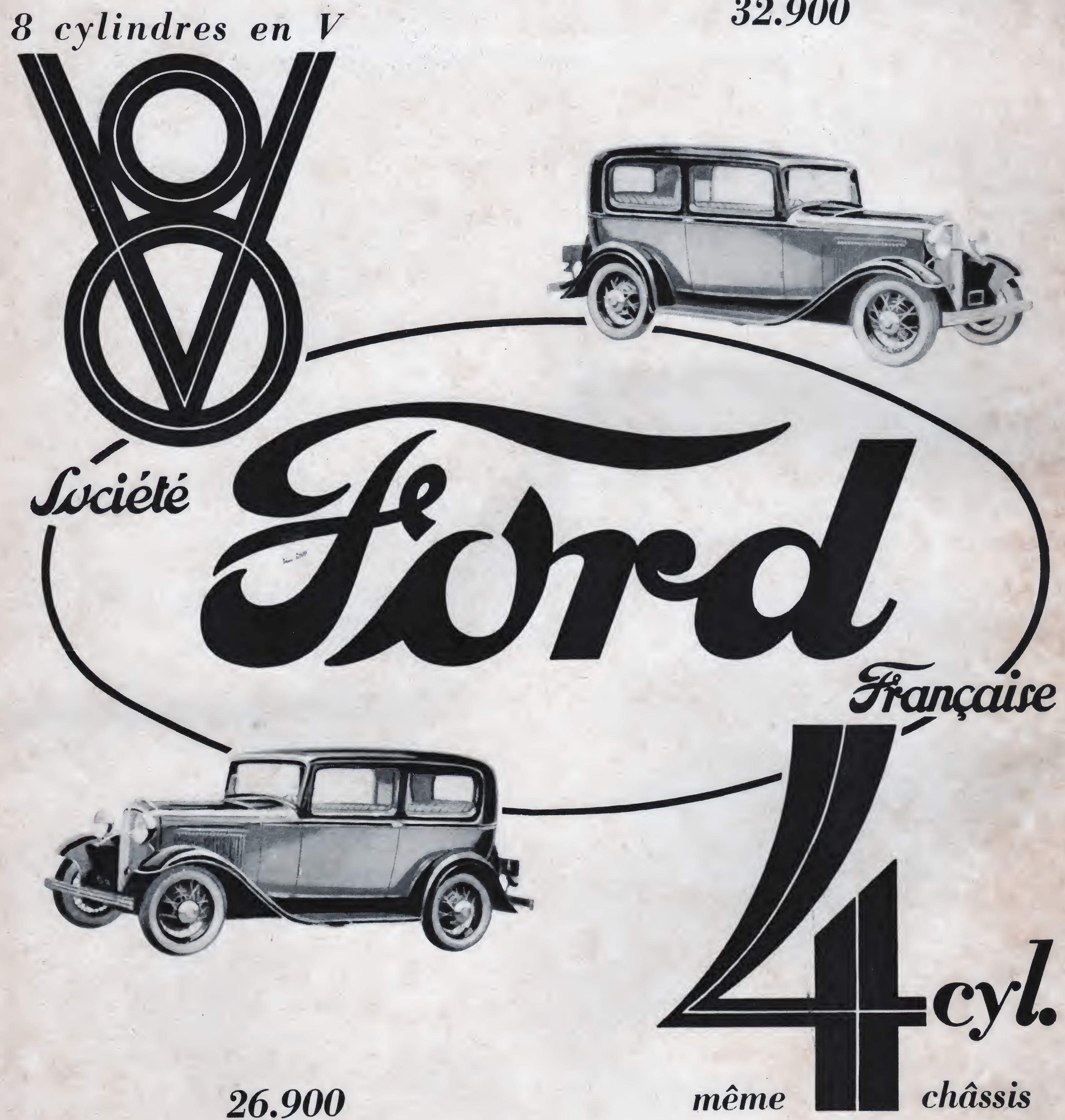
En supplément : ASIE, trois actes de H.-R. Lenormand

HAVAS 32-601 O

La Société Française FORD offre à tout automobiliste la perfection mécanique réservée jusqu'ici à une élite restreinte :
Une 8 cylindres en V, moteur suspendu, silencieux et équilibré, puissance fiscale 21 CV. Boîte de vitesse synchronisée, deuxième vitesse silencieuse, freins puissants sur les quatre roues, amortisseurs hydrauliques à double réglage par thermostat. Nouvelle ligne longue, châssis surbaissé, carrosserie luxueusement aménagée. 130 Kms à l'heure en toute sécurité. Cette voiture constitue plus qu'un progrès, c'est une révolution.

Conduite intérieure.

32.900



26.900

Conduite intérieure.

Si vous êtes fidèle à la 4 cylindres, essayez-la, elle vous étonnera. La nouvelle 4 cylindres FORD d'une puissance fiscale de 19 CV présente identiquement les mêmes perfectionnements mécaniques que la 8 cylindres. Pratique, durable, nerveuse, économique, elle est ce qu'a toujours été la FORD: imbattable. Mêmes carrosseries et mêmes modèles que la 8 cylindres, aussi spacieuse et aussi luxueuse qu'elle, la nouvelle 4 cylindres FORD représente une avance mécanique considérable.

ACHETEZ AUJOURD'HUI LA VOITURE DE DEMAIN 36, BOULEV. DES ITALIENS, PARIS
225, QUAI AULAGNIER, ASNIÈRES

« INTOURIST »

Visitez l'U. R. S. S.

pendant l'été 1932

MOSCOU - LENINGRAD
UKRAINE - DNIEPROSTROI
CAUCASE - CRIMÉE - VOLGA

Trains spéciaux pour :

Visite des réalisations du Plan quinquennal.
Asie centrale.
Expédition arctique sur le brise-glace *Malygin.*

En Août et Septembre, voyages organisés pour : Médecins, Professeurs, Architectes, Instituteurs, Etudiants.

PRIX FORFAITAIRES
comprenant VISA, HOTEL, PENSION, EXCURSIONS, etc.

Demandez renseignements à la

BANQUE COMMERCIALE POUR L'EUROPE DU NORD

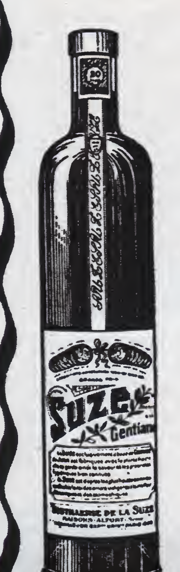
Bureau du Tourisme Service BR

26, Avenue de l'Opéra - PARIS Téléph. : CENTRAL 65-55

ET DANS LES PRINCIPAUX BUREAUX DE VOYAGES

SUZE

Apéritif à la gentiane



La racine de gentiane est recommandée par nombre de médecins comme un puissant stimulant des fonctions digestives.

Elle tonifie sans irriter.

La SUZE à base de racine de gentiane fraiche est l'apéritif idéal et réellement bienfaisant.

Prendre un verre de SUZE avant chaque repas c'est s'assurer une longue vie.

Buvez en Hiver : SUZE pure, sans eau
Buvez en Été : SUZE Cassis ou SUZE Citron

L'Amie de l'Estomac

SAINT-CAST

La plus belle plage de la Côte d'Émeraude à 25 km. de DINARD et à 6 h. 1/2 de PARIS

(Service régulier d'autos-cars SATOS Dinard-Saint-Cast)

PARADIS
DES ENFANTS
ET
DES SPORTIFS



SES TENNIS SOUS BOIS
SON GOLF 18 TROUS
SON WATER TOBOGGAN
(unique en France)
CANŒING - YACHTING
PÊCHE ET CHASSE

HOTEL ROYAL-BELLEVUE

En bordure de la grande plage

125 CHAMBRES - 50 SALLES DE BAINS - GARAGE   ORCHESTRE SYMPHONIQUE ET DANCING

PENSION A PARTIR DE 50 FRANCS


INNOVATION
104, CHAMPS·ÉLYSÉES
vous présente
le nouveau
PHONO·PORTATIF
AMPLOR
qui réalise l'
AMPLIFICATION
INTÉGRALE,
sans électricité
et sans lampes
Breveté dans le
monde entier
DEMONSTRATION PERMANENTE
104, CHAMPS·ÉLYSÉES. PARIS
POUR RECEVOIR LA PLAQUETTE
ILLUSTRÉE "AMPLOR" ECRIVEZ À
INNOVATION
104, CHAMPS·ÉLYSÉES_PARIS
EN VOUS RECOMMANDANT DE CETTE REVUE

La Cie Française du Gramophone

"La Voix de son Maître"



a enregistré de FRÉDÉRIC CHOPIN les œuvres suivantes par les artistes les plus renommés :

DB 1343	*Ballade en sol mineur.* Op. 23.	CORTOT	Piano.
DB 1344	*Ballade en fa majeur.* Op. 38.	CORTOT	Piano.
DB 1345	*Ballade en la bémol majeur.* Op. 47.	CORTOT	Piano.
DB 1346	*Ballade en fa mineur*	CORTOT	Piano.
D 1370	*Ballade N° 3.*	Benno MOISEVITCH	Piano.
DB 1161	*Barcarolle en fa dièse* Op. 60.	A. RUBINSTEIN	Piano.
DB 928	*Etude Chromatique en la mineur.* *Prelude en do majeur* *Etude (La Révolutionnaire)* *Etude en fa majeur.*	W. BACKHAUS	Piano.
DB 1178 à 1180	*Etudes* Op. 25	W. BACKHAUS	Piano.
DB 1132 à 1134	*12 Etudes.* Op 10	W. BACKHAUS	Piano.
D 1217	*Impromptu en la bémol.*	Benno MOISEVITCH	Piano.
DB 957 à 960	*Les 24 préludes*	CORTOT	Piano,
K 6082	*Marche funèbre* (arr. G. Balây)	Gde Fanfare champenoise de la Marne.	
DB 1462	*Mazurka en do mineur.*	RUBINSTEIN	Piano.
C 2008 à 2010	*Mazurkas.*	NIEDZIELSKY	Piano.
B 3550	*Mazurkas.*	NIEDZIELSKY	Piano.
DB 966	*Nocturne en mi bémol majeur.* *Prélude*	CASALS.	Violoncelle.
L 630	*Nocturne en ré bémol*	L. SCHWARTZ.	Violon.
DB 1167	*Nocturne en fa dièse majeur* Op. 15	PADEREWSKY	Piano.
DB 1398	*Nocturne en ré bémol majeur.* Op. 27 N° 2	Mischa ELMAN	Violon.
DB 931	*Polonaise* Op. 26 N° 1.	DE PACHMANN.	Piano.
D 1280	*Polonaise en si bémol majeur.* Op. 71 N° 2	Benno MOISEVITCH	Piano.
W 1174	*Scherzo N° 3 en do dièse mineur.* Op. 29	Mischa LEVITZKI.	Piano.
D 1065	*Scherzo.* Op 31	Benno MOISEVITCH	Piano.
DB 1160	*Valse en la bémol majeur.* Op 34 N° 1	RUBINSTEIN	Piano.
DA 761	*Valse en sol bémol.* Op. 70 N° 1 *Valse en ré bémol majeur* Op. 64 N° 1	DE PACHMANN.	Piano.
P 863	*Valse en ré bémol*	Walter RUMMEL	Piano.
DB 1321	*Valse en do dièse mineur.* Op. 64 N° 2 *Nocturne en mi bémol majeur.* Op. 9 N° 2	CORTOT	Piano.
D 1628	*Valses* Op. 64 N° 1 et Op. 70 N° 1	A. de GREEF	Piano.
P 834	*Zyczenie* (Mazurka).	M. de ALEXANDROWICZ.	Chant.

Ces disques sont en vente :

18, Boulevard Haussmann. . PARIS (IXe)
71, La Canebière . . . . . MARSEILLE
34, Allées de Tourny . . . . BORDEAUX

et chez tous les revendeurs dont la liste sera fournie sur demande adressée à

LA Cie FRANÇAISE DU GRAMOPHONE
9, Boulevard Haussmann, PARIS (IXe)



ULTRAPHONE

présente une sélection de disques de CHOPIN

FP 160 **BERCEUSE**
Solo de piano....... Maurice Rosenthal
BP 198 **VALSE EN RÉ BÉMOL MAJEUR**
Solo de piano...... Sigrid Schneevoigt
ETUDE EN SOL BÉMOL MAJEUR
Solo de piano...... Sigrid Schneevoigt
ÉTUDE EN LA BÉMOL MAJEUR
Solo de piano...... Sigrid Schneevoigt
EP 207 **MAZURKA N° 4 (Op. 67)**
Solo de piano. Giocasta Kussrow Corma
AP 364 **NOCTURNE**
Solo de violon....... Georg Kniestaed
EP 613 **PRÉLUDES N°s 11, 19 et 8**
Solo de piano..... Auguste de Radwan
MAZURKAS N°s 2 et 21
Solo de piano..... Auguste de Radwan
EP 614 **ETUDES N°s 6 et 5**
Solo de piano,.... Auguste de Radwan
VALSE N° 2 EN LA BÉMOL
Solo de piano..... Auguste de Radwan
AP 446 **FANTAISIE**
Solo de cymbalum........ Bela Pusztay
BP 497 **ROMANCE DU CONCERTO EN MI MINEUR**
Solo de piano..... Auguste de Radwan
MAZURKAS N°s 23 et 29
Solo de piano..... Auguste de Radwan
EP 498 **PRÉLUDES N°s 1, 3 et 24**
Solo de piano..... Auguste de Radwan
ÉTUDE N° 11, MAZURKA N° 21
Solo de piano..... Auguste de Radwan

PRIX DES VIKINGS 1932

HENRY DE MONFREID

vient de paraître :

AVENTURES DE MER

Un volume illustré : 15 fr.

paru :

LES SECRETS DE LA MER ROUGE

Un volume illustré : 18 fr.

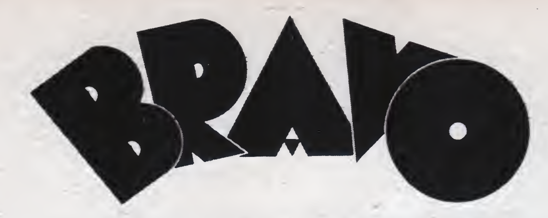
à paraître prochainement :

PAUL MORAND

AIR INDIEN

GRASSET

Un volume : 15 fr.



5, PLACE CLICHY — PARIS (XVIIe)

TÉLÉPH. : MARCADET 68-50, 68-51

Adresse Télégraphique.
BRAVO-JOUR-84-PARIS

Chèques Postaux : 1328-13

Registre du Commerce : 512.066

DIRECTEUR :
GEORGES-R. MANUE

France. 5 fr. — Etranger. 7 fr.

ABONNEMENTS :

	12 mois	6 mois
France et Colonies	50 fr.	27 fr.
Etranger, Tarif A	65 fr.	35 fr.
Etranger, Tarif B	75 fr.	40 fr.

SOMMAIRE DU N° DE JUIN 1932

FRÉDÉRIC CHOPIN, PARIS 1832-1932

L'ÉLECTRICITÉ, REINE DU MONDE MODERNE

Enquête réalisée sous la direction de notre collaborateur André Caille, ingénieur E. S. E.

CHRONIQUES DU MOIS

LE ROSENGART (N° 10)

***En supplément :* ASIE trois actes de H.-R. LENORMAND**

Voir, page 53, la dernière série de notre grand concours : « CINÉMA ET ROMAN »

MISE EN PAGES DE ROMI

Éditorial

Pour le centenaire de l'arrivée de Chopin à Paris, BRAVO a voulu faire revivre les heures et les jours du musicien génial.

Admirateur fervent et sensible de Chopin, M. Edouard Herriot, le grand homme politique qui trouve dans la compagnie des maîtres de la musique un délassement, un réconfort et l'aliment d'un enthousiasme sans cesse renouvelé, a bien voulu accepter de nous montrer comment le passage radieux du compositeur à Paris, noua, entre la Pologne et la France, une entente sentimentale dont les années d'épreuves et de gloire n'ont fait que resserrer les liens.

Le président Paderewski et l'illustre compositeur Szymanovski identifient pour nous le génie de Chopin à celui de la Pologne éternelle.

Tous les écrivains français qui se sont penchés sur le cœur déchiré du Polonais : Guy de Pourtalès, Marcel Ray, Marcel Bouteron, G. Jean-Aubry, E. Vuillermoz ; les grands écrivains polonais Kaden-Bandrowski, Iwaszkiewiecz, Binental et Wanda Landowska, prodigieuse magicienne de la musique d'autrefois, ont apporté leur tribut d'hommages passionnés à celui dont l'œuvre prend aujourd'hui un caractère universel.

Pour la réalisation de cet ensemble, nous avons eu la bonne fortune de bénéficier des concours précieux de MM. Jean Lechon et Sigismond Klingsland que connaissent bien tous les lettrés franco-polonais ; de M. Mathieu Glinski, directeur de la revue La Musique, de Varsovie, et de M. le ministre Pulaski, directeur de la Bibliothèque polonaise de Paris, qui ont mis à notre disposition un réel trésor iconographique dont nos lecteurs sauront apprécier l'intérêt.



Electricité, reine du monde moderne, c'est la deuxième partie de notre numéro.

Ces deux sujets, le plaisir, l'intérêt qu'ils proposent, pour si différents qu'ils soient, nous pensons que les mêmes esprits peuvent les accepter.

Entre tous les miracles modernes, celui de l'Electricité ouvre le plus largement le champ à l'imagination.

Nous avons demandé à Pierre Hamp, romancier et poète du travail humain et de la machine, de rendre sensible pour le profane ce qu'il y a de prodigieux dans cette domestication d'une force inconnue, asservie, soumise au geste le plus aisé, au doigt même d'un enfant.

M. Yves Le Trocquer, sénateur, ancien ministre des Travaux publics, nous présente l'Electricité, puissance internationale.

L'état-major éminent de l'industrie électrique française :

MM. Marcel Ulrich, président du Syndicat professionnel des producteurs et distributeurs d'énergie électrique ;

A. Detœuf, président du Syndicat des constructeurs de matériel électrique ;

Saurel, président du Syndicat des fabricants français de lampes électriques ;

H. Parodi, directeur honoraire des services d'électrification de la Compagnie des Chemins de fer d'Orléans ;

G. Tochon, secrétaire général de la Société hydrotechnique de France ;

G. Marty, secrétaire du Syndicat professionnel des producteurs et distributeurs d'énergie électrique,

concrétisent, pour un public lettré, les notions essentielles qu'on était accoutumé, jusque-là, de réserver aux seuls spécialistes.

Les Chroniques, complétées par la page des Lettres Etrangères, et notre nouvelle rubrique Urbanisme, font le point du mouvement intellectuel, artistique et économique du mois écoulé.



C'est dans ce même esprit de synthèse que nous préparons pour le 1er juillet un numéro : PLEIN CIEL, qui sera consacré, pour sa plus grande partie, à l'Aviation de tourisme et aux lignes internationales, aux Sports de plein air et à la Photographie, et pour sa partie économique au Plan quinquennal pour la reconstruction de l'Europe, dressé par M. Yves Le Trocquer, ancien ministre.

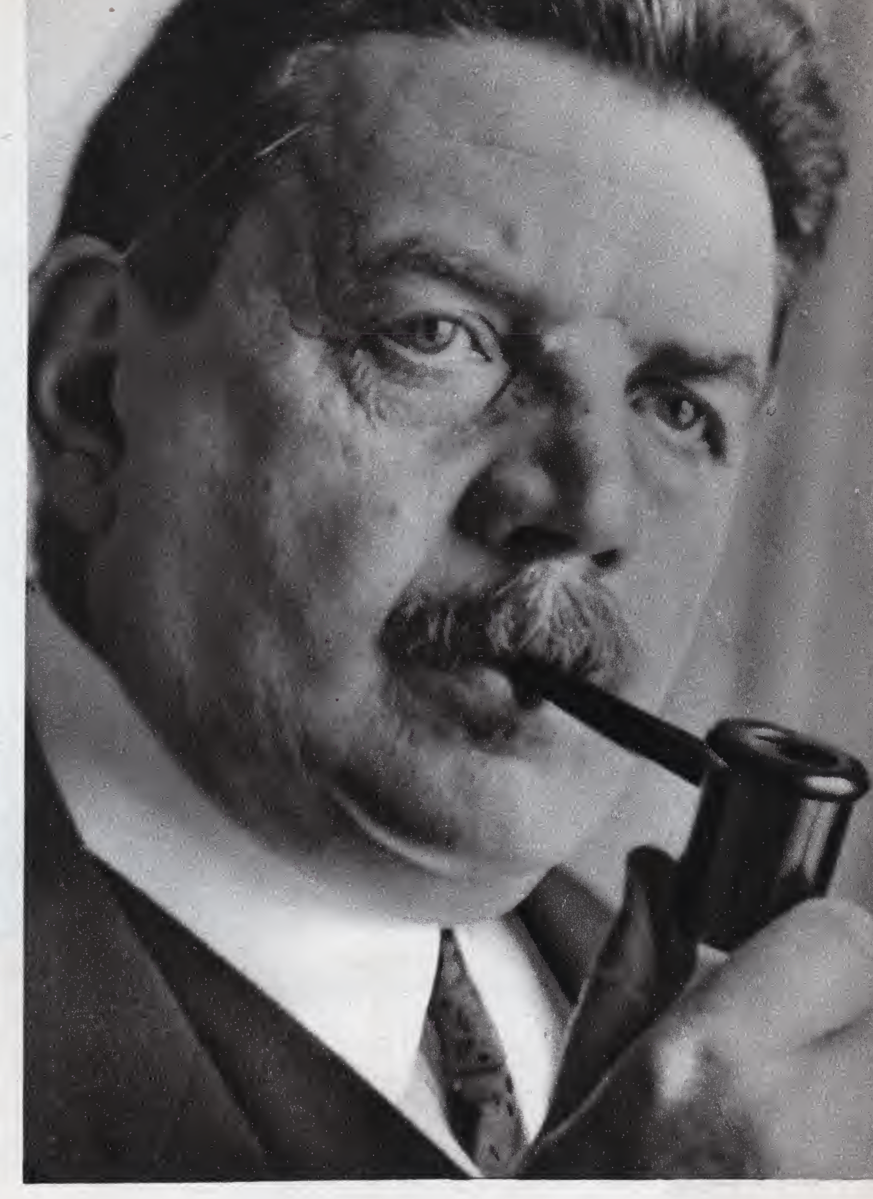
L'accueil qu'a rencontré auprès de nos lecteurs notre numéro sur l'Urbanisme, l'intérêt que la presse lui a témoigné, nous confirment dans le sentiment que BRAVO, en élargissant sa formule, répond aux préoccupations intellectuelles d'un public dont la curiosité n'a cure des spécialisations, ni des frontières.

Georges-R. MANUE.

Frédéric Chopin

par

Édouard Herriot





Edouard Herriot
Photo Wide World

Lorsque aujourd'hui nous parlons de Chopin, nous célébrons une manière de centenaire. Il y a en effet sensiblement cent ans — le 15 janvier 1832 — que donnait son premier concert à Paris, dans la salle Pleyel, un jeune musicien récemment venu de Pologne.

Il y avait au programme que nous avons conservé un *quintette* de Beethoven. Il jouait lui-même un *Concerto* de sa composition, et l'audition s'acheva par des *variations*, si fort à la mode à cette époque, sur un thème de Mozart.

Le lendemain, le plus grand critique musical de l'époque, Fétis, signalait l'apparition d'un génie musical tout nouveau, d'une nature toute particulière, d'un accent que l'on n'avait encore jamais entendu.

C'est ce souvenir que j'évoque ici, et l'on sentira bien les raisons qui nous le rendent précieux...

Chopin, c'est un de nos liens avec la Pologne, et il peut nous sembler nécessaire de saisir cette occasion de rappeler tout ce qui nous attache au pays qui nous a donné l'auteur des *Préludes* et des *Etudes*.

On se souvient comment Napoléon avait, au début du XIX[e] siècle, essayé de reconstituer la nationalité polonaise en créant le Grand-Duché de Varsovie. On se rappelle aussi la reconnaissance qu'on lui en avait eue sur les bords de la Vistule. Les Polonais lui demeurèrent fidèles non pas seulement dans sa gloire, mais aussi et surtout dans ses malheurs, et beaucoup d'entre nous, j'imagine, conservent le souvenir d'une petite image qu'ils ont vue dans leur enfance sur les murs de tant de maisons familiales dans nos campagnes, représentant le maréchal Poniatowski qui se noie dans l'Elster alors qu'il s'avance au secours de la France.

Survient le traité de 1815. La Pologne est une fois de plus démembrée : une partie est donnée à la Prusse, une autre à la Russie.

En 1830, sous l'influence des idées de liberté qui avaient provoqué en France et ailleurs un sursaut de liberté, la Pologne se soulève. Son insurrection est réprimée dans le sang, et elle a vécu sous la domination étrangère jusqu'au jour tout récent où, par la victoire de la France, elle a retrouvé sa nationalité, qui s'est exprimée à son tour dans l'œuvre, dans l'âme d'un autre musicien que je suis heureux de saluer : le noble et grand Paderewski.

Lorsque j'étais jeune étudiant, déjà très attaché à la personne et à l'œuvre de Chopin, je me rappelle avoir visité, dans un petit musée de Cracovie, une série de souvenirs historiques, parmi lesquels un, en partculier, me procurait une grande émotion : le piano même de Chopin.

Je le regardais, ce piano fermé et muet, et il me souvient que dans cette méditation de jeune homme, je fus interrompu par un Polonais qui me déclara qu'il venait là tous les jours, et qu'il y viendrait jusqu'au jour où la Pologne serait de nouveau indépendante.

J'admirai cet idéalisme : je ne suis pas sûr d'y avoir alors complètement cru, et voici que les événements ont donné raison à cette confiance, et c'est pourquoi aujourd'hui, dans une France qui a contribué à libérer la Pologne, nous pouvons évoquer la mémoire de Chopin.

***

Ce qui appartient à ceux qui aiment la musique, à ceux qui trouvent en elle le plus grand, le plus beau repos de l'esprit, à ceux qui la considèrent non pas seulement comme la plus haute expression de l'art, mais comme la manifestation suprême de la pensée, à ceux qui croient qu'elle est la dernière poésie, celle qui commence là où les mots finissent, à ceux qui croient qu'elle est la poésie de l'inconscient — en particulier à ceux-là — il appartient de voir Chopin se révéler comme un véritable poète, le « poète du piano » a-t-on dit...

On a déclaré quelquefois qu'Haydn et Mozart écrivaient pour le clavecin, Beethoven pour l'orchestre, Schumann pour le quatuor et Chopin pour le piano : ce n'est peut-être pas tout à fait vrai ; en tous cas, même en ces limites, quel poète il reste, et quel poète délicieux !

André Gide nous a expliqué que Chopin, avec ses compositions, nous invite à une série de promenades et de découvertes, et que ce qui fait tort à sa réputation, c'est l'abus que l'on fait peut-être de sa musique dans des concours où l'exécutant doit se présenter comme si, apparemment maître de l'œuvre, il en négligeait un peu les nuances et il en accélère quelquefois l'allure.

Oui, c'est un voyage de découverte qu'une œuvre même courte de Chopin. Voyage de découverte à travers la nature... Quelle œuvre est plus que celle-ci pleine des reflets de l'eau, des nuances de la lumière, des acci-



Portrait de Chopin, par Delacroix.
Photo archives d'Art et d'Histoire

Grand Concert

VOCAL ET INSTRUMENTAL

DONNÉ

Par M. Frédéric Chopin, de Varsovie,

Dimanche 15 Janvier 1832, à huit heures précises du soir,

DANS LES SALONS DE MM. PLEYEL ET Cie.,

Rue Cadet, N°: 9.

PROGRAMME.

Première Partie.

1°. Quintetto composé par Beethowen, exécuté par M^rs^. Baillot, Vidal, Urhan, Tilmant et Norblin.
2°. Duo chanté par Mlles. Toméoni et Isambert.
3°. Concerto pour le Piano, composé et exécuté par M. F. Chopin.
4°. Air chanté par Mlle. Toméoni.

Deuxième Partie.

1°. Grande Polonaise, précédée d'une Introduction et d'une Marche, composée pour six Pianos, par M. Kalkbrenner, et exécutée par Messieurs Kalkbrenner, Mendelsohn-Bartholdy, Hiller, Osborne, Sowinski et Chopin.
2°. Air chanté par Mlle. Isambert.
3°. Solo de Hauthois, par M. Brod.
4°. Grandes Variations brillantes sur un thème de Mozart, composées et exécutées par M F. Chopin.

On trouve des Billets aux Magasins de Musique de M^rs^. Schlesinger, rue de Richelieu, n°. 97; Pleyel et C., boulevart Montmartre; Pacini, boulevart des Italiens; Lemoine, rue de l'Échelle.

PRIX DU BILLET 10 FR.

Programme du premier concert donné par Chopin, à Paris, le 15 janvier 1832.
Extrait de " Chopin ", par L. Binental.

dents du vent?... Quelle œuvre plus que celle-ci contient tous les incidents les plus menus, les plus charmants paysages?...

Et dans l'ordre de la pensée, ce n'est pas seulement la douleur qu'il évoque : c'est aussi sinon la félicité, du moins une sérénité à la Mozart, une sérénité à la Beethoven, une sérénité d'artiste qui domine ses propres impressions pour nous laisser sur le plan supérieur de l'idée et de la méditation

Et en dernier lieu, pour définir cette musique, je me rappelle cette phrase de Chopin que Ravel a récemment reproduite : « Il n'y a pas de grande musique dans laquelle il n'y ait une arrière-pensée... » C'est-à-dire que, selon Chopin, il n'y a pas de grande musique qui ne fasse une part à l'inconscient, qui, derrière, la virtuosité, la description, l'interprétation, ne laisse pour chacun de nous une part au recueillement de la méditation ou à l'envol du rêve.

On a comparé Chopin à Baudelaire. Je n'accepte pas pour ma part cette comparaison. Je le rapproche de ces grands écrivains qu'il a rencontrés et fréquentés dans le Paris de 1831 et des années suivantes, et pour moi, tant qu'il y aura des hommes capables de sentir tout ce qu'il y a à la fois de divin et d'humain dans la musique, Frédéric Chopin, avec ses *Nocturnes*, ses *Préludes* et ses *Etudes*, nous apparaîtra comme le frère spirituel d'Alfred de Musset, l'immortel lyrique des *Nuits!*

Edouard HERRIOT.



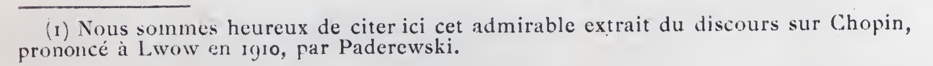
Le piano de Chopin.
Exposition Chopin, Musée National de Varsovie.

Paderewski parle de Chopin

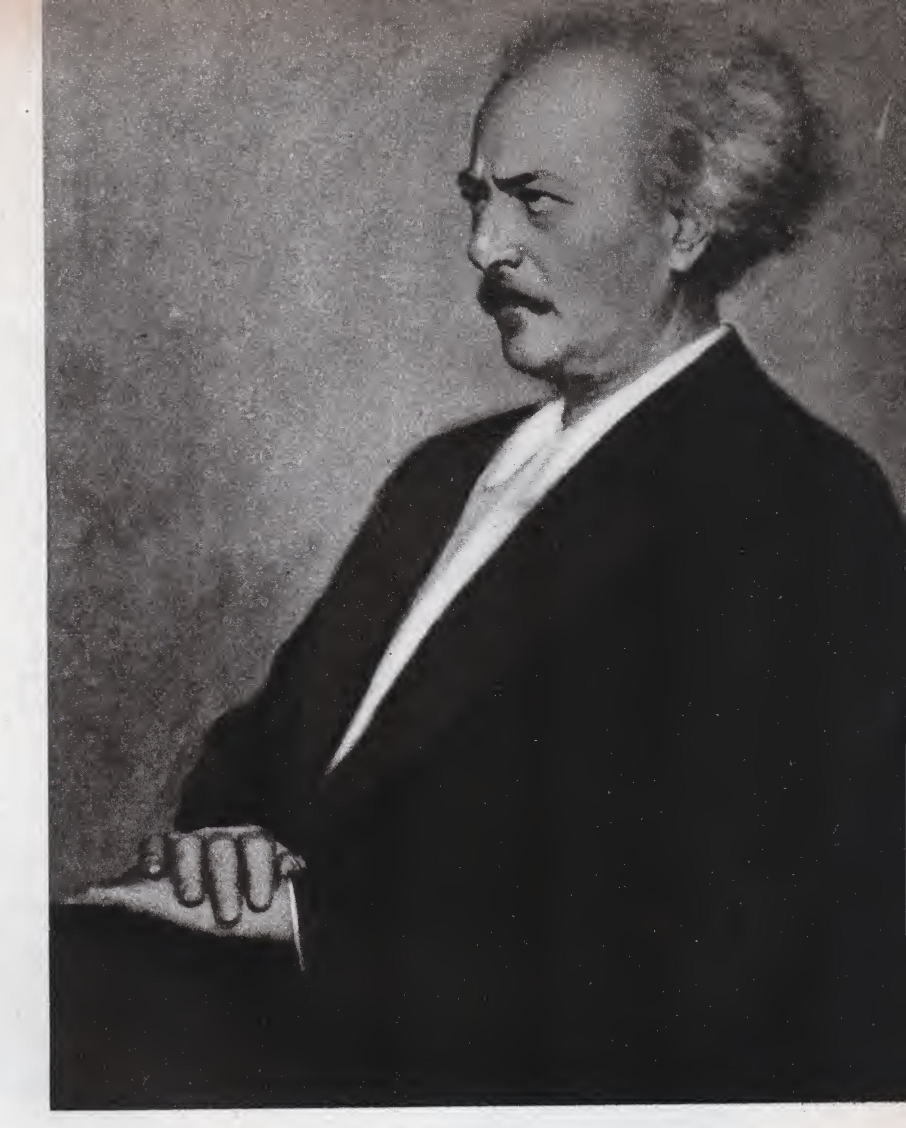
Cette musique, c'est une parcelle de l'éternité même, et tout le monde y trouve place : les notables comme les humbles, les puissants et les misérables, les illustres et les anonymes, tous mais alors épurés de travers, de vices et de crimes, lavés dans la source claire de l'âme, embellis, ennoblis. Car Chopin embellit et ennoblit toute chose. Il découvrit, dans les profondeurs de la glèbe polonaise, un trésor de gemmes dont il fit des joyaux les plus précieux de notre patrimoine...

...Un grand homme, fût-il des plus grands, ne saurait rester au-dessus ou en dehors de son peuple. Il provient de sa semence et est son épi, sa fleur. Plus il est grand, beau et fort, plus il se trouve proche du cœur populaire. Chopin ne connaissait sans doute pas toute sa grandeur. Mais nous, nous savons qu'il est grand de notre grandeur, fort de notre force, qu'il est beau de notre beauté. Il est à nous, et nous sommes à lui, car notre âme collective tout entière se mire en lui. (1)

Ignace J. Paderewski.



(1) Nous sommes heureux de citer ici cet admirable extrait du discours sur Chopin, prononcé à Lwow en 1910, par Paderewski.



Ignace J. Paderewski d'après le portrait par B. Szankowski.

L'ESPRIT DE CHOPIN ET LA MUSIQUE D'AUJOURD'HUI

Chopin fut, dans la musique, un des plus grands « révolutionnaires ». En jetant bas le traditionnalisme formel et spéculatif, il traça la voie à la liberté dans la conception et dans l'exécution. Cependant, son instinct infaillible, sa haute culture musicale l'ont amené à une discipline rigoureuse, qui fut sa propre discipline. Son imagination souple et vive lui désigna, pour sa création, de vastes directives, qu'elle eut garde, toutefois, de délimiter par de fortes frontières. Et ce n'est que dans des cadres, dressés et admis par lui, que se développa son admirable métier auquel il doit la perfection de la forme, le long de tout son œuvre.

Karol Szymanowski.



Le caractère polonais de l'œuvre de Chopin ne peut être mis en doute. Mais ce « polonisme » du Maître ne consiste pas en ce qu'il écrivit des *Polonaises* et des *Mazurkas,* dans lesquelles, entre parenthèses, les commentateurs ont fourré par force des idées littéraires tout étrangères à Chopin et qui ont mis son génie individuel, par rapport à la musique populaire, dans une fausse posture. Par la « musicalité » pure de ses œuvres, Chopin dépassait son époque. Il la dépassait, à double titre : comme artiste, il cherchait des formes qui étaient hors du caractère littéraire et dramatique si marquant pour le Romantisme ; et, comme Polonais, il tendait, dans sa création, non pas à exprimer les soubresauts tragiques du peuple polonais, faits et effets occasionnels, en somme, mais à refléter les valeurs permanentes de la race, celles qui demeurent au-dessus et au-delà de l'histoire.

Car Chopin comprenait que ce n'est qu'ainsi, en épurant son art de tout dramatique passager, de tout signe temporaire, qu'il le rendrait profondément, essentiellement, éternellement polonais. Et c'est cette façon, précisément, de concevoir la « musique nationale » qui fit que les géniales compositions du Maître sont comprises partout, au loin des terres polonaises, et demeurent aux sommets mêmes de la Beauté pan-humaine. En outre, c'est cela, également, qui permit à l'art de Chopin d'être un des points de départ aux recherches musicales de nos jours, et lui assura cette actualité qui ne vieillit ni ne passe.

Sentons-nous, concevons-nous assez combien étonnamment franche et inédite fut, à l'époque, la matière musicale de Chopin, et quel novateur il fut alors lui-même ? Tous les éléments constitutifs de la musique chopinienne : accords, modulations, dessin mélodique et rythmique, relèvent de son propre génie, et proviennent de son propre effort. Chopin fut doué de cette intelligence, de cette sapience qui, équilibrée mais valeureuse, quitte audacieusement les contrées tant explorées où, à côté d'une traditionnelle esthétique, sévissent les idées à la mode : idées d'un jour et esthétique congelée qui, au vrai, n'est qu'une mauvaise habitude.

Aujourd'hui seulement, avec le recul d'un siècle environ, en prenant en considération ce qui l'accompagnait et ce qui vint après lui : d'une part, alors, le Romantisme, le post-romantisme, les courants modernes en Allemagne, et d'autre part, en antithèse, la riche éclosion de la musique en France et en Russie — aujourd'hui seulement, dis-je, l'on est à même de juger de l'immense apport de Chopin, dans l'art musical universel (1).

Karol Szymanowski.

(1) Extrait d'un livre de K. Szymanowski sur Chopin, publié à Varsovie.

CHOPIN chez lui

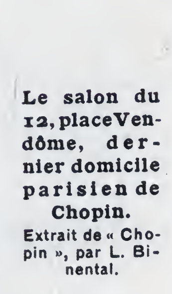


Le salon du 12, place Vendôme, dernier domicile parisien de Chopin.
Extrait de « Chopin », par L. Binental.

Chopin habita à Paris successivement...



...27, boulevard Poissonnière...





... Cité Bergère...



...5, rue de la Chaussée-d'Antin...



... 9, square d'Orléans...

Photos Erem.

...avant de s'installer 12, place Vendôme, où il mourut.





Les parents de Chopin.

C'est toujours au détriment de la vérité que se crée la légende. Faite pour la postérité, et par elle, la gloire est une couronne d'ombre dont les hommes enveloppent prudemment leurs figures les plus altières. Ainsi les œuvres engloutissent-elles assez vite leurs pères. La voix, le geste, le regard, l'expression d'un artiste s'oublient. On ne sait plus s'il fut doux ou colère, subtil ou sans nuance, détestable ou charmant. Un demi-siècle après sa mort, il n'est plus que statue de square, image de livre, symbole ! Gœthe devient un buste de marbre, Beethoven une broussailleuse tête de lion, Baudelaire un dégénéré et Chopin le rêve ingénu et sentimental d'une institutrice de piano. L'âme de Chopin était pourtant logée dans un corps bien vivant. Ce fantôme avait une main de soldat ; ce cœur était passionné ; ce caractère, difficile. Parce que son œuvre est faite de sonorités exquises, de pièces courtes, d'harmonies souvent plus savantes que bruyantes, on l'a parfois jugée comme une œuvre mineure. Mais si Chopin n'a écrit ni symphonie, ni opéra, s'il s'est cantonné uniquement dans la musique de piano, il n'en a pas moins su donner à ses assemblages restreints de notes la forme la plus dramatique. Il s'est exprimé tout entier. En courtes ébauches, mais toujours d'un dessin achevé. En plaintes, en désespoirs, en gaîtés, en fusées de trois lignes, mais auxquels il ne manque ni une couleur, ni un accent.

Ce jeune homme délicat, mi-slave et mi-lorrain, avait le cerveau clair et un métier sans faiblesse. Nullement rêveur, comme on l'a dit, il suivait son idée, savait sa technique, n'abandonnait jamais son intention. Econome comme Bach et mélodieux comme Mozart, il a semé sa droite route de fleurs toujours miraculeusement alignées. C'était un jardinier hollandais. Il détestait l'inculte, le sauvage : personne n'est plus classique que ce romantique ; personne plus ennemi du flou et de l' « inspiration ». A peine né à son art, il en possède la maitrise. Et il pressent si bien son destin, qu'à vingt ans, il jette le plan des quelques cahiers d'*études*, de *préludes*, de *valses*, de *mazurkas* et de *polonaises* qui vont recueillir au vol l'âme de sa patrie incendiée.

En 1830, Chopin était à Vienne lorsque la Pologne flamba comme une torche. Il s'enfuit à Paris, qu'il pensait traverser pour se rendre à Londres. Et le séjour du passant se prolongea dix-neuf ans. C'est que Paris était alors déjà la capitale de toutes les sensibilités ; Vienne, sans contredit, la capitale de la musique ; Londres, celle des affaires ; Rome, celle des poètes ; et Berlin un bourg académique n'offrant aucune chance d'aventure. Mais Paris a toujours eu ce mérite d'offrir à ceux qui l'habitent l'illusion d'être leur ville natale. Il n'y a pas d'étrangers à Paris. Son peuple entier est parisien. Cette ville pourtant si française a un visage cosmopolite. Rois et empereurs n'ont réussi qu'à y façonner quelques quartiers à la mode de leur gloire. Les siècles à grande figure y laissent des ilots-specimens à l'admiration des touristes ; puis la jungle de pierre submerge tout, car les architectes retournent aussitôt à leur indiscipline.

Lors de son arrivée sur les grands boulevards, Chopin tomba sur l'emménagement du roi Louis-Philippe. L'époque ne sentait plus la poudre des Journées de Juillet, mais on manifestait encore pour le Roi ou la République par des chansons, la couleur des gilets et des cravates. On jouait même volontiers à l'émeute. L'étranger s'installa dans un hôtel, au numéro 27 du boulevard Poissonnière et, de sa fenêtre du quatrième étage, regarda avec surprise et dégoût la hurlante populace. Elle acclamait précisément les Polonais ; mais il en eut plus de peur que de joie parce que l'image du désordre lui était en tout insupportable. Aussi se transporta-t-il bientôt dans un petit meublé moins bruyant, au numéro 4 de la Cité Bergère. C'est là que Berlioz le dénicha. Il lui amena Legouvé, qui fut dans l'enchantement. « Je me trouvai en face d'un jeune homme pâle, triste, élégant, ayant un léger accent étranger, des yeux bruns d'une douceur limpide incomparable, des cheveux châtains... Il me faisait l'effet d'un fils naturel de Weber et d'une Duchesse. » A cause de sa grâce naturelle, de ses manières étudiées et d'un talent de pianiste qui reléguait dans l'ombre celui des virtuoses les plus en vogue, Chopin eut presque tout de suite des élèves riches. Sans avoir le goût du luxe, il avait celui du confort. Ses finances lui permirent d'organiser son intérieur selon sa fantaisie. Il s'établit rue de la Chaussée-d'Antin, n° 5, et ce fut la première de ces petites bonbonnières à musique d'où sortirent les *nocturnes*, la *Ballade en sol mineur*, et le premier cahier d'*Etudes*. Berlioz, Liszt, Hiller, le chanteur Nourrit, le compositeur Bellini en étaient les hôtes assidus.

C'est dans ce salon étroit que Liszt s'éprit de la comtesse d'Agoult. Un soir, il rendit visite à Chopin en nombreuse compagnie. Le petit appartement était éclairé aux chandelles. Les meubles avaient des housses. Une bûche flambait dans la cheminée. Chopin se mit à son piano Pleyel, qu'il affectionnait particulièrement à cause de sa sonorité argentine un peu voilée, et il improvisa longtemps pour cette petite société de bohème où se voyaient, à côté de Mme d'Agoult, la garçonnière George Sand, Franz Liszt, Henri Heine, Meyerbeer et le peintre Eugène Delacroix.

Ce fut à peu de temps de là que Chopin, abandonné par sa fiancée polonaise, tomba malade. George Sand devint son infirmière et sa maitresse. Elle l'emmena aux Baléares, où il faillit mourir, le ramena en toute hâte à Nohant, dans son Berri natal. Mais Chopin ne pouvait se passer de Paris. Les voyages et la campagne l'ennuyaient. Son imagination s'y trouvait rarement sollicitée. Il n'était lui-même qu'enfermé dans une pièce meublée à son goût, tout à portée des théâtres et des maisons de ses amis.

Au retour de Nohant, Chopin et George Sand s'installèrent donc dans deux pavillons voisins, au n° 16 de la rue Pigalle. C'était au fond d'un jardin, au-dessus des écuries et des remises d'un hôtel particulier.

Il fallut meubler et tapisser le logis de Chopin selon la fantaisie de son locataire. Pas de couleurs voyantes, du gris perle, du *tourterelle*. « Je préfère, disait-il, ce qui est simple, modeste, élégant. » Il prenait ses repas chez George ou au dehors, dans le monde le plus choisi. Car, comme trois quarts de siècle plus tard Marcel Proust, ce souffreteux aimait à dîner en ville et à prolonger la soirée dans les cercles les plus exclusifs. Cela contentait sans doute leur goût pour le rare. Et pourquoi ne pas avouer qu'ils étaient tous deux un peu snobs ? Comme l'auteur de *Swann*, Chopin était insatiable de ces anecdotes de mœurs qui ouvrent au bon observateur le secret des êtres. Il questionnait, riait, réfléchissait, puis, retombé brusquement au silence, reconstruisait au piano le « temps perdu » de ces fantoches dont il savait faire parler l'âme au travers de la sienne. Sa musique, ses affections, ses souvenirs, sa poésie, tout en lui était concentrique, vision intérieure. L'orchestration de ce musicien ne se répandait point au dehors, mais tournait sur elle-même, se dépouillait, et, développée avec une dextérité extrême, aboutissait toujours à la note essentielle, à la *tonique* sensible. Ses paysages sonores, voilà ses confidences et ses méditations. Peu de paroles ; aucun verbiage ; et pourtant les cris les plus tragiques sont fixés en quelques lignes par le virtuose le plus raffiné de la mélancolie.

On se demande comment ce grand nerveux a fait pour vivre dix ans dans la jupe-culotte de George Sand. Mais peut-être, justement, n'a-t-il su s'exprimer de manière si intime, si convaincante, qu'à cause des exigences de cette laborieuse tyrannique et d'une inversion dont ils furent l'un et l'autre les bénéficiaires. Chopin succédait à Musset. Par certains côtés, il lui ressemble. Ces deux amants trahis, heureux, ont trouvé, sous la férule de cette maîtresse exigeante une contrainte qui galvanisait leur génie. Chopin et George Sand ont vécu côte à côte par accoutumance, ce qui n'a pas grand' chose à voir avec l'amour. Ce que Chopin aimait, c'était la vie de famille, l'existence régulière, son travail, ses leçons, ses dîners en ville, et même un peu sa maladie. « J'étais jaune, fané, froid, et trois flanelles sous le pantalon. » Tel était ce convive frileux, assis au coin des cheminées de Paris tandis que la dame de Nohant battait la campagne à cheval. « Chacun maudit Paris à cause de son climat, et on oublie qu'à la campagne, en hiver, c'est encore pire. »

Les pavillons de la rue Pigalle n'étant pas très commodes et n'offrant pas trop de place pour les enfants de George, on décida, en 1842, un nouveau déménagement. Il semblait qu'on eût trouvé l'installation rêvée dans le square d'Orléans : un coin d'ombre, de silence, avec un bassin et un jet d'eau. Une vraie volière à moineaux au centre de la capitale, à l'angle des rues Saint-Lazare et Taitbout. Mme Sand y loua un premier étage, au n° 5, et Chopin le rez-de-chaussée du n° 9, composé d'un salon et d'une chambre à coucher. Il devait rester là sept ans. Tout ce que Paris comptait d'artistes et de comtesses-pianistes a défilé dans ce salon, dont l'ameublement était de style Restauration. On y voyait une petite table en tapisserie, un sopha, deux pianos ; sur la cheminée, une pendule à personnage et des flambeaux. Au-dessus de l'un des pianos, un tableau de Frère, représentant une caravane dans le désert ; au-dessus de l'autre, un pastel de Coignet montrait les pyramides d'Egypte.

Ces détails ont leur charme et nous aident à recréer l'atmosphère qui enveloppait ce malade tâtillon, d'approche difficile, enterré sous ses couvertures. Il ne parlait jamais de lui, semblait ne s'intéresser qu'aux autres — et sans doute y avait-il dans son silence de l'amertume et du mépris. Un être aussi distant retenait l'attention. Mais il semble que personne n'ait tenté d'approcher cette âme sur la défensive. Tant de pudeur devait exaspérer une bavarde éloquente comme George Sand. Sa rapide intelligence lui permettait de deviner ce qu'il y avait dans ce livre fermé ; elle ne sut toutefois que l'entr'ouvrir. « Ce qu'il eût rêvé, dit Liszt en parlant de Chopin, nul ne le lui a jamais demandé. » Et il ajoute cette phrase assez singulière : « Il plaisait trop pour faire réfléchir. » De son vivant déjà, les amis de Chopin comprirent qu'il demeurerait toujours inabordable « sous la surface polie et glissante » de sa courtoisie.

En toute chose, il avait l'opinion du bon sens. Quoique mêlé par George Sand à des réunions où s'exprimaient toutes les idées politiques, sociales, religieuses, philosophiques ou artistiques de son temps, il ne prenait jamais part à la discussion. Tout fanatisme lui était en horreur. C'est le côté vulgaire des convictions. Mais on savait, entre soi, que Chopin ne goûtait ni les prêtres, ni la République. Il appréciait les fleurs, la société des femmes, et trouvait du plaisir à un jeu de Colin-Maillard. Il rêvait surtout de sa patrie martyrisée, et son art n'a tendu qu'à la couvrir du bouclier magnifique de sa nostalgie. Peut-être ne s'en est-il pas rendu compte. Il a résumé les images poétiques de son enfance dans quelques pages de musique dont il a formé sans le savoir l'album national du souvenir polonais. Qui se fût douté que dans ce petit appartement parisien, où quelques délicats allaient entendre un pianiste tuberculeux paraphraser des chansons populaires, s'élaborait la mystique d'un peuple ?

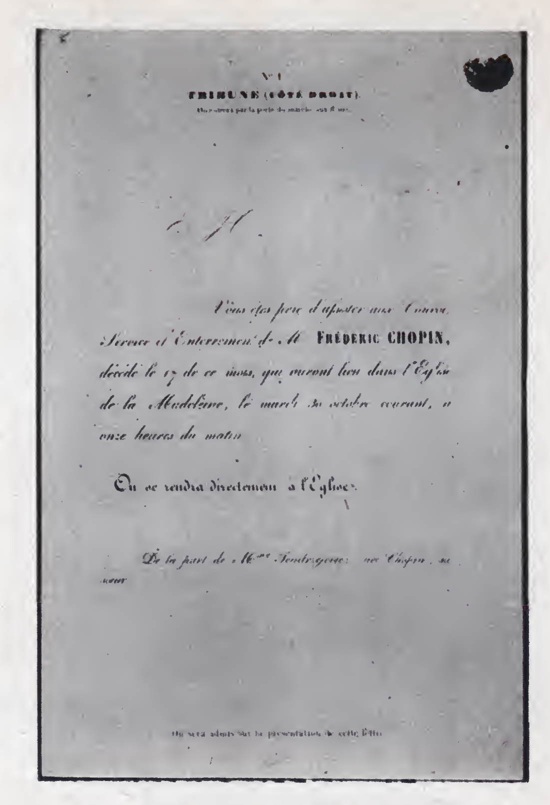
Lorsque Chopin se fut brouillé avec sa maîtresse à la suite du mariage de Solange Dudevant avec le sculpteur Clésinger, il décida d'entreprendre ce voyage d'Angleterre pour lequel il avait quitté Vienne dix-sept années plus tôt. La phtisie qui le minait depuis si longtemps accéléra subitement sa ruine. Il donnait pourtant beaucoup de leçons, mais ne composait plus. Au printemps de 1848, ce mourant pomponné, poudré et en habit de soirée parut enfin pour la première fois dans les salles de concert de Londres. Il y connut des succès immenses, fatigants ; mais personne ne se douta qu'il fallait porter ce virtuose triomphant de sa voiture jusqu'au foyer, le peu de souffle qui lui restait suffisant tout juste pour « tenir » une heure devant son piano.

Lorsqu'il revint à Paris, en janvier de 1849, ce fut pour s'aliter au square d'Orléans. Il avait donné des instructions à ses amis, parce qu'il désirait trouver chez lui des violettes, ses fleurs préférées, et son piano de Pleyel. On le transporta bientôt du square d'Orléans à la rue de Chaillot, quartier tranquille et ensoleillé. De là, au n° 12 de la place Vendôme. Ce fut le dernier de ces logements qu'il avait tant de plaisir à choisir et à meubler. Car c'est ici qu'il mourut, au cœur même de la ville qu'il avait élue et que, par un destin singulier, il n'avait presque jamais quittée. George Sand n'assista point à sa fin, malgré le désir de la revoir que l'artiste exprima plusieurs fois. Veillé en ses derniers moments par sa sœur, plusieurs élèves, des amis et des compatriotes, Chopin s'éteignit pourtant dans la solitude du cœur au milieu de ces belles pleureuses dont l'une, à sa demande, chanta au pied de son lit d'agonie. On l'enterra au cimetière du Père-Lachaise, près du tombeau de Bellini ; et, comme il l'avait souhaité, dans ses habits de travail, c'est-à-dire dans le frac qu'il mettait lorsqu'il donnait ses rares concerts. C'était le costume de sa charge. Et Chopin avait un respect dévotieux pour l'art qu'il servait. On ôta de sa dépouille son cœur, qui fut envoyé à Varsovie.

Mais le souvenir de cette âme précieuse fut honoré avec une piété touchante par ses disciples, au premier rang desquels il faut distinguer l'une des deux dames qui l'avaient invité chez elles durant sa tournée d'Angleterre. Elle s'appelait Jane Stirling. Riche, discrète, d'une parfaite élégance morale, elle subvint, à l'insu de Chopin, à beaucoup de ses dépenses durant la dernière année de sa vie. Après son décès, elle acquit une partie de ses objets mobiliers et les offrit à la sœur de celui qu'elle vénérait. Il serait sans doute plus juste de dire : de celui qu'elle aima. M. Ganche a publié quelques lettres de cette jolie Ecossaise, dont l'esprit et la silhouette sont à l'image des héroïnes romanesques de son pays et de son temps. L'amour transparaît dans chacune de ces lignes ferventes. Je ne sais guère de commentaire plus émouvant sur la mort d'un être aimé que ce passage d'une lettre de Jane Stirling à la sœur de Chopin : « Je me suis trouvée à temps (dans l'appartement de Frédéric) pour empêcher la distribution du linge. Je ne pouvais le laisser aller çà et là, et j'étais persuadée que vous en auriez du regret. Tout ce que vous désirerez est à votre disposition. Nous avons mis un paletot dans la caisse expédiée. Il y a le petit gris, que j'ai. En auriez-vous envie ? Chère, je l'enverrai de si grand cœur pour vous. Je pense au petit, en soie, et ouaté. Vous ne l'avez pas donné, n'est-ce pas ? »

Et ces quatre mots le résument tout entier : « Il était si soigneux. »

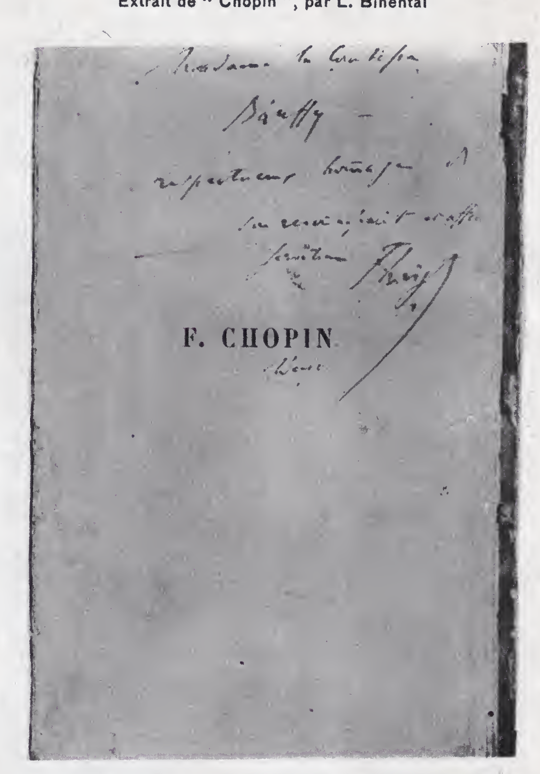
Guy de Pourtalès...


N° 1
TRIBUNE (CÔTÉ DROIT).

FRÉDÉRIC CHOPIN,

On se rendra directement à l'Eglise.

Fac-similé de l'invitation aux obsèques de Chopin
Extrait de " Chopin ", par L. Binental


Banffy

F. CHOPIN

Fac-similé de la couverture de la première biographie de Chopin par son ami Franz Liszt avec une dédicace de ce dernier à la comtesse Banffy.
Extrait de " Chopin ", par L. Binental



Le masque mortuaire de Chopin, conservé à la Bibliothèque polonaise de Paris.
Photo Volny

Chopin à Londres

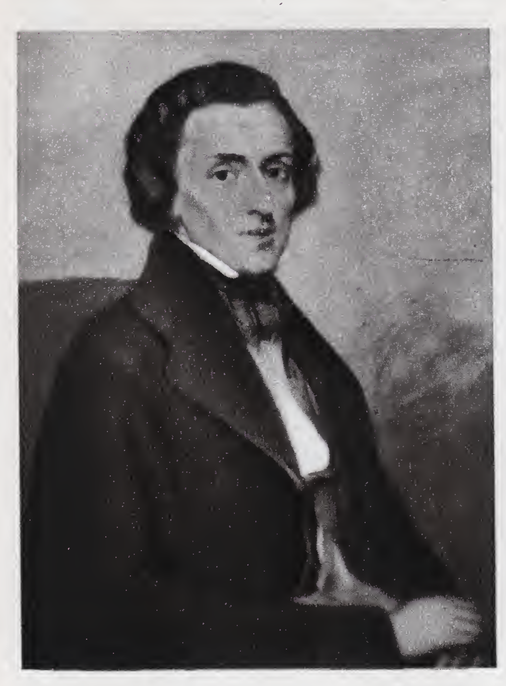


Photo Volny

Portrait de Chopin, par Ary Scheffer.
(Bibliothèque polonaise de Paris)

Il était déjà si fatigué ! Il devait mourir quelques mois plus tard. En cette année 1848, il jouait encore en Angleterre — parce que tout le monde y jouait, parce que la vague d'or des magnifiques émigrés européens jetés à bas des trônes, par le courroux des peuples, privés de postes, chassés des châteaux et des palais, s'était fixée ici, à Londres, où son bruit superbe attirait les meilleurs artistes contemporains.

Frédéric Chopin y vint également et, au lieu de « faire de l'argent » — à l'instar des autres — au lieu d'en imposer aux snobs illustres — il entreprit de faire des simagrées.

Personne au monde ne s'entendait à faire des simagrées comme cet homme d'une éducation parfaite, élégant, précis, minutieux et aimable, essayant des habits jusqu'au moment d'apparaître sur l'estrade — cet homme à l'art idéalement pur, cet homme inspiré et patient capable de travailler à une mazurka plusieurs semaines de suite.

Prié de jouer à la Philharmonie, il refusa le contrat, alléguant la quantité insuffisante de répétitions qu'on lui accordait. Ailleurs, il ne voulut pas jouer, faute d'un instrument qui lui convînt. A un autre endroit, Chopin craignait d'être dérangé par les attractions d'un bal, le bourdonnement, la danse, le bruit et les cartes.

Mais qu'il était différent avec les siens et pour les siens !

Ici, à Londres, il avait rencontré d'anciens soldats de l'insurrection de 1831, des hommes simples, de pauvres durs-à-cuire qui tiraient le diable par la queue après cette campagne héroïque mais néfaste, et fondaient — en même temps que le digne comte Worcel — des communautés inspirées et socialistes.

Ils fondaient des communautés, ils remaniaient le monde dans leur esprit et leurs projets, et ils voyaient la vie qui les éloignait de plus en plus de leur patrie — de plus en plus, et pour toujours.

Ah oui ! avec ces hommes, ses proches — c'était différent. Chopin, déjà très malade, sensitif comme un mimosa dans l'entourage mondain des rois, des princes et des millionnaires, acceptait tout de ces rustres glorieux venus de sa patrie. Il les accompagnait aux galeries, au quatrième étage des théâtres, uniquement afin d'être en leur société, la société des siens. Pour eux, il jouait dans des bals, dans le tumulte et la rumeur des fêtes publiques ; il les hébergeait et il allait chez eux, malgré leurs affreuses bouffardes militaires qui lui donnaient la nausée. Ils faisaient cercle autour de lui — qui jouait sur n'importe quel instrument — ils chantaient, après quoi lui seul jouait et ils l'entouraient en silence.

Que pouvaient-ils comprendre de cette musique ? Sans doute peu de chose. Et lui, Chopin, savait-il que ce devait être trop dur pour eux, inaccessible ? Sûrement, mais il ne tenait pas à ce qu'ils comprennent — mais à ce qu'ils sentent. Et lui, et eux, veillant jusqu'à l'aube aux sons de cette musique dansante et si étrange, devaient y sentir cette chose qui a besoin d'être sentie plus que comprise : la commune patrie.

Ces soirées passées par le mondain magnifique et artiste Frédéric Chopin en compagnie des grognards des régiments polonais de l'an 1831, furent brusquement interrompues ; car Chopin finit par se rendre à une soirée de gala sur l'invitation de la duchesse de Sutherland.

Auprès de ce salon, l'un des plus splendides de Londres — Chopin le mentionne lui-même dans ses lettres — pâlissaient toutes les splendeurs du grand monde européen. Ici, il va de soi qu'on accorda au Maître toutes les conditions requises pour son jeu. Un silence recueilli, un entourage de gens courtois et attentifs, une salle immense, un instrument merveilleux.

En vérité, qui n'était pas là ?

La reine Victoria d'Angleterre occupait la première place, avec à ses côtés une nuée de princes qui gouvernaient déjà le monde, ou devaient le gouverner dans quelques mois. Auprès des princes se tenaient des hommes d'Etat, des politiciens, des savants, des ministres et des femmes — combien belles, combien distinguées !

Face à l'élite du monde, groupée ici, un homme mince se détache de la foule bigarrée, un homme de taille moyenne, blond, aux yeux gris et fatigués, plein d'une dignité paisible, à l'allure un peu raide, au visage pâle et long : c'est Chopin.

Il se met au piano.

Toute cette assemblée de souverains puissants se tait.

En face du piano, un militaire se tient près de la reine Victoria. Au respect que lui témoignent les autres, il est facile de deviner en lui un des personnages les plus importants du salon. En effet, c'est le « vainqueur d'airain » de l'empereur des Français, vainqueur de Napoléon à la bataille décidant du règne du monde — le Prince d'airain, chef de la coalition des empereurs : Wellington.

Dans le salon de la duchesse de Sutherland, le général Wellington écoute les *mazurkas* et les *ballades* de Chopin. Le chef d'airain, l'homme de l'entêtement, du sang et du feu, l'homme qui a rendu leurs trônes à des empereurs et à des rois, ne doit pas comprendre grand' chose à cette musique. Comment une oreille accoutumée au fracas des canons et aux ordres militaires pourrait-elle se reconnaître dans ce labyrinthe de sons dansants et aériens ?

Et la foule des rois, des princes, des seigneurs et des dames massés ici ? Eux non plus ne doivent pas comprendre grand' chose. Peut-être admirent-ils cette musique des rives du Bug et de la Vistule, cette musique des vastes plaines de Mazovie, cette musique d'un peuple qui, après avoir perdu tout son sang sur les champs de bataille, renaît d'une manière si étrange sous les doigts de ce frêle gentleman, Frédéric Chopin.

Et nul ne sait — ni la reine d'Angleterre Victoria, ni le chef d'airain Wellington, ni aucun des princes et des excellences — qu'ici, précisément dans le salon de la duchesse de Sutherland, s'accomplit un des mystères les plus secrets de la nature. Nul ne sait sans doute que le génie de cet artiste ressuscite par sa musique tout ce que la force a brisé durant l'horrible tourmente de l'histoire, tout ce que désirait détruire la puissance des hommes d'airain et des coalitions d'empereurs — et qu'il les oblige à aimer de nouveau ce qu'ils voulaient tuer.

Car, qu'est-ce à travers les siècles que la musique de Chopin, en son mystère si réel et si beau — sinon se détachant de l'ensemble des voix sublimes, la voix unique de sa patrie cruellement brisée naguère, et rayonnant d'une vie nouvelle de par le monde !

J. Kaden-Bandrowski.

(Traduit par Hanka Bastianello).

Pèlerinage à Zelazowa Wola

Le berceau de Chopin — cette humble demeure à haute toiture, actuellement restaurée — se trouve en un site typique pour la Mazovie, typique pour la Pologne entière. Des champs plats y apparaissent parmi les arbres clairsemés d'un petit bois de marronniers, de rares hameaux rassemblent de place en place quelques chaumières et, entre les noires broussailles et la rivière voisine coule un ruisseau ignorant des barcarolles.

Il n'est point facile de s'habituer à ce paysage nostalgique et d'en trouver l'intégrale beauté. Dans certains pays, tout le charme et la beauté de la région s'imposent à nous, et l'on hume vraiment l'essence de leur grâce naturelle ; le coloris opulent et l'ambiance elle-même n'y ont pour nous aucun secret, et l'on peut s'en emparer à première vue.

Il en est autrement du paysage polonais, du paysage de Zelazowa Wola. Le rythme de ces champs plats et monotones se révèle graduellement — et il faut maintes fois les arpenter, se pencher sur eux et contempler leur infini pour en comprendre la mélancolie musicale. Il faut les contempler au printemps, couverts de la verdure des blés immenses, bleuissants comme une mer à l'horizon ; l'été, lorsque le balancement du froment et du seigle emplit la paix champêtre de la vie ondoyante des épis ; et enfin en hiver, quand la neige faible, inconsistante des environs de Varsovie s'y étend et transforme les plaines mélancoliques en une toile de fond brumeuse et monotone, où des vols d'oiseaux noirs croassent parmi les arbres nus.

Et, lorsqu'on a vu ces champs en diverses saisons, sous des éclairages variés, dans le jeu des nuages des merveilleux crépuscules et des aubes polonaises — que Mickiewicz dépeint d'une manière si parfaitement plastique — lorsqu'on a vu les graves semailles et la joyeuse moisson — on arrive à découvrir tout le sens contenu dans cette monotonie. Désormais, ce n'est plus de l'uniformité que nous voyons, mais un rythme profond, éternel, une beauté qui appose sa marque ineffaçable sur les âmes vivant en cette contrée.

De magnifiques arbres de Pologne, solitaires pour la plupart, et dignes, semblent rompre et souligner la monotonie des champs. Des rangs de peupliers sveltes se penchent comme des jeunes gens lancés dans une course. Auprès de la rivière, des aulnes noirs se parent de pommes de pin minuscules, fines comme des fioritures de piano. Des pommiers et des poiriers sauvages, arrondis et gracieux, croissent en plein champ, dans les chemins et en bordure des blés. Ce sont peut-être les plus beaux de nos arbres, que ces vieux arbres vénérables dont les fleurs et l'ombrage rafraîchissent à midi les hommes fatigués.

En dépit de ce que l'on raconte parfois en Occident sur la Mazovie et la Pologne — et Zelazowa Wola est proche de Sochaczew, l'une des capitales princières de la Mazovie — ce n'est pas un pays d'hivers rigoureux et de neiges abondantes. Les hivers longs recouvrent de neige fragile les arbres et les plaines — mais toujours des vents soufflent ici sur les champs vides, et créent une musique spéciale qui résonne en automne et en hiver dans les poêles et les cheminées. A cause de ces vents, tous les arbres isolés dans la campagne s'inclinent du même côté, comme s'ils tendaient les bras vers des objets insaisissables, inconnus, impossibles à obtenir. L'attitude de ces arbres ajoute peut-être à la tristesse du paysage de Zelazowa Wola, et à cette nostalgie classique, aspirée sur sa terre natale, par les poumons du poète-musicien, et jamais oubliée.

Parmi les arbres, dans les vergers où mûrissent les prunes et les cerises, les chaumières livrent à l'œil la blancheur étincelante de leurs flancs — vieilles résidences humaines, humbles et jolies, disséminées sur les champs plats. Résidences des musiciens et des chanteurs par la grâce de Dieu. Aujourd'hui même, quelque pâtre sorti de ces chaumières façonne un chalumeau dans la branche d'un des saules du rivage, et improvise une mélopée qui fait corps avec ces arbres, avec ces champs. C'est la patrie des musiciens que l'on invite aux noces où ils jouent des quintes vides sur leurs basses bourdonnantes. C'est le lieu où une fille qui désherbe son jardin ou tisse une pièce d'étoffe égrène les hautes notes d'une chanson vive et populaire — notre grande richesse.

Parmi les chaumières basses, parmi les chaumes noircis, l'on distingue les toits rouges de quelques gentilhommières, et enfin la splendide église aux quatre tours, forteresse tutélaire du temps jadis. A l'ombre de ces tours médiévales fusant des champs mazoviens comme une polonaise fantastique, un document repose qui nous relate comment, un après-midi d'avril, en l'an 1810, un modeste précepteur attaché à la maison d'un comte du voisinage, vint, en compagnie de l'intendant de cette maison, présenter au curé de Brochow un enfant de sexe mâle, baptisé Frédéric-François. Que cette journée de printemps devait être radieuse, et comme les alouettes suspendues dans le ciel devaient s'égosiller au-dessus de Brochow, de ses tours puissantes, de Zelazowa Wola, et de son humble petite maison !

Jaroslaw Iwaszkiewicz.

(Traduit par Hanka Bastianello).



La maison natale de Chopin, à Zelazowa Wola.

CHOPIN et les FEMMES



Portrait de Maria Wodzinska, par elle-même.
Extrait de « Chopin », par L. Binental



Portrait de Chopin, par Maria Wodzinska.
Extrait de « Chopin », par L. Binental

CHOPIN a incarné trop parfaitement et trop « photogéniquement » le romantisme intégral pour qu'on résiste à la tentation de rechercher dans sa vie et dans son œuvre, la trace des interventions, avouées ou secrètes, de l'Eternel féminin. Aussi, certains de ses biographes, qui ne sauraient concevoir un poète ou un musicien sans une Egérie, ont ingénuement trituré les faits et sollicité les textes pour nous présenter à tout prix des inspiratrices de Chopin.

Chopin était suprêmement élégant et distingué. Toujours habillé avec un soin extrême, il fut dans les salons, l'idole des « belles écouteuses ». Par surcroît, comme l'a remarqué malicieusement Saint-Saëns, « il était malade en un temps où la bonne santé n'était pas à la mode et où il était de bon ton, pour les jeunes gens, d'être pâles et de paraître exténués ». Dans ces conditions, le jeune musicien polonais devait forcément enflammer tous les cœurs.

Et, en effet, depuis son enfance, nous le voyons entouré d'hommages féminins.

De très bonne heure, les grandes dames s'arrachèrent le petit pianiste prodige. Il n'y avait pas, à Varsovie, de belle fête mondaine sans lui. La jolie princesse Czetwertinska avouait son adoration « pour ce bel enfant pâle et blond qui lui rappelait le portrait du divin Sanzio ». Elle venait elle-même le chercher dans son carosse lorsqu'il sortait de son pensionnat. La princesse Elise Radziwill fondait en larmes en l'écoutant jouer le *Nocturne en ut mineur*. Et la célèbre cantatrice Angélica Catalani fut si profondément émue par une de ses exécutions qu'elle en perdit connaissance.

Voilà pourquoi la foule s'imagine volontiers que l'auteur des *Polonaises* fut un bourreau des cœurs.

La réalité est tout autre. Chopin, qui aurait pu, en effet, connaître les aventures les plus séduisantes et les plus flatteuses, mena, en réalité, une vie mondaine pleine de correction et de retenue. Il dédaignait les plaisirs faciles. Il aimait moins la femme que l'amour.

A vingt ans, il avait été ébloui par une jeune cantatrice de l'Opéra de Varsovie, la blonde Constance Gladkowska. Ce fut un véritable coup de foudre. Pendant des mois, Chopin vécut dans une hallucination enivrée. Mais cette flambée de passion fut toute platonique Il donna quelques concerts avec sa chère idole et dut se séparer d'elle pour entreprendre une grande tournée européenne. Aussitôt après son départ, la jeune artiste quitta le théâtre et épousa un gentilhomme campagnard. Elle devint, par la suite, une épouse modèle et une excellente mère.

Ce souvenir ne s'effacera plus de l'âme de Chopin. Pendant son tour d'Europe, à Berlin, à Vienne, à Paris, il repousse sans peine toutes les tentations libertines. Car il était à la fois un voluptueux cérébral et un chaste.

Lorsqu'il arriva à Paris et qu'il s'installa dans un modeste logis, 27, boulevard Poissonnière, il connut des heures de pauvreté, d'isolement et de tristesse. Il y souffrit plus d'une fois du froid et de la faim. Or, il avait pour voisine, une ravissante jeune femme, très bonne musicienne, que délaissait son mari. En entendant les éblouissantes improvisations de Chopin, elle éprouva le désir de se rapprocher de cet admirable artiste en rêvant peut-être de trouver en lui un confident et un consolateur. Elle lui fit de discrètes avances et finit par l'inviter franchement à venir passer quelques heures avec elle. Chopin refusa tout en nous laissant cette confidence mélancolique : « Quel dommage, j'y aurais trouvé une cheminée, un bon feu... Ah ! qu'il ferait bon s'y chauffer !... »



Delphine Potocka.
Extrait de « Chopin », par L. Binental

A l'âge de Chopin, se détourner d'une jolie Parisienne intelligente et artiste et qui, par-dessus le marché, avouait gentiment « qu'elle avait du feu chez elle », représente un trait de vertu assez cornélien.

Mais Chopin avait un idéal de spiritualisme et de noblesse morale qui le cuirassait contre les faiblesses de la chair. Choyé et adulé par ses admiratrices mondaines dont le nombre croissait chaque jour, il conservait encore la hantise de sa première idylle, lorsque sa tendresse s'orienta progressivement vers une de ses compagnes d'enfance, Marie Wodzinska.

Elle avait été sa première élève de piano. Une très douce affection les unissait. Mais la famille Wodzinski avait quitté la Pologne et s'était fixée en Suisse. En retrouvant un jour, à Dresde, sa petite compagne de jeux, Chopin fut émerveillé de la beauté fascinante de cette jeune fille de dix-huit ans aux yeux de velours noirs et aux cheveux d'ébène. De nouveau, Chopin cède au grand vertige.

Marie Wodzinska répond à son amour. La mère de la jeune fille est assez disposée à favoriser cette union et laisse même les jeunes gens se fiancer secrètement. Cependant, on observe bientôt chez les Wodzinski une attitude réticente. On incrimine la santé de l'artiste, mais, en réalité, on désapprouve cette mésalliance. Les Wodzinski sont riches et nobles et Chopin est de bien petite naissance. Bref, ce nouveau roman s'interrompt tristement, laissant une nouvelle blessure dans la sensibilité délicate du musicien polonais.

C'est à ce moment que surgit brusquement et brutalement, dans sa vie, l'impérieuse George Sand qui s'empare tyranniquement de cet être faible et douloureux. Ici, les rôles sont renversés et Chopin est entraîné irrésistiblement dans le sillage d'une créature plus virile que lui.

Ce que fut cette liaison du frêle pianiste poitrinaire avec la robuste châtelaine de Nohant, qui s'habillait en homme et fumait cavalièrement le cigare, nul ne l'ignore. Chopin était trop faible pour résister à une créature aussi violente et aussi dominatrice. Le premier contact avait pourtant été bien significatif. Après avoir rencontré, pour la première fois, l'illustre romancière, Chopin s'écria : « Quelle femme antipathique que cette Sand ! Est-ce vraiment bien une femme? Je suis prêt à en douter. » Et, en effet, il ne se trompait pas. Dans cette liaison, il joua le rôle de l'adolescence séduite et l'auteur d'*Indiana* celui de la virilité conquérante.

Mais la santé du jeune musicien déclinait rapidement. L'hiver à Majorque achève de la ruiner. Chopin n'est plus qu'une épave sans volonté aux mains d'une maîtresse-femme qui le soigne, le cajole et le rabroue maternellement. Chopin n'est bientôt, pour elle, qu'un grand enfant débile très prosaïquement mêlé à sa vie domestique particulièrement dépourvue de poésie et de rêve. Et c'est dans une assez lamentable tragi-comédie bourgeoise que devait s'achever ce troisième et dernier *Embarquement pour Cythère*.

Comme on le voit, la vie amoureuse de Chopin se composa uniquement de trois désenchantements. Une passion platonique pour deux jeunes filles lui laissa au cœur une double blessure qui ne se ferma jamais complètement, et lorsqu'il connut enfin la réalité de l'amour, ce fut dans des conditions qui lui apportèrent certainement de bien cruelles désillusions.

Ce Prince Charmant qui perdit coup sur coup l'amour de deux princesses et devint le prisonnier d'une robuste plébéienne, ne devait jamais réaliser son délicat et aristocratique idéal.

C'est peut-être, d'ailleurs, parce qu'il fut constamment blessé par la vie que Chopin put demander à son art de si sublimes coups d'ailes. C'est avec le refoulement de sa douleur et de sa tendresse qu'il composa ses plus belles pages frémissantes de toute la ferveur sentimentale qu'il n'avait pu dépenser. Ce qu'on trouve, dans sa musique si passionnée, c'est la mystique beauté de l'amour irréalisé. Le génie de Chopin ne pouvait naître que dans un cœur inassouvi. La femme n'a jamais comblé les vœux de ce délicat. C'est parce qu'elle l'a perpétuellement déçu qu'il a si bien chanté la noblesse pathétique de l'envolée amoureuse.

Emile VUILLERMOZ.

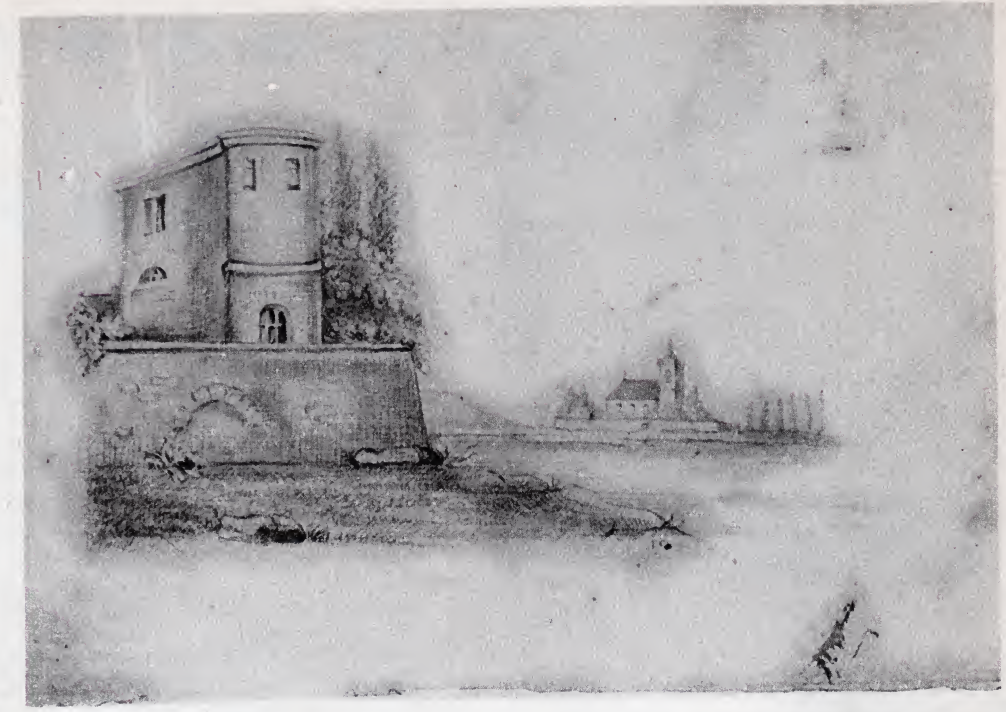
Portrait de Chopin, par George Sand.
Extrait de « Chopin », par L. Binental



George Sand en 1838, d'après le tableau d'Auguste Charpentier.
Photo Archives d'Art et d'Histoire



L'ESPRIT DE CHOPIN



Un dessin de Chopin.
Extrait de « Chopin », par L. Binental

I. — Chopin à Saïgon.

Je voyageais, il y a quelques années, en Extrême-Orient. Un hasard bienveillant m'y fit rencontrer plusieurs fois, d'une escale à l'autre, l'excellent pianiste Benno Moïsewitch. Un matin d'octobre, nous débarquâmes ensemble à Saïgon où il devait donner, le même soir, son premier concert. « Un récital Chopin », me dit-il comme nous marchions sous le ciel blanc, vêtus et casqués de blanc, au long du quai pavoisé de flamboyants en fleurs. « Deux heures de Chopin... Je n'ai jamais joué dans votre colonie. Croyez-vous que j'aurai un public ? Ou seulement des moustiques ? »

Les moustiques et le public bourdonnaient, à la nuit tombée, dans une salle de cinéma de la rue Catinat, juste en face de cet Hôtel Continental où l'heure est si longue et la citronnade si fraichement amère. Quelques douzaines d'officiers, tenant sur leurs genoux l'affreux casque d'ordonnance dont la tradition remonte au temps de Courbet et des Pavillons Noirs ; des fonctionnaires civils en spenser blanc et col cassé ; quatre ou cinq jeunes femmes annamites, trop élégantes et trop fardées, et surtout, par files entières de fauteuils, des Françaises exilées, de tout rang et de tout âge, sérieuses, tendues, absentes du monde comme des croyantes à la messe. Une chaleur d'étuve sous les grands ventilateurs qui ronflent comme des hélices d'avion. On entend par les portes ouvertes, à l'heure la plus bruyante de la nuit coloniale, les troupes et les freins des voitures et même les appels d'une table à l'autre au café d'en face. Dans la charpente du toit, un ghekko, gros lézard pansu, musicien invisible, lance cinq fois, sept fois, ses deux notes en tierce mineure.

Moïsewitch s'avance vers la rampe et salue, en habit noir et plastron raide comme s'il était à Londres, avec cette pâleur soucieuse des virtuoses en tournée, cet air d'être déjà ailleurs. Il a les doigts sur le clavier, le pied sur la pédale ; il frappe quelques accords d'une justesse douteuse, d'un timbre flasque et sourd. Aucun instrument ne résiste à la buée moite, à la rouille, à la moisissure de Saïgon. Causeurs et ventilateurs se taisent ; les visages ruissellent, le bruit est pire qu'avant. Moïsewitch sourit vaguement, hésite, presse entre ses paumes un mouchoir roulé en boule. Il me semble qu'à sa place, j'abandonnerais cette gageure, que je fuirais vers le silence, l'eau glacée et l'éventail.

Et l'artiste, en effet, s'enfuit ; mais c'est dans la musique et le monde magique de Chopin qu'il s'élance et entraine ses auditeurs. Un appel de trois notes graves, puis la montée en arpège d'un cri dissonant et tragique, immédiatement étouffé : c'est le sombre portique de la *Sonate en si bémol mineur*. Moïsewitch joue cette sonate dans une juste atmosphère et un juste mouvement, sans emphase ni sécheresse, sans excès de phrasé ni de rubato, mais avec ce balancement délicat et continu qu'exige le style de Chopin entre la main droite et la gauche, entre les doigts et les pédales, entre le rythme et la mesure, entre les tonalités qui se chevauchent sans modulation précise, entre les voix chantantes ou assourdies qui s'entrelacent dans un ruissellement polymélodique, entre l'horreur et l'extase, entre l'angoisse physique et l'apaisement de l'âme consolée, jusqu'à cet unisson tourbillonnant et inhumain de triolets implacablement liés, *sotto voce*, qui efface tout souvenir de lutte ou d'harmonie et souffle comme un vent froid sur une terre dépeuplée.

Dès les premières mesures de la sonate, dès les premières palpitations de ce mouvement haletant, le pauvre décor du cinéma colonial s'est dissipé dans une brume grise, les bruits parasites se sont éteints, l'espace a glissé dans le temps et l'Asie dans cette Europe que nous portons sous notre peau blanche, avec nos muscles, nos glandes, notre sang et nos plus secrètes pensées. Peut-être la sonate funèbre n'était-elle pas encore tout à fait dépaysée sur ce sol asiatique tout mêlé d'ossements en poudre, où le désert est boursouflé de tombeaux et de ruines, où la jungle de feuilles chaudes sent la pourriture et la mort. Peut-être l'héroïque *Polonaise en la bémol,* qui terminait le concert, éveille-t-elle des échos dans les âmes japonaises, les plus proches des nôtres entre toutes celles du monde chinois. Mais les *Préludes* et les *Nocturnes ;* mais l'*Etude en mi majeur;* mais ce *Troisième Scherzo* que je tiens, avec Paderewski, pour l'un des plus hauts sommets de la musique ; mais cette ardente et fluide *Barcarolle* où l'on discerne, au delà des plus récentes recherches, la promesse d'une harmonie nouvelle et d'une technique pour demain ! Jaillissant du mauvais piano dans la nuit tropicale, ces chefs-d'œuvre renaissent vierges et neufs, chargés de l'odeur et du goût de l'Europe ; ils arrivent ici comme les fruits miraculeux de l'Occident, comme le message précieux d'un autre monde et d'une autre histoire. Notre planète a produit une culture jaune et une culture blanche, une attitude gréco-latine et une attitude confucienne devant le mystère de la vie. Au temps où nous sommes, il n'existe pas une troisième couleur de l'âme. L'invention du langage polyphonique est sans doute la trouvaille la plus caractéristique de notre race ; Chopin, dont la vie brève s'est écoulée entre Varsovie et Paris, Vienne et Londres, Berlin et Majorque, est le plus européen des musiciens, sa musique la plus blanche des musiques.

Entre l'esthétique du monde jaune et celle du monde blanc, il y a des analogies parallèles, des influences réciproques et des emprunts ; mais il n'existe pas de pénétration réelle ni de commune mesure. Les Chinois ont découvert la sagesse et nous avons trouvé l'harmonie. Comme les caractères que trace leur pinceau, les portées de notre musique sont chargées d'un sens riche et intelligible à quiconque en connait les signes : nous avons ainsi comme les peuples d'Extrême-Orient, notre écriture secrète et privilégiée. Ce qui, dans l'art jaune ressemblerait le plus à l'art de Chopin, c'est la peinture sur soie des belles époques, si tyranniquement expressive, si modulante et si tendrement nuancée. Mais l'abime est infranchissable entre les multitudes d'hommes-fourmis, s'épanouissant en élites de contemplateurs passifs, et nos peuples agoniques, ambitieux, centralisés, dont l'accord n'est qu'une résolution et une menace de dissonances.

Improvisant sur ce thème, je marche doucement dans la nuit moite, sans étoiles ni nuages et sans un souffle d'air. A quatre mille lieues de la place Vendôme où les yeux de Chopin se sont éteints, j'ai retrouvé mon émotion propre, mon héritage et ma limite ; j'ai bu le philtre et la connaissance sur ces rivages imprécis où la volonté se brise, où l'identité se dissout. Européens lutteurs, révoltés de naissance contre toute fatalité, que la plus riche musique nous donne ce que sont au navire que je vois dormir sur le fleuve, son pavillon et ses feux.

Ce qui, dans l'art jaune, ressemblerait le plus à l'art de Chopin, c'est la peinture sur soie des belles époques, si tyranniquement expressive, si modulante et si tendrement nuancée.

Collection Marcel Ray



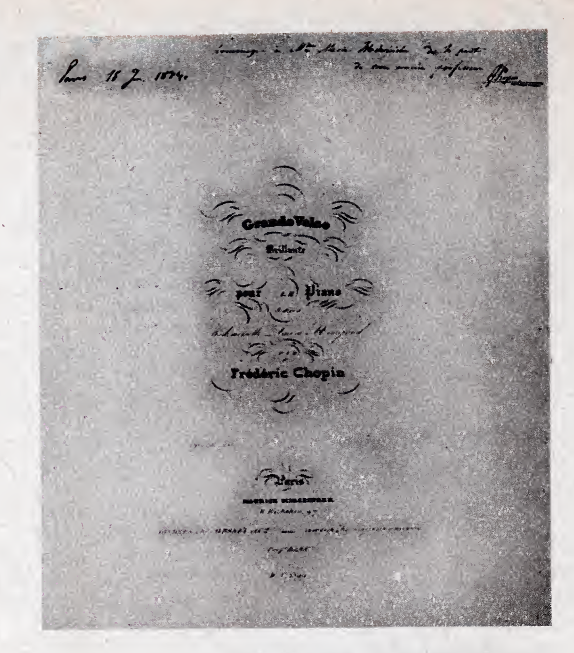
II. — Chopin et Schumann.

Chopin, aveuglé de sa propre lumière, n'a pas eu de curiosité pour les derniers ouvrages de Beethoven et n'a pas aimé la musique de Schumann. Mais Schumann a aimé Chopin, s'il ne l'a pas toujours compris. Il a fait mieux : il l'a découvert en tant que compositeur génial et l'a révélé à son époque, de même qu'il a discerné, avec un flair infaillible, les gloires naissantes de Berlioz, de Brahms et de Wagner.

Faut-il rappeler que le premier article de Schumann sur Chopin, débordant d'enthousiasme, a paru dans la *Gazette générale de la Musique* en 1831 ? Chopin avait 22 ans ; il ne devait arriver à Paris et commencer vraiment sa carrière qu'à la fin de l'année. Schumann intitule son article — dans lequel il introduit aussi pour la première fois les personnages imaginaires d'Eusebius et Florestan — *Un opus 2 !* Le point d'exclamation exprime son émerveillement d'avoir découvert, dans le deuxième ouvrage d'un inconnu, des pages « où chaque mesure révèle le génie ». Il s'agit des *Variations sur l'air de Don Juan, La ci darem la mano.* Nous n'y trouvons aujourd'hui presque rien qui fasse prévoir le vrai Chopin. Mais l'auteur du *Carnaval* était, lui aussi, touché de la grâce. Il écrira un peu plus tard : « Si Mozart renaissait parmi nous, il écrirait les concertos de Chopin, et non les concertos de Mozart. » Rendant compte, en 1836, des deux *Concertos* en mi et en fa, Schumann démêle avec finesse les fils qui rattachent l'art de Chopin à Beethoven, à Mozart et à Schubert ; mais il insiste sur le caractère polonais de cet art si neuf : « Si le puissant autocrate du Nord pouvait soupçonner quel danger recèlent pour lui les œuvres de Chopin et jusqu'aux simples mélodies de ses mazurkas, il proscrirait cette musique. »

Mais Chopin grandit trop vite et Schumann est comme saisi de vertige. Il hésite devant les manifestations d'un génie si différent du sien ; il se donne des prétextes pour ajourner son jugement. Ayant à parler du *Premier Scherzo* et du *Nocturne en sol mineur*, il fait entendre qu'il y a plus d'avenir dans ces brefs ouvrages que dans les symphonies de Beethoven ; il les met au rang de l'ouverture de *Lénore* et ajoute que ses amis Florestan et Eusebius en parleront bientôt avec plus de compétence et de détail. Il s'intéresse à des musiciens médiocres comme Thalberg, Kalkbrenner, Stephen Heller, Kalliwoda et à vingt autres qui n'ont même pas de nom, mais il laisse passer sans mot dire la publication des *Douze Etudes op.* 10, le plus grand événement musical entre 1830 et 1840. Cependant, on découvre qu'il les sait par cœur et qu'il les a entendu jouer par Chopin lui-même quand il se décide à donner un bref et pénétrant article sur la seconde série des *Etudes op.* 25. A mesure que paraissent les plus grandes œuvres de Chopin — les *Scherzi*, les *Ballades*, les *Impromptus*, la *Fantaisie en fa*, il les salue au passage, souvent en quelques lignes qui pèsent plus que des volumes ; mais on devine que son esprit si curieux, si libre de préjugés s'inquiète de ces nouveautés étranges, comme s'il en avait perdu la clef. Il supporte mal que Chopin exhibe en quelque sorte sa douleur et l'exprime directement, au lieu de la transposer, à la mode schumanienne, en quelque douce et vague rêverie. Il a peur de cette attirance morbide, comme s'il se savait guetté lui-même par la folie. Il ne saisit même plus la composition libre et subtile de Chopin, qui lui semble désordonnée et décousue. Il suppose que Chopin, dans la *Sonate en si bémol*, a « ficelé d'une même corde quatre de ses enfants les plus sauvages » et regrette qu'il n'ait pas substitué à la *Marche funèbre*, qui a « des passages horribles », un bel adagio mélancolique, « peut-être en ré bémol ». Quant aux *Préludes*, il s'incline et avoue qu'il ne les comprend pas : « J'y trouve des esquisses, des bouts d'études, ou, si l'on veut, des débris, des plumes d'aigle dispersées, le tout sans ordre ni lien. On reconnait Chopin dans chaque fragment à son écriture perlée, et dans chaque intervalle à son halètement. Il reste l'esprit créateur le plus hardi et le plus fier de notre époque. Le recueil contient aussi des choses maladives, fiévreuses, horribles. Que chacun y cherche son bien ! » Et Schumann conclut en citant un distique de Schiller : « La loi de fer qui courbe les autres n'est pas faite pour toi. Que ta loi soit ton geste et ton plaisir. »

Quelques années auparavant, Schumann avait dit de Chopin, à propos du *Deuxième Scherzo* : « Ce n'est pas de la musique pour tout le monde ». Ce n'était même pas de la musique pour lui. C'était de la musique pour nous, ou pour ceux qui viendront après nous.



Fac-similé de l'édition originale de la *Grande Valse Brillante, op. 18*, avec une dédicace autographe de Chopin à Maria Wodzinska.
Extrait de « Chopin », par L. Binental

III. — Chopin et la Sibylle.

Frédéric Chopin n'a écrit que pour le piano. On peut retrancher de son œuvre, sans presque rien ôter à sa gloire, le *Trio en sol mineur*, la *Sonate* de même tonalité pour piano et violoncelle, et même les *Dix-sept chants polonais*, qui feraient pourtant grand honneur à un moindre génie. Je suis loin de penser, pour ma part, que l'orchestre de ses deux *Concertos*, du *Krakowiak* et de quelques variations ou fantaisies est aussi banal et pauvre que le veut l'opinion courante ; mais c'est un fait que Chopin a dédaigné l'orchestre et les voix humaines.

On en conclut souvent qu'il n'a pas droit tout à fait au premier rang parmi les maîtres de la musique. Rien de plus irritant que ce préjugé scolastique. Reproche-t-on à Horace, à La Fontaine, à Baudelaire, d'avoir manqué de souffle, parce qu'ils n'ont pas écrit de « grandes machines » ? Est-il bien sûr, d'autre part, que l'orchestre classique soit le dernier mot de la musique ? On pouvait le croire du vivant de Chopin. Il ne l'a pas cru lui-même. Il a vu au delà de Liszt et de Wagner. Son intuition géniale a brisé une convention qui n'avait pas donné tous ses fruits, mais dont il semble avoir prévu l'hypertrophie et la stérilité prochaines. Il s'est fatigué de l'orchestre cent ans avant nous, et par voie de conséquence il s'est affranchi, nous a affranchis d'une autre convention, celle du développement schématique. Vincent d'Indy, esprit conservateur et dogmatique, n'y a rien compris : qu'on relise, dans le *Cours de composition musicale*, son absurde commentaire de la *Sonate en si mineur*. Il fait grief à Chopin de ne pas « développer » ses thèmes selon la technique de Bach, de Beethoven et de César Franck ; il ne voit que remplissage et bavardage pianistique dans les plus fraîches audaces d'une technique nouvelle ; il crible de coups de craie l'ardoise de Beckmesser. Plus surprenantes sont l'incompréhension et l'ingratitude de nos plus jeunes compositeurs. Chopin les gêne parce qu'il est « expressif », alors qu'ils prétendent bannir l'expression de la musique. Ils ignorent ou méconnaissent que Chopin a rompu pour eux les serrures et leur a ouvert les portes toutes grandes.

Chopin n'est pas un génie expansif ni démesuré ; il n'a pas besoin d'espace, mais de densité. Il lui suffit d'explorer et d'étendre le domaine musical du piano, où ses conquêtes surpassent celles de Beethoven et de Liszt. Le piano est un instrument imparfait, décevant, difficile, d'abord parce que toutes ses notes noires sont fausses et que son chromatisme tempéré anesthésie l'oreille, et aussi parce que son mécanisme s'oppose à toute croissance du son ; la note frappée ne peut que faiblir et descendre. Le piano a bien d'autres défauts, par exemple l'obligation de diviser en arpèges les accords de quelque étendue, ou encore le mélange perpétuel du son distinct, des harmoniques et du bruit. Chopin, plus que tout autre musicien, tourne en avantages ces imperfections et ces limites, rapproche et dissout les tonalités dans une sorte de bain acoustique, cristallise par une chimie savante des sonorités imprévues ; il écrit déjà pour les oreilles d'un Baudelaire et d'un Verlaine :
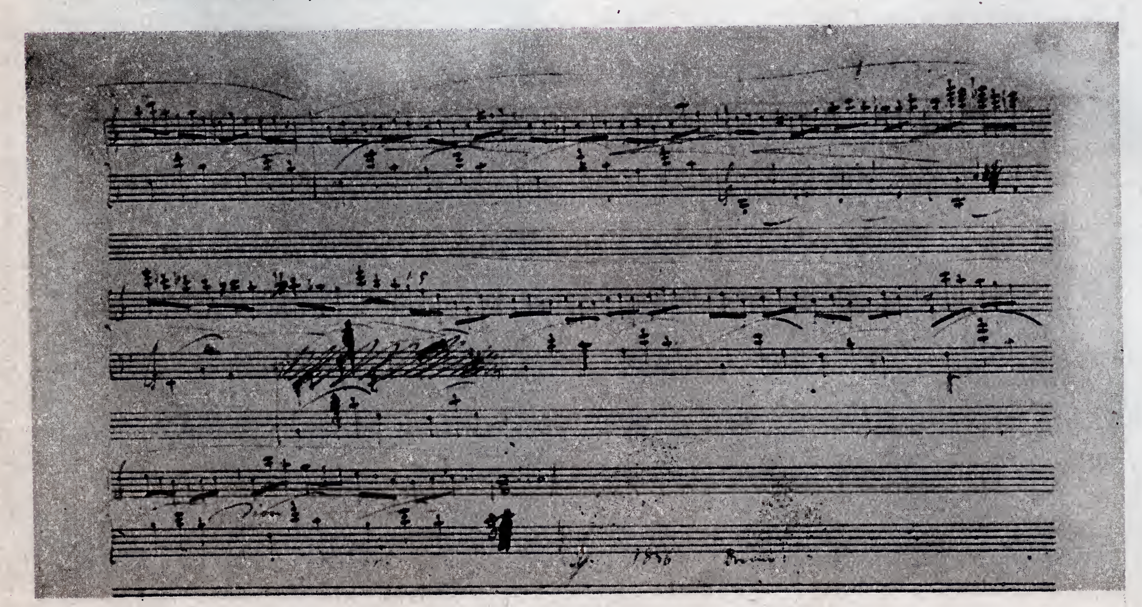
Rien de plus clair que la chanson grise
Ou l'imprécis au précis se joint.

Admirable et périlleuse magie, qui exige le contrôle du maître et exclut l'apprenti-sorcier.

Mais le vrai miracle de Chopin, c'est que sa musique de pianiste génial garde toute sa valeur et sa saveur, en dehors de l'instrument pour lequel elle a été créée et qu'on y découvre encore plus de potentiel et de richesse à la lire qu'à la jouer. C'est là le critère suprême, la marque royale et l'étoile sur le front. Ainsi Bach écrit l'*Art de la Fugue* pour des voix abstraites ou des instruments qui n'existent pas. Il faut corriger la fable de la Sibylle qui offrait au roi les sept livres prophétiques et les détruisait l'un après l'autre, demandant toujours le même prix immense pour ceux qui restaient. La Sibylle devait augmenter son prix. L'art grandit à mesure qu'on le dépouille de l'espace et de la matière impure. Le dernier livre sibyllin ne valait pas autant que l'ensemble, mais sept fois plus.

Marcel RAY.

Un manuscrit de Chopin : fragment de l'*Étude en fa mineur*.
Extrait de « Chopin », par Binental



PADEREWSKI ORATEUR

Un habile appréciateur de l'art oratoire, dit Cicéron, n'a pas besoin d'entendre un orateur pour juger du mérite de son éloquence. Il passe ; et sans arrêter, sans prêter attention, il voit d'un coup d'œil les juges qui tournent la tête de côté et d'autre, bâillent, ou conversent entre eux, envoient et renvoient s'informer à chaque moment s'il n'est pas temps encore de finir l'audience et de congédier le suppliant. C'en est assez pour lui : il comprend aussitôt que la cause n'est point plaidée par un homme éloquent qui sache se rendre maître de tous les esprits, comme un joueur de luth gouverne à son gré les sons qu'il veut tirer des cordes d'un instrument. Mais, s'il aperçoit, au contraire, en passant, ces mêmes juges attentifs, la tête haute, le regard fixe, et paraissant frappés d'admiration pour celui qui parle, comme un oiseau qui s'incline absorbé par le charme d'une douce et ravissante harmonie ; s'il voit surtout les spectateurs écouter avec ce même enchantement un discours qui les tient en extase, se dresser pour mieux observer l'impression qu'il produit sur l'esprit des juges ; et, ce qui est encore plus tranchant, s'il voit toute l'assemblée entraînée tour à tour, de la terreur à la pitié, de l'amour à la haine, et je ne sais quel mouvement involontaire agiter tout à coup les esprits par un redoublement de véhémence !... Il ne lui en faut pas davantage : il comprend, il décide avec certitude, que la cause est plaidée dans ce tribunal par un orateur du premier ordre ; et que l'Eloquence y fait son œuvre, au plus haut degré de perfection. » (Brutus, 54, 200.)

J'ai eu le rare bonheur d'entendre Paderewski prononcer son discours sur Chopin à Léopol (Lwow) en 1910. L'immense vaisseau de l'Opéra était bondé. La foule ondulait comme une mer agitée, murmurait, soupirait d'extase, humant les paroles de l'orateur qui la dirigeait, la menait docile et béate. Du fond de la scène, sa voix, ses gestes ; le brasier rouge de sa chevelure lançaient des étincelles. Un langage abondant mais précis, orné plutôt qu'élégant, tendu comme flèche, résonnait, vibrait, précipitait son torrent impétueux dans la salle exaltée :

« Chopin ennoblissait, embellissait tout. Il découvrit dans les profondeurs du sol polonais les pierres les plus précieuses ; il en fit les plus rare joyaux de notre tréor. Ce fut lui, qui, le premier, décerna au paysan polonais la plus attrayante noblesse : la noblesse du beau. En l'introduisant dans le vaste monde, dans les châteaux aux salles resplendissantes, il plaça notre paysan à côté de l'orgueilleux voivode, près du glorieux chef des armées il mit le berger naïf et tendre ; à côté de la grande dame, une humble orpheline déshéritée. Poète, ensorceleur, monarque puissant, par son génie, il rehaussa tous les Etats. C'est ainsi que nous entendons dans Chopin la voix de toute notre race. C'est ainsi que le plus grand des hommes n'est ni au delà ni en deçà de sa nation. Il en est la graine, la parcelle, la fleur, l'épi. Chopin fut grand de notre grandeur, fort de notre force et beau de notre beauté. Il est nôtre et nous sommes siens, car c'est en lui que se révèle l'âme de notre nation. »

Une flamme altière jaillit de ces dernières phrases, risquées dans la bouche de tout autre, naturelles venant de Paderewski. Tout le monde, dans un transport de saisissement, se leva par un mouvement involontaire.

La langue polonaise, riche, compliquée et fantasque ne permet des libertés qu'à celui qui sait les prendre. Paderewski en use avec une bravoure pleine de décence, avec une fougue mêlée de modération. Sur la charpente solide de sa pensée, il jette nonchalamment des images et des figures. Si l'exorde doit être *l'avenue qui mène droit au sujet du discours*, celui que Paderewski trace en lignes simples et fières devant nous, est planté de saules pleureurs, dont les branches argentines ruisselantes de larmes, secouées par la brise, murmurent l'écho nostalgique des chants populaires de Pologne. Ses métaphores sont pleines de goût et son parallèle entre le peuple polonais et la musique de Chopin, qui abhorre le métronome comme le joug d'un gouvernement exécré *cette musique dans laquelle on entend, on sent, on reconnaît que notre peuple entier, notre terre, toute la Pologne vit, agit en « tempo-rubato »*... une merveille de hardiesse poétique.

Improvisateur né, Paderewski ne s'abaissera jamais aux inquiétudes de la vanité. Traitant les plus romantiques des sujets, il gardera une mesure, une pureté admirables. Le remplissage déclamatoire, le luxe stérile des mots, toute cette enflure théâtrale, pompeuse et ronflante lui sont odieux. Ses gestes sont nobles et pleins de simplicité, sa voix profonde et claire : un tribun populaire, mais un tribun aux manières aristocratiques, harmonieux même dans ses exclamations les plus dramatiques.

L'art de Paderewski est aussi entier qu'est entière et grande sa nature. Qu'il parle ou qu'il joue, c'est toujours le même langage d'âme intrépide et fière. Son phrasé passionné, son toucher de race, la véhémence de ses mouvements, la noblesse de son *rubato* si profondément polonais, ne sont que la continuation de son discours. Et, lorsque, après un *crescendo* grondant, sur un silence profond, l'orateur a suspendu sa dernière parole, on s'attend à l'attaque de l'*Etude en do mineur*, ce cri de révolte et de désespoir que la prise de Varsovie arracha au cœur meurtri de Chopin.

Quelle miraculeuse chose que ce grand artiste, dont le geste, la parole et le chant, dérivant de la même source, s'enlaçant, s'engendrant, s'enchainant mutuellement, renforcent l'unisson multiple de son âme admirable ! Et Paul Léon, dans son « Apostrophe à Paderewski », dit une vérité profonde et belle : « *Etre humain au point de faire sa nourriture pathétique de la douleur d'autrui y compatir et la soulager sans cesse, retourner à la patrie universelle des Arts après avoir reconstitué la patrie terrestre : c'est l'immortelle leçon que donne à l'homme le poète.* »

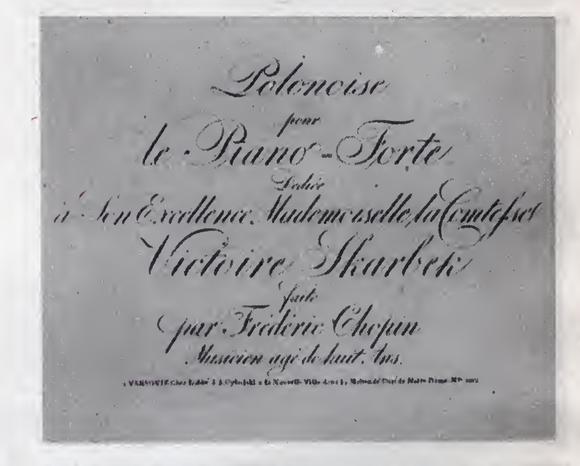
Wanda Landowska



L'église de Brochow où Frédéric Chopin fut baptisé. (Collection E. Ganche.)



L'école de musique de Varsovie où Chopin commença ses études musicales, d'après un document du temps.



Polonoise
pour
le Piano-Forte
Dédiée
à Son Excellence Mademoiselle la Comtesse
Victoire Skarbek
faite
par Frédéric Chopin
Musicien agé de huit Ans.

Fac-similé de la couverture de la première *Polonaise* composée par Chopin à l'âge de 8 ans.
Extrait de " Chopin ", par L. Binental.
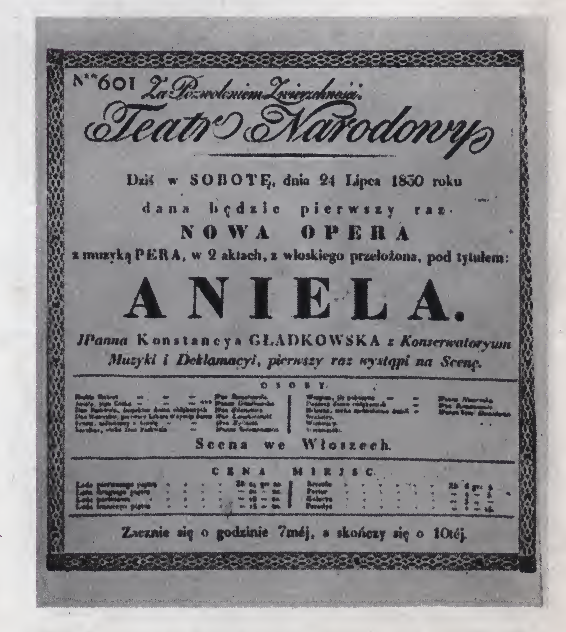
Le piano de Chopin

Lors d'un de ses séjours à Majorque, Wanda Landowska visita la Chartreuse de Valldemosa et s'arrêta longuement dans les cellules qu'on désignait comme étant celles que Chopin et George Sand ont habitées. Le petit piano majorquin de Palma fut l'objet de ses méditations : ce piano a servi à Chopin, en attendant que l'instrument de Pleyel retenu à la douane, lui parvienne moyennant un dépôt d'argent qui fut versé par ses amis de Palma. Inutile de dire que, l'ayant vu, Wanda Landowska fut prise du grand désir de l'acquérir. Il appartenait alors à Lorenzo Pascual Tortella, docteur-pharmacien de la Chartreuse, qui ne voulait pas le vendre.

Aussitôt après sa mort, ses amis majorquins ont acheté la relique et la lui ont envoyée. Donc, le piano qu'elle a le bonheur de posséder et qui porte l'inscription : *Fabricado por Juan Bauza, Calle de la Mision Palma* est celui qui se trouvait dans la cellule de Chopin. C'est sur cet instrument que Chopin a joué et composé certains de ses *préludes*.



Wanda Landowska et le piano de Chopin.



N° 601 Za Pozwoleniem Zwierzchności.
Teatr Narodowy.
Dziś w SOBOTĘ, dnia 24 Lipca 1830 roku
dana będzie pierwszy raz
NOWA OPERA
z muzyką PERA, w 2 aktach, z włoskiego przełożona, pod tytułem:
ANIELA.
JPanna Konstancya GŁADKOWSKA z Konserwatoryum Muzyki i Deklamacyi, pierwszy raz wystąpi na Scenę.
OSOBY.
Scena we Włoszech.
CENA MIEJSC.
Zacznie się o godzinie 7méj, a skończy się o 10téj.

Fac-similé du programme du concert donné à Varsovie en 1830 par Constance Gladkowska.
Extrait de " Chopin ", par L. Binental.

Le mystère de Chopin

Un regain de curiosité envers les circonstances de la vie des grands hommes ou des personnages les plus singuliers du passé, un désir de se mieux représenter leurs figures ou leurs caractères, se sont manifestés en France, ces dernières années, avec une incroyable avidité : certes, un bon nombre des récits que l'on fit pour répondre à cet engouement ne fut pas sans porter les marques d'une hâte presque aussi vive que celle qu'on apporta à les lire ; mais cela nous valut pourtant quelques beaux portraits, quelques images rafraîchies : parfois, même dans des ouvrages trop sommaires, un éclair jetait une lumière nouvelle sur un visage oublié, ou connu. Le mensonge escorte assez volontiers la gloire : la routine s'emploie à des simplifications extrêmes et il n'est pas de personnage, si illustre soit-il, dont le portrait ne se puisse accroître de quelques traits vivants ou plus véridiques. Il suffit d'une certaine indolence toujours menaçante à nos esprits pour nous cacher précisément les plus grands mérites de ceux que nous aimons, et je n'en sais pas d'exemple plus éclatant que celui de Chopin.

Presque tout le monde s'accorde, aujourd'hui, sur les mérites du compositeur polonais : on ne conteste plus guère qu'il faille voir en lui l'un des musiciens les plus originaux qui aient jamais paru et l'un de ceux qui ont possédé avec le plus d'efficace les dons de l'émotion. Les circonstances de sa vie sont connues du public, aussi bien celles de sa naissance, de son premier amour, de son exil, de ses fiançailles manquées que celles de sa liaison avec George Sand et de sa mort prématurée. La personne humaine qu'il fut ne cesse de s'acquérir la sympathie successive des générations. Une image s'est formée universellement qui est celle d'un génie suave, aristocratique, épuré, languissant et frêle : personnification de l'incertitude ravissante, de l'adorable faiblesse. Singulière image, et plus singulier même qu'elle puisse avoir encore quelque crédit auprès du moindre de ceux qui ont entendu, ne fût-ce qu'un moment, la voix véritable de Chopin dans ses œuvres nombreuses ou dans ses quelques lettres.

Etrange jeu de la gloire et du mensonge, une mystérieuse connivence s'est nouée et renouée depuis près d'un siècle pour dissimuler sous des couleurs trop fades ou des récits trop pitoyables le vrai visage de Chopin. Dès qu'on s'approche de lui, qu'on suit la trame de sa vie, qu'on observe ses démarches, ce n'est pas la faiblesse qui vous frappe et vous retient, mais au contraire la volonté. Cette volonté qui ne lui fait écrire qu'avec soin, scrupule et prudence les pages qui ont l'accent de l'improvisation et la marque de l'inspiration : cette volonté qui le fait également, au milieu d'une époque tout adonnée aux confidences et aux révélations superflues, garder sur les plus violentes agitations de son cœur un silence véritablement étonnant.

Je veux bien que le destin semble avoir voulu ajouter encore à ce silence. Un incendie dévora, à Varsovie, en 1863, des papiers et des lettres que possédait une de ses sœurs et qui, peut-être, nous eussent apporté des échos de cette âme toujours reprise. George Sand fit disparaître, de son côté, les quelques lettres qu'elle avait reçues de Chopin : cela valut peut-être mieux pour elle, sinon pour nous ; non pas que je veuille accuser la romancière — comme on le laisse parfois entendre — d'avoir plus ou moins assassiné le musicien ; mais les pièces que nous avons d'elle témoignent assez qu'elle comprit mal celui qu'elle appelait un enfant. Pourquoi a-t-on cru devoir tenir tant de compte de son opinion ? C'est un juge peu sûr d'un homme qu'une femme qui aime, et c'en est un moins sûr encore qu'une femme qui n'aime plus. Etrange union que celle de cet homme secret et de cette femme intempérante.

Plus que de George Sand, Chopin est mort de son exil, des malheurs de son pays, de ses rongements continuels. Il n'avait pas, comme son compatriote Mickiewicz, le don des paroles magiques et de l'apostolat : il ne se souciait pas d'assembler à grands cris l'univers : il fréquentait les salons plus volontiers que la place publique, ce sont les endroits du monde où l'on peut le mieux s'oublier soi-même, et conserver ses secrets.

Qu'on n'aille pas croire que ce silence lui était naturel, qu'il était né taciturne. Dans les lettres que, jeune encore, il adresse à son ami Titus Woyciechowski ou à Constance Gladkowska, on le voit fort expansif. Pourtant, dès septembre 1830, une lettre à ce même Titus nous révèle déjà la maîtrise qu'il exerce sur ses sentiments. Il vient d'apercevoir Constance dont il est épris et il écrit : « Mes yeux ont surpris ce regard. Alors je me suis élancé dans la rue et il m'a fallu un quart d'heure pour revenir à moi. Je suis parfois si fou que c'en est effrayant. Mais, de samedi en huit, je partirai quoiqu'il arrive. Je mettrai ma musique dans ma valise, son ruban dans mon âme, mon âme sous mon bras, et en avant, dans la diligence. »

On n'a voulu voir que sensibilité féminine dans un homme qui, à vingt ans, savait déjà ce qu'une femme ne peut ou ne doit peut-être jamais savoir, qu'un homme digne de ce nom ne met pas le principal de sa vie dans l'amour. Et presque dans le même temps, dès son arrivée à Paris, il montre la même volonté en se refusant à suivre les avis de Kalkbrenner qui prétend lui donner pendant trois années des conseils. Chopin entend se créer « un monde nouveau » que ce magister ne soupçonne pas et il s'ouvre ce monde, à vingt-trois ans, en écrivant douze *Etudes* et le *Concerto en mi mineur*.

Lors même qu'il est le plus épris et qu'il envisage encore l'avenir sous des couleurs riantes, il sait se taire : il se refuse, toute sa vie, à publier cette *Valse en la bémol majeur* qu'il avait donnée à Maria Wodzinska au moment de quitter Dresde, et la torturante déception dont celle-ci fut la cause, nous ne la connaissons que par cette enveloppe qui contenait les lettres de Marie, une rose, un ruban, que l'on trouva après sa mort et qui portait ces simples mots : « mon malheur ».

Au milieu du tohu-bohu déchaîné par le mariage de Solange Sand, lui seul, de tous les acteurs, conserve une constante et ferme dignité. Il n'est pas sans goût pour la littérature, mais il répugne à la mauvaise : et quelle belle lettre fière, humaine et touchante que celle qu'il écrit en 1847 à sa sœur Nall, au moment où il vient de rompre avec George Sand : un des plus fermes aveux d'un cœur blessé.

Volonté, volonté inébranlable, qu'il s'agisse de son cœur ou de son esprit. Pendant l'hiver pluvieux de 1838, dans cette cellule de la Chartreuse de Valdemosa, où il tremble de froid et de fièvre, et déjà crache le sang, il travaille sans cesse, passe six semaines sur une page, change cent fois une mesure, au grand ébahissement de George Sand qui ne met pas tant de soin à ses épanchements.

C'est cet homme dont on a fait un langoureux et facile inspiré pour albums de jeunes filles. Ne pouvait-on pas mieux regarder simplement les portraits d'après nature qu'on a conservés de lui ? Je ne dis pas seulement cette forte image que nous a laissée Delacroix qui l'aimait, le connaissait bien, avec qui Chopin s'entr'ouvrait, comme on peut le voir dans le *Journal* du peintre (1) ; mais les images même les plus molles, et des peintres les plus aimables. La volonté et le secret sont marqués sur son visage jusque dans les portraits peints par Ary Scheffer et par Winterhalter.

Comment a-t-on pu à ce point, au cours d'un siècle, déformer le modèle et ses reflets eux-mêmes ? C'est un mystère dont on peut, à bon droit, s'étonner ; mais qu'on ait pu, depuis sa mort, tant se méprendre sur sa vraie nature n'est peut-être pas plus surprenant qu'on ait pu tant comprendre ses œuvres, ou du moins les admettre, et du premier moment.

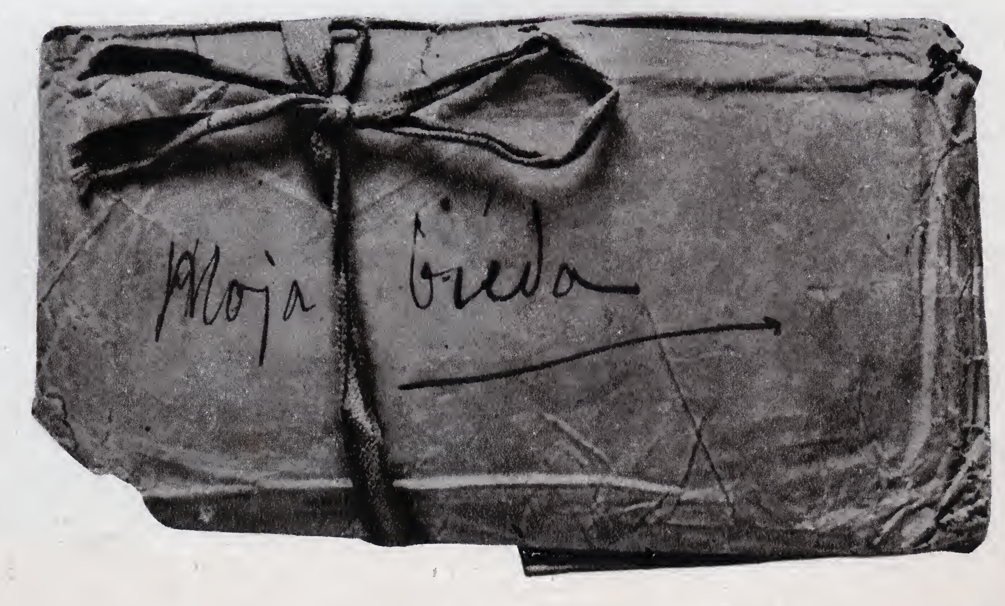
Dans les ouvrages consacrés à Chopin, je me suis toujours étonné de ne pas voir étudier davantage les conditions de l'accueil qu'on réserva, de son vivant, à un tel compositeur. Lorsqu'aujourd'hui nous écoutons sa musique, pour si peu que nous l'analysions, nous ne manquons pas d'être surpris encore devant l'audace harmonique qui s'y révèle. Comment les belles écouteuses de 1840 ont-elles pu entendre tout cela sans révolte ? Je ne demande qu'à faire la part des choses, je veux dire celle d'un certain snobisme, et celle aussi du charme de l'interprète ; mais, même de son vivant, Chopin ne fut pas le seul interprète de sa musique. Tous les auditeurs de ce temps-là se laissèrent-ils donc prendre aux mélodies belliniennes qui, souvent, dissimulent des harmonies révolutionnaires, comme ces fleurs qui cachaient les canons dont parlait Schumann ? Est-ce vraisemblable ? Qui donc nous expliquera comment bien des gens de ce temps-là qui, comme en chaque époque, aimaient la musique sans la comprendre ou la comprenaient sans l'aimer, ont pu tomber d'accord sur les ouvrages d'un musicien qui, après un siècle, demeure encore si « moderne » ?

Comment Chopin a-t-il échappé à l'incompréhension, aux révoltes, aux invectives que soulevèrent tour à tour Rameau aussi bien que Beethoven et Weber, Wagner comme Debussy ? Il y a là un mystère musical sur lequel il conviendrait de faire le jour : a-t-on complètement dépouillé les journaux du temps ? Il ne me souvient d'avoir lu qu'un seul article d'alors qui fût peu tendre pour Chopin, mais il était de Moschélès et son antipathie prenait une source visible dans son aversion nationale pour les Polonais : ce n'est pas un document qui puisse éclairer ce chapitre, resté mystérieux, du goût musical en France. Ou bien faut-il penser que la génération des premiers auditeurs de Chopin, élevée dans l'aisance de l'inspiration de Mozart ou de Haydn, de Pergolèse et de Cimarosa, avait des oreilles plus fraîches, moins promptes à se dresser d'horreur ou d'effroi que celles qui l'ont suivie et plus compréhensives ? Mais n'est-ce pas cette même génération qui ne s'est pas aperçue que Liszt était autre chose qu'un pianiste ?

G. Jean-Aubry.

(1) Plon, édit.

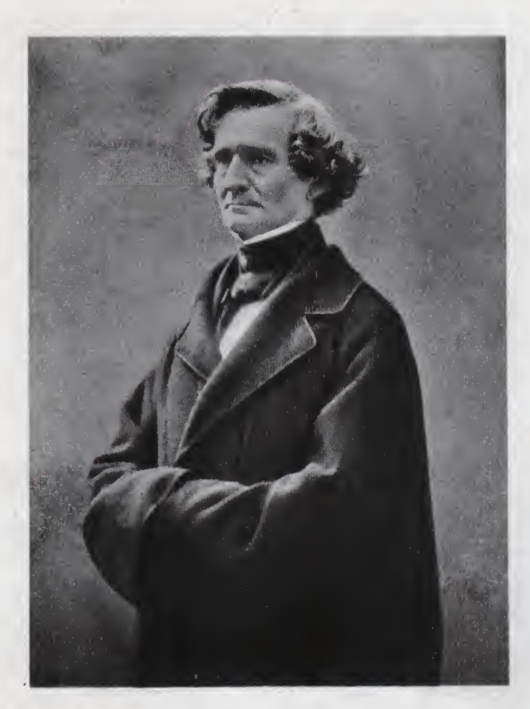
La torturante déception dont Maria Wodzinska fut la cause, nous ne la connaissons que par cette enveloppe qui contenait les lettres de Marie, une rose, un ruban, que l'on trouva après sa mort et qui portait ces simples mots : « Mon malheur ».
Extrait de " Chopin ", par L. Binental



CHOPIN, MUSICIEN

d'après les souvenirs

Franz Liszt. Cliché Henri Manuel.



Hector Berlioz. Cliché Nadar.

Lorsque Frédéric Chopin, âgé de 21 ans, arriva à Paris, en décembre 1831, il était certes, bien éloigné de croire qu'il passerait là toute sa vie et y mourrait.

Il reçut assez vite le meilleur accueil du Tout-Paris romantique, du public, des gens de lettres, des artistes, mais surtout des gens du monde qui l'adoptèrent pour un des leurs. Son talent de douceur et de délicatesse en fit avant tout l'artiste chéri des cercles intimes et des salons. Lui-même, distingué d'ailleurs et raffiné dans sa mise, se plaisait plus qu'ailleurs aux réunions mondaines. Au moment où Chopin débarquait à Paris, les malheurs de la Pologne y avaient fait refluer toute une foule de proscrits appartenant aux conditions les plus variées et, parmi cette foule, nombre de grands seigneurs qui s'empressèrent de le patronner et ce fut l'un d'eux, le prince Valentin Radziwill qui, le premier, lui ouvrit les salons de la haute société parisienne. D'autres suivirent et ce fut comme une traînée de poudre.

En 1833, Chopin est en pleine vogue, les leçons abondent, lui assurent largement une confortable existence. Il en donne quatre ou cinq dans la matinée, à 20 francs au moins par leçon, et aux dames les plus huppées de la société ; l'après-midi est réservée au travail de composition, les soirées à la vie mondaine. Il donne peu de grands concerts, où son talent, il le sait, n'est pas à l'aise (ce domaine-là est celui de Liszt et de Thalberg), mais se prodigue en de nombreuses réunions intimes où, soit chez lui, soit dans quelque salon ami, il exécute *nocturnes, études, valses*, à mesure qu'il les compose.

Pour Heine, Chopin était l'artiste inégalable, unique :

Près de Chopin j'oublie tout à fait le jeu du pianiste passé maître et je m'enfonce dans les doux abîmes de la musique, dans les douloureux délices de ses créations aussi exquises que profondes. Chopin est le grand poète musical, l'artiste de génie qu'il ne faudrait nommer qu'en compagnie de Mozart, de Beethoven, de Rossini ou de Berlioz.

Moscheles, célèbre virtuose et compositeur, ami de Chopin, après l'avoir entendu exécuter dans un cercle intime la *Sonate en si bémol mineur* et la *Marche Funèbre* comprit d'où venait le charme particulier du maître polonais :

Maintenant, écrit-il, je comprends sa musique et je m'explique l'admiration des dames... Son jeu *ad libitum*, qui chez ses interprètes devient un manque de mesure, n'est chez lui que charmante originalité. La dureté de certaines modulations dont je ne puis me tirer quand je les joue moi-même, cesse de me choquer quand ses doigts d'ivoire les exécutent en glissant délicatement dessus. Il ménage ses *piani* de telle sorte, qu'il n'a besoin d'employer aucun *forte* violent pour produire les contrastes voulus. Aussi ne sent-on pas l'absence des jolis effets d'orchestre que l'école allemande exige d'un pianiste : mais on se laisse entraîner comme par un chanteur qui, peu soucieux de l'accompagnement, s'abandonne à son propre sentiment; bref il est unique dans le monde des pianistes.

Le roi Louis-Philippe, lui-même, désira l'entendre, Chopin se rendit donc, accompagné de Moscheles, dans le salon familial du château de Saint-Cloud, dans le salon carré où la famille royale était réunie en petit comité :

Autour d'une table se tenait la reine avec une élégante corbeille à ouvrage devant elle; auprès se tenait Mme Adélaïde, la Duchesse d'Orléans et des dames d'honneur. Toutes ces personnes furent aussi affables que si nous [Chopin et Moscheles] avions été de vieilles connaissances.

Chopin joua des *nocturnes* et des *études*, improvisa sur *la Folle* de Grisar, puis Moscheles et lui prirent place ensemble au piano :

L'attention soutenue du petit cercle pendant l'exécution de la *Sonate en mi-bémol majeur*, rapporte Moscheles, ne fut interrompue que par les mots : divin, délicieux. A la fin de l'andante la reine dit à mi-voix à une des dames d'honneur : « Serait-il indiscret de leur demander de recommencer. » Ce qui eut lieu, naturellement et nous recommençâmes avec un nouvel entrain, nous abandonnant, au finale, à un véritable délire musical. La fougue entraînante de Chopin, à travers tout le morceau, sembla électriser les auditeurs qui se répandirent en louanges admiratrices... Nous étions fraternellement heureux de ce triomphe collectif... Enfin nous dûmes prendre des rafraîchissements préparés pour nous et à onze heures et demie nous quittâmes le Palais de Saint-Cloud.

En souvenir les deux artistes reçoivent du roi l'un une coupe en vermeil, l'autre un nécessaire de voyage, ce qui fit dire à Chopin volontiers persifleur : « Le roi donne un nécessaire de voyage à Moscheles pour être au plus tôt débarrassé de lui. »

Les salons se disputaient Chopin et en avaient fait leur idole. Dans ses *Lettres parisiennes* (écrites au jour le jour, pour la *Presse*, sous le pseudonyme de vicomte de Launay), Madame de Girardin, à la date du 7 mars 1847, nous a fixé le vivant souvenir d'une de ces triomphantes soirées mondaines. Mlle Camille Meara venait d'exécuter le *Concerto en mi bémol* de Chopin dont elle était l'élève :

Il était là, il assistait au triomphe de son élève, et l'auditoire inquiet se demandait : L'entendrons-nous? Le fait est que pour des admirateurs passionnés, voir Chopin dans un salon, se promener toute la soirée autour d'un piano et ne pas l'entendre jouer, c'était le supplice de Tantale. La maîtresse de maison eut pitié de nous, elle fut indiscrète et Chopin a joué, a chanté ses chants les plus délicieux; nous mettions sur ces airs joyeux ou tristes, les paroles qui nous venaient à l'esprit, nous suivions avec nos pensées ses caprices mélodieux. Nous étions là une vingtaine d'amateurs sincères, de vrais croyants, et pas une note n'était perdue, pas une intention n'était méconnue; ce n'était pas un concert, c'était de la musique intime, sérieuse comme nous l'aimons; ce n'était pas un virtuose qui vient de jouer l'air convenu, c'était un beau talent, accaparé, harcelé, tourmenté sans égards et sans scrupules, à qui l'on osait redemander les airs chéris et qui, pleins de grâce et de charité, vous redisait la phrase favorite pour que vous puissiez l'emporter correcte et pure dans votre mémoire, et vous laisser longtemps bercer encore par elle en souvenir. Madame une Telle disait : « De grâce, jouez ce joli *nocturne* dédié à Mlle Stirling. Celui que nous avons nommé le dangereux. » — Il souriait et jouait le fatal *nocturne*. — « Moi, reprenait une autre femme, je voudrais entendre une seule fois, jouée par vous, cette *mazurka* si triste et si charmante. » Il souriait encore et jouait la délicieuse mazurka. Les plus profondément rusés cherchaient des biais pour arriver au but. « J'étudie la profonde *sonate* qui commence par cette belle *marche funèbre*, et je voudrais savoir dans quel mouvement doit se jouer le finale. » Il souriait un peu de la malice et il jouait le finale de la grande sonate, un des plus magnifiques morceaux qu'il ait composés. Le piano que fait résonner Chopin se métamorphose : ce sont des accords inconnus des sons qu'on a rêvés peut-être, mais qu'on n'a jamais entendus nulle part. Il n'y a qu'une voix dans la nature qui rappelle ces sons divins : c'est, dans le silence des nuits, cette note triste du rossignol, cette plainte mélodieuse répétée plusieurs fois qui précède l'éclatant ramage. N'importe, cela ne vaut rien d'écouter Chopin toute une soirée. L'existence bourgeoise paraît bien maussade le lendemain de ces belles fêtes poétiques, l'idéal décourage de la vie réelle. C'est imprudent de respirer les parfums célestes quand on s'efforce de vivre raisonnable et résigné.

Moins l'assistance est nombreuse, mieux Chopin livre son âme.

Un petit cercle d'auditeurs choisis, nous dit Berlioz, chez lesquels il pouvait croire à un désir réel de l'entendre pouvait seul le déterminer à s'approcher du piano. Que d'émotions alors il savait faire naître! En quelles ardentes et mélancoliques rêveries il aimait à répandre son âme! C'était vers minuit d'ordinaire qu'il se livrait avec le plus d'abandon; quand les gros papillons de salon étaient partis, quand la question politique à l'ordre du jour avait été longuement traitée, quand tous les médisants étaient à bout de leurs anecdotes, quand tous les pièges étaient tendus, toutes les perfidies consommées, quand on était bien las de la prose, alors obéissant à la prière muette de quelques beaux yeux intelligents, il devenait poète et chantait les amours ossianiques des héros de ses rêves, leurs joies chevaleresques et les douleurs de la Patrie absente, sa chère Pologne toujours prête à vaincre et toujours abattue. Mais hors de ces conditions que tout artiste doit lui savoir gré d'avoir exigées pour se produire, il était inutile de le solliciter. La curiosité excitée par sa renommée semblait même l'irriter et il se dérobait le plus tôt possible à un monde non sympathique quand le hasard l'y avait fait s'égarer.

Parfois même, la dérobade s'accompagnait d'une mordante répartie, comme il arriva certain soir où, dès le dîner fini, à peine rentré au salon, un amphitryon mal élevé, lui demanda sans discrétion de se

Le château de Saint-Cloud où Chopin vint jouer devant la famille royale.



DE L'INTIMITÉ
de ses amis

mettre au piano : « Ah ! monsieur, répliqua Chopin, j'ai si peu mangé. »

Mais lorsqu'il se rendait aux désirs de l'assistance, « une fois au piano, Chopin jouait jusqu'à épuisement. »

Atteint d'une maladie qui ne pardonne pas, écrit Ernest Legouvé, l'un de ses plus fervents admirateurs, ses yeux se cerclaient de noir, ses regards s'animaient d'un éclat fébrile, ses lèvres s'empourpraient d'un rouge sanglant, son souffle devenait plus court : Il sentait, nous sentions que quelque chose de sa vie s'écoulait avec les sons et il ne voulait pas s'arrêter! La fièvre qui le brûlait nous envahissait tous. Pourtant, il y avait un moyen certain de l'arracher au piano, c'était de lui demander la *Marche funèbre* qu'il a composée après les désastres de la Pologne. Jamais il ne se refusait à la jouer, mais à peine la dernière mesure achevée, il prenait son chapeau et partait. Ce morceau qui était comme le chant d'agonie de sa patrie, lui faisait trop de mal. il ne pouvait plus rien dire après l'avoir dit, car ce grand artiste était un grand patriote et les notes fières qui éclatent dans ses *polonaises* racontent tout ce qui vibrait d'héroïque derrière ce pâle visage.

Chopin aime jouer pour ses amis, qui plus d'une fois improvisent chez lui-même quelque concert impromptu. Liszt nous décrit le décor d'une de ces soirées entre intimes dans le cadre d'un appartement que Chopin occupa, Chaussée-d'Antin, entre 1834 et 1839 :

Quelques bougies réunies autour d'un de ces pianos de Pleyel qu'il affectionnait particulièrement... Des coins laissés dans l'ombre semblaient ôter toute borne à cette chambre et l'adosser aux ténèbres de l'espace. Dans quelque clair-obscur, on entrevoyait un meuble revêtu de sa housse blanchâtre, forme indistincte se dressant comme un spectre venu pour écouter les accents qui l'avaient appelé, la lumière concentrée autour du piano tombait sur le parquet, glissant dessus comme une onde épandue et rejoignant les clartés incohérentes du foyer, où surgissaient de temps à autre des flammes orangées courtes et épaisses comme des gnomes curieux attirés par des mots de leur langue... Rassemblés autour du piano, dans la zone lumineuse, étaient groupées plusieurs têtes d'éclatante renommée : Heine, Meyerbeer, Adolphe Nourrit, Delacroix, Hiller, Niemcewicz, Mickiewicz, étaient là tandis qu'enfoncée dans un fauteuil et accoudée sur la console, George Sand écoutait attentive et subjuguée.

En 1841, George Sand et Frédéric Chopin habitaient 16, rue Pigalle, en deux pavillons voisins :

Elle demeure, écrivait Balzac à son amie, Madame Hanska, au fond d'un jardin, au-dessus des remises et des écuries d'une maison qui est sur la rue. Elle a une salle à manger où les meubles sont en bois de chêne sculpté. Son petit salon est couleur café au lait et le salon où elle reçoit est plein de vases chinois, pleins de fleurs, le meuble est vert, il y a un dressoir plein de curiosités, des tableaux de Delacroix, son portrait par Calamatta... Le piano est magnifique, droit, carré, en palissandre. D'ailleurs, Chopin y est toujours.

Bien souvent aussi Delacroix était là :

Il ne se lasse pas d'écouter Chopin, écrit George Sand, il le savoure, il le sait par cœur. Cette adoration, Chopin l'accepte et il en est touché, mais quand il regarde un tableau de son ami, il souffre et ne peut trouver un mot à lui dire. Il est musicien, rien que musicien. Sa pensée ne peut se traduire qu'en musique.

Un certain soir de janvier 1841 chez George Sand, dans le pavillon de la rue Pigalle, après le dîner, une conversation se poursuit entre Delacroix, Maurice Sand, son élève, George Sand et Chopin, sur la ligne et sur la couleur, sur les teintes plates et sur les reflets et les ombres. Mais tout à coup Chopin s'est éclipsé, il n'écoute plus :

. Il est au piano et il ne s'aperçoit pas qu'on l'écoute. Il improvise comme au hasard. Il s'arrête.
— Eh bien, eh bien! s'écrie Delacroix, ce n'est pas fini!
— Ce n'est pas commencé. Rien ne me vient... rien que des reflets qui ne veulent pas se fixer. Je cherche la couleur, je ne trouve même pas le dessin.
— Vous ne trouverez pas l'un sans l'autre, reprend Delacroix et vous allez les trouver tous les deux.
— Mais si je ne trouve que le clair de lune?
— Vous aurez trouvé le reflet d'un reflet, répondit Maurice.
L'idée plaît au divin artiste. Il reprend sans avoir l'air de recommencer, tant son dessin est vague et comme incertain. Nos yeux se remplissent peu à peu des teintes douces qui correspondent aux suaves modulations saisies par le sens auditif. Et puis la note bleue résonne et nous voilà dans l'azur de la nuit transparente. Des nuages légers prennent toutes les formes de la fantaisie : ils remplissent le ciel, ils viennent se presser autour de la lune qui leur jette de grands disques d'opales et réveille la couleur endormie. Nous rêvons à la nuit d'été, nous attendons le rossignol, un chant sublime s'élève!
Le maître sait bien ce qu'il fait. Il rit de ceux qui ont la prétention de faire parler les êtres et les choses au moyen de l'harmonie imitative. Il ne connaît pas cette puérilité. Il sait que la musique est une impression humaine et une manifestation humaine qui s'exprime.

Pendant que Chopin improvise, on sonne à la porte, Chopin tressaille et s'interrompt. George Sand crie au domestique qu'elle n'y est pour personne.

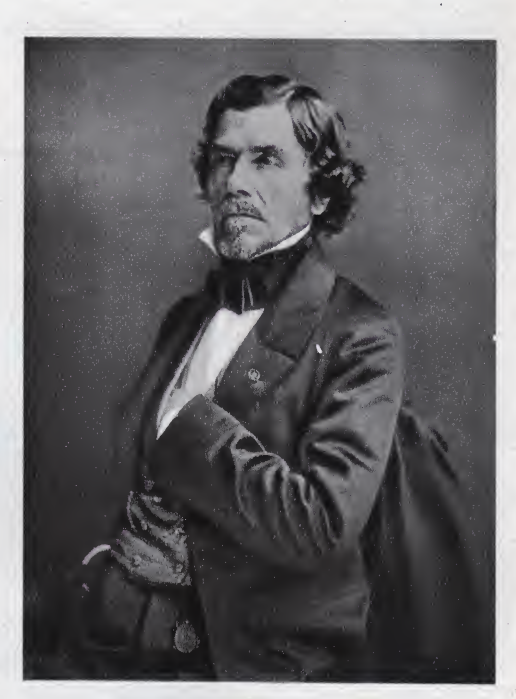
— Si fait, répond Chopin, vous y êtes pour lui. — Qui donc est-ce? — Mickiewicz. — Oh! oui, par exemple! Mais comment savez-vous que c'est lui ? — Je ne le sais pas, mais j'en suis sûr, je pensais à lui. » C'est bien Mickiewicz en effet, qui se glisse bien vite dans un coin en priant de continuer. Chopin continue, il est sublime. Mais le petit domestique accourt, tout effaré, la maison brûle! Nous allons voir. Le feu a pris, en effet, dans ma chambre à coucher; mais il est temps encore. Nous l'éteignons lestement. Pourtant, cela nous tient occupés une grande heure, après quoi nous disons : « Et Mickiewicz, où peut-il être ? » On l'appelle, il ne répond pas; on rentre au salon, il n'y est pas. Ah ! Si fait, le voilà dans le petit coin où nous l'avons laissé. La lampe s'est éteinte, il ne s'en est pas aperçu; nous avons fait beaucoup de bruit et de mouvement à deux pas de lui, il ne s'est pas demandé pourquoi nous le laissions seul, il n'a pas su qu'il était seul. Il écoutait Chopin, il a continué de l'entendre.

Si bien souvent, presque chaque jour, il arrivait à Chopin de jouer soit chez lui, soit dans quelque salon, pour le plaisir de ses amis, il lui fut donné, en 1845, d'être appelé au chevet d'un moribond pour adoucir son agonie, au chevet de Godefroy Cavaignac, fils du conventionnel et frère du général.

Peu de temps avant sa fin, raconte son ami Louis Blanc, il lui prit un désir extraordinaire d'entendre une fois encore de la musique; je connaissais Chopin, je m'offris à l'aller trouver et à l'amener si le médecin ne s'y opposait pas. Les instances prirent alors le caractère d'une supplication. Avec le consentement ou plutôt sur la prière instante de Mme Cavaignac, je me rendis chez Chopin. Mme George Sand y était. Elle exprima d'une manière touchante le vif intérêt que lui inspirait le malade, et Chopin se mit à son service avec beaucoup d'empressement et de grâce. Je le conduisis donc dans la chambre mortuaire, où se trouvait un mauvais piano. Le grand artiste commence... Soudain, il est interrompu par des sanglots. Godefroy, dans un transport de sensibilité qui lui donna un moment de force physique tout à fait inattendu, s'est soulevé sur son lit de douleur et avait le visage baigné de larmes. Chopin s'arrêta, fort troublé. Mme Cavaignac, penchée vers son fils, l'interrogeait du regard avec angoisse. Lui fit un effort pour se remettre, il essaya un sourire, et, d'une voix faible : « Ne t'inquiète pas, maman, ce n'est rien, un véritable enfantillage... Ah ! que c'est beau, la musique comprise ainsi ! » Sa pensée était, nous le devinâmes bien, qu'il n'entendrait plus rien de tel en ce monde, mais il s'abstint de le dire.



Adam Mickiewicz.
Photo Bulhak, d'après le seul daguerréotype existant.



Eugène Delacroix. Cliché Nadar.

Une soirée de musique, vers 1840. Photo Volny.



⁂

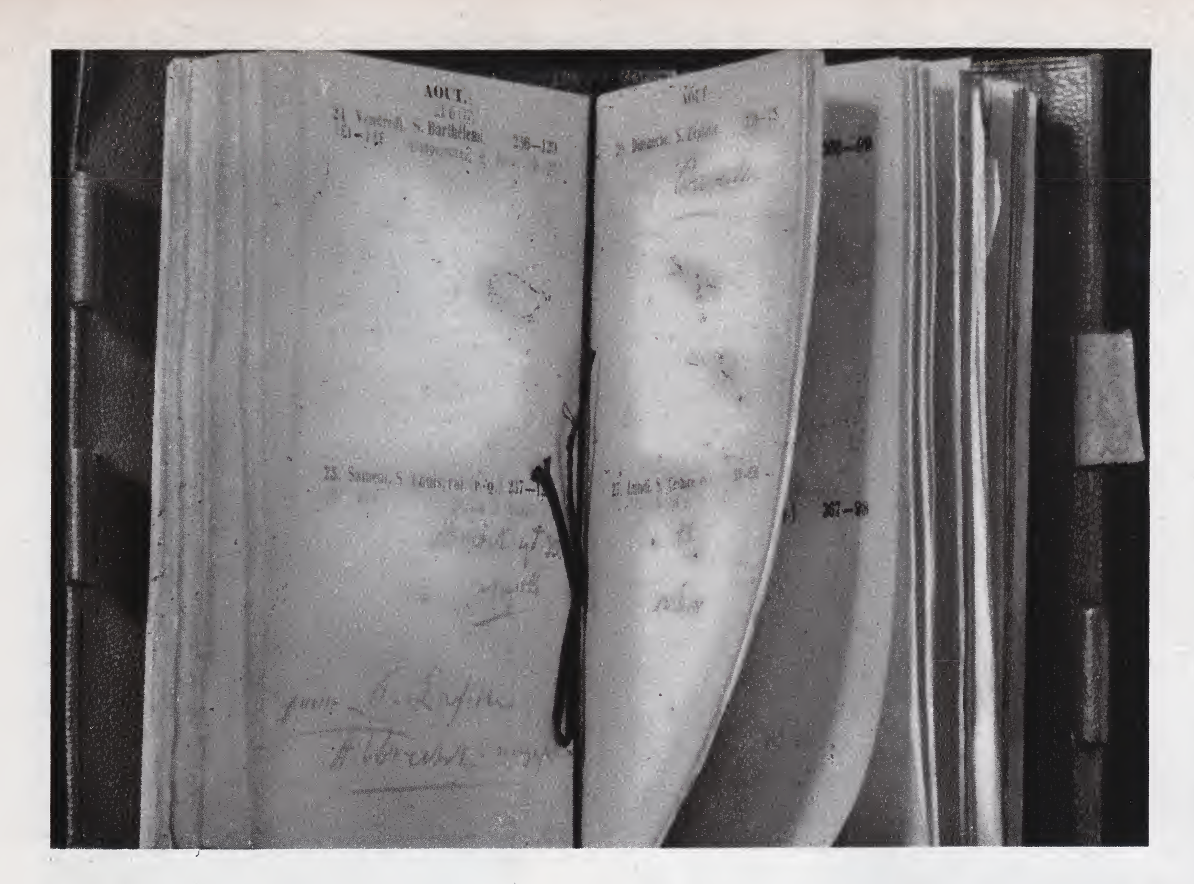
Ainsi quatre ans plus tard, le 17 octobre 1849, la comtesse Delphine Potocka, accourue de Nice au chevet de son maître bien-aimé qui allait mourir, adoucit ses souffrances dernières en lui chantant ses airs préférés. L'un des assistants Grzymala en porte le témoignage :

Le mercredi 17 de ce mois, à deux heures du matin, Chopin est passé à une autre vie, en souriant jusqu'à la dernière minute qui a précédé sa mort. En cette minute encore, il a embrassé son élève Gutmann et s'est efforcé d'embrasser aussi Mme Clésinger (fille de George Sand). Quelques heures avant d'expirer, il avait prié la comtesse Delphine Potocka de lui faire entendre trois mélodies de Bellini et de Rossini, qu'elle a chantées d'une voix entrecoupée de larmes, et Chopin, plongé dans sa rêverie, écoutait ces derniers échos d'un monde dont son âme allait s'envoler.

Bien des années après la mort de cet ami, de ce cher petit Chopin qu'il avait si tendrement aimé, Delacroix écrivait à ce même Grzymala :

Avec qui parlerais-je de l'incomparable génie que le ciel a envié à la terre et dont je rêve souvent, ne pouvant plus le voir dans ce monde, ni entendre ses divins accords?

Marcel BOUTERON.



L'agenda de poche de Chopin pour l'année 1849, ouvert à la date du 25 août; on y lit la mention : « Payé à Perrichet, tout 300 ».

Le dernier Carnet de Chopin

En compulsant les feuillets biographiques touchant aux derniers mois de la vie de Chopin, nous éprouvons une sensation de tristesse exceptionnelle : nous sommes témoins de la rupture des fils qui reliaient Chopin au monde extérieur. L'activité de Chopin artiste et de Chopin homme s'éteint peu à peu. Partout transparait la lutte intérieure, le fardeau de souffrance physique et morale dont le poids l'accable. La maladie progressive de Chopin, les soucis de la vie matérielle, le changement radical de ses relations avec George Sand — tout contribue à cette réalité grise qui lui échut au terme de son existence. A mesure que nous approchons du moment dramatique — 17 octobre 1849 — le ton des lettres de Chopin à ses amis, aux personnes sûres et aux membres de sa famille est empreint d'une désolation croissante.

Parmi tous les documents ayant trait à Chopin et portant la marque de la régression de son énergie vitale, il en est un qui produit une impression particulière par la simplicité, la douceur de la plainte qu'il renferme à jamais. C'est l'agenda-carnet de l'année 1849, contenant des notes autographes de Chopin, à partir du 5 janvier jusqu'au 3 octobre ; la dernière de ces notes fut donc inscrite deux semaines avant sa mort.

Cet agenda-carnet ne fut connu que récemment. En effet, il était caché loin des yeux des biographes : la famille de Chopin le gardait jalousement, et conservait cette relique avec une piété profonde, ainsi du reste que tous les objets concernant Chopin, et qui sont entre ses mains jusqu'à ce jour. (Propriété de M[me] Marie Ciechowska, de Varsovie.)

On devine sans peine que, vu l'état de santé de Chopin à l'époque de ce calendrier, les notes n'y sont pas fort nombreuses, et traitent principalement — outre les dépenses du ménage et certains détails relatifs aux personnes proches, parfois à ses élèves — des visites médicales. Ni les dépenses ordinaires, quotidiennes, ni les visites médicales ne furent marquées systématiquement ; au mois de mai, en juin et juillet, le nombre des notes est minime.

A la date du 25 août, nous trouvons entre autres les mots suivants : « *Payé à Perrichet tout* 300. » Perrichet, tapissier, avait installé pour Chopin un appartement place Vendôme ; il existe une facture détaillée adressée à Chopin par ce même Perrichet, et se montant à la somme de 1.980 francs ; ceci nous fait penser que Chopin, se meublant si complètement, ne perdait pas l'espoir de guérir. Il désirait ardemment être sauvé ; un cortège ininterrompu de docteurs défile dans la chambre du malade ; nous rencontrons leurs noms presque chaque jour sur le calendrier : Simon, Cruveiller, Blache, et quelques autres.

Parmi les personnes venant rendre visite à Chopin durant les derniers mois de sa vie, le carnet mentionne : la princesse Marceline Czartoryska, Marie Calergi, Franchomme, Solange Clésinger, la princesse Soutzo, la baronne de Rothschild.

Deux feuillets sont curieux ; ils s'étendent sur quatre jours : du 27 au 30 juillet, et concernent l'argent obtenu par Chopin de Jane Stirling et de M[me] Erskine : « *M[me] Erskine a laissé* 15 *mille. Alexis le magn (étiseur) les a trouvés.* » Chopin inscrit cela en date du 28 juillet. A propos de cette note, nous en trouvons une autre en date du 8 mars : « *Les* 25.000 *francs envoyés qu'on ne m'a point remis.* » Je note ce détail, très populaire dans toutes les descriptions de la dernière période de la vie de Chopin.

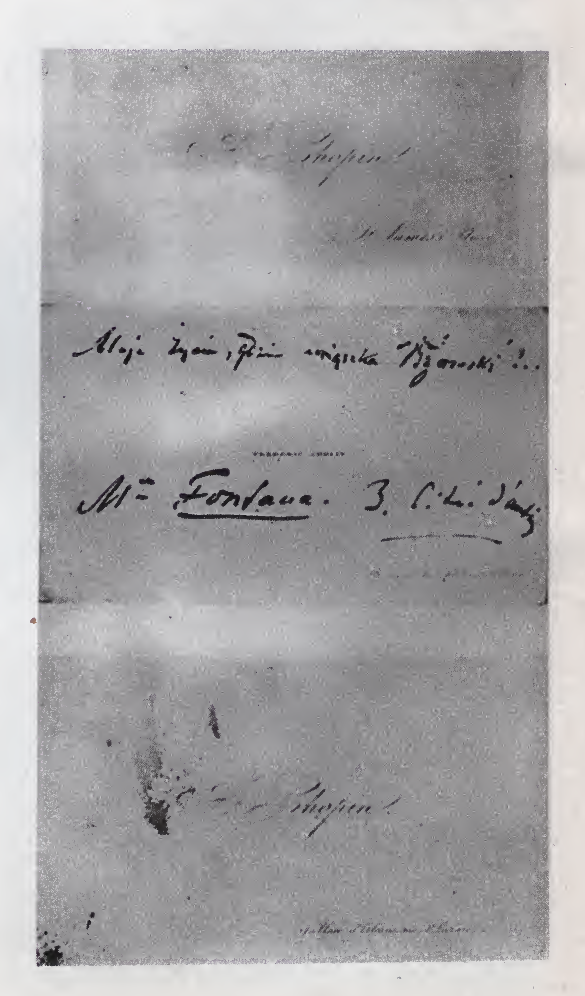
Quelques-unes des notes demeurent incompréhensibles ; par exemple, Chopin a marqué à la date du 14 février : « *Le jour lui, le soir, moi.* » Trois mois avant sa mort, il inséra un signe dans le calendrier : *X*.

Toutes les notes sont écrites au crayon et, à quelques rares exceptions près, en polonais. Le carnet est gainé de cuir noir. A l'intérieur, imprimé en caractères dorés : *F. Chopin*. La doublure est en moire violette. Les cartes de visite de Chopin et un billet de sa sœur Louise subsistent dans une poche de l'agenda. L'enveloppe contient, outre le carnet, une petite enveloppe avec des initiales brodées par George Sand : G. F. (George Frédéric), et, dans cette enveloppe, une boucle de George Sand.

Léopold Binental.

(1) Le calendrier a été publié pour la première fois dans l'ouvrage de l'auteur de cet article, intitulé « Chopin... Documents et Souvenirs ». (Varsovie 1930. Ce livre a paru cette année en allemand, aux éditions «Breitkopf et Hartel», à Leipzig).

Trois cartes de visite de Chopin trouvées dans la poche de son agenda.

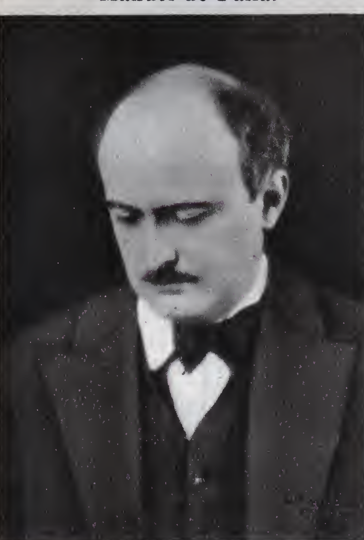


CHOPIN

ET LES MUSICIENS D'AUJOURD'HUI



Albert Roussel. Studio Lipnitzky.



Manuel de Falla.



Maurice Jaubert. Studio Lipnitzky.

Chopin est l'exemple, peut-être unique, d'un grand musicien qui, incarnant de la façon la plus complète le génie de sa race, véritable héros national dans son pays, soit en même temps l'animateur, le confident, le consolateur de tous. Aucune musique ne pourrait être plus polonaise que la sienne; aucune ne saurait parler aux hommes, à quelque patrie, à quelque religion qu'ils appartiennent, un langage plus fier, plus enthousiaste, ou les bercer d'un chant plus tendre et plus nostalgique. Il n'a pas prétendu révolutionner son art; il n'a publié aucun manifeste, et nous restons confondus devant la nouveauté de ses harmonies, devant la liberté de ses formes. Il s'est exprimé dans le langage le plus original, le plus personnel qui soit... et l'humanité entière s'y est retrouvée avec ses douleurs, ses révoltes et ses espoirs.

Albert Roussel.

⁂

Chopin compte pour moi parmi les rares compositeurs dont l'œuvre nous offre d'une façon presque continue un pur substratum musical.

Manuel de Falla.

⁂

Il y a beaucoup trop de gens qui aiment Chopin, depuis les littérateurs qui le traitent en politiciens jusqu'aux pianistes qui, la plupart, n'y comprennent rien et le traitent en chirurgiens. Il faudrait l'oublier pendant un siècle, le temps que les prétendues « traditions » se perdent. Ainsi les virtuoses de l'an deux mille le considéreront simplement comme un grand musicien et non plus comme un sujet à vivisection.

Florent Schmitt.

⁂

Frédéric Chopin me semble — seul parmi tous les romantiques — réaliser cet équilibre suprême entre le sentiment et la représentation que le Romantisme a eu pour principal but de détruire au profit de l'expression immédiate et impure. Il peut sembler paradoxal de dire que Chopin fut un classique. Mais — si l'on considère le classicisme comme le résultat final et total de la beauté du sentiment et de la perfection de sa réalisation formelle et technique — il n'est dès lors nullement exagéré d'affirmer que Chopin mérite d'être classé parmi ces rares maîtres de la pensée qui ont su atteindre à cet équilibre dont je parlais à l'instant et qui est précisément celui du classicisme éternel.

Alfredo Casella.

⁂

Chopin a choisi dans la musique la meilleure part : celle de l'imagination.

Peu soucieux des rigueurs de l'objectivité, en nous révélant le secret de l'âme polonaise, il nous découvre le visage de son propre idéal. Musique « populaire », certes, mais au sens le plus noble et le plus pur, et dont l'audacieuse richesse harmonique et rythmique a eu son influence sur l'écriture musicale de ces cinquante dernières années.

Jacques Ibert.

⁂

Par une heureuse coïncidence, il semble que jamais il ne fut plus facile de comprendre les raisons que nous avons de chérir Chopin.

Après ces dix dernières années où, en vertu de mystérieux impératifs catégoriques, semblaient seules valables les œuvres déclarées « pures » et rigoureusement « objectives »; où la musique, se détournant des valeurs spirituelles qui la rendent susceptible, plus qu'aucun art peut-être, de toucher le cœur des hommes, s'abandonnait à une ivresse scolastique, singulièrement étrangère à son essence, — l'œuvre de Chopin, à qui veut bien l'entendre, apporte une leçon plus précieuse que jamais.

Il fut de ces très rares artistes qui n'acceptèrent pas de borner leur ambition à une dérisoire réussite technique et à la solution de quelques petits problèmes de grammaire.

Qu'il ait possédé la « connaissance » la plus complète et la plus indiscutable des nécessités techniques de la musique, cela est évident. Mais loin d'en faire, comme tant d'autres, le but suprême de son art, il ne voulut jamais y voir qu'un point de départ : celui d'où il parviendrait à ce domaine mystérieux et inconnu qu'il appartient à tout grand créateur de découvrir et dont il est seul alors à pouvoir ouvrir les portes.

A travers les refrains de son pays, il nous en livra une image si « authentique » que ce pays nous est désormais aussi familier qu'à lui-même.

Chopin demeure un de ces êtres choisis dont la voix fraternelle chante, mieux que nous-mêmes, nos propres rêves et nos propres chansons.

Maurice Jaubert.

Une opinion sur Chopin? Impossible, je l'aime tout simplement. J'ai compris cela un jour, à une question banale sur le choix de mon compositeur de prédilection, quand au lieu de prononcer le nom de Bach, réponse naturelle aux musiciens, je déclarai que c'était Chopin.

Vivant à l'étranger presque toute ma vie, sa musique fut pour moi le foyer, la famille, l'ami auquel on confie tout, et la patrie, la patrie au sens sublime de ce mot : la douceur du contact rythmique et harmonieux avec des millions d'êtres et l'enthousiasme, forces créatrice entre toutes. Et voici pourquoi je n'ai pas d'opinion sur Chopin, je l'aime tout simplement.

Arthur Rubinstein.

⁂

Quelques années de carrière ont déjà répondu pour moi. Et je ne serai qu'un bien pâle traducteur de mes propres sentiments si mon interprétation n'avait pu suffire à témoigner de la tendresse passionnée que m'inspire son frémissant et mélancolique génie.

Alfred Cortot.

⁂

De plus en plus souvent, j'entends poser cette question: comment convient-il d'interpréter Chopin? Il y a quelque temps, le problème ne se présentait point ou guère, au pianiste, et il était, en tout état de cause, bien plus facile à résoudre. C'est que la génération précédente était encore proche de la tradition chopinienne.

Aujourd'hui, dans le jeu des virtuoses qui cultivent la musique de Chopin, apparaissent de tout autres tendances que naguère. Le *rubato* qui constitue, en somme, le secret même du style chopinien, on le traite, maintenant, comme une chose surannée. L'on applique donc, en interprétant les œuvres du maître, des rythmes nettement définis, roides quelquefois. Des passages délicats comme une dentelle, on les joue strictement dans la mesure initiale, et l'accélération de la mélodie, les ralentissements du motif mélodique, dans la cadence, ne sont pas suffisamment observés. Loin de moi la conception trop rigoriste quant à l'observance de la tradition. J'entends fort bien qu'elle puisse subir des transformations, d'accord avec l'évolution des sentiments et des goûts. Au surplus, je me rends parfaitement compte qu'on ne doit pas gêner, par une contrainte trop stricte, l'inspiration d'un virtuose de talent — pour qui la tradition ne saurait être qu'une manière de poteau indicateur, et aucunement un ordre inflexible qui paralyserait toute impulsion personnelle.

Toutefois, à ceux qui, comme moi, ont eu l'occasion d'approcher la tradition chopinienne, de l'étudier sur un exemple vivant: l'exécution de la musique du Maître par son authentique élève, — à ceux-là, la présente façon de l'interpréter donne lieu à des réflexions affligeantes.

A l'aube de ma carrière de pianiste, je fus en rapports avec Charles Mikuli, le dernier survivant des disciples directs de Chopin, et seul chaînon qui reliait encore les musiciens polonais aux idéaux et aux styles du Maître. L'enseignement de Mikuli m'éclaira et me guida, durant mes longues années de travail, et, ensuite, j'essayai de le transmettre à mes nombreux élèves.

Comment se présente-t-il, à la lumière de cette conception, le style du jeu chopinien? Il sied, avant tout, d'en finir avec le préjugé courant qui veut que ce jeu soit toujours mol et super-délicat. D'après le témoignage de Mikuli, Chopin lui-même ne put qu'être gêné par le ton, relativement faible des pianos d'alors. Aujourd'hui, ayant à notre disposition une échelle bien plus large d'effets dynamiques, quelle serait la raison de restreindre le ton, en l'atténuant dans les œuvres telles que les Polonaises en la majeur, la bémol majeur, et fa dièze mineur, par exemple.

En tant que problème central, pour l'exécution des œuvres de Chopin, demeure à jamais le « tempo rubato ». Cependant, je conviens que l'ondoiement de la mesure doit être approprié sévèrement au caractère même de la musique exécutée. Car, en l'espèce, l'affectation est aussi fâcheuse que l'émission totale du *rubato*.

Pour interpréter la musique de Chopin, la culture et le goût ne suffisent point. Il faut y joindre encore un amour sincère et profond pour cette musique, une compréhension toute spécifique, — compréhension qu'approchent le mieux les Polonais, parce qu'ils ressentent pleinement son sens intime et archi-national; de même que les Français, sur qui agissent le plus la perfection et la suprême élégance de son style.

Alexandre Michalowski.

Chopin est le Dieu du Piano. Rappelons-nous l'exclamation de Liszt : « Je donnerais quatre ans de ma vie pour avoir écrit l'*Etude* op. 10 n° 3 ». Nombre de mélomanes, férus des seuls chefs-d'œuvre classiques, affectent de dénigrer la « musique de salon » de Chopin. Vaine parole! N'est pas digne d'être



Arthur Rubinstein. Photo Roosen.

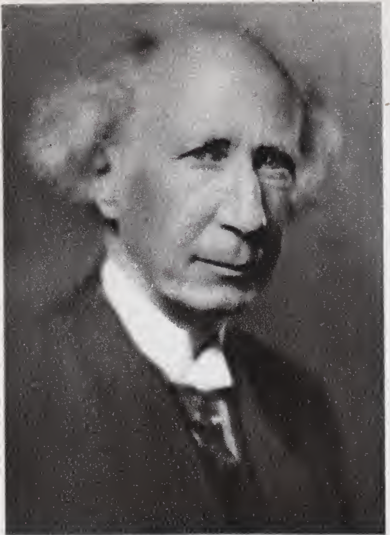


Alfred Cortot. Photo Edm. Joaillier.



Alexandre Michalowski.

Jacques Ibert. Studio Lipnitzky.



Emil von Sauer.



Stanislas Niewiadomski.



Yves Nat. Ph. Laure Albin Guillot.



Paul Kochanski.

artiste celui qui ne puise pas en l'œuvre de Chopin l'inspiration qui ennoblit l'âme et l'émeut. Sans lui, ma vie eût été incomplète.

Emil von SAUER.

⁂

J'avoue qu'aucune musique ne m'a jamais donné tant de joies profondes, enivrantes, entières, que la musique de Chopin. L'enchantement, qui est le fait même de sa vertu magique, m'est venu, pour la première fois, d'une chanson toute simplette : « Ma Câline », entendue par hasard. J'étais enfant alors et, certes, ne pouvais comprendre ce que représentait, pour le cœur polonais, le nom de Chopin. — Depuis, la grâce de cet air n'a cessé d'opérer sur moi; à présent encore, cette petite chanson résonne à mon oreille, comme la mélodie la plus douce, la plus suave, la plus chère.

Plus tard, chaque œuvre de Chopin fut une révélation pour ma fantaisie de musicien, et chacune de ses idées musicales m'apparaissait en signes, en messages même de l'inappréciable beauté : les unes dépassant les autres par le charme, l'expression, la force, l'originalité. Elles me parlaient un langage aussi simple, clair et compréhensible que l'idiome maternel auquel notre âme s'attache par toutes les fibres.

Ainsi, ces ouvrages d'une exquisité unique formèrent pour moi un solide et stable trésor, caché au fin fond de ma mémoire et gardé, en double sentinelle, par ma foi d'artiste et par le devoir national. Nul afflux de mes émotions nouvelles, nul choc en retour de mon travail professionnel n'ont su écorner ce trésor. Et pourtant, il fut mis à de rudes épreuves, lors du Concours Chopin (à Varsovie), qui obligeait tout membre du jury à entendre quelques œuvres choisies du maître, exécutées par 67 pianistes, successivement. Il aurait pu sembler que l'audition des mêmes morceaux de musique, eûssent-ils été les plus beaux, durant 17 jours, et à raison de 5 heures quotidiennement, aurait tué, chez les jurés, à force de « répétition », toute joie artistique, les aurait dégoûtés des œuvres ressassées, à jamais.

Eh bien! non! Chopin vainquit une fois de plus, et l'on écoutait quasi sans fatigue et sans en être le moins du monde blasé, les 25 exécutions de la Sonate en si bémol mineur et de la Mazurka en la mineur.

Il est vrai que la tâche était entre les mains des virtuoses qui, doués pour la plupart de talent, variaient l'exécution à qui mieux mieux, selon leur tempérament et leur entendement.

Et cette épreuve de satiété, cet autre danger, danger de la divergence dans l'interprétation, — Chopin l'a supporté victorieusement.

C'est là justement que gît le mystère de l'impérissable beauté de la musique de Chopin.

Stanislas NIEWIADOMSKI.

⁂

Chopin puissant et doux (« un canon enfoui dans des fleurs », comme a dit Schumann), un malade dont la musique se portait bien. Musicien ineffable dont la distinction et la noblesse n'auront été que le sertissage génialement harmonique de ce joyau de sang qu'était son cœur humain.

Yves NAT.

⁂

Le génie de Chopin restera toujours un véritable drame intime pour chaque violoniste; c'est une des raisons de la jalousie de ceux-là envers les pianistes. J'ai pour Chopin le sentiment d'aimer un être inaccessible. Je m'en console donc par des transcriptions.

Paul KOCHANSKI.

⁂

En lisant l'admirable étude d'André Gide sur Chopin, récemment parue dans la *Revue Musicale*, et en voyant qu'elle était dédiée au vieil abbé du Mont-Cassin, en qui l'auteur eut l'heureuse surprise de découvrir un autre admirateur passionné du maître, je me suis trouvé face à face — comme il arrive quelquefois — avec une idée que bien souvent j'avais « entendue » au plus profond de moi-même en étudiant ou en exécutant Chopin sans qu'elle se fût jamais cristallisée chez moi dans une pensée précise : l'idée que Chopin est le plus pur des musiciens.

C'est la vérité même, bien que cette vérité ne soit pas souvent reconnue et qu'au contraire on veuille voir presque toujours un tourbillon de passions plutôt terrestres dans une œuvre où s'exprime avec une sensibilité exquise des états d'âme dont l'essence est spirituelle; et c'est pourquoi Chopin est probablement le plus incompris et le plus méconnu des grands musiciens.

Mais quand je joue pour ma part, par exemple, l'andantino de la seconde *Ballade*, je pense que Chopin y est aussi voisin du ciel et éloigné de la chair que le Mozart le plus angélique, celui de la Romance du *Concerto en ré mineur*.

Carlo ZECCHI.

⁂

Chopin est, depuis un siècle, le symbole polonais; il est l'Orphée de son pays libéré.

Par ses chants, la Pologne a pris conscience de sa grandeur.

Dans l'histoire de la musique, Chopin occupe une place unique. Novateur, il a, par le truchement du piano, apporté au monde sonore des richesses fabuleuses. Non seulement la littérature et la technique du piano lui doivent une orientation nouvelle, mais encore ses trouvailles mélodiques, harmoniques et rythmiques, ont influencé toute la musique moderne. Citons, au hasard, Wagner, Liszt, Berlioz, et plus près de nous Debussy, Fauré, et tant d'autres.

Chopin a donné et donne à une foule de jeunes gens le goût de la musique.

Aujourd'hui, malgré toutes les crises que traverse la musique, le public et les artistes se groupent en rangs serrés autour du drapeau de Chopin, suprême rempart de l'Idéal.

Marie PANTHES.

⁂

Je n'appartiens pas au nombre des cuistres qui jugent et condamnent ce génie sublime comme « limité », parce qu'il se limite presque entièrement à son instrument favori, le piano. Ils oublient que c'est une affaire superficielle et que les ressources de son âme tendre et hautaine, de son esprit éclatant et profond, de ses sentiments s'étendant du lyrisme le plus tendre jusqu'à l'héroïsme implacable et presque sauvage sont *illimitées*. Toutes ses mélodies immortelles portent le sceau de sa personnalité, comme la monnaie d'or porte le nom des empereurs. Mais pas une de ses mélodies, qui nous ont ouvert un nouveau monde, ne ressemble à l'autre. Les trésors de ses harmonies qui sont des miracles de goût d'une science supérieure et de génie sont inépuisables, et il est peut-être le seul compositeur au monde qui défie le microscope scrutateur. Chez lui, on parcourt toute la gamme des émotions possibles et on y trouve même des sentiments inconnus avant lui, sublimes et dangereux. Et que dire de sa science musicale innée? De ses contrepoints inimitables dans ses dernières *Mazurkas?* En somme, un des plus grands poètes et musiciens de tous les siècles.

Moritz ROSENTHAL.

⁂

La musique de Chopin représente le principe actif animateur et le flux perpétuel qui — par l'essence harmonieuse et le rythme — vivifient son rêve de poète, sa sensibilité vibrante, sa vision tragique de l'univers.

Ce mystère impénétrable, empreint de romantisme, se transforme chez Chopin en une réalité éternelle. Son art devient classique dans la réalisation de la forme parfaite qui est le résultat d'une sublimation de la pensée, due à une ascension idéale à travers la matière musicale.

L'œuvre ainsi conçue contenant les éléments synthétiques de pureté et de beauté abstraite, reste pour toujours universellement humaine.

Henryk SZTOMPKA.

⁂

...Chopin, musique miraculeuse qui désarme la critique, qui charme et émeut tous les amis de la musique...

Marcel CIAMPI.

⁂

Les plus beaux sentiments humains, dont les plus rares sont peut-être la vérité et la simplicité, — Chopin les exprime dans ses œuvres avec une dignité pleine de noblesse. Soit que Chopin nous parle à travers sa musique comme poète, ou comme héros, il reste toutefois profondément humain et émouvant.

Zygmunt DYGAT.

⁂

Pour les générations qui nous précèdent, Chopin ne fut pas qu'un musicien. Devant celles-ci, au premier chef, il prend figure d'une manière de prophète, d'apôtre. C'est dans sa musique que l'on cherchait alors la consolation, l'apaisement. C'était elle qui devait guérir, en quelque mesure, les plaies que le destin historique fit à la Pologne. Enfin, c'était en elle que l'on cherchait un aiguillon pour l'action patriotique et l'encouragement à la persévérance nationale. Ainsi, pour les Polonais d'alors, Chopin eut, outre son importance artistique, une signification sociale, politique, autant dire. Aujourd'hui, nous considérons autrement la musique de Chopin. Les rêves du Maître se sont réalisés : la Patrie a ressuscité — une et indivisible. Aussi, cet aspect patriotique ne fait plus écran à l'art de Chopin, au contenu proprement musical de ses chefs-d'œuvre. Lorsque nous, les jeunes, nous écoutons sa musique, nous communions directement avec son génie, — libres de toute addition sentimentale. Et, de la sorte, nous sommes à même de reconnaître en leur plénitude et leur intégralité, les valeurs esthétiques de Chopin : cette maîtrise de la forme, cette pureté de l'harmonie, cette originalité et cette fraîcheur dans l'invention mélodique et rythmique, puisées à la source même de la musique populaire de chez nous.

Chopin nous montre la route et demeure notre chef de file à tous, — et cela à double titre : il nous apprend à respecter profondément le métier et nous incite à travailler assidûment, opiniâtrement, à la matière musicale et à s'en rendre maître, pour pouvoir y insérer notre invention personnelle; de plus, il nous montre ce qu'on saurait trouver de fondamental et de définitif dans la musique et dans la poésie du peuple polonais.

Et nombreux sont maintenant les jeunes artistes qui, à son exemple, y puisent à pleines mains.

Jan-Adam MAKLAKIEWICZ.

⁂

Je conseille à ceux qui jouent et aiment Chopin de méditer les magnifiques « Notes sur Chopin » de M. André Gide, parues dans la *Revue Musicale*, consacrée au grand musicien. C'est la plus belle « leçon d'interprétation » que je connaisse.

Robert CASADESUS.



Carlo Zecchi.



Henryk Sztompka.



Marcel Ciampi.



Zygmunt Dygat.

Quelques lettres inédites de Chopin

I. — Chopin, membre de la Société Littéraire polonaise de Paris.

La nouvelle m'informant de l'honneur qui vient de m'être fait en me nommant membre de la Société Littéraire m'est arrivée le 15 de ce mois.

Je demande à Monsieur le Président de bien vouloir être l'interprète de ma reconnaissance auprès de mes compatriotes qui ont voulu me donner cette preuve d'encouragement et d'indulgence. L'honneur d'être des leurs sera pour moi un stimulant pour de nouveaux travaux qui correspondent au but de la Société et je déclare que je suis prêt à travailler de toutes mes forces pour le bien de la Société.

Je signe avec un profond respect,

Votre serviteur, Frédéric Chopin.

(Né le 1er mars 1810, dans le village de Zelazowa Wola, voëvodie de Mazovie.)

Paris, le 16 janvier 1833.

II. — Lettre collective de Chopin, Liszt et Franchomme à Ferdinand Hiller.

Paris, le 20 juin 1833.

« Voici la vingtième fois, au moins, que nous nous donnons rendez-vous, tantôt chez moi, tantôt ici, dans l'intention de vous écrire, et toujours quelque visite ou quelque autre empêchement imprévu nous survient. Je ne sais si Chopin sera de force à vous faire des excuses ; pour moi, il me semble que nous avons outrepassé la grossièreté et l'impertinence de telle façon que les excuses ne sont plus ni permises ni possibles.

« Nous avons vivement partagé vos chagrins, et plus vivement désiré encore d'être auprès de vous afin de tempérer autant que possible l'amertume de votre cœur (1) »

Il a si bien dit que je n'ai rien à ajouter pour m'excuser particulièrement de ma négligence ou paresse, ou grippe ou distraction ou, ou, ou... vous savez que je m'explique mieux en personne et quand cet automne je vous reconduirais tard chez votre mère par les boulevards, je tâcherai d'obtenir votre pardon. Je vous écris sans savoir ce que ma plume barbouille parce que Liszt dans ce moment joue mes *études* et me transporte hors de mes idées honnêtes.

Je voudrais lui voler la manière de rendre mes propres *études*. Quand à vos amis qui restent à Paris, j'ai souvent vu, cet hiver et ce printemps, la famille Léo et qui s'en suit. Il y a eu des soirées chez de certaines ambassadrices — et il n'y avait pas une seule où on n'aye parlé de quelqu'un qui reste à Frankfort. Madame Eichthal vous dit mille belles choses. Plater, toute la famille, a été fort attristé de votre départ et m'a chargé de vous témoigner sa condoléance. Madame d'Appony m'en a beaucoup voulu à ne pas vous avoir conduit chez elle avant votre départ : elle espère que, lorsque vous reviendrez, vous voudrez bien encore vous rappeler de la promesse que vous m'avez faite. Je vous en dirai autant d'une certaine dame qui n'est pas ambassadrice.

Connaissez-vous les merveilleuses *études* de Chopin ?... Elles sont admirables !... et encore leur durée ne sera que jusqu'au moment où les vôtres vont paraitre (petite modestie d'auteur !!!). Petite grossièreté de la part du régent — car pour mieux vous expliquer la chose, il corrige mes fautes d'orthographe (d'après la méthode de Monsieur Marlet).

Vous nous reviendrez au mois de septembre, n'est-ce pas ? tâchez de nous prévenir du jour ou nous avons résolu de vous faire une sérénade ou charivari. La compagnie des artistes les plus distingués de la capitale — M. Franchomme (présent), Madame Petzold et l'abbé Bardin, les coriphées de la rue d'Amboise (et mes avoisinantes), Maurice Schlesinger, oncles, tantes, neveux, nièces, beaux-frères, belles-sœurs, etc., etc.) en plan du troisième etc.

Les éditeurs responsables :

(F. Liszt), F. Chopin, (Aug. Franchomme).

A propos, j'ai rencontré hier Heine qui m'a chargé de vous « grüssen herzlich und herzlich ».

A propos encore, grâce pour tous les vous — je te prie de me les pardonner. Si tu as un moment à perdre donne nous de tes nouvelles qui nous sont bien chères : Paris, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 5. J'occupe à présent le logement de Franck — il est parti pour Londres et Berlin. Je me trouve parfaitement dans les chambres qui étaient si souvent notre point de réunion. Berlioz t'embrasse.

Quant au père Baillot il est en Suisse à Genève, et alors tu devinne que je ne peux pas t'envoyer le *concerto* de Bach (2).

III. — Frédéric Chopin à George Sand.

Jeudi 3 heures (5 déc. 1844).

Je viens de recevoir votre excellentissime lettre et je vous vois toute tracassée par vos retards. Mais par pitié pour vos amis, prenez patience, car vraiment, nous serions tous peinés de vous savoir en chemin par ce temps-là et pas en parfaite santé. Je voudrais que vous n'ayez des places que le plus tard possible, afin qu'il fasse moins froid : ici c'est fabuleux, tout le monde prétend que l'hiver s'avance beaucoup trop brusquement. Tout le monde, c'est M. Durand et Franchomme, que j'ai vu déjà ce matin, et chez lequel j'ai diné hier au coin du feu dans une grosse redingotte et à côté de son gros garçon. Il était rosé, frais, chaud et jambes nues. J'étais jaune, fané, froid, et trois flanelles sous le pantalon. Je lui ai promis du chocolat de votre part. Vous et le chocolat c'est synonyme maintenant pour lui. Je crois que vos cheveux qu'il racontait être si noirs sont devenus dans son souvenir couleur chocolat. Il est drôle tout plein et je l'aime tout particulièrement. Je me suis couché à dix heures et demie. Mais j'ai dormi moins fort que la nuit après le chemin de fer... Je sortirai comme toujours porter cette lettre à la Bourse, et avant d'aller chez Mlle de Rozières, qui m'attend à diner, j'irai voir Mme Marliani que je n'ai vue ni hier ni avant hier... Mes leçons ne sont pas encore en train. *Primo*, je viens de recevoir seulement un piano. *Secundo*, on ne sait pas encore que je suis arrivé et je n'ai eu qu'aujourd'hui quelques visites intéressées. Cela viendra peu à peu, je ne m'en inquiète pas... Je pense qu'il fait matin et que vous êtes dans votre robe de chambre, entourée de vos chers fanfi que je vous prie de bien vouloir embrasser de ma part, ainsi que de me mettre à vos pieds. Pour les fautes d'orthographe, je suis trop paresseux pour voir dans Boiste.

Votre momiquement vieux. Ch.

IV. — Frédéric Chopin à George Sand.

A Madame George Sand.

Mercredi, 3 heures (25 novembre 1846).

Je compte que votre migraine est passée et que vous voilà mieux disposée que jamais. Je suis bien aise du retour de tout votre monde et je vous souhaite du beau temps. Il fait ici noir et humide, on ne peut vivre qu'enrhumé. Grzym(ala) est mieux. Il a dormi hier une petite heure pour la première fois depuis dix-sept jours. J'ai vu Delacroix, qui vous dit mille tendresses à tous. Il souffre, mais va cependant à son travail au Luxembourg. Je suis allé hier soir chez Mme Marliani. Elle sortait avec Mme Scheppard, M. Aubertin (qui a eu l'audace de lire votre *Mare au diable* en plein collège comme exemple de style) et M. d'Arpentigny. Ils allaient entendre un nouveau prophète ; ce n'est pas un apôtre. Sa nouvelle religion est celle des Fusionistes, le prophète en a eu la *révélation* au bois de Meudon où il a *vu* Dieu. Il promet pour comble de bonheur, dans une certaine éternité, qu'il n'y aura plus de sexe. Cette idée ne plait pas beaucoup à Mme M(arliani), mais le capitaine est *pour* et déclare la baronne en *ribotte* chaque fois qu'elle se moque de son *fusionisme*. Je vous enverrai demain la fourrure et vos autres commissions. Le prix de votre piano est de neuf cents francs. Je n'ai pas vu Arago, mais il doit se porter bien, car il était sorti, quand Pierre lui a porté votre billet. Remerciez, je vous prie, Marquis, de ses plairaisons (?) à ma porte. Soyez heureuse et bien portante. Ecrivez quand vous aurez besoin de quelque chose.

Votre dévoué, Ch.

A vos chers enfants,

Je reçois votre lettre qui est en retard de six heures. Elle est bonne, bonne et parfaite. Ainsi, je n'enverrai pas demain vos commissions. J'attendrai. Ne m'enverrez-vous pas votre camail pour le faire arranger ici ? Avez-vous des ouvrières capables ? Ainsi j'attendrai vos ordres. Je suis bien aise que les bonbons ont eu du succès. Je suis fautif du briquet, mais je ne sais pas s'il y a suffisamment d'amadou. Je vais à la grande poste avec cette lettre, avant d'aller chez Grzym (ala).

V. — Lettre à Solange Clesinger, fille de George Sand.

Paris, 5 mars (dimanche — 1848).

Je suis allé hier chez Madame Marliani, et en sortant, je me suis trouvé dans la porte de l'antichambre avec Madame votre mère, qui entrait avec Lambert. J'ai dit un bon jour à Madame votre mère et ma seconde parole était s'il y avait longtemps qu'elle a reçu de vos nouvelles. « Il y a une semaine, m'a-t-elle répondu. — Vous n'en aviez pas hier, avant-hier ? — Non. — Alors je vous apprends que vous êtes grand' mère ; Solange a une fillette, et je suis bien aise de pouvoir vous donner cette nouvelle le premier. » J'ai salué et je suis descendu l'escalier. Combes l'Abyssinien (qui, du Maroc, est tombé droit dans la Révolution) m'accompagnait, et comme j'avais oublié de dire que vous vous portiez bien, chose importante, pour une mère surtout (maintenant vous le comprendrez facilement, mère Solange), j'ai prié Combes de remonter, ne pouvant pas grimper moi-même et dire que vous *allicz bien* et l'enfant aussi. J'attendais l'Abyssinien en bas quand Madame votre mère est descendue en même temps que lui et m'a fait avec beaucoup d'intérêt des questions sur votre santé. Je lui ai répondu que vous m'avez écrit *vous-même au crayon* deux mots le lendemain de la naissance de votre enfant, que vous avez beaucoup souffert, mais que la vue de votre fillette vous a fait tout oublier. Elle m'a demandé si votre mari était auprès de vous, j'ai répondu qu'il me paraissait que l'adresse de votre lettre me paraissait être mise de sa main. Elle m'a demandé comment je me portais, j'ai répondu que j'allais bien, et j'ai demandé la porte au concierge. J'ai salué et je me suis trouvé square d'Orléans à pied, reconduit par l'Abyssinien.

Madame votre mère est ici depuis quelques jours à ce qu'a dit Boccage à Grzym. Elle demeure chez Maurice rue Condé Nr 8, près du Luxembourg. Elle dine chez Pinson (restaurant où nous étions une fois avec Delatouche) ; c'est là qu'elle a dit hier à Combes de venir la voir en lui annonçant son prochain départ pour Nohant. Je présume qu'il y a une lettre de vous à Nohant qu'il attend. Sa santé me paraissait bonne. Je pense qu'elle est heureuse du triomphe des idées républicaines, et que la nouvelle que je lui ai donnée hier aura encore augmenté son bonheur.

Soignez vous, soignez vous tous les trois.

Votre dévoué, Ch.

Fac-similé de la lettre écrite par Chopin, le 16 Janvier 1833, à la Société littéraire polonaise de Paris, conservée à la Bibliothèque polonaise de Paris.

Uwiadomienie o wyborze na członka stowarzyszonego, jakim mnie zaszczycić raczyło Towarzystwo Litterackie doszło mnie 15 b.m.

Upraszam Pana W. Prezesa abyś zechciał być tłómaczem wdzięczności mojej przed rodakami którzy mi tak mocny dowód zachęty i pobłażania dali. Zaszczyt wejścia w ich grono, będzie mi bodźcem do nowych prac odpowiadających celowi towarzystwa któremu niosę gotowość do usług ze wszystkich sił moich.

Zostaję z głębokim uszanowaniem

prawdziwym sługą

F. Chopin

Dn. 16 Styc. 1833.

urodzony dn. 1 Marca 1810 r. we wsi Żelazowa-wola w Województwie Mazowieckim

(1) Cette première partie est écrite par Liszt.
(2) Orthographe du temps.

Le souvenir de Chopin et de George Sand, à Majorque



La cellule qui fut occupée par Chopin pendant l'hiver 1838-39, reconstituée par les soins des nouveaux propriétaires M. et Mme Ferra, grâce à de nombreux dons notamment de Mme Aurore Sand.

On sait dans quelles conditions Chopin et George Sand entreprirent avec Solange et Maurice, les enfants de George, le voyage de Majorque; on sait aussi comment le climat de Palma étant mal supporté par Chopin, ils furent amenés à s'installer dans une cellule de la Chartreuse de Valdemosa pour y passer l'hiver.

M. Edouard Herriot, dans une récente conférence donnée au Théâtre des Ambassadeurs, a évoqué avec une vibrante émotion cette période de la vie de Chopin pendant laquelle il composa quelques-unes de ses œuvres les plus fameuses, et notamment le 15e *Prélude*, celui que l'on croit être « La goutte d'eau ».

Ce que l'on ignore généralement, c'est que les touristes sont admis à visiter la cellule du monastère majorquin, habitée en 1838 par Chopin et George Sand, pieusement et fidèlement reconstituée par les soins de M. et Mme Ferra, ses propriétaires actuels.

M. et Mme Ferra s'inspirant de nombreux documents du temps, ont recherché et groupé dans la cellule tous les souvenirs se rapportant au célèbre voyage : c'est là que l'on peut voir notamment, don de Mme Aurore Sand, l'album complet des dessins, lavis et aquarelles faits par son père, Maurice Sand, alors âgé de 15 ans, pendant le séjour à la Chartreuse qui dura cinquante-six jours. La cellule-musée commence à attirer l'attention des admirateurs du génial musicien; tout récemment, à l'occasion du festival Chopin donné chaque année à Palma le jour de l'Ascension, elle a reçu la visite de M. Nieduszynski, conseiller de l'ambassade de Pologne à Madrid qui, au nom de son gouvernement, a félicité et remercié vivement M. et Mme Ferra pour le goût et le soin scrupuleux avec lesquels ils entretiennent ce lieu qui est en train de devenir un pèlerinage historique.



Vue du jardinet de la cellule, état actuel.

Le grand pianiste polonais A. Rubinstein prêtait son concours au festival. Spécialement inspiré sans doute par le souvenir toujours présent du maitre, il se surpassa notamment dans l'exécution de la *Sonate en si mineur* et dans celle de la célèbre *Marche funèbre*.



La Chartreuse de Valdemosa, en 1839, d'après un dessin original de Maurice Sand.

(Extrait de « Chopin et George Sand à la Chartreuse de Valdemosa», par B. Ferra (Reproduction interdite).

Le 2e Concours "Chopin" de Varsovie

Les plus vieux mélomanes ne se souviennent pas d'avoir eu des émotions d'art aussi fortes que celles que nous éprouvâmes pendant les quelques semaines qu'a duré le « Concours Chopin ».

L'estrade eut le caractère d'un *stade*, en quelque sorte; et les pianistes, exaltés par l'élan inspirateur, pleins d'émulation, prirent figure d'athlètes qui combattent dans l'arène, nerfs tendus, muscles bandés.

Et tel fut l'engouement du public (qui d'ailleurs, par des souscriptions bénévoles, avait fondé un des prix du Concours), tel était son engouement que, par ces jours de crise, ceux qui ne surent pas se pourvoir à temps, se ruèrent chez les marchands de billets, quitte à payer double les entrées.

Les premières auditions montrèrent que l'on se trouvait devant des virtuoses supérieurement doués. Aussi, quand, après les épreuves éliminatoires, l'on eut établi la liste des quinze concurrents d'élection pour les épreuves finales — quelques pianistes de réelle valeur, tels, par exemple, MM. Elinson et Niedzielski, furent éliminés.

Le résultat définitif du Concours se présenta ainsi : MM. Uninsky et Ungar obtinrent le plus grand nombre de points. Par la voie du tirage au sort, on décerna le premier prix (5.000 zlotys), à M. Alexandre Uninsky et le second prix (3.000 zlotys) au Hongrois Imre Ungar. Le troisième prix fut attribué au représentant du groupe polonais M. Boleslas Kon.

Alexandre Uninsky — qui est un élève de M. Lazare-Lévy, professeur au Conservatoire de Paris — est un pianiste hors de pair, par le charme du son, par la pureté, par la couleur nuancée de son jeu, équilibré, de conception classique et techniquement parfait, bien qu'il donne parfois l'impression d'être très cérébral.

M. Imre Ungar est un génial virtuose. Atteint de cécité dès sa deuxième année il prend sa revanche sur la cruauté de sa disgrâce et exprime, par la musique, lui, l'aveugle, des visions et des rêves.

Les organisateurs du Troisième Concours se proposent, d'ores et déjà, de préparer de manière différente la participation des virtuoses polonais à ce prochain tournoi qui aura lieu dans cinq ans. C'est parce qu'ils ont dû consacrer la plus grande partie de leur temps à l'organisation même du concours, à lui donner la plus large étendue et une portée mondiale qu'ils n'ont pas pu préparer suffisamment (concours éliminatoires, répétitions, etc.), la participation de l'équipe polonaise, dont la place quelque peu effacée n'est imputable ni à la génération de jeunes virtuoses, ni aux maitres qui la formèrent.

La belle « tradition Chopin » est toujours vivante en Pologne, qui compte, parmi ses pianistes, des interprètes de Chopin tels que Paderewski, tels que Michalowski, et Rubinstein, et les jeunes musiciens polonais, gagnent à l'envi des lauriers dans tous les centres musicaux.

Quoi qu'il en soit, le Concours de Varsovie mit encore plus en évidence l'universelle gloire de Chopin. Cette musique qui fut une manière d'Ecriture Sainte pour plusieurs générations de Polonais, est maintenant mondialement admirée.

Dans le monde entier, la musique de Chopin est auréolée désormais de la même beauté et brille du même éclat.

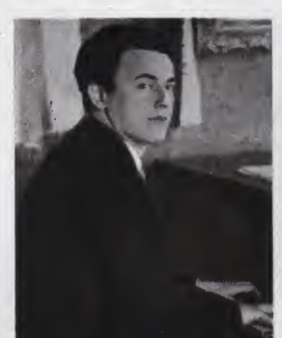
Mateusz Glinski.

LES LAURÉATS DU CONCOURS DE 1932

M. Alexandre Uninsky, premier prix de 1932.



M. Boleslas Kon, troisième prix.



M. Imre Ungar, deuxième prix de 1932.



ÉLECTRICITÉ
reine du monde moderne

Enquête réalisée sous la direction de notre collaborateur André Caille, Ingénieur E. S. E.

Photo Cie des Chemins de Fer du Midi



LA SUBTILE ÉLECTRICITÉ



Des deux grandes forces qui fournissent l'énergie au machinisme : la vapeur et l'électricité, la vapeur a enduré bien des malédictions de la part des poètes et des sociologues ; l'électricité semble avoir intimidé les penseurs par sa grandeur féerique et ils n'ont eu à l'égard de cette souveraine étincelante aucune imprécation.

La fumée et le bruit du train ont beaucoup ému les conservateurs de l'esthétique. Les fils métalliques conducteurs du courant électrique sont, autant que les rails, une innovation dans le paysage mais ils n'ont pas déterminé des rimes écœurées et furibondes comme la voie ferrée en a subi de la part d'Alfred de Vigny. Cependant l'électricité est beaucoup plus que la vapeur une transformatrice de la vie humaine. Dans l'inventaire d'une journée, elle apparaît à toutes les heures. Le télégraphe à lui seul est autant que la locomotive un révolutionnaire des mœurs. Quand Ampère et Morse eurent l'idée de transmettre par courant électrique de petits mouvements à un appareil enregistreur, ils ne ne se doutaient point de l'acélération qu'ils allaient donner au commerce, à l'industrie, à la finance.

Le coureur de Marathon, qui symbolisait pour les Grecs la rapidité des transmission des nouvelles militaires, avait accompli un effort mortel qui est aujourd'hui remplacé par un léger mouvement de la main sur le manipulateur. Dans la comparaison des leviers de commande des diverses énergies motrices utilisées par l'homme, l'électricité apparait comme celle qui cède aux plus minimes sollicitations. Pour mettre en mouvement une machine à vapeur, il faut une bonne poigne sur le volant de la vanne ou le levier du régulateur. Pour faire gicler un ascenseur du sol au quarantième étage, il suffit qu'un doigt d'enfant appuie sur un bouton d'ivoire. Une mise en contact éclaire toutes les caves de la Banque de France ou allume les trois cents mètres de lampes de la Tour Eiffel. La foudroyante promptitude que l'homme considérait comme un fléau des dieux à son égard et un moyen de le terrifier est devenue son auxiliaire pour des gestes qui le soulagent d'une peine énorme. Il ne sait pas encore exactement comment ce prodige s'est accompli. Il est le maître de la foudre et ignore pourquoi on obtient du mouvement, de la chaleur et de la lumière en faisant tourner des fils les uns devant les autres, ou en disposant par alternance des morceaux de fer et de cuivre. L'électricité lui est compréhensible comme l'eau. Elle existe. Il la saisit et la canalise, mais sa formation lui est toujours un mystère. Il ne se trouve pas, comme devant la vapeur, en face d'un phénomène explicable d'un bout à l'autre. C'est l'utilisation de l'électricité qui est récente, non sa découverte. Thalès de Milet la décelait déjà dans l'ambre frotté, la pierre d'aimant : elle apparaissait en aigrettes lumineuses sur les pointes des lances de la phalange grecque. Mais il fallut des milliers d'ans pour soumettre à l'homme cette force mystérieuse dont le premier service fut de donner à l'aiguille aimantée la direction constante du nord. On ne sait pas encore pourquoi. La polarité qui a permis aux navigateurs de se diriger autrement que par l'observation des astres, conduit les flottes modernes, mais si l'on comprend la loi de la pesanteur et pourquoi l'eau suit la pente, on ne sait pas les raisons de l'affinité entre l'aimant et les extrémités axiales du globe terrestre. Quand les Grecs tirèrent des mines de Magnésie la pierre d'aimant qu'ils appelèrent magnétés, ils furent étonnés de voir ce caillou faire remuer des morceaux de fer, mais l'inventeur de la magnéto des automobiles s'est servi comme eux d'une force naturelle qui lui est plus familière mais non mieux compréhensible qu'elle ne l'était à Plutarque.

Pour faire gicler un ascenseur du sol au quarantième étage, il suffit d'un doigt sur un bouton... Une mise en contact allume les trois cents mètres de lampes de la Tour Eiffel, anime le plus puissant pick-up, ou diffuse dans nos intérieurs modernes la plus douce lumière.
Photos Keystone, van Benekom et Gravot.



La vapeur tant maudite, éloignait l'homme de l'utilisation des forces de la nature. Elle remplaçait le vent et l'eau pour faire tourner les meules des moulins. Par l'énergie hydraulique produisant l'électricité, on revient à l'utilisation des puissances naturelles. On verra un jour que la vapeur qui est apparue si monstrueuse était une bien petite entreprise auprès de l'usage que l'homme peut faire du vent, des fleuves, des marées, des courants marins, de la chaleur solaire, de celle des volcans pour les transformer en ce fluide subtil, conductible, terrible et asservi qu'est l'électricité qui obéit à un fil.

Les grands initiateurs des lois essentielles de son utilisation : Ampère, Laplace, Davy, Oersted, Coulomb, Faraday, commencèrent des applications qui ajourd'hui s'étendent à tant de domaines que la vie humaine en est complètement transformée, non seulement matériellement, mais en esprit, et le sera plus encore.

La rapidité de transport des personnes, des marchandises et des informations, est une des causes principales du malaise humain et qui ne peut qu'augmenter, par l'électricité. Autrefois lorsqu'un événement s'accomplissait à Constantinople on n'en était informé à Paris que plusieurs mois après. On ne réagissait pas avec vigueur pour s'y conformer ou l'imiter, car on pouvait penser que pendant le temps de la transmission d'autres événements avaient eu lieu. Aujourd'hui, dès que quelqu'un crie sur une place de Constantinople cela s'entend immédiatement dans les Bourses du monde entier.

On peut aller de Paris à Constantinople en quarante-huit heures. Bientôt on pourra aller en deux jours d'avion de Paris à New-York. Cette rapidité de communications télégraphique et matérielle fait que toute l'humanité a, aux mêmes moments, les mêmes sensations, les mêmes idées.

Il n'y a plus de possibilité que l'on vive comme autrefois dans une maison tranquille d'une petite ville en s'occupant de travailler pour des gens qui n'étaient pas informés de ce que coûtait dans le monde le travail que vous faisiez pour eux ; tandis qu'aujourd'hui, lorsque vous établissez un prix de revient vous devez vous dire qu'en divers endroits du globe, d'autres industriels fabriquant exactement le même article s'appliquent à le vendre meilleur marché que le vôtre. Vous êtes obligés de vous tenir au courant heure par heure du prix des matières, du prix des objets, du cours des changes. Le prix de la chaussure à Paris est influencé par le prix de la chaussure à New-York comme à Rome.

Cette rapidité qui projette dans un instant de la vie d'un homme un instant de la vie du monde entier ne peut que s'accroître. Le cerveau humain qui l'a créée peut-il la supporter ? Le progrès se consumera-t-il lui-même en brûlant l'homme qui l'a inventé ? L'asservissement de l'électricité sera-t-il alors considéré comme une des grandes catastrophes de l'histoire de l'humanité et regrettera-t-on les siècles où on ne la saisissait que dans le frottement de l'ambre gris ? Aujourd'hui, elle est servante des besoins les plus délicats des hommes et aussi des plus énormes.

Elle transforme non seulement les moyens de manutention mais la musique et la médecine. Combien de fardeaux difficiles à manier par la main sont arrachés à la volée par l'électro-aimant. La protestation philosophique contre le machinisme ne distingue pas entre ce dont l'homme est libéré par la mécanique et ce à quoi il est asservi par l'excès de grand outillage. Les manutentions des déchets d'une usine métallurgique, les copeaux d'acier venus des tours constituaient avant l'emploi de l'électricité comme moyen de levage un travail lent, pénible, dans lequel les ouvriers se blessaient souvent. Remuer cet enchevêtrement de pièces piquan-

tes et tranchantes décourageait les bras et les esprits. Depuis que l'électro-aimant a remplacé la main, l'enlèvement de ce dangereux fardeau s'accomplit sans une égratignure à la peau humaine. Le courant électrique fait adhérer une grappe de mille kilogs de ferraille au plateau aimanté alors que la fourche d'un coltineur devait attaquer plusieurs fois pour détortiller de la masse une frisure de cinq cents grammes.

Faut-il aussi regretter, par dégoût du machinisme, la lampe et le réverbère? Verser de l'huile dans un récipient, allumer une mèche, empuantir et enfumer les maisons par des lumignons encrassés, cela est-il préférable à toucher un bouton de porcelaine pour éclairer la maison, le quartier. Le court-circuit est un moindre danger que l'allumette. Les risques d'incendie étaient plus grand quand chacun faisait sa lumière avec du pétrole, que maintenant qu'elle arrive canalisée dans des fils de cuivre, comme de l'eau dans des conduites de plomb. Tant de commodités réalisées par l'électricité sont une conséquence de la mécanisation qui a aussi accompli de faire tourner et battre les outils à une telle cadence que le commerce du monde entier en est désordonné par l'accumulation des produits pour lesquels il n'y a pas de clients. Mais la lumière a les siens et qui ne peuvent plus se passer d'elle. Qu'une avarie dans le circuit électrique arrête l'éclairage d'une maison ou d'une rue et l'homme sent immédiatement l'étreinte de cette barbarie de l'obscurité qui a été pendant des millénaires une grande souffrance sociale. Grâce à l'électricité la lumière est devenue non seulement d'une si abondante fourniture que le logis de campagne à minuit peut être aussi clair qu'à midi, mais elle est encore un « matériau » de l'architecture. Les constructions de l'Exposition Coloniale étaient faites de ciment et de rayons.

Par le téléphone et la T.S.F., il n'y a plus de sauvagerie, plus de groupe humain isolé. Que « l'abonné » de Paris s'insurge contre la sonnerie qui le dérange trop souvent, que l'habitant du grand immeuble se sente abruti par l'excès de musique et



adhère à une ligue contre le bruit citadin, cela ne doit pas empêcher de réfléchir aux bienfaits du téléphone et de la T.S.F. pour la petite ville, la maison lointaine. Dans une ferme écossaise, au delà du Canal Calédonien, au milieu des moors à grouses et à cerfs, la civilisation ne figurerait que par le livre s'il n'y avait l'antenne. La musique de New-York, de Berlin, de Paris, y arrive distincte. L'âme des hommes en est changée.

Sur un territoire de mines de Moselle, les maisons sont bâties entre la forêt et le puits. Quelle autre distraction que le journal, l'alcool et les cartes, si la musique ne s'entendait de centaines de kilomètres. Grâce à la T.S.F., dit un ingénieur, je me suis fait une éducation musicale. Tous les jours le concert vient à moi. Il est le repos de mon travail, l'affinement de mon esprit. Par lui je vis avec les plus grand ou les plus délicats artistes. C'est beaucoup mieux que le bridge.

Quand à cela s'ajoutera la télévision, l'homme aura à son logis le musée en plus du concert.

L'électricité est la force motrice qui a le plus transformé les moyens d'accès à l'esprit humain. L'époque de la vapeur contient de grandes prouesses de l'énergie mécanique; la traction des trains, la propulsion des bateaux, l'accélération de tout l'outillage de fabrication, mais ce n'est qu'un remplacement du muscle humain ou animal, du bras, de l'attelage et de la voile. Une force se substitue à une force. Avec l'électricité un esprit se substitue à un esprit. La transformation de l'œuvre de théâtre et de littérature est déterminée par l'image mouvante du cinéma. L'écran oblige la page à porter d'autres mots. La sonorisation du film fait déserter la Comédie pour le Cinéma. Le théâtre apparait lent, imparfait, presque grossier avec ses décors, ses fards, son souffleur. Sans l'électricité, le Cinéma n'aurait pas acquis la place qu'il tient aujourd'hui dans le monde et qui est énorme. Jamais dans l'histoire de l'art une si rapide propagation de gloire n'avait eu lieu. Il reste dans beaucoup d'esprits encore assez d'indignation à l'égard du Cinéma pour leur faire considérer comme un insupportable blasphème la prétention de lui donner place dans l'histoire de l'art. Mais la foule l'a élu. Les électriciens le perfectionnent. Le temps n'est pas loin où il sera le plus grand moyen d'éducation, permettant de répandre les chefs-d'œuvre d'un pôle à l'autre et dans leur interprétation la plus méticuleusement parfaite car elle sera étudiée à la seconde, au millimètre, non pas laissée à la fantaisie d'une troupe de valeur inégale et entendue d'une audience de quelques centaines de personnes mais propageant la voix et le geste des plus grands artistes de toutes nations, que sans le Cinéma le campagnard, le forestier, le mineur auraient toujours ignorés.

L'Electricité est une puissante auxiliaire de l'art et de l'éducation, elle pourvoit à la nourriture spirituelle des hommes, elle pourvoit aussi à leur sécurité. Combien de navires en détresse ont été secourus grâce au signal S. O. S. *Save our souls.* Sauvez nos âmes. Qui les sauve? L'électricité.

Comment un navire peut-il entrer au port, un avion atterrir quand le brouillard empêche de voir la lumière des phares? L'électricité devient alors un organe de tactilité. La radiogoniométrie permet au navire ou à l'avion en détresse de faire le point et d'arriver en lieu sûr.

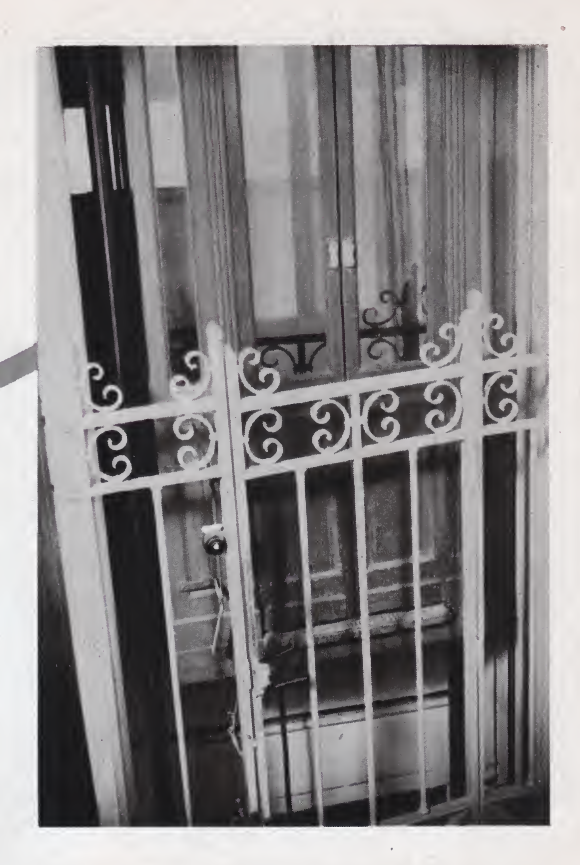
La commande à distance des véhicules aquatiques ou aériens, conjuguée avec la radiogoniométrie va permettre de réaliser dans les moments du transport qui paraissaient le plus dangereux une sécurité parfaite.

Quant à la signalisation des voies ferrées et des routes que les ingénieurs ont tant hésité à soumettre à l'électricité, car ils se méfiaient des caprices du courant, elle fait aujourd'hui des progrès considérables et donne des assurances de sécurité que ne comportait point la lampe à huile dont la flamme est à la merci d'un coup de vent. Le grand avantage des signaux électriques est leur enclenchement. Non seulement ils éclairent mieux, mais ils se tiennent tous, se passent la consigne, obligent le suivant à devenir blanc quand celui arrière se met au rouge, et cela sans que la main de l'homme y intervienne. La machine de lumière est réglée pour exclure toute faillibilité.

Que l'on allume une lampe, que l'on prenne le train, que l'on mette une automobile en marche, que l'on désire écouter de la musique, entendre les nouvelles, les discours politiques, les sermons religieux, que l'on veuille s'éclairer, se chauffer, se transporter, s'instruire, se guérir, partout on rencontre l'électricité.

Elle est dans la sonnerie de votre porte d'entrée, dans votre radiateur, dans votre fer à repasser, chez le radiographe qui décèlera la lésion de vos poumons, la fracture de votre ossature, le projectile dans votre chair. C'est par le traitement aux rayons X, infra-rouges, ou ultra-violets que vous serez guéri, c'est par un télégramme que vous demanderez à votre famille de venir vous voir à la clinique où vous êtes soigné, et dont l'éclairage, le chauffage, la désinfection, la stérilisation et la force motrice sont électriques.

Les machines génératrices de ce courant qui est lumière, force, chaleur, ne peuvent qu'augmenter leur puissance tant est grande la demande de cette



énergie dont il va falloir chercher des sources toujours plus nombreuses et plus puissantes. Tout ce qui peut faire tourner une bobine est capable d'en produire puisqu'il ne s'agit que de remuer des agencements de fil métallique devant d'autres immobiles pour obtenir le feu, la lumière, le mouvement.

Après la captation des chutes d'eau pour venir poser sur les aubes des turbines entraînant les rotors des dynamos, on entrevoit l'utilisation du courant des marées, de la chaleur marine, des vents.

L'électricité peut devenir assez abondante pour transformer la culture, apporter au sol une température et une énergie qui modifieront les éléments de la nourriture humains. Végétaux et animaux auront leur croissance modifiée par l'électrolyse du sol, le chauffage par câbles enterrés, la lumière active dans les serres, les poulaillers, les étables,

La première grande impression matérielle et morale de l'éctricité sur les hommes a été par la foudre incompréhensible et attribuée à un mouvement de la divinité. Aujourd'hui le foudroiement subtil, actif, asservi, parcourt la société entière, apparait dans l'enseigne lumineuse, le projecteur du navire, la lampe du médecin, l'image du cinéma.

Nous commençons l'époque des foudroiements de l'intelligence électrique dont les premiers éclairs seulement sont apparus mais assez puissants pour montrer la profondeur des ténèbres que l'électricité doit encore parcourir dans la matière et dans l'esprit.

Pierre HAMP.



L'électricité dans le Plan Quinquennal européen



Conduite forcée géante. Photo Wide World

DANS l'article que *Bravo* a bien voulu consacrer à notre plan quinquennal européen, Mme Yvonne Serruys a rappelé que nous avions inscrit au premier rang des grands travaux publics internationaux à entreprendre, la création des voies de communication préconisées par Francis Delaisi en vue de faciliter les échanges entre l'Europe occidentale, plus spécifiquement industrielle, et l'Europe centrale et orientale, plus spécifiquement agricole.

Or, à l'occasion de l'étude attentive que le Comité Français d'Union Douanière Européenne a faite de cet intéressant projet, M. l'ingénieur Guiselin, chargé du rapport, a fait remarquer avec infiniment de raison qu'il ne suffit pas de dresser le plan de routes, de canaux, de voies ferrées, il faut se préoccuper d'assurer l'exploitation de ces voies par les moyens perfectionnés de la technique moderne. Une question préalable domine à cet égard le problème : celle des quantités d'énergie dont pourrait disposer cette Europe centrale et orientale où doivent être établies les voies figurant au programme. L'ensemble des territoires qui nous occupe comporte une superficie de 1.879.816 km², soit près de 36 % du territoire de l'Europe (Russie non comprise) ; il est peuplé par 89.853.901 habitants représentant le quart de la population de l'Europe (Russie non comprise).

Veut-on savoir l'importance de ses sources naturelles d'énergie ?

En houille, la production annuelle est de 14 millions de tonnes correspondant seulement à 155 kilogs par tête et par an, alors que pour le reste de l'Europe la quantité de houille par tête et par an est de 2 tonnes 145.

Par contre ces territoires ont une situation relativement privilégiée en ce qui concerne le pétrole et les gaz naturels : production annuelle de 4 à 5 millions de tonnes de pétrole et d'un milliard de mètres cubes de gaz naturels consommables sur place alors que dans l'Europe occidentale il n'y a pas de gisements connus, de production appréciable, de ces précieux combustibles.

Mais il est une autre source d'énergie, celle-ci indéfiniment renouvelable : ce sont d'importantes réserves hydrauliques dont les disponibilités, aux dires d'experts, s'élèvent à dix millions cinq cent mille chevaux, dont 6,35 % seulement sont aménagés, alors que pour l'ensemble de l'Europe l'aménagement moyen est d'environ 25 % et que certains pays ont aménagé plus de 50 % de leurs chutes : Suisse, 74 % ; Italie 60 % ; Allemagne, 55 % ; Suède, 43,3 % ; France, 37 %.

Ces réserves qui représentent des possibilités d'énergie équivalant à cinq fois la puissance hydraulique aménagée en France, placent au premier plan des travaux à entreprendre l'équipement des chutes en vue de fournir l'énergie électrique nécessaire aux tracteurs sur routes, sur voies ferrées, sur canaux.

Au surplus, ces réserves se trouvent heureusement échelonnées sur la ligne médiane qui partage du nord au sud les régions envisagées ; aussi la distribution de l'énergie produite se présente-t-elle dans des conditions particulièrement favorables. Car il ne faut pas oublier qu'en matière d'électrification, le prix de revient est particulièrement influencé par le coût élevé des réseaux de distribution, surtout lorsque le coût d'utilisation est faible et que le transport doit avoir lieu sur des distances considérables. Or, la situation des réserves hydrauliques de l'Europe centrale permet de concevoir l'établissement d'une artère principale Nord-Sud alimentée sur tout son parcours et distribuant l'énergie à des lignes transversales relativement courtes et peu coûteuses.

La tâche qui s'impose est donc, une fois dressée la carte des voies de communication à établir, de mettre au point le plan d'électrification de ces voies et des régions qu'elles desservent.

C'est là une œuvre d'un haut intérêt européen ; il ne semble pas qu'elle doive se heurter aux difficultés de financement auxquelles pourraient se heurter d'autres travaux ; il s'agit en effet d'aménager une énergie qui se place et dont la vente doit, par son prix même, couvrir les charges d'établissement et d'exploitation des entreprises.



Au reste cette question n'est pas la seule qui, dans l'ordre européen et du point de vue de l'équipement électrique, doit retenir l'attention.

On sait que l'idée d'entreprendre de grands travaux publics internationaux pour combattre le chômage revient à Albert Thomas dont la disparition prématurée a été douloureusement ressentie par tous ceux qui avaient suivi sa magnifique action.

A sa demande, une enquête a été ouverte par la Société des Nations et le Bureau International du Travail. Or, dès juillet 1931, au nom du gouvernement belge, le premier qui ait répondu, M. Hymans adressait à Genève un mémoire recommandant l'étude d'un vaste projet de rationalisation des usines productrices et des réseaux distributeurs d'électricité applicable à l'ensemble de l'Europe.

Ce projet, inscrit à l'ordre du jour des travaux de la Commission d'études pour l'Union Européenne, dont la réunion a eu lieu en septembre dernier, a été renvoyé pour étude à la Commission mixte instituée par la Société des Nations et le Bureau International du Travail en vue de centraliser la documentation relative aux projets internationaux et d'étudier les possibilités d'exécution et de financement.



Espérons que toutes les nations intéressées à l'ordre européen comprendront l'utilité d'œuvres qui, aidant à la coopération internationale, contribueront puissamment à la sauvegarde et au maintien de la paix.

Yves LE TROCQUER,
Sénateur des Côtes-du-Nord,
ancien ministre.



Le barrage de Kembs, vue d'amont au début des travaux en avril 1929.
Cl. « Horizons de France »

LA HOUILLE BLANCHE ET LA CRISE

N'est-ce pas plutôt la « crise de la houille blanche » que nous devrions écrire puisqu'aussi bien, si la diminution dans l'accroissement de la consommation d'électricité, consécutive à la dépression actuelle, préoccupe producteurs et distributeurs, les hésitations des uns et des autres, touchant la politique à suivre en matière de chutes d'eau, ont des causes propres à cette branche d'industrie, indépendantes du déséquilibre entre la capacité de production mondiale et la consommation dont nous sommes présentement les victimes. Faut-il considérer l'aménagement de nos ressources naturelles comme un enrichissement en soi et le poursuivre sans nul souci des contingences extérieures? N'est-il pas plus prudent, pour le but même que l'on veut atteindre — la mise en valeur rapide et durable de nos forces productrices — d'envisager l'équipement de nos chutes en liaison avec le développement industriel du pays, de manière à régler l'un sur la marche de l'autre? Donner des concessions de chutes à qui s'offre à en tirer parti, sans se soucier de l'utilisation qui pourra être faite de la puissance aménagée? Ou, au contraire, considérer chaque aménagement comme partie d'un tout, comme un élément d'un ensemble parfaitement coordonné, en vue de la distribution d'électricité sur l'étendue de notre territoire? On peut hésiter entre les deux voies. En tous cas, le problème est posé. Il faut le résoudre.

ILLUSIONS ET RÉALITÉS

Comment la question a-t-elle pu surgir au lendemain du jour où, en de dithyrambiques articles, le rôle de la houille blanche pendant la guerre était magnifié comme l'aurore d'une ère nouvelle, dans l'incessant envahissement d'un machinisme conçu pour l'affranchissement de l'homme et qui lui réserverait — à entendre certains prophètes — les pires déboires? Parmi les leçons tirées de la lutte, il en est une qui parut évidente. Elle découlait d'une révélation : le miracle de la chute suppléant à la perte de nos houillères envahies. A entendre certains, nous avions, jusque-là, laissé en friche nos richesses hydrauliques. Il fallait à tout prix rattraper le temps perdu. L'Etat allait se mettre de la partie en nationalisant la houille blanche, tout en laissant large ouverte la route aux libres initiatives.

Principe juste, au fond, que celui qui laisse à l'épargne, sous la direction de l'Etat, la charge du financement, aux lieu et place du recours à l'impôt dont il n'est pas le lieu ici de montrer tous les inconvénients. Principe éprouvé puisqu'il avait donné, dans l'application, avant 1919, avant 1914 même, de merveilleux résultats. Car il est profondément injuste et inexact de rayer de l'histoire de l'aménagement des chutes en France, l'époque héroïque de 1898 à la guerre où, sans grands moyens financiers, plus riches d'espoirs que de crédit, de hardis pionniers s'accrochèrent à la montagne pour discipliner le torrent. Principe sage et sûr aussi, car l'épargne ne vient que là où elle peut escompter une rémunération et celle-ci n'est possible que si l'objet produit est utile, socialement parlant, s'il trouve acquéreurs à un prix suffisant. Sans espoir de rémunération, pas d'aménagement. Et c'est justice, comme on dit au Palais.

LA CHUTE D'EAU VICTIME DE LA GUERRE

Or, que s'est-il passé depuis la guerre? Le rendement de la chute s'est trouvé menacé par deux causes qui convergeaient vers le même résultat : l'augmentation des charges annuelles, d'une part; la diminution du prix de l'électricité d'autre part. L'augmentation des charges annuelles a été la conséquence de la dévalorisation du franc, de l'augmentation du loyer de l'argent et des impôts. Elle a été très sensible pour la chute d'eau qui exige, pour sa mise en valeur, des travaux considérables et une somme fixe à payer chaque année aux bailleurs de fonds. La diminution du prix de l'électricité (indice : 350 environ, base 1914 = 100) est le résultat des progrès très sensibles réalisés dans la production d'électricité au moyen de combustibles solides, liquides ou gazeux. Le véritable tarif maximum est bien là. Le consommateur d'électricité n'achètera pas du courant ou n'édifiera pas de chutes pour s'en procurer, s'il peut l'avoir ailleurs ou par d'autres procédés, à meilleur compte.

LE REDRESSEMENT ET SES RISQUES

Une seule ressource restait aux producteurs d'énergie, clients de la chute d'eau, pour rétablir la situation et porter le montant de la recette annuelle à un taux d'accroissement égal à celui des charges : vendre plus, vendre tout ce que peut produire la chute en perdant le moins possible d'eau : on cherche à retenir le débit des heures creuses ou des saisons de hautes eaux; on s'efforce d'aller au loin chercher des débouchés, dans les zones et au moment où la production baisse.

Mais ce double effort de régularisation et d'interconnexion suppose des usines puissantes à grand rayonnement d'action. Du coup, le distributeur isolé, le gros consommateur qui, seuls jusqu'ici, recouraient à la chute, ne suivent que de loin. A d'autres époques, d'autres méthodes : la production d'énergie hydraulique surgit en tant que branche autonome d'industrie et, avec elle, le problème angoissant des débouchés qui jamais ne s'était posé jusque là. A ces capacités de production massives, qui viennent brutalement sur le marché, il faut d'emblée trouver le débouché le plus vaste pour une utilisation maximum. Est-ce possible?

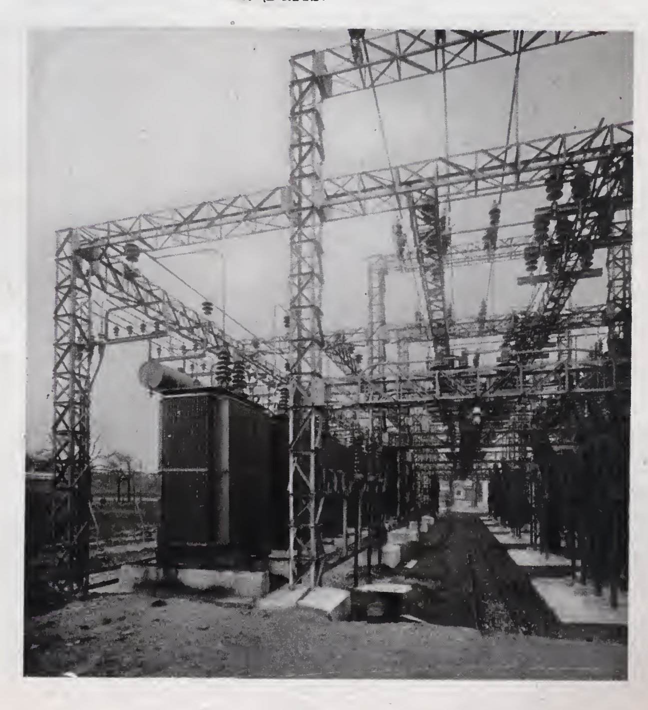
LE SALUT

Pour éviter l'écueil que provoquerait la désorganisation du marché de l'électricité et l'arrêt de l'aménagement des chutes pendant plusieurs années, il n'est, à notre avis, qu'un moyen. Il faut développer la consommation d'électricité, et le distributeur s'y emploie, encourager les industries électrochimiques et électrométallurgiques. Il faut surtout rétablir, à tout prix, le contact entre la production et la consommation, comme il existait encore il y a quelques années, mais sur le plan national. Le terrain de collaboration est tout trouvé : ce sont les entreprises régionales de transport à grande distance, dont nous avons déjà maints exemples. Voilà pour l'effort privé.

Quant à l'Etat, nous lui demandons simplement d'étudier tout aménagement de chutes au point de vue commercial et de leur rendement probable, avec le même souci qu'il a coutume de le faire au point de vue de la conception et de la bonne exécution des projets, et qu'il ait, à l'avenir, autant de soin de l'épargne — ou des finances publiques — qu'il en a toujours eu de la sécurité. De la discipline d'un côté, du coup d'œil, de la prudence, de l'autre, et le cap sera bientôt franchi.

G. Tochon,
Secrétaire général de la Société Hydrotechnique de France.

Poste de transformation 60.000/15.500/5.000 volts, 40.000 KVA, type extérieur, de l'Union d'Électricité à Arcueil, équipé par les Établissements Alfred Herlicq et Fils, 111, Quai de Javel, à Paris.





M. Marcel Ulrich. Studio Piaz

LA LÉGISLATION

des distributions d'énergie électrique

La législation française des distributions d'énergie électrique consiste essentiellement dans la loi du 15 juin 1906. Cette loi, qui a été modifiée sur plusieurs points depuis sa promulgation, et dont une refonte importante est actuellement proposée au Parlement, fixe le régime des entreprises de distribution. Elle ne concerne pas, si ce n'est d'une façon tout à fait accessoire, la production. En effet, la production de l'énergie électrique au moyen d'usines thermiques n'est pas soumise, en France, à une législation spéciale. Ces usines ne sont généralement pas placées sous le régime administratif de la concession et les personnes ou sociétés qui les exploitent ne sont, le plus souvent, assujetties qu'aux lois et règlements d'ordre général concernant l'industrie.

Quant à la production de l'énergie électrique au moyen d'usines hydrauliques, elle est au contraire réglementée d'une façon très particulière. C'est la loi du 16 octobre 1919 qui prévoit tout ce qui concerne l'aménagement et l'exploitation des forces hydrauliques.

Pour essayer de se rendre compte des idées et des principes généraux qui ont présidé à l'établissement des lois françaises sur les distributions d'énergie électrique, ainsi que de l'évolution qu'ont subie ces idées et ces principes, il paraît utile d'en faire brièvement l'historique.

Si l'on se reporte aux travaux préparatoires de la loi du 15 juin 1906 et notamment au rapport présenté à la Chambre des députés par M. Janet, on constate que, depuis l'époque déjà éloignée où l'emploi de l'électricité avait commencé de se répandre en France, en vue des applications industrielles ou de l'éclairage, les pouvoirs publics, pendant longtemps, n'avaient songé à s'en occuper et en surveiller ou en contrôler l'exploitation qu'au double point de vue suivant :

1) Co-existence d'une ligne d'énergie avec les lignes télégraphiques et téléphoniques ;

2) Occupation partielle du domaine public par des lignes appartenant à des particuliers.

La première de ces préoccupations était motivée par des considérations d'ordre technique ; la seconde par des nécessités d'ordre juridique et administratif.

L'industrie de la distribution de l'électricité présente ce caractère, qui lui est commun avec la distribution du gaz, celle de l'eau et l'industrie des transports publics, de ne pouvoir, au moins le plus souvent, être entièrement exploitée à l'intérieur des propriétés privées. Dans l'immense majorité des cas, il faut que l'industriel qui désire vendre de l'énergie électrique au public construise des lignes empruntant les voies publiques. Or, non seulement le domaine public est par essence inaliénable, mais il résulte encore des principes primordiaux de notre droit que l'Etat a pour devoir d'en surveiller et d'en réglementer très étroitement l'occupation, même partielle ou temporaire, par des particuliers.

Il résulte de là que, dès l'origine, les canalisations, aériennes ou souterraines, destinées au transport et à la distribution de l'électricité n'ont pu être établies sur le domaine public qu'en vertu d'autorisations spéciales, conformes d'ailleurs à celles que notre droit administratif connaissait depuis longtemps, dont il est fait usage pour toute espèce d'emprises sur le domaine public et que l'on nomme « permissions de voirie ».

Au moment où l'on prépara la loi sur les distributions d'énergie électrique, cette idée était encore prédominante ; on considérait avant tout que la puissance publique devait s'inquiéter de la façon dont les distributeurs d'électricité occupaient le domaine public en vue de réaliser des opérations commerciales d'ordre privé. Toutefois, étant donné le développement intensif de cette industrie, qui s'était déjà produit à cette époque et qui, on le comprenait, était destiné à s'accentuer encore dans l'avenir, il sembla que le régime des permissions de voirie de droit commun s'adaptait mal aux nécessités de cette nouvelle industrie et on considéra qu'il était nécessaire de promulguer une loi spéciale pour réglementer celle-ci.

On pensa donc que, suivant les cas, il y aurait lieu de placer les distributions d'énergie, soit comme par le passé sous le régime des permissions de voirie, mais en précisant dans la loi les droits et les obligations des distributeurs, soit sous un autre régime qui se distingue du précédent par son caractère contractuel. En même temps, et par le fait même, on commença à s'attacher à une autre idée dont le développement représente l'histoire même de l'évolution de la législation des distributions d'énergie électrique depuis vingt ans : l'idée que cette industrie constitue un service public et que les travaux de construction des réseaux entrent dans la catégorie des travaux publics.

La multiplication toujours croissante des besoins auxquels l'électricité peut satisfaire, l'intérêt général qui s'attache à sa diffusion avaient fait entrevoir peu à peu l'idée que l'Etat devait de moins en moins se désintéresser de cette industrie, non seulement parce que, par sa nature même, elle ne peut s'exercer qu'en empruntant le domaine public, mais encore et surtout parce que la distribution de l'énergie électrique était devenue et était appelée à devenir plus complètement encore une œuvre d'utilité générale, pour laquelle l'Etat moderne a le devoir, sinon de l'assurer lui-même, tout au moins d'en surveiller l'accomplissement dans l'intérêt de la collectivité.

Or, il se trouve qu'il existe précisément en droit français une forme particulière de contrat administratif qui, depuis longtemps, avait été l'objet d'applications nombreuses, notamment pour l'exploitation des chemins de fer et qui correspond à ces mêmes idées : c'est le contrat de concession. Les différentes sortes de concessions sont généralement caractérisées par l'établissement d'un cahier des charges annexé au contrat lui-même et qui fixe les conditions dans lesquelles l'industriel concessionnaire s'engage vis-à-vis de l'Administration à assurer soit la construction d'un ouvrage, soit son exploitation, soit même l'exploitation d'un service public qui ne nécessite pas forcément l'établissement préalable d'un ouvrage public, en percevant, dans tous les cas d'exploitation, avec l'autorisation de l'autorité concédante, des taxes sur les usagers.

C'est ainsi que nous voyons exprimée dans le rapport de M. Janet l'idée que, dans beaucoup de cas, il y a lieu de placer les distributions sous le régime de la concession de préférence à celui de la permission de voirie, non seulement parce que l'Etat doit réglementer plus étroitement les conditions de l'occupation du domaine public, mais encore parce que l'autorité publique a le devoir de fixer, dans le contrat de concession qu'il conclura avec l'industriel, les obligations précises de celui-ci vis-à-vis du public auquel sera vendue l'énergie électrique.

L'histoire de la législation et de la réglementation des distributions d'énergie électrique depuis la loi du 15 juin 1906, n'est autre chose que celle de l'évolution de ces deux principes fondamentaux, le second devenant peu à peu prédominant. En d'autres termes, les simples autorisations dites « permissions de voirie » dans lesquelles l'Etat ne réglemente pas les conditions de l'exploitation du service durent peu à peu disparaître presque complètement, l'Etat arrivant à considérer que toutes les distributions d'énergie électrique sont, avant tout, des services publics entrant dans les attributions essentielles de la puissance publique et que leur exploitation ne peut, par suite, être confiée à des particuliers qu'en vertu d'un contrat administratif fixant de la façon la plus stricte les droits et les obligations du concessionnaire.

C'est dans ces conditions qu'a été votée par le Parlement la loi du 27 février 1925 dont nous allons dire quelques mots.

Enfin, au terme de cette évolution des idées, se trouvent les dispositions d'une proposition de loi récemment votée par le Sénat et soumise aux délibérations de la Chambre des députés, qui a pour objet d'apporter d'assez sérieuses modifications à la loi du 15 juin 1906. D'après ces nouveaux textes, il ne serait plus accordé, à l'avenir, aucune permission de voirie en vue de la distribution publique de l'énergie. Celles qui existent actuellement devraient, dans les deux ans de la promulgation de la nouvelle loi, être transformées en concessions.

A l'heure actuelle, la loi du 27 février 1925 étant encore en vigueur, c'est elle qui règle la question des permissions de voirie et nous devons en donner une très brève analyse.

D'après cette loi, les permissions de voirie présentent les caractères suivants :

1) Elles sont délivrées pour une durée déterminée, de 30 ans au maximum ;

2) Elles imposent au permissionnaire, en contre-partie de l'autorisation d'occuper les voies publiques qui lui est accordée, l'obligation de fournir de l'énergie sur tout ou partie du parcours de la distribution, dans la limite de la puissance dont il dispose, à toute personne qui accepte, de son côté, les conditions fixées d'accord avec l'Administration pour cette fourniture ;

3) Elles imposent également aux distributeurs l'obligation des respecter les tarifs maxima de vente de l'énergie qui sont fixés par l'acte d'autorisation.

Les permissions continuent, comme par le passé, à ne conférer aux distributeurs aucun monopole ou privilège de fourniture de l'énergie au public.

Par ailleurs, le régime dit de la « permission de voirie » ne peut s'appliquer actuellement qu'à des entreprises qui ont pour objet de fournir directement ou indirectement au public une puissance totale inférieure ou au plus égale à 100 kw ; au-dessus de 100 kw, toute distribution publique d'énergie doit dorénavant être placée sous le régime de la concession.

Quant au régime de la concession, qui est dès maintenant le plus généralement employé, il s'applique aux distributions publiques d'énergie soit sous la forme de concession simple, soit sous la forme de concession déclarée d'utilité publique. Il est en tout cas caractérisé par l'établissement d'un cahier des charges qui impose certaines obligations spéciales au concessionnaire, mais qui lui assure en contre-partie certains avantages. Parmi ceux-ci l'un des plus importants qui, après d'assez nombreuses discussions et des hésitations du législateur, a été fixé par l'article 8 de la loi du 15 juin 1906, consiste dans la possibilité d'obtenir de l'autorité concédante un privilège d'occupation du sol pour la distribution de l'éclairage privé. Par contre, aucun monopole ou privilège ne peut, en droit français, être accordé à un distributeur d'énergie électrique pour la vente du courant destiné à des usages autres que l'éclairage.

D'autre part, le contrat de concession impose aux distributeurs l'obligation de ne pas dépasser les tarifs maxima de vente du courant qui sont fixés dans le cahier des charges par l'autorité concédante.

A un autre point de vue, les installations de l'entreprise deviennent ou peuvent devenir propriété de l'autorité concédante (Etat ou commune) à l'expiration de la concession. Cette restriction importante aux droits du concessionnaire le met évidemment dans la nécessité de calculer à l'avance dans quel délai il doit prendre les dispositions nécessaires pour amortir ses frais de premier établissement.

Enfin, la concession peut également, en cours d'exploitation, « être rachetée » par le pouvoir concédant, moyennant paiement au concessionnaire d'une indemnité de rachat fixée par le cahier des charges.

Le texte des cahiers des charges-type qui fixent toutes ces règles est établi par des règlements d'administration publique ; les cahiers des charges particuliers annexés aux contrats de concession doivent, sauf dérogation exceptionnelle entraînant l'intervention d'un décret en Conseil d'Etat, être conformes à ces cahiers des charges-type.

Les concessions placées sous ce régime sont soumises aux règles générales qui viennent d'être résumées, complétées sur les points suivants :

L'entreprise est investie, pour l'exécution des travaux nécessaires à l'établissement de ses réseaux, de tous les droits que les lois et règlements donnent à l'Administration en matière de travaux publics. C'est ainsi qu'elle peut procéder à des expropriations conformément à la loi du 3 mai 1841. Elle jouit, en outre, de plein droit, du bénéfice des quatre servitudes énumérées à l'article 12 de la loi du 15 juin 1906 : elle a le droit d'établir des supports pour conducteurs aériens sur tous les murs, toits ou terrasses des bâtiments publics ou privés ; de faire passer ces conducteurs au-dessus des propriétés privées ; d'établir des canalisations souterraines ou des supports pour conducteurs aériens sur les terrains privés non bâtis qui ne sont pas clos ; enfin de couper les branches d'arbres qui peuvent se trouver à proximité des lignes aériennes.

Telles sont, très brièvement résumées, les principales règles qui caractérisent à l'heure actuelle la législation des distributions d'énergie électrique en France. Elles ne sont pas sensiblement modifiées, en ce qui concerne les concessions, par la proposition de loi actuellement soumise au Parlement, à laquelle il a été fait allusion ci-dessus. Il va de soi que pour être complet, il faudrait entrer dans une série d'explications concernant une multitude de questions soulevées par l'application de ces règles et dont la plupart n'ont même pas été effleurées dans les lignes qui précèdent. Une telle étude sortirait des limites que nous nous sommes tracées, car nous n'avons eu d'autre but que d'indiquer très sommairement les principes essentiels qu'il semble intéressant de connaître au sujet du régime légal d'une industrie aussi importante que celle de la distribution de l'énergie électrique.

Marcel Ulrich,

Président du Syndicat professionnel des Producteurs et Distributeurs d'énergie électrique.

LE DÉVELOPPEMENT DE LA CONSOMMATION DE L'ÉNERGIE ÉLECTRIQUE

La France se classe incontestablement parmi les pays grands producteurs d'énergie électrique, si l'on considère la valeur de la puissance installée de ses usines.

Par contre, elle n'a occupé, pendant longtemps, qu'un rang modeste sous l'angle de la consommation par habitant. Cette consommation n'était, en effet, chez nous que de 280 kwh par habitant en 1927 alors qu'elle atteignait 2.862 kwh en Norvège, 1.495 kwh au Canada, 1.104 kwh en Suisse, 818 kwh aux Etats-Unis, etc...

De même, si l'on examine la statistique du nombre d'appareils domestiques en service par million d'habitants, on constate que la France est largement dépassée à cet égard par des pays comme les Etats-Unis et surtout la Suisse.

Etant donné les avantages considérables qui résultent de l'emploi de l'électricité dans tous les domaines, il serait désirable que nous rattrapions ce retard. Ce résultat sera atteint grâce aux efforts de propagande entrepris de divers côtés, et dont nous nous proposons de donner quelques exemples dans les lignes qui suivent. Mais il convient de remarquer, tout d'abord, que le développement toujours plus intensif de la consommation auquel cette propagande est consacrée devrait être, en bonne logique, plus facilement atteint en France que dans d'autres pays, si l'on considère les tarifs de vente du courant. C'est chez nous, en effet, que ces tarifs sont à peu près les plus bas, exprimés en valeur or. En moyenne, ils n'atteignent même pas le triple de leur valeur d'avant la guerre, se tenant donc bien loin des coefficients 5 et 6 auxquels tous les consommateurs de produits quelconques sont maintenant complètement habitués.

Au surplus, l'incidence du prix de l'énergie électrique, soit sur le prix de revient des produits industriels dont les fabricants emploient l'électricité comme force motrice, soit sur les budgets familiaux des consommateurs de courant à usage d'éclairage ou d'applications domestiques, est à peu près infime. Des travaux récents et des enquêtes effectuées de différents côtés, en particulier en France et en Italie, ont mis ce point en lumière d'une façon tout à fait probante. Sans pouvoir les analyser ici, nous nous bornerons à signaler que les documents publiés périodiquement par le service, officiel et rigoureusement impartial, de la « Statistique générale de la France », admettent que, dans un budget familial moyen, la dépense normale d'électricité représente seulement 0,8 % de la dépense totale du ménage.

Il paraît donc évident que l'on peut encore faire, sans inconvénients graves,, une plus large place dans les budgets familiaux à la dépense d'énergie électrique, en employant celle-ci aux utilisations infiniment variées auxquelles elle se prête. Grâce à cet accroissement de la consommation, on facilitera d'ailleurs une nouvelle diminution du prix de l'énergie.

C'est dans ces conditions que, si l'on nous permet cette expression, le terrain semble favorable pour le développement de la consommation et, tout particulièrement de la consommation domestique de l'énergie qui permet d'améliorer dans tous les foyers la commodité et le confort de la vie quotidienne.

Nous n'avons malheureusement pas, à l'heure actuelle en France, de statistiques d'ensemble permettant d'apprécier très exactement le résultat des efforts déjà entrepris. Pour donner, à titre d'exemple, une idée du genre de statistiques qu'arrivent à dresser certains pays étrangers, nous en reproduirons deux qui nous semblent particulièrement caractéristiques.

1° Aux Etats-Unis d'Amérique, sur 100 personnes appartenant à des ménages desservis en énergie électrique, combien en y avait-il qui usaient de tel ou tel appareil « domestique », au 1er janvier dernier?

Le tableau suivant répond à cette question.

NATURE DE L'APPAREIL	POURCENTAGE DES PERSONNES QUI LE POSSÈDENT
Aspirateur de poussière	45,4
Armoires frigorifiques	17,1
Bouillottes	6,1
Cireuses	1,5
Coussins chauffants	10,9
Calandres (machines à repasser le linge)	3,5
Cuisinières	5,3
Essoreuses	16,4
Fers à repasser	96,7
Fers à bricelets	13,4
Grille-pain	40,3
Horloges	16,4
Machines à laver le linge	40,8
Machines à laver la vaisselle	0,6
Percolateurs (appareils pour la préparation du café)	28,8
Radiateurs	16,3
Réchauds	10,9

A cette date (1er janvier 1932), il n'y avait pas moins de 20.440.000 ménages « électrifiés », aux Etats-Unis.

2° Dans la ville britannique de Stokes, il a été signalé récemment que la Compagnie d'Electricité avait entièrement équipé à l'électricité, à la fin de 1930, 16 maisons d'habitation d'importance moyenne. Les résultats de 1931 ont été rapportés par M. Yeaman au dernier Congrès de la Section North-West Midlands de l'Electrical Association for Women, qui s'est tenu à Eccleshall (Staffordshire), le 6 janvier. Ils sont des plus instructifs et encourageants, comme le montre le tableau ci-après:

OBJET	CONSOMM. MAXIMUM	CONSOMM. MOYENNE	CONSOMM. MINIMUM
Eclairage ..	275 kwh	205 kwh	129 kwh
Chauffage et cuisine ...	10.737 kwh	3.998 kwh	1.081 kwh
Chauff. d'eau.	3.842 kwk	2.785 kwh	1.215 kwh
Tous usages	13.656 kwh	6.978 kwh	3.367 kwh

M. Yeaman a également cité l'exemple d'une famille comprenant trois adultes et trois enfants, qui a consommé 14.500 kwh, se répartissant comme suit:

Cuisine	2.100 kwh
Chauffage (trois radiateurs) ..	6.800 kwh
Machine à laver la vaisselle et deux chauffe-eau	4.000 kwh
Fer à repasser, machine à laver le linge, machine frigorifique, bouilloire, percolateur, éclairage	1.600 kwh
	14.500 kwh

A défaut de statistiques françaises tout-à-fait complètes, nous n'avons pu encore réunir dans notre pays que des chiffres fragmentaires. En voici quelques-uns qui montreront qu'au moins dans certaines régions nous avons déjà fait de grands progrès.

1° Diffusion du chauffe-eau électrique à accumulation.

Le chauffe-eau électrique à accumulation se développe actuellement en France d'une façon très appréciable et particulièrement dans certains centres ou réseaux de distribution. Les chiffres suivants, extraits d'une statistique établie au 1er octobre 1931, en témoignent :

1° *Nombre d'appareils en service dans les réseaux ou les chauffe-eau sont le plus répandus.*

Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité (Paris intra-muros)	2.420 appar.
Société des Forces Motrices du Haut-Rhin (Mulhouse et envir.).	2.268 —
L'Electricité de Strasbourg	2.126 —
Compagnie Ouest-Lumière (Banlieue ouest de Paris)	1.010 —

La plupart des appareils sont placés chez des particuliers mais on en rencontre en assez grand nombre dans des établissements commerciaux ou industriels: salons de coiffure, hôtels, restaurants et salons de thé, établissements de bains-douches, etc..

2° *Immeubles entièrement équipés avec des chauffe-eau.*

Il y en a, dès maintenant, un certain nombre. Citons quelques-uns des secteurs qui en totalisent le plus à la date du 1er octobre dernier :

Comp. Ouest-Lumière	800 appar.	dans	28 imm.
Comp. Parisienne de Distrib. d'Elect. (1).	351	—	24 —
Société des Forces Mot. du Haut-Rhin.	283	—	96 —
Elect. de Strasbourg.	121	—	22 —

(1) De grosses installations ont été mises en service à Paris depuis le 1er octobre 1931.

Il ne faut d'ailleurs pas croire que le chauffe-eau électrique à accumulation est un luxe réservé aux habitants privilégiés de quelques immeubles somptueux. Il tend, au contraire, à s'introduire dans les logis les plus modestes.

C'est ainsi que l'Office Départemental des Habitations à Bon Marché a projeté d'édifier à Champigny-sur-Marne, une véritable cité de 1.270 logements répartis en plusieurs corps de bâtiments, à construire en bordure d'un vaste terrain d'une superficie de 100.000 mètres carrés, tout en réservant, au centre de celui-ci, une grande surface affectée à la construction de 160 pavillons dotés de jardins.

L'ensemble mérite donc l'appellation champêtre de « Cité-Jardin ».

Les deux-cent cinquante appartements, constituant la première tranche disponible, sont dotés de salles de bains. pour des raisons d'hygiène et d'esthétique, le Conseil d'Administration de l'Office a prévu, dans chacune d'elles, un chauffe-eau électrique par accumulation.

2° *Cuisine électrique.*

Là encore, un champ d'application nouvau, mais qui peut et doit pénétrer jusque dans les foyers les plus modestes, s'ouvre devant ceux qui cherchent à développer la consommation de l'énergie électrique.

La cuisine électrique connaît en France un important essor, notamment dans l'Est (principalement en Alsace) et dans la région parisienne, où son introduction est récente.

Pour la faciliter, la Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité ouvrit en novembre 1928, dans sa section Barbès, un cours d'enseignement ménager qui, dès le début, connut un grand succès. Le nombre des auditrices augmenta régulièrement et, pendant l'année 1931, 8.000 élèves ont assisté aux cours.

Peut-être nos lecteurs seront-ils intéressés par l'indication de quelques-uns des organismes de propagande créés depuis quelques années pour intensifier ce développement. Ceux d'entre eux qui habitent Paris ont probablement eu l'occasion de visiter l'immeuble inauguré il y a quelques mois par l'Office Central Electrique (OCEL), à l'angle du boulevard Haussmann et de la rue Taitbout, et qui constitue une véritable « Maison de l'Electricité », présentant, dans un cadre extrêmement moderne, les dernières créations de l'électricité dans tous les domaines.

Ce nouvel organisme travaille, d'ailleurs, en plein accord avec une autre Société que nous nous en voudrions de ne pas nommer ici et dont la création, qui remonte déjà à dix ans, est due, elle aussi, à l'initiative des distributeurs d'énergie électrique: c'est la société pour le développement des applications de l'électricité (AP-PEL), patronnée par cent-trente secteurs français et par le syndicat professionnel des producteurs et distributeurs d'énergie électrique dont elle constitue, en quelque sorte, bien qu'ayant son autonomie, l'un des organes essentiels.

Cette Société a reçu, dès l'origine la mission de créer une « marque de qualité » destinée aux appareils utilisés dans les applications diverses et plus particulièrement dans les applications domestiques de l'Electricité.

Si l'on ajoute à ces initiatives celles du même ordre qui s'exercent dans le cadre régional sur différents points du territoire notamment à Lyon, à Nantes, à Strasbourg, dans toute la région de l'Est et en bien d'autres contrées encore que nous regrettons de ne pouvoir nommer toutes ici on reconnaîtra que de gros efforts ont été entrepris pour aider et diriger le public dans l'utilisation rationnelle de l'électricité.

Enfin, si nous voulions encore évoquer les services que l'énergie électrique peut rendre dans l'agriculture, il nous faudrait y consacrer de longs développements qui sortiraient du cadre que nous nous sommes tracé. Nous bornerons donc là notre exposé, en émettant l'espoir qu'un nombre toujours croissant de foyers domestiques français soient, à bref délai, complètement électrifiés, pour le plus grand bien des populations urbaines et rurales de notre pays.

Georges MARTY,
Secrétaire du Syndicat professionnel des Producteurs et Distributeurs d'Energie Electrique.



"Sous le signe de la fraîcheur"

◆

Vous avez souvent éprouvé l'agréable sensation que procure la fraîcheur des sous-bois ombragés pendant les chaudes journées d'été.

Voulez-vous connaître celle de pouvoir déguster chez vous, en toute saison : des BOISSONS FRAPPÉES, des ALIMENTS réellement SAINS parce que toujours conservés dans leur état de première FRAICHEUR, de délicieux ENTREMETS GLACÉS.

Nous mettons à votre disposition un appareil parfait, fabriquant lui-même de la glace, d'encombrement restreint et de grande contenance, pouvant se poser partout, fonctionnant au gaz ou à l'électricité,

SANS MOTEUR, NI COMPRESSEUR, SANS EAU

FRIGÈLUX Bijou

ne coûte que **2.495** francs, payables

à la livraison 245 frs le solde 150 frs par mois

ESSAYEZ-LE CHEZ-VOUS

ou venez le voir fonctionner dans nos salons

◆

ELECTRO-LUX

Société Anonyme au Capital de 15.000.000 de Francs

Siège Social : 26, Boulevard Malesherbes, PARIS

50 SUCCURSALES EN FRANCE, ALGÉRIE, MAROC

FRIGÈLUX-BIJOU

ÉCLAIRAGISME

Vous vous éclairez à l'électricité?
— Bien sûr.
— Connaissez-vous l'éclairagisme?
— Non, qu'est-ce que c'est que ça ?

Vous n'êtes pas seul à ignorer ce terme. Comme beaucoup sans doute, vous utilisez la lampe électrique sans vous douter qu'un art de l'éclairage est né ces dernières années, qui porte le nom d'éclairagisme.

Un art et une science à la fois qui a ses fanatiques et ses contradicteurs; ceux-ci, les originaux, qui, regrettant la lampe à huile, vont encore disant que « la lumière fatigue les yeux », voient leur nombre diminuer rapidement.

Car bien voir, comme avoir chaud, sont devenues les bases primordiales sur lesquelles est fondé tout le moderne confort. Bien voir, se bien éclairer, respecter cette chose admirable et vulnérable : la vue; répandre cette joie : la lumière, sur tous les instants de notre existence difficile, voilà tout à la fois les buts, la raison d'être, l'idéal de l'éclairagisme. Cet éclairagisme se trouve partout. La rue nocturne où la nuit ne met plus d'embûches : éclairagisme; le magasin attractif qui vous appelle de toute la force de ses vitrines illuminées, où vous choisissez sans fatigue les objets les plus variés : éclairagisme; le restaurant accueillant paré de plafonds lumineux : éclairagisme; la salle de cinéma où montent magiquement de hautes parois lumineuses : éclairagisme; l'usine moderne où les accidents se raréfient; le bureau laborieux où le travail est plus intense; mais par-dessus tout le home accueillant où tout est confortable par les plus sombres hivers, c'est encore et toujours de l'éclairagisme.

Dans notre vie actuelle où travail et distraction se prolongent fort tard dans la nuit, dans nos villes modernes où l'accumulation de hautes maisons ne laisse pénétrer la lumière solaire qu'avec parcimonie, l'éclairagisme est un bienfait qui permet à nos yeux de fonctionner sans plus de fatigue à la lumière artificielle qu'à la lumière naturelle.

De même que l'on songe à percer des fenêtres en montant les murs d'une maison, on doit songer à l'éclairage dans toute installation nouvelle ou ancienne. Or, la substance même de l'éclairagisme réside en quelques principes aussi simples que faciles à appliquer.

Si les anciens adoraient le soleil, source de joie, source de vie, nous devons rendre grâce à l'éclairagisme qui nous permet de vivre plus longtemps que nos aïeux puisqu'il prolonge chaque jour notre activité de quelques heures.

M. Saurel,
Président du Syndicat des Fabricants français de Lampes électriques.



L'appel dans la nuit... Éclairé par projecteurs le clocher poursuit, le soir venu, son rôle de guide. Cathédrale de Rodez (Aveyron).
Cliché Compagnie des Lampes

L'Electricité, hygiène et confort du home



Cuisine moderne avec chauffe-eau, cuisinière électrique, radiateur, etc. Cliché Therma

L'Electricité ne donne pas seulement à notre foyer la lumière idéale; nous pouvons lui demander bien d'autres services encore.

Les petits appareils domestiques sont déjà très appréciés du public. Leur prix modique, leur faible consommation leur permettent de trouver leur place dans chaque ménage.

Le fer à repasser, la bouilloire, le chauffe-plats, le grille-pain, la cafetière, la théière, le radiateur parabolique, le ventilateur, le séchoir figurent déjà dans toute installation moderne.

D'autres appareils plus importants, d'un prix un peu plus élevé, mais dont la consommation est également minime, sont aussi indispensables à nos désirs d'hygiène et de confort.

L'aspirateur électrique doit remplacer au plus tôt le balai archaïque.

La cireuse et la lessiveuse électriques seront de précieux auxiliaires de la ménagère.

Il faut également citer la réfrigération domestique par l'électricité, qui se répand de plus en plus. Tous ces appareils sont trop connus pour être décrits en détail. La puissance très faible qu'ils absorbent permet de les brancher sur le circuit d'éclairage.

Les sociétés de distribution d'électricité offrent souvent à leurs abonnés des tarifs spéciaux. Présentés sous les formes les plus diverses, ils tendent à facturer au prix ordinaire les kilowattheures absorbés par l'éclairage et à un prix plus réduit l'énergie consommée par tous autres usages.

Plus la consommation annuelle sera élevée, plus bas sera le prix moyen du kilowattheure.

Il est d'autres applications domestiques de l'électricité moins répandues encore dans le public. Elles sont appelées à prendre rapidement un large développement et méritent un examen moins rapide.

La cuisine électrique

La cuisine électrique offre d'incomparables avantages de rapidité, de propreté et d'hygiène.

Les appareils se présentent sous la forme de réchauds à une, deux ou trois plaques chauffantes, de fours ou de cuisinières.

L'atmosphère du four électrique, légèrement humide, réduit la perte de poids par cuisson. Rôtis et grillades y sont parfaitement réussis.

La cuisine électrique favorisée par des tarifs spéciaux n'est pas onéreuse, comme on l'imagine parfois. La consommation d'énergie est en moyenne de 0,6 à 0,7 kilowattheure par personne et par repas. Elle est plus faible pour les installations importantes. Les restaurants dont la cuisine est entièrement faite à l'électricité ne sont plus des exceptions. Dans certains immeubles récemment construits dans la région parisienne, les cuisines ont été équipées électriquement. Les locataires en ont pris si bien l'habitude qu'ils consentiraient difficilement à y renoncer.

Le chauffage électrique

Aucun mode de chauffage ne saurait concurrencer le chauffage électrique pour sa commodité et sa propreté.

Il est également économique grâce aux tarifs très réduits offerts par les distributeurs d'électricité qui trouvent dans le développement de cette application le moyen de régulariser leur courbe quotidienne de production.

Un poêle électrique à accumulation comprend simplement des pierres réfractaires, chauffées la nuit par des résistances, renfermées dans une enveloppe calorifugée. La chaleur accumulée aux heures creuses est restituée dans la journée.

La charge est réglable suivant la température extérieure.

L'énergie électrique est transformée intégralement en chaleur sans aucune déperdition, le chauffage électrique ne nécessitant bien entendu aucune cheminée.

En général une installation de chauffage électrique comprend quelques radiateurs directs qui remplacent les appareils à accumulation dans les pièces où un chauffage intermittent est suffisant.

La puissance nécessaire pour entretenir une température de 18° dans une pièce de 40 m³ par un froid extérieur de 5° est de 2 kilowatts avec une charge quotidienne de 12 heures.

La consommation journalière est de 24 kilowattheures, mais ce chiffre est un maximum qui ne sera atteint que pendant les périodes de grand froid.

Pour l'hiver entier, la consommation totale ne dépassera guère 1.700 kilowattheures. Le kilowattheure de nuit est vendu en général de 0,20 à 0,30 (suivant qu'il est d'origine hydraulique ou thermique). La dépense annuelle pour chauffer une pièce de 40 m³ sera donc de 340 à 500 francs.

Notons pour terminer que les sociétés distributrices offrent aux abonnés qui utilisent cuisine et chauffage électriques une tarification triple. Un compteur à horloge enregistre séparément l'énergie prise de nuit, celle prise de jour, et celle prise aux heures de pointe qui sont facturées à des prix différents. Le courant est ainsi pour tous usages en permanence à la disposition de l'abonné.

Le chauffe-eau électrique

Une autre application de l'électricité déjà très répandue, utilisant également l'énergie de nuit est le chauffe-eau par accumulation.

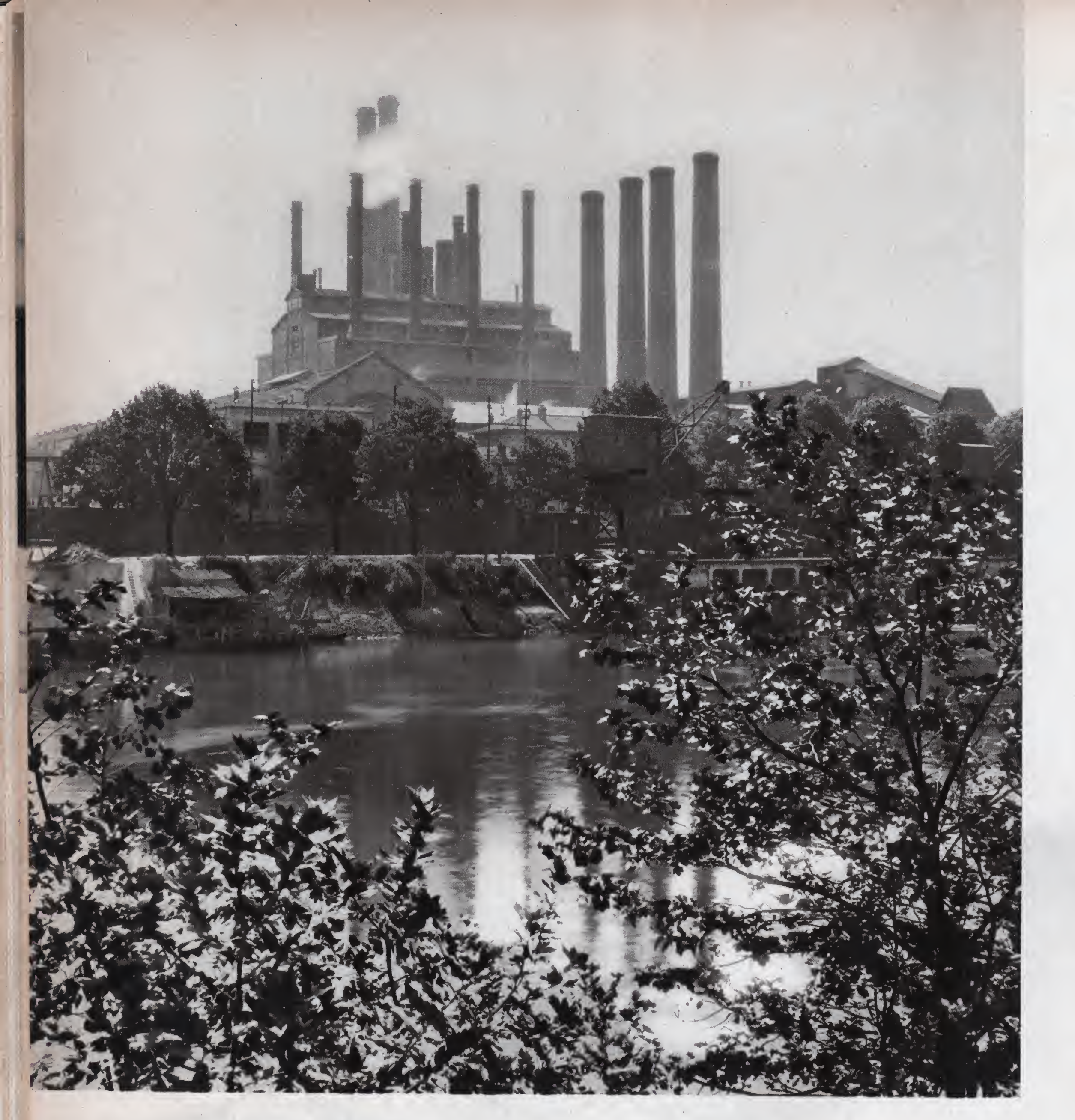
Cet appareil est constitué par un réservoir d'eau calorifugé, chauffé par une résistance intérieure. Une horloge branche l'appareil sur le réseau aux heures creuses. Un régulateur de température coupe automatiquement le courant dès que la température désirée est atteinte et le rétablit quand elle a baissé de 15°.

La puissance absorbée est de 1 kilowatt pour une réserve de 100 litres et une durée de chauffe de 10 heures.

Il faut 10 kilowattheures pour porter 100 litres d'eau de 10° à 90°.

Le chauffe-eau électrique assurera de façon économique la distribution d'eau chaude indispensable au confort moderne.

A. Caille,
Ingénieur E.S.E.



Vue générale de la Centrale de Saint-Denis, côté Seine.

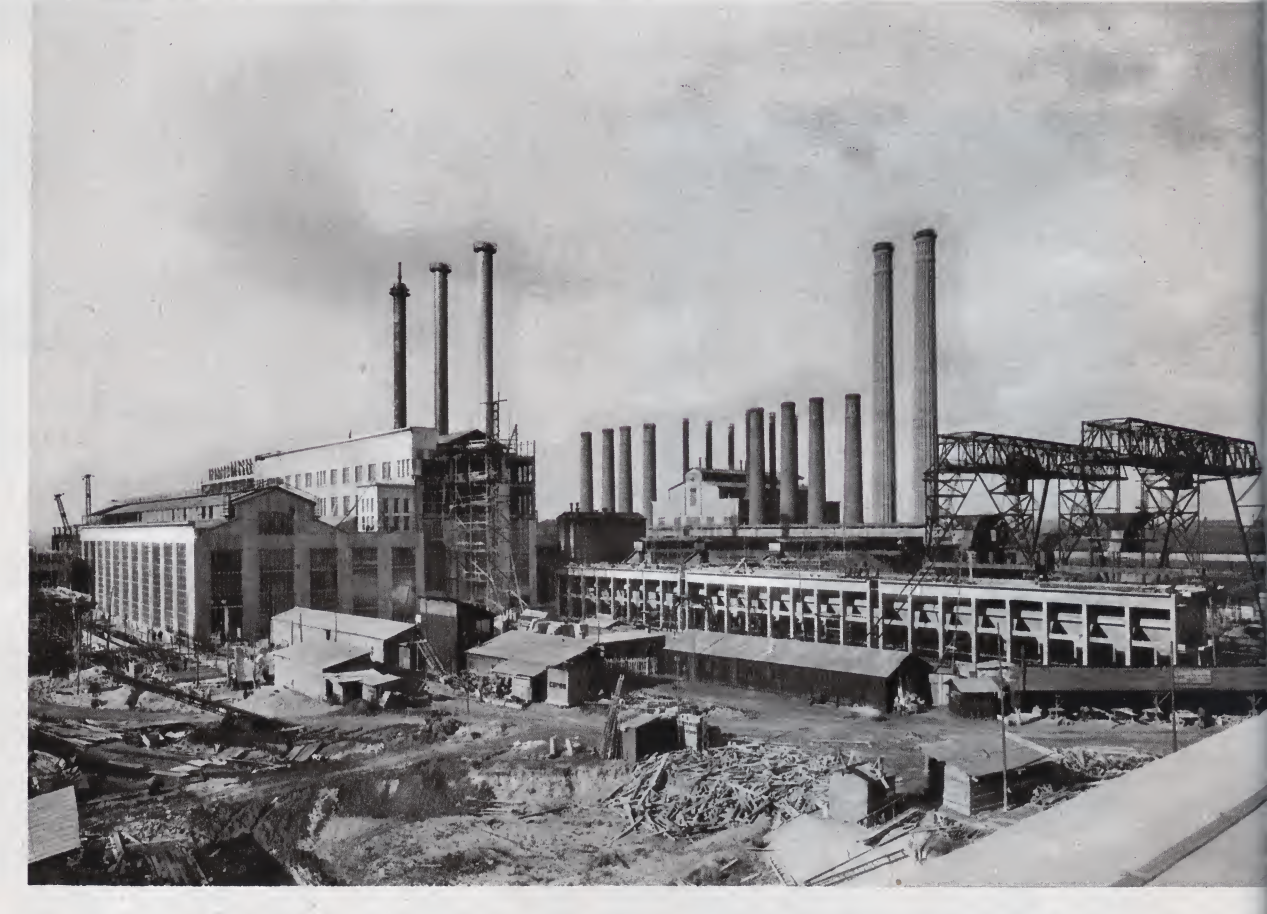
L'ÉLECTRICITÉ DANS LA RÉGION PARISIENNE

FAIRE face aux besoins en électricité d'une région telle que l'agglomération parisienne exige une discipline de production. Le temps n'est plus où la consommation, réduite aux nécessités d'un éclairage restreint, public ou domestique, pouvait être assurée par des secteurs locaux, dotés d'un outillage modeste. L'électricité a, depuis, révélé des possibilités indéfinies : de lumière, ce qui lui assignait un rôle borné, elle est devenue force, ce qui lui ouvre un champ d'action illimité ; c'est l'énergie dès maintenant nécessaire autant aux services publics qu'aux besoins de l'industrie privée, demain indispensable aux plus modestes foyers.

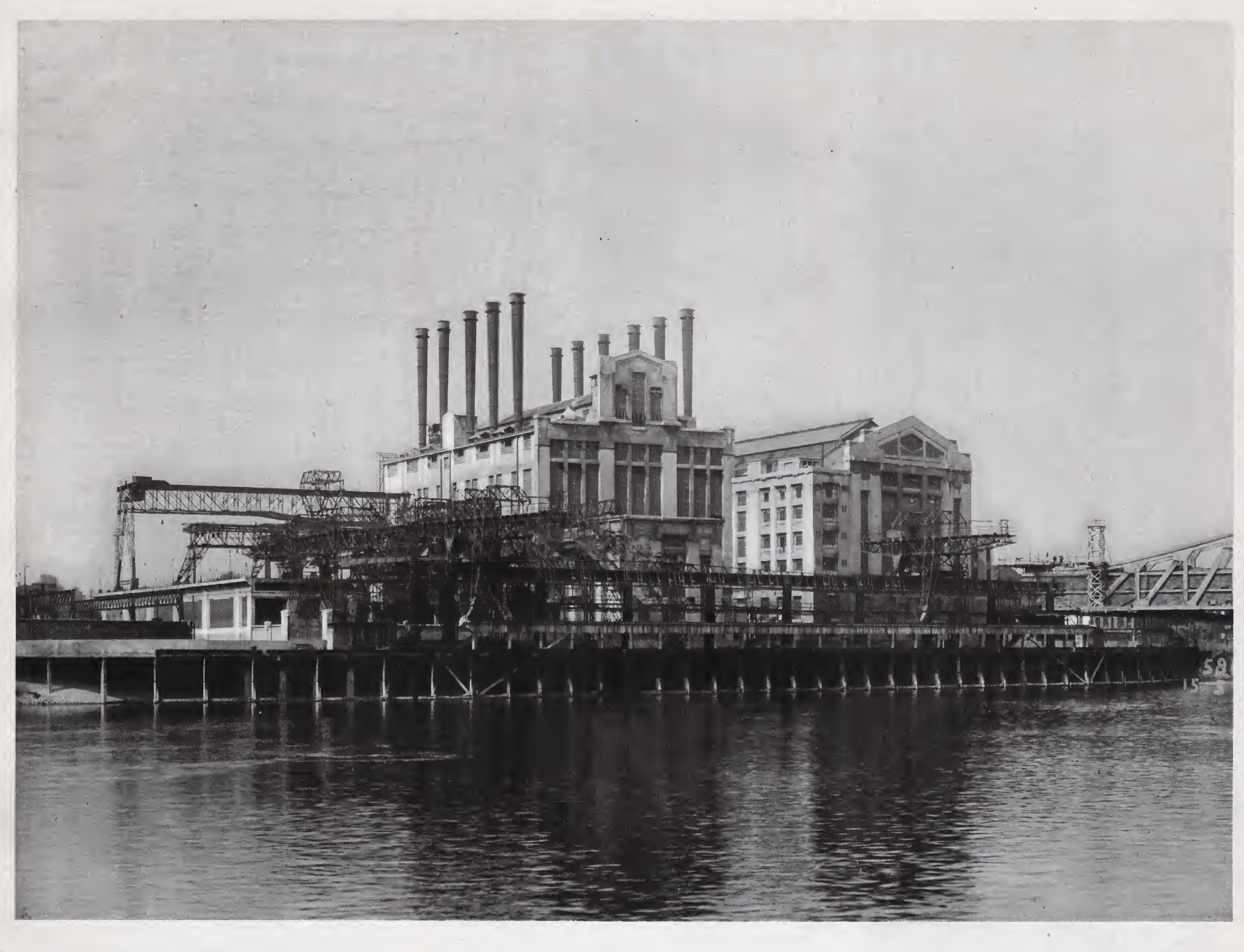
Cette énergie doit être distribuée sous des formes variées, suivant l'utilisation et les services, en quantités considérables, à des distances de plus en plus grandes et à des prix économiques.

De telles conditions ont dicté la concentration des moyens de production entre les mains d'organismes puissants, pouvant faire face aux frais d'établissement considérables nécessités par l'outillage et dotés de disponibilités indispensables à de telles exploitations.

La région parisienne n'a pas échappé à cette évolution générale caractérisée à la fois par la centralisation de la production et la répartition du travail. Les petites usines locales ont fait place à des centrales thermiques de plus en plus puissantes, installées de préférence à la périphérie de l'agglomération ; les organismes de distribution de l'électricité, renonçant à produire eux-mêmes l'énergie, se sont consacrés à leur rôle de desserte et de vente au public. C'est ainsi que la *Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité*, abandonnant aux producteurs l'exploitation de ses centrales d'Issy-les-Moulineaux et de Saint-Ouen, se réserve actuellement, comme activité, la répartition du courant et sa vente à la clientèle, tandis que les producteurs, chargés de répondre aux divers besoins de la con-



Nouvelle Centrale de Saint-Denis, en construction.



Centrale d'Ivry de la Société d'Électricité de Paris.

sommation générale, perfectionnent et augmentent sans cesse leur outillage pour assurer dans les conditions les plus favorables toute l'énergie demandée.

La *Société d'Electricité de Paris,* qui est une des principales sociétés productrices, a, avec souplesse, obéi à cette transformation économique.

Constituée en 1903, elle faisait édifier à Saint-Denis une centrale destinée à fournir de courant la clientèle spéciale du Métropolitain et des Tramways de Paris et de la banlieue ; au point de vue technique, ce fut la première grande centrale d'Europe à utiliser les turbines au lieu des machines à pistons pour la commande des alternateurs.

A l'origine, avec ses quatre groupes turbo-alternateurs de 5.000 kw, elle pouvait développer une puissance utile de 15.000 kw.

Mais ces installations devinrent rapidement insuffisantes quand la société se trouva, par d'heureuses conventions, appelée à fournir également le courant au réseau de distribution de *Nord-Lumière* et de la *Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité,* et la société dut, peu à peu, par des aménagements successifs, porter sa puissance au chiffre de 130.000 kw.

A l'heure actuelle, étant donné l'accroissement constant des demandes de courant, la société fait édifier, à côté de l'ancienne usine de Saint-Denis, une nouvelle centrale répondant aux dernières données de la technique moderne et dotée de groupes turbo-alternateurs de 50.000 kilowatts tournant à 3.000 tours-minute et de chaudières à la pression de 63 kilos, à la température de 475° C. La puissance de cette nouvelle centrale pourra ultérieurement être portée à 350.000 kw environ.

La *Société d'Electricité de Paris* a, d'autre part, constitué en 1924 une filiale, la Société « *Electricité de la Seine* » pour assurer avec elle l'alimentation en courant de la *Compagnie du Chemin de fer Métropolitain de Paris.* A cet effet, a été édifiée à Ivry-Port, une nouvelle usine dotée de cinq groupes turbo-alternateurs de 15.000 kw, représentant une puissance installée de 75.000 kw.

Cette usine obéissant, en effet, à la même évolution que son aînée de Saint-Denis, doit faire, de plus en plus, face à de nouvelles demandes de courant et participe actuellement, en sus de l'alimentation du Métropolitain, à celle de la *Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité* et bientôt également à celle du *Nord-Lumière,* et l'on prévoit que sa puissance pourra être portée dans l'avenir à 200.000 kw environ.

Les deux centrales de Saint-Denis et d'Ivry sont reliées entre elles d'ailleurs par un poste de coupure et de transformation, installé à Charenton, ce qui leur permet de se prêter une aide réciproque dans la fourniture du courant. Ce poste est, d'autre part, raccordé au poste de Chevilly destiné à recevoir, du Massif Central, l'énergie hydro-électrique qui doit venir sous peu contribuer à la fourniture du courant à la région parisienne. Grâce aux connexions ainsi établies entre les centrales de Saint-Denis et d'Ivry, les centres thermiques des environs de Paris et les usines hydrauliques, tant du Massif central que des autres régions, l'agglomération parisienne est assurée d'une alimentation électrique répondant à tous ses besoins publics, industriels et domestiques et lui permettant, à la faveur des prix pratiqués et qui sont parmi les plus économiques du monde, d'accroître pour l'avenir sa consommation dans une sensible proportion.

La construction électrique

On groupe, sous le nom d'*Industrie de la Construction Electrique,* des métiers d'une diversité extrême. Du turbo-alternateur à la pile de poche, du redresseur métallique de courant à l'aspirateur de poussière, à la cuisinière électrique, à la lampe et au phonographe, il n'y a pas de commune mesure ; il n'y a qu'un caractère commun : tout cela est matériel dans lequel passe du courant électrique. La qualité supérieure de l'énergie électrique, j'entends par là, comme les physiciens, le fait qu'elle peut se transformer avec un rendement excellent, en toute autre sorte d'énergie, le fait surtout que nous savons la transformer lui donne comme application le champ entier de l'activité humaine. Elle n'a pas à répondre à un besoin, mais à tous les besoins.

Les besoins physiques de l'homme se réduisent, en dernière analyse, à des besoins d'énergie ou de transformation d'énergie. Partout où l'homme recherche la matière, ce n'est en fin de compte que comme support d'une énergie qui lui est utile, ou comme transformateur d'une énergie qui lui serait nuisible, dans un sens qui ne lui porte plus de préjudice. La vie consiste à recevoir ou à écarter des natures déterminées d'énergie.

Encore faut-il que ces opérations soient faites au moindre prix et que l'homme ait satisfaction au moment voulu, au lieu voulu, sous la forme voulue. Tous les problèmes industriels se ramènent ainsi à accumuler, à transporter ou à transformer de l'énergie, au moindre prix.

Pour la plupart de ces opérations, l'électricité est le meilleur véhicule. Elle se transforme économiquement · c'est là sa qualité essentielle ; celle qui la met au-dessus de beaucoup d'autres des énergies concurrentes ; elle se transporte économiquement, mais à partir seulement du moment où la consommation qu'on en doit faire est assez importante pour justifier des immobilisations notables.

Mais elle s'accumule malaisément, et jusqu'ici les solutions qu'on a trouvées pour l'accumuler ne résolvent qu'un nombre limité de problèmes. Aussi cherche-t-on, en général, l'accumulation de l'énergie sous des formes mécaniques ou chimiques : les combustibles et les réservoirs régulateurs jouent dans l'accumulation un rôle plus important que l'accumulateur électrique.

Il résulte de tout cela que tout l'usage de l'électricité entraîne avec lui des usages nouveaux : dire que le transport n'est économique que par grandes quantités, cela signifie que le prix du transport diminue très vite avec la quantité transportée ; ainsi l'énergie en plus est moins coûteuse à transporter : l'usage appelle l'usage. Puisque l'accumulation est difficile, toute consommation de régularisation est particulièrement bienvenue ; le client qui absorbe l'électricité à des heures où la masse n'en veut pas est particulièrement intéressant ; là aussi, l'usage appelle l'usage. Et puisque l'énergie électrique est aisée à transformer celui qui a commencé à employer l'électricité pour satisfaire à certains besoins, est peu à peu conduit à l'utiliser pour satisfaire à ses autres désirs.

Cette distinction se justifie par le fait qu'il existe, dans le domaine électrique, nombre de points communs entre appareils de la même catégorie. Elle ne se justifie guère économiquement.

Ainsi s'explique un développement ininterrompu jusqu'ici de l'usage de l'électricité, développement que la crise actuelle suspend dans le monde entier, mais qui ne pourrait être arrêté définitivement que par la découverte d'une forme d'énergie nouvelle, maniable par l'homme et jouissant d'avantages comparables à l'énergie électrique. Rien ne fait prévoir une telle découverte.

La multiplicité des problèmes qui se posent, et l'ampleur croissante du marché suscitent dans la technique des évolutions, des transformations rapides et profondes ; elles peuvent radicalement changer le type des machines employées, transformer totalement des fabrications. La construction électrique est une incessante révolution.

Au cours des dernières années, la technique du téléphone s'est complètement transformée par l'intervention des dispositifs de distribution automatique de communications, par celle des câbles à longue distance ; par celle des courants porteurs et par celle de la téléphonie sans fil ; celle du télégraphe, par l'invention des télétypes, véritables machines à écrire, et par celle de la télégraphie sans fil ; celle des lampes, par l'usage systématique des gaz ; la transformation du courant alternatif en courant continu par le redresseur à vapeur de mercure ; le matériel de coupure du courant par l'utilisation des gaz comprimés, sous des formes diverses. La télévision est née. On s'attend maintenant à des révolutions profondes, fondées sur les propriétés des gaz ionisés, dans le domaine du transport de force à haute tension. On parle du remplacement des chaudières monstrueuses d'aujourd'hui par des engins minuscules, où les gaz circuleraient à une vitesse d'explosion. On a vu passer en moins de vingt ans, de 15 à 100 kilogrammes par centimètre carré, la pression à laquelle la vapeur entre dans les turbines, et on commence à mettre en service en Amérique des turbines à vapeur de mercure qui n'ont plus rien de commun avec les turbines à vapeur d'eau. Dans le même délai, la tension des transports de force est passée de 50.000 à 220.000 volts, ce qui modifie totalement le champ d'action des usines de production, et a conduit ainsi à accroître la puissance de l'alternateur de 10.000 à plus de 100.000 kw.

On divise souvent à l'étranger la construction électrique en deux grands embranchements : la construction pour courants forts, la construction pour courants faibles. Division imparfaite, comme toutes les divisions humaines, mais qui classe assez bien les fabrications par nature. D'un côté, on voit alors tout le gros matériel électrique destiné à la production de courant pour des collectivités ou des ensembles industriels — à la transformation de ce courant, en d'autres qualités d'énergie électrique — à son transport et à sa transformation en énergie mécanique pour la conduite de machines fixes ou d'engins de transports (locomotives, tracteurs, etc.). On y voit aussi tout ce qui sert à l'utilisation de ce courant en quantité notable, le matériel de distribution d'appartement, la lampe, les engins de confort domestique, mécaniques ou statiques (aspirateurs, ventilateurs, réfrigérateurs, cuisines, réchauds, appareils divers de chauffage, etc.).

Du côté des courants faibles, on rencontre d'abord tout ce qui se rattache à l'action à distance — téléphonie et télégraphie avec et sans fils — commandes à distance par courants porteurs, sans fil, signalisation de chemins de fer, piles pour usages intermittents (lampes de poche, sonneries), phonographes et machines parlantes. On y range généralement aussi les applications médicales de l'électricité et les appareils de mesure.

La diversité des objets de la construction électrique a, en effet pour résultat que ses spécialités rencontrent des marchés différents et sont soumises, économiquement, à des régimes disparates.

Certaines des industries électriques sont des industries de série et de stocks, fabriquant à l'avance des types définis. Parmi elles, les usines sont soumises à un progrès technique relativement lent, comme le petit appareillage, la lampe — d'autres, à un véritable système de mode. Il en est ainsi de la T.S.F. dont les modèles doivent changer d'année en année pour donner satisfaction à une clientèle avide de nouveautés. D'autres industries au contraire, comme celle du gros matériel électrique, ne travaillent que sur commandes, ou si l'on veut sur mesure. Elles ont à étudier, à adapter et à mettre au point chacune des machines qu'elles vendent.

Certaines des fabrications de l'électricité sont des produits d'usage, presque des produits de consommation, comme la lampe ou la pile ; leur marché est soumis à des variations relativement faibles. D'autres produisent de l'outillage, un outillage d'usure très lente, dont la vente n'est guère fondée que sur le développement de la consommation de l'électricité : celles-ci ont un marché soumis à des variations très amples. On peut dire aussi qu'une partie des industries électriques, comme la construction du téléphone, du télégraphe, celle de la locomotive électrique, ne travaillent guère que pour les administrations publiques, tandis que d'autres travaillent pour l'industrie privée. Le rythme de l'activité des unes et des autres est ainsi très différent.

On voit par là combien il est difficile de dégager, pour l'industrie de la construction électrique, des caractères généraux.

On peut dire cependant que c'est une des industries où le calcul permettant des prévisions très précises, l'empirisme joue le moindre rôle ; où le rendement étant, très facilement, excellent, les progrès portent plus sur l'adaptation à des rôles divers qu'à une amélioration de la consommation d'énergie ; dans laquelle enfin les progrès des sciences physiques jouent aujourd'hui le plus grand rôle, tout progrès dans l'étude du vide, des radiations et de la matière étant une acquisition immédiatement mise à profit dans le domaine de la construction électrique.

L'industrie de la construction électrique vit dans un présent particulièrement mouvant : elle est toujours penchée sur l'avenir.

Elle a besoin d'ingénieurs ardents, inquiets de découvertes, et assez sages pour ne pas oublier qu'on ne fait bien qu'avec des traditions ; d'immobilisations importantes, mais dont l'usage sera de courte durée ; elle vit dans l'incertitude de l'avenir et la certitude du progrès. Elle est, dans un pays, l'un des éléments les plus enthousiastes, les plus ouverts, les plus jeunes que lui offre l'industrie. A cet égard, autant que par les problèmes qu'elle résout, elle est une des forces vives de la nation.

La construction électrique est l'un des domaines où la France tient un des premiers rangs. Elle vient, immédiatement, au point de vue de la puissance, après celle des Etats-Unis, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Elle est, soit par ses propres recherches, soit par le jeu d'accords techniques, nettement au niveau de toutes ces industries par la qualité du matériel qu'elle fabrique. L'électrification à 3.000 volts des chemins de fer du Maroc, le transport à 220.000 volts des forces motrices du Massif central à Paris, l'usine Arrighi de l'Union d'électricité, les Usines hydrauliques de Kembs et de la Truyère, le Super-Ile-de-France en construction, avec ses quatre turbo-alternateurs fournissant 160.000 chevaux à quatre moteurs d'hélices, sont ou seront parmi les ouvrages les plus remarquables de la technique mondiale.

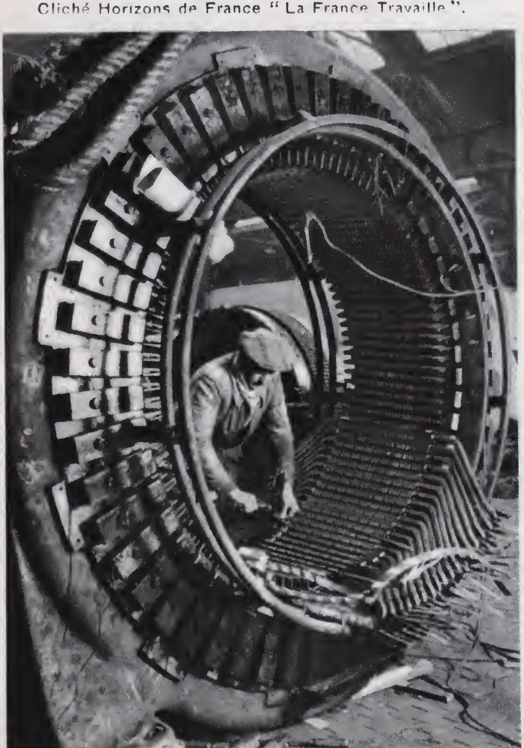
Contrairement à une opinion que maintiennent encore des souvenirs d'avant guerre, avec son esprit d'invention, son souci du travail bien fait, avec la culture scientifique de ses ingénieurs, la France est un pays de construction électrique.

Il est bon que l'opinion s'en rende compte et que les Pouvoirs publics s'en souviennent.

A. Detœuf,
Président du Syndicat des constructeurs de matériel électrique.

Construction d'un stator d'alternateur à l'usine Alsthom de St-Ouen.

Cliché Horizons de France " La France Travaille ".



Un soudeur à l'arc électrique au travail (usine Alsthom, St-Ouen).

Cliché Horizons de France " La France Travaille "



Les avantages de l'Electrification des chemins de fer

Au cours de ces dernières années le développement de la traction électrique s'est accéléré, non seulement dans les pays favorisés par la nature en énergie hydraulique comme la Suisse, l'Italie, la Suède, mais aussi dans des pays comme l'Amérique où l'abondance des mines et le bon marché des combustibles semblaient devoir rendre toute électrification économiquement irréalisable.

Le *Pensylvania Railroad,* le réseau le plus important des Etats-Unis, qui exploite une longueur de lignes supérieure à celle de l'ensemble des réseaux français dans une région particulièrement riche en mines de charbon, réalise actuellement l'électrification de la ligne plate à grand trafic de New-York à Philadelphie, dont le développement est de l'ordre de 360 kilomètres de route.

Cette décision est d'autant plus caractéristique que le réseau du *Pensylvania Railroad* est celui qui possède maintenant la documentation la plus sûre et la plus étendue sur les avantages respectifs de tout nature de la traction électrique et de la traction à vapeur. Le *Pensylvania Railroad* exploite, en effet, depuis longtemps électriquement des lignes de banlieue, ainsi que des lignes souterraines à grand trafic assez importantes pour permettre de faire des comparaisons économiques et techniques avec les autres lignes du réseau encore exploitées à vapeur.

Le *Pensylvania* possède en outre à Altona un laboratoire d'essai de locomotives à vapeur comme nous n'en possédons pas encore en France (1). Dans ce laboratoire ont été expérimentées toutes les améliorations réalisées ou proposées pour augmenter la puissance ou le rendement des machines à vapeur; des essais comparatifs de fonctionnement de locomotives électriques et à vapeur y ont même été effectués. Nous sommes donc bien en droit de prétendre que tous les réseaux qui ont pu se rendre compte des avantages directs et indirects, techniques et économiques de l'électrification, développent de plus en plus les applications du nouveau mode de traction en échelonnant les travaux dans l'ordre du trafic décroissant. Maintenant personne ne met plus en doute cette vérité, que nous avons cru devoir démontrer jadis par des calculs, que le champ d'application le plus intéressant de la traction électrique est celui des lignes à grand trafic, tant au point de vue technique qu'au point de vue économique. Les notes publiées à ce sujet par nombre de réseaux, le *Pensylvania Railroad* en particulier, mettent ce principe en évidence; la décision prise par la *Compagnie des Chemins de Fer de Paris-Orléans* de prolonger les électrifications déjà réalisées d'Orléans à Tours (113 kilomètres) et de Vierzon à Brive (300 kilomètres) ainsi que celle prise par les *Chemins de fer du Reich* d'étendre l'électrification à la section *Stuttgart-Augsbourg* (178 kilomètres) ne font que confirmer une thèse qui recrute chaque jour de nouveaux partisans.

Mais, quand nous voyons ce qui se passe à l'étranger, pour certains pays tout au moins, nous sommes tentés de nous trouver trop timorés et de nous reprocher d'avoir adopté dans les calculs que nous avons faits jadis des « coefficients d'économie » trop prudents, alors que l'emploi des coefficients *fournis par l'expérience directe* nous aurait permis d'arriver à des conclusions analogues à celles indiquées en Angleterre par la Commission présidée par lord Weir. Cette commission estime que l'électrification totale du réseau des chemins de fer anglais permettrait une rétribution du capital engagé de 7 %. Les Suisses, qui ont électrifié la presque totalité de leur réseau, annoncent une économie sensible d'exploitation, compte tenu des charges financières supplémentaires entraînées par l'équipement électrique, bien que l'augmentation du trafic n'ait pas suivi le rythme que l'on espérait soutenir après la guerre.

Nous pensons cependant qu'en prenant des chiffres approchés par défaut nous avons été les bons ouvriers d'une œuvre dont le développement ne peut plus être arrêté. Les services d'exploitation qui voient s'affirmer chaque année, dans les réseaux électrifiés, les avantages de la traction électrique par diminution des dépenses d'entretien et de réparation, par augmentation de l'économie de combustible, par réduction du nombre d'incidents, sont les premiers à réclamer le prolongement progressif des installations électriques.

Il faut se rendre compte, en effet, de ce que représente pour un chemin de fer la réalisation d'un service dans lequel le nombre de détresses est de un par 500.000 km. de parcours, dans lequel le personnel employé à l'entretien et à la réparation des machines n'atteint déjà plus que 1,3 agent par locomotive.

L'économie en argent sur les dépenses d'ateliers et de dépôts, que nous avons estimée à 2 fr. 20 par train-kilomètre augmente chaque année et le chiffre officiel, récemment donné par la *Compagnie d'Orléans* est 2 fr. 40.

Sans entrer ici dans aucun développement au sujet des économies de combustibles réalisées sur les réseaux électrifiés comme le *Midi* et l'*Orléans,* nous nous bornerons à constater que la dépense annuelle de charbon avant et après électrification a été réduite dans une proportion correspondant à environ 3 kilogs de charbon par kilowatt-heure.

La plupart des économies, notamment celles d'entretien et de réparation des locomotives, se sont surtout fait sentir dans toutes les installations où on a abandonné la commande par bielles, adoptée d'abord pour les machines électriques puissantes, pour suivre la « routine vapeur ». L'expérience, maintenant acquise par les « électriciens », permettrait d'escompter des économies analogues pour des locomotives à vapeur si la commande individuelle des essieux moteurs était appliquée à ce genre de machines.

Malgré tous les perfectionnements apportés dans la construction des locomotives à vapeur, on n'est parvenu jusqu'à présent qu'à construire des machines ayant un rendement à la jante de 10 % à la charge optima, c'est-à-dire dans des conditions tout à fait différentes de celles réalisées en moyenne en service courant. Si on tient compte de l'utilisation réelle de locomotives à vapeur qui travaillent effectivement pendant 20 % du temps de chaque période d'allumage à une puissance moyenne comprise entre 30 et 50 % de leur puissance nominale, on trouve qu'en exploitation courante le rendement moyen à la jante des machines sur un réseau ne dépasse guère 5 %, le rendement au crochet étant alors compris entre 2,5 et 3 % suivant les services. Nous sommes loin des rendements de 15 à 20 % que l'emploi de la condensation des turbines à de très hautes pressions, de la grande puissance et de l'interconnexion, permettent de réaliser dans les grandes centrales électriques modernes.

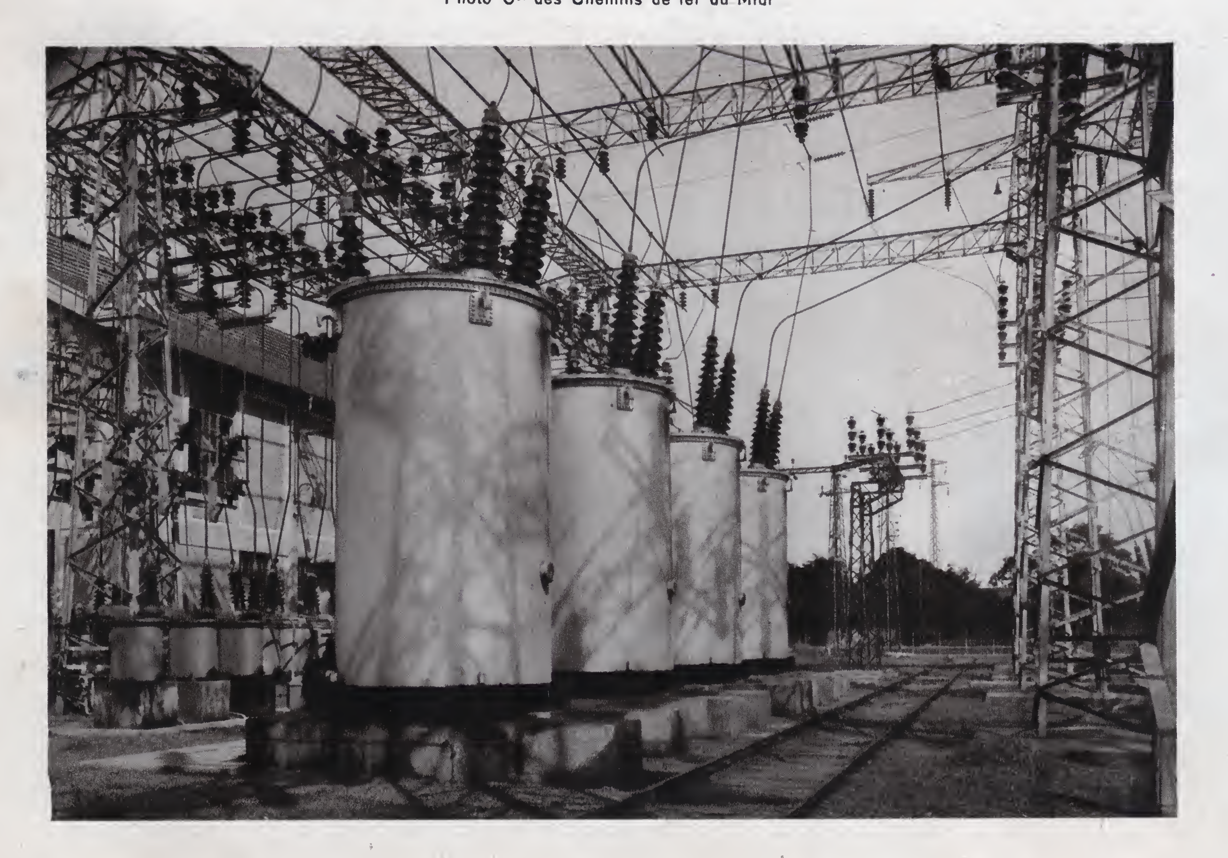
Qui songerait actuellement à utiliser, pour commander un atelier ou une usine quelconque de 1.000 à 2.000 kw., une locomotive à vapeur moderne fonctionnant au point fixe. Il est assez plaisant, quand on a suivi jadis les luttes de la machine à vapeur à pistons contre la turbine, du moteur primaire individuel de petite puissance contre les grandes centrales d'énergie, de retrouver maintenant sous une forme à peine différente les mêmes arguments présentés en faveur de la traction à vapeur contre la traction électrique. Dans quelques décades on relira sans doute avec une curiosité amusée les objections faites à l'emploi de l'électricité; elles apparaîtront sans doute analogues à celles que faisaient jadis contre la lumière électrique les fabricants de stéarine.

H. Parodi,

Directeur honoraire des Services d'Electrification de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans.

(1) En Europe il n'existe que deux laboratoires du même genre : celui de Swindon en Angleterre et celui de Grünewald près Berlin en Allemagne; ce dernier laboratoire fonctionne seulement depuis un an ; un laboratoire d'essai sera vraisemblablement mis en service en France l'année prochaine.

Poste de Portet-Saint-Simon, 150.000/60.000 volts, 20.000 kva.
Photo Cie des Chemins de fer du Midi



L'Électrification des Chemins de fer du Midi

Le réseau des *Chemins de fer du Midi*, sur une longueur totale de 4.290 kilomètres de lignes exploitées, en compte actuellement 1.500 sur lesquels fonctionne la traction électrique.

D'ici quelques années, les travaux en cours ou à l'étude porteront cette longueur à plus de 2.000 kilomètres.

Cette électrification tient la première place parmi les entreprises analogues exécutées en France et un rang honorable parmi les grandes électrifications de chemins de fer du monde.

Dès avant la guerre, la *Compagnie des Chemins de fer du Midi* avait commencé à électrifier quelques lignes, mais c'est surtout au lendemain de celle-ci, que, sur l'invitation du gouvernement, trois grands réseaux : le *Midi*, le *P.O.*, le P.-L.-M. présentèrent un programme d'électrification.

C'est dans le cadre de ce programme que depuis plus de dix ans la *Compagnie des Chemins de fer du Midi* poursuit le gros effort de construction et de financement pour la mise en œuvre des ressources hydro-électriques des Pyrénées qui a abouti à l'exploitation électrique de 35 % de son réseau.

A l'heure actuelle, les lignes de Toulouse à Dax et de Toulouse à La Tour-de-Carol, les embranchements de Luchon, d'Arreau, de Bagnères-de-Bigorre, de Pierrefitte, les lignes de Pau à Canfranc et à Laruns, l'artère importante de Bordeaux à Irun avec ses embranchements d'Arcachon et de Biarritz, les lignes de la région de Bayonne, la ligne de Perpignan à La Tour-de-Carol, celle de Béziers à Neussargues sont exploitées électriquement.

Déjà sont commencés les travaux d'une des plus importantes artères du Réseau : la section de Montauban à Sète de la ligne de Bordeaux à Sète. Bientôt seront entrepris ceux de la ligne de Bordeaux à la Pointe-de-Grave dont l'achèvement doit coïncider avec la mise en service de l'avant-port du Verdon.

Sept grandes usines d'une puissance totale de 200.000 chevaux aménagées dans les Pyrénées produisent le courant électrique destiné à l'alimentation des lignes électrifiées :

La première en date, l'usine de la Cassagne, exploitée dès 1910 fut édifiée dans la vallée de la Tet, elle fournit le courant à la ligne de Villefranche à La Tour-de-Carol.

La seconde usine, construite en 1912 à Fontpedrouse, assure l'alimentation de la ligne de Perpignan à Villefranche.

Deux autres usines : celle de Soulom bâtie près de Pierrefitte au confluent des gaves de Pau et de Cauterets et celle d'Eget achevée en 1919 qui utilise les eaux des réservoirs de l'Oule et de l'Orédon contribuent à l'alimentation du réseau de traction.

Enfin le groupe puissant des usines de la vallée d'Ossau (Artouste, Miegebat, Hourat) qui réalise l'utilisation intégrale des eaux de la partie haute de cette vallée et du lac d'Artouste, utilisé comme régulateur d'énergie, ont été construites au cours des dix dernières années.

Pour l'ensemble des usines aménagées par la *Compagnie du Midi*, la production s'élève annuellement à plus de 300.000.000 de kilowatts-heure.

La moitié de cette énergie environ est actuellement utilisée pour la traction et les divers services.

Les sous-stations envoient l'énergie aux locomoteurs sous forme de courant continu à 1.500 volts; il leur est amené par une caténaire souple du type incliné dans les courbes qui semble bien être la solution la plus élégante pour l'alimentation des locomoteurs des trains électriques à grande vitesse.

L'examen rapide de l'état actuel de l'électrification sur les *Chemins de fer du Midi* montre l'effort considérable que ce réseau a poursuivi depuis 1920. Quels sont les résultats obtenus, quels sont ceux que l'on peut escompter dans l'avenir? Quels avantages en retire le public?

Le premier des avantages à attendre de la substitution de la traction électrique à la traction à vapeur est celui qui provient de la suppression du charbon; d'ores et déjà la *Compagnie des Chemins de fer du Midi* économise annuellement plus de 290.000 tonnes de charbon.

Citons aussi dans les économies que ce genre de traction procure, celles qu'on réalise sur la main-d'œuvre du service de route, des dépôts. Mentionnons l'entretien et la conduite particulièrement faciles des locomotives électriques, les parcours plus longs qu'elles peuvent effectuer et les durées plus petites de leur immobilisation. On peut dire à ce point de vue que les 240 locomotives du parc de la Compagnie remplacent largement 500 locomotives à vapeur. Signalons aussi la suppression des fumées, chose importante sur les lignes qui pénètrent dans les agglomérations et capitale pour les lignes à tunnels longs et nombreux.

D'autre part, la locomotive électrique démarre très vite; elle conserve son allure plus facilement que la locomotive à vapeur, malgré les variations de profil de la ligne; elle gravit plus facilement les rampes avec des charges plus élevées; elle permet d'assurer sur une ligne un trafic particulièrement élevé.

Pour le public, l'électrification a permis d'accélérer la marche des trains.

Signalons, à ce point de vue que, lors de l'inauguration officielle de la traction électrique de la ligne de Bordeaux à Hendaye, un train de 350 tonnes a parcouru en une seule étape le trajet de Bayonne à Bordeaux, soit 198 kilomètres à une vitesse moyenne de 113 km.-h.

Enfin, l'électrification du réseau des *Chemins de fer du Midi* a eu indirectement une répercussion des plus heureuses sur la prospérité des régions desservies. Elle a contribué à développer harmonieusement et simultanément l'utilisation et la diffusion des ressources électriques au fur et à mesure de leur naissance et de leur production non seulement pour les besoins du chemin de fer mais aussi pour ceux de l'industrie et de l'agriculture que l'on a ainsi vivifiées et intensifiées.

La *Compagnie des Chemins de fer du Midi* s'est, en effet, appliquée à mettre à la disposition de l'industrie et des réseaux de distribution tout l'excédent de la production d'énergie de ses usines génératrices par rapport à ses besoins.

En outre, elle a mis à la disposition d'autres producteurs moyennant un droit de péage ses lignes de transport d'énergie pour leur permettre d'atteindre les consommateurs et d'accroître leurs débouchés.

A l'heure actuelle, les chutes d'eau des Pyrénées déversent l'énergie électrique par centaines de millions de kilowattheures sur de grandes villes comme Bordeaux et Toulouse; leur zone d'influence s'étend déjà jusque dans le Plateau Central et dans la région méditerranéenne et bientôt peut-être de nouvelles jonctions feront des usines électriques du *Midi* les fournisseurs de la région parisienne.



Ligne catenaire et son feeder à 1.500 volts.
Photo Cie des Chemins de fer du Midi.

Comme conséquence de cette utilisation intensive de l'énergie électrique, on a assisté depuis quelques années dans la région desservie par le réseau du *Midi* à un développement remarquable de l'industrie.

Ainsi, en même temps qu'elle poursuivait l'électrification de ses voies ferrées, la *Compagnie du Midi* s'efforçait de diffuser l'énergie électrique au moyen de ses lignes de transport de force. Elle a créé ainsi dans la région qu'elle dessert un renouveau d'activité et de prospérité qui donne au réseau le bénéfice de transports accrus.

On peut d'ailleurs aller plus loin encore dans cette voie : accroître la productivité agricole en construisant des barrages dans les hautes vallées et assurer par là non seulement la production de la force mais encore l'irrigation des terres ainsi enrichies et la régularisation du régime des eaux. Ce sera sans doute l'objet des travaux de l'avenir.

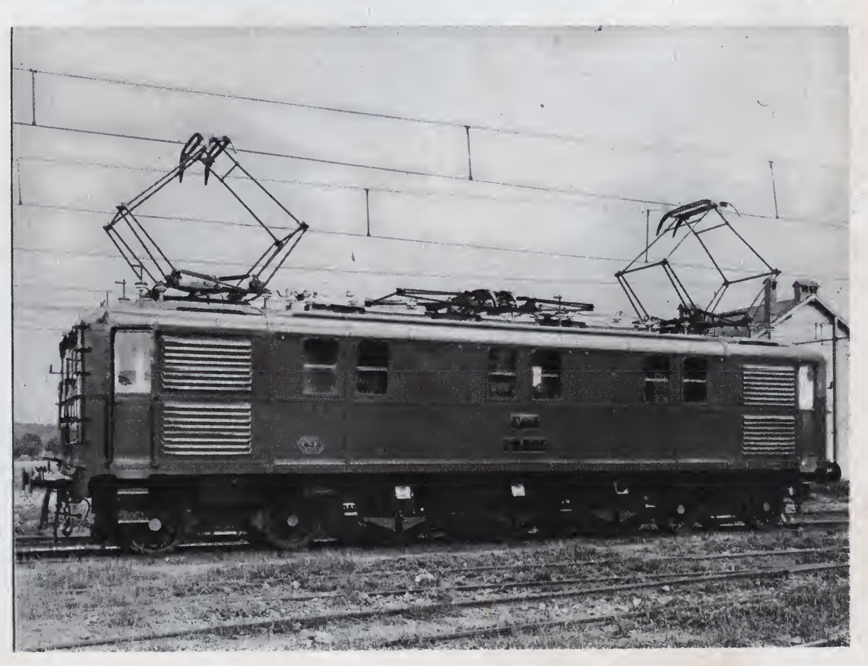
En définitive, ces résultats constituent un exemple particulièrement probant des avantages que l'on est en droit d'attendre de l'association harmonieuse de l'électrification du chemin de fer et de celle du pays.

Paul Leboucher.
Ingénieur en chef des services techniques de la Cie des Chemins de fer du Midi.

La sous-station de Foix.
Photo Cie des Chemins de fer du Midi.



Locomotive à grande vitesse, type 2 C 2, puissance 2.100 chevaux, vitesse maximum 130 km./h. Photo Cie des Chemins de fer du Midi.



L'ÉLECTRICITÉ
ET
L'ART DE L'ENSEIGNE

L'usage de l'enseigne et des « attributs » remonte aux plus anciens âges : de tous temps les commerçants ont cherché à attirer l'attention des chalands en suspendant devant leurs boutiques des objets représentatifs de leur profession.

L'apparition du gaz d'éclairage favorisa l'éclosion des lanternes avec verres peints ou gravés et nous nous rappelons tous les feux clignotants des vieilles lanternes de couleur où les inscriptions la plupart du temps illisibles permettaient de confondre le poste de police avec le bureau de poste ou de tabac, où la sacramentelle carotte perdue dans l'obscurité n'attirait plus les regards à la nuit tombée. L'essor de la lanterne lumineuse avait précipité la décadence des pittoresques attributs tels que bottes ou chapeaux, parapluies, lunettes cependant si pratiques.

Avec l'électricité, nous avons assisté depuis une trentaine d'années à une remarquable évolution dans l'art de l'enseigne. Sans cesse nous voyons surgir aux devantures des commerçants des enseignes lumineuses qui rivalisent de goût et d'ingéniosité. Mais c'est surtout depuis la vulgarisation des applications des gaz rares aux tubes lumineux que s'est affirmée la maîtrise des fabricants d'enseignes.

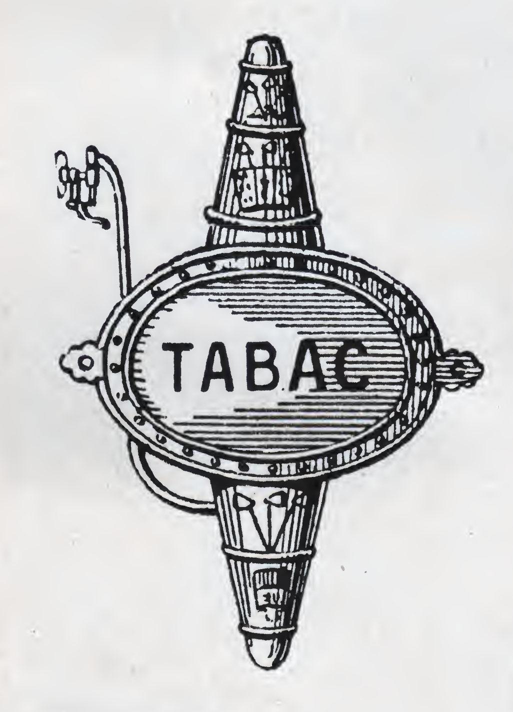
Notre numéro consacré à l'électricité aurait été incomplet sans une étude sur une des applications les plus fécondes de l'électricité et c'est pourquoi nous avons rendu visite à M. André Janvier dont la maison centenaire groupe en ses ateliers tout ce qui concerne « la publicité par l'enseigne lumineuse ». Un passé si brillant soit-il n'autorise pas une maison à sacrifier à la routine et l'activité de l'entreprise de M. Janvier en est une des meilleures preuves. Ceux de nos lecteurs que la fabrication des tubes lumineux serait susceptible d'intéresser visiteront avec profit, un quelconque jeudi après-midi, les modernes ateliers de fabrication que M. Janvier a installés, 37, rue Censier (Paris-V^e). Ils y verront le façonnage des tubes en verre Pyrex, comment on effectue le vide à l'intérieur, la fonction des électrodes, la formation des gaz et les couleurs rouge, bleue, verte et blanche obtenues selon que le gaz employé est le néon, le néon et le mercure, l'argon ou l'hélium... ainsi que l'appareillage à haute tension : transformateurs, commutatrices, etc...

La puissance attractive des enseignes lumineuses réalisées par ce procédé est considérable et l'essor pris ces dernières années par ces fabrications est vraiment remarquable, à tel point qu'on aurait désormais peine à imaginer une de nos modernes avenues sans l'appoint féerique des motifs et enseignes qui se détachent en guirlandes multicolores dans la brume de nos soirs parisiens ; les lignes se sont modernisées, le décor sous toutes ses formes y trouve son application, cependant que des tubes artistement disposés soulignent les lignes des façades dont ils font ressortir la sobre élégance...

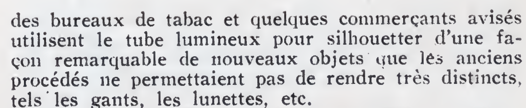
Cependant, petit à petit, nous allons assister à la renaissance des vieux « attributs » dont nous déplorions tout à l'heure la décadence...

Nous avons déjà vu renaître la croix des pharmaciens, les bottes, les chapeaux, les carottes lumineuses

L'appoint féerique des motifs et enseignes.



Les feux clignotants des vieilles lanternes.



des bureaux de tabac et quelques commerçants avisés utilisent le tube lumineux pour silhouetter d'une façon remarquable de nouveaux objets que les anciens procédés ne permettaient pas de rendre très distincts, tels les gants, les lunettes, etc.

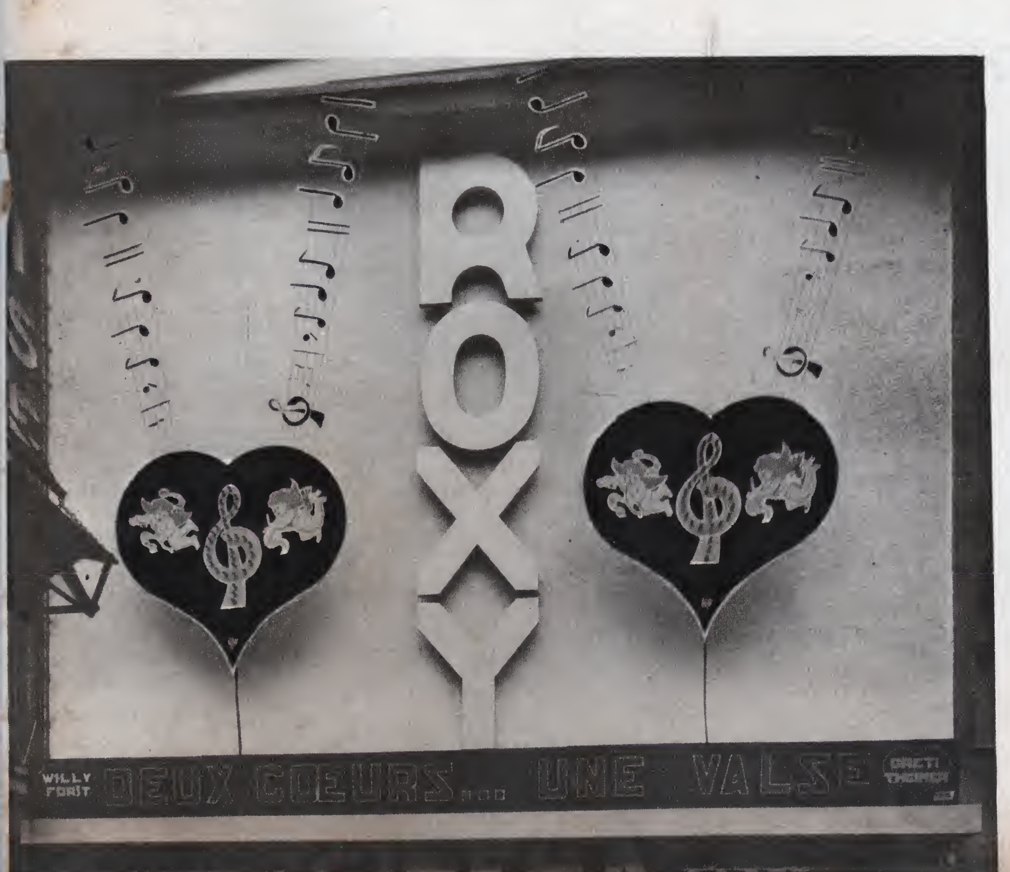
Avec la commodité de la recherche, nous y retrouverons le pittoresque des façades et nul ne s'en plaindra.

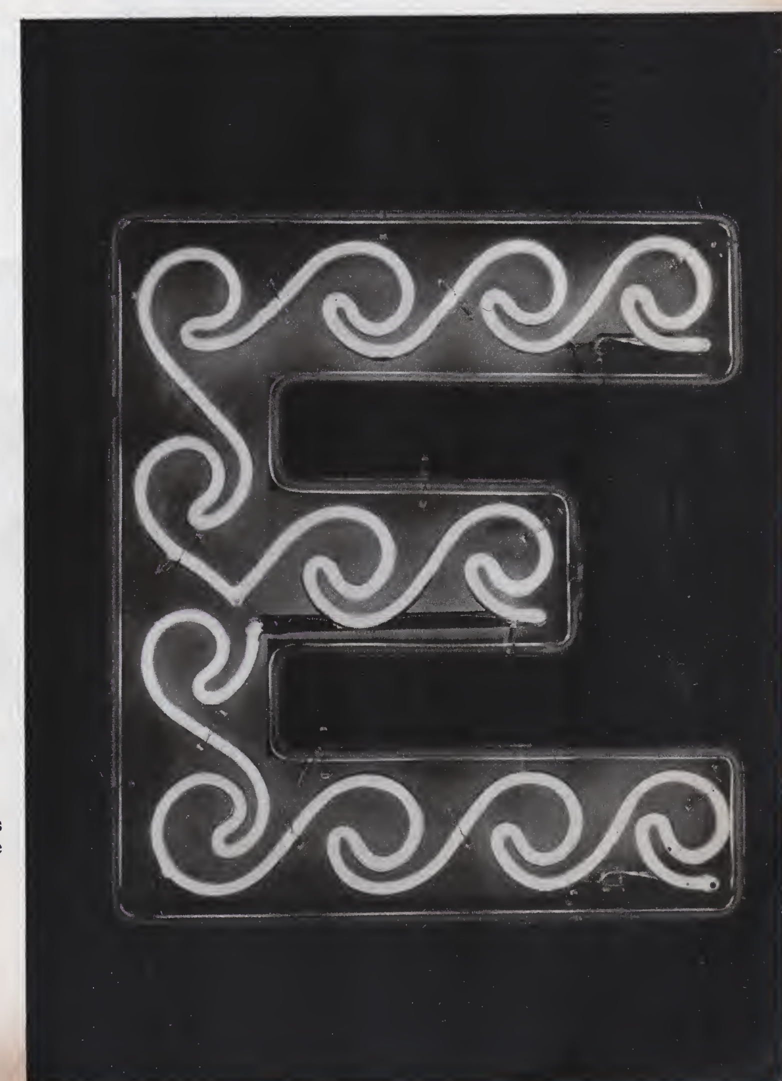
Et le prix de revient, direz-vous ? Il est en vérité très modique en ce qui concerne les frais d'établissement, mais il est remarquable de constater que la consommation de courant est fort minime. C'est ce qui ressort de la très intéressante communication qui fut faite par M. Janvier lors du déjeuner trimestriel de la Chambre syndicale des entrepreneurs d'installations de magasins et bureaux en décembre dernier, communication au cours de laquelle le célèbre fabricant donna des chiffres vraiment surprenants.

Je ne voudrais pas terminer ce court exposé sans rappeler que si c'est à Lord Ramsay que l'on doit la découverte des gaz rares contenus dans l'air, c'est au célèbre savant français Georges Claude que revient l'honneur d'en avoir permis l'utilisation pratique grâce à ses longs et laborieux travaux.

Les quelques photographies d'installations d'enseignes que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs montrent combien la maison Janvier sait tirer un admirable parti de cette merveilleuse application en alliant à un sens publicitaire éprouvé un goût artistique parfait...

Rodolphe Maxence.





Le décor sous toutes ses formes y trouve son application.

Les grandes valeurs d'électricité

Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité

La *Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité* a été constituée en 1907 au capital de 50 millions. Ce dernier doublé en 1909, n'a plus été modifié jusqu'en 1930, date à laquelle il a été porté à son chiffre actuel de 200 millions. Cette opération s'explique par les très importantes modifications que l'avenant du 13 décembre 1929 a apportées au contrat primitif de concession. Indépendamment de la durée de la concession qui a été rapportée jusqu'en 1962, la Société a obtenu d'importants avantages qui se rattachent à deux groupes : d'abord, la Société a recouvré une très grande liberté d'action qui lui permet depuis d'acheter du courant à d'autres Sociétés et de prendre des participations; ensuite, elle a bénéficié d'une sensible augmentation de sa quote-part dans les résultats de l'entreprise.

Les modifications du contrat sont telles qu'il est assez malaisé de trouver des points de comparaison. Toutefois en admettant que les bénéfices restent stables, la part de la Société dans les superbénéfices ira en s'accroissant jusqu'en 1936; à partir de cette date, ils seront partagés par moitié entre la Société et la Ville, tandis que la Ville a prélevé 90 % en 1930, 87,50 % en 1931, 85 % en 1932. En 1936, la Société recevrait donc de ce fait 14,2 millions contre 2,8 millions en 1930.

Mais ce calcul ne fait pas entrer en ligne de compte, les profits supplémentaires qui pourront résulter de l'augmentation des ventes de courant, ni ceux que la Société saura vraisemblablement tirer de la liberté dont elle jouit. Le rapport publié pour l'exercice 1930 fait ressortir que la propagande entreprise par la Société et la concession de tarifs spéciaux ont permis une augmentation du chiffre des ventes d'énergie, en dépit de la diminution de la consommation des clients industriels et commerciaux par suite de la crise.

La *Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité* a, malgré son contrat de concession antérieur, vu ses bénéfices s'accroître régulièrement. Les dividendes ont également progressé, par petites fractions mais avec certitude.

Il n'existe ni actions d'apport, ni parts de fondateur.

Années	Capital (1)	Cours extrêmes		Résultats	Dividendes
1913	100	717	602	—	4%
1926	100	1.500	876	+34.508.831	65
1927	100	1.880	1.260	+33.874.554	65
1928	100	2.415	1.502	+35.435.345	65
1929	100	3.170	2.110	+38.097.375	70
1930	200	3.645	2.020	+48.585.870	80
1931	200	2.845	1.870	(2)	(2)

Conseil d'administration: MM. André Bénac, Président; Albert Petsche, Louis Lion, Vice-Présidents; Etienne du Castel, Charles Chaigneau, Colson, Jourdain, Gaston Griolet, Edouard Imbs, Pierre de la Ville Le Roulx, Ernest Mercier, Ferdinand Meyer, Charles Emmanuel Mildé, Paul Nivard, Comte Georges de Plancy, Emile Pinson, Marcel Ulrich, Alfred de Wandre, Georges Goy, Tirman, Administrateurs.

Cotation : Actions : Paris, Marché Officiel à terme et au comptant. Obligations: Paris, Marché Officiel au comptant.

Société d'Electricité de Paris

La *Société d'Electricité de Paris* a été constituée en 1903 au capital de 5 millions de francs. En deux ans le chiffre de ce dernier fut porté coup sur coup à 10, 15 et enfin 25 millions. Resté stationnaire jusqu'en 1929, il fut, en décembre de cette année, élevé jusqu'à son chiffre actuel de 155 millions. Il est divisé en 620.000 actions de 250 francs dont 100.000 actions « B » à vote plural. Il existe 10.000 parts de fondateur auxquelles il est attribué 25 % des superbénéfices.

La dette obligataire qui avait longtemps oscillé entre 15 et 20 millions est passée pendant l'exercice 1931 à 90.616.000 francs par suite de l'émission de 75 millions de francs d'obligations du type 4 ½ % demi-net.

La *Société d'Electricité de Paris* vend le courant produit par sa puissante usine de Saint-Denis dans la Région parisienne, principalement à la C.P.D.E. et aux entreprises de transports : Métropolitain, Transports en Commun de la Région Parisienne, Tramways du Département de la Seine, etc.

Au cours du dernier exercice les ventes d'énergie se sont élevées à 356.944.103 kwh, en augmentation de 6 % sur celles de l'exercice précédent. De plus la Société a poursuivi activement l'édification de la nouvelle centrale de Saint-Denis, dont les plus gros travaux sont en voie d'achèvement. L'amélioration de l'outillage et les économies de charbon qui en ont été la conséquence se sont traduites par une augmentation des bénéfices.

La *Société d'Electricité de Paris*, en prévision d'une extension prochaine des demandes de sa clientèle, notamment du Métropolitain dont le réseau est en voie de très grand développement s'est préoccupée de renforcer sa situation. Au dernier bilan, la situation de trésorerie apparaît très forte; les exigibilités, soit 80 millions en chiffres ronds sont très largement couvertes par les 137 millions du poste Caisses et Banques et débiteurs, sans parler des 53 millions du poste Actionnaire ni des 4 millions d'approvisionnements ni du Portefeuille, qu'on s'accorde à estimer évalué avec une extrême prudence.

Années	Capital (1)	Cours extrêmes		Résultats	Dividendes
1913	25	839	709	+ 2.555.560	20
1926	25	1.624	1.225	+ 8.983.990	65
1927	25	2.925	1.680	+ 9.891.525	70
1928	25	3.750	2.605	+10.428.123	75
1929	25	5.390	3.610	+11.823.537	85
1930	155	5.325	1.090	+19.105.349	45,08
1931	155	1.830	943	+34.762.902	47,50

Conseil d'Administration : MM. Pierre Laroze, Président; le Baron Empain, Vice-Président; Marcel Ulrich, Administrateur Délégué; André Berthelot, Georges Theunis, Baron François Empain, Baron Louis Empain, Frédéric Sarrat, Alfred de Wendre, Administrateurs.

Cotation. — Actions « A » et Parts : Paris, Marché Officiel au comptant. Obligations 4 % et 4 ½ %, Paris, Marché Officiel au comptant Actions « B » non cotées.

Société Lyonnaise des Eaux et de l'Eclairage

La *Lyonnaise des Eaux* a été fondée, au capital de 50 millions de francs par le Crédit Lyonnais en 1880. Les débuts furent assez difficiles et la Société dut ramener son capital à 25 millions en 1886 et à 18 trois ans plus tard. C'est seulement en 1921, où le capital fut porté de 30 à 45 millions que la Société fut de nouveau à même de progresser. Actuellement, le capital s'élève à 175 millions et est divisé en 700.000 actions de 250 francs, dont 74.000 actions « P » à droit de vote quintuple, et 240.000 actions de jouissance.

Il n'y a pas d'actions d'apport, mais il a été attribué au Crédit Lyonnais 500 parts de fondateur qui lui donnent le droit de souscrire au pair le quart des augmentations de capital.

La *Lyonnaise des Eaux* exploita d'une part, des affaires d'adduction et de distribution d'eaux; de l'autre, des affaires de gaz et d'électricité; enfin elle a pris de très importantes participations dans des affaires d'électricité situées en France, au Maroc et en Tunisie.

Depuis 1921, les bénéfices de la Lyonnaise des Eaux ont très fortement progressé, passant de 3.848.017 francs à 66.469.404 francs en 1930. Pendant ce même temps le capital n'augmentait de son côté que de quatre fois environ, de 45 millions à 175 millions.

Le bilan au 31 décembre 1930 fait apparaître une situation bien assise; en effet en face de 910 millions d'immobilisations diverses on trouve au passif 175 millions de capital dont 60 millions amortis, qui constituent en fait une réserve; d'autre part le total des primes d'émission, amortissements et réserves diverses s'élève à 773 millions. La dette obligataire, compte tenu de l'émission de 50 millions réalisée en 1930 s'élève à 68.805.000.

Le rapport du Conseil précise que les exploitations électriques directes de la Société, lui ont permis en 1930 de desservir 107.500 abonnés qui ont consommé 54 millions de kwh.

Années	Capital (1)	Cours extrêmes		Résultats	Dividendes
1913	18	865	710	—	32
1926	100	1.850	1.012	+30.944.742	55
1927	100	2.025	1.200	+35.396.427	60
1928	115	3.725	1.980	+40.532.368	65
1929	150	4.800	3.075	+54.830.068	75
1930	175	3.830	2.320	+66.469.404	90
1931	175	2.975	1.805	+72.640.027	95 (3)

Conseil d'Administration : MM. Albert Petsche, Président; Jacques Level, Vice-Président; Jacques Barnaud, Barthélémy Bouvier, Baron Georges Brincard, Lucien Bungener, William d'Eichtal, Gustave Hentsch, Olivier Law de Lauriston de Boubers, Georges Lenoir, Ernest Mercier, J. Siegler, E. Hannotin, Administrateurs.

Cotation. — Actions de capital n° 240.001 à 526.000 : Paris, Marché Officiel au comptant et à terme.

Actions de Capital N° 526.001 à 626.000 au comptant seulement.

Actions de jouissance N° 1 à 240.000 : Paris, Marché Officiel au comptant; Lyon; Lille.

Obligations : Paris, Marché Officiel au comptant; Lyon.

Parts et Actions « P » : non cotées.

Energie Electrique du Nord de la France

L'*Energie Electrique du Nord de la France* a été fondée à Lille en 1907 au capital de 1 million ½, porté d'ailleurs immédiatement à 4 millions ½. Actuellement le capital de la Société atteint 118.750.000 francs divisé en 475.000 actions de 250 francs, dont 25.000 actions « B » à vote plural. Il a été attribué à la constitution de la Société 1.200 actions d'apport aux apporteurs. Quant aux 2.000 parts de fondateurs qui existaient au début de la Société elles ont été rachetées et annulées en 1913.

La dette obligataire est portée au bilan au 31 décembre 1930, pour 24.634.500 francs. Depuis, la Société a procédé à l'émission d'un emprunt de 32 millions du type 4 ½ % destiné en partie à rembourser les obligations 7 % encore en circulation.

Les bénéfices de l'*Energie Electrique du Nord de la France* ont permis de distribuer au cours des dix dernières années des dividendes croissants. Mais en 1930 le Conseil d'Administration, bien que le nombre des kwh produits ait atteint 293.420.018 contre 284.453.823 en 1929 a maintenu la répartition à son chiffre antérieur. Cette mesure s'explique, précise le rapport, par la persistance de la crise économique compliquée en outre dans la région du Nord par la multiplicité des grèves. A ce sujet, le rapport observe que si les grèves n'avaient pas été si importantes la production aurait facilement pu atteindre 300 millions de kwh. D'autre part, la Société qui en cours d'exercice a mis en service deux groupes nouveaux de 30.000 kwh poursuit les travaux de modernisation de l'usine de Commines.

Années	Capital (1)	Cours extrêmes		Résultats	Dividendes
1913	10	388	350	—	15
1926	90	369	303	+14.769.833	35
1927	95	554	350	+14.935.641	35
1928	95	1.450	665	+16.160.187	37,50
1929	118	1.360	995	+21.275.751	40
1930	118	1.294	861	+23.069.376	40
1931	118	1.040	545	(2)	36 (3)

Conseil d'Administration : MM. Henri Buhot, Président honoraire; Alexandre Giros, Président et Administrateur Délégué; Edouard Tissot, Vice-Président; Emile Pontzen, Administrateur-Délégué; Amédée Alby, Rodolphe Bindschelder, Henry Cahen, Francisco de A. Cambo y Battle, Auguste Duplan, Alfred Jourdanne, Louis Lorin, Louis Lion, Gaston de la Mathe, Raoul Richard, Maximilien Ryndzunsky, Paul Trystram, Ernest Weyl, Administrateurs.

Cotation. — Actions « A » : Paris Marché Officiel au comptant et à terme; Lille.

Actions « B », non cotées.

Obligations Paris, Marché Officiel au comptant; Lille.

Havraise d'Energie Electrique

La Société a été fondée en 1889 au capital de 200.000 francs pour exploiter la concession d'éclairage électrique de la ville du Havre. Jusqu'en 1909, la Société a limité son activité à l'objet qu'elle s'était fixé; mais, depuis cette date, elle s'est employée avec succès à étendre son rayon d'action, soit en concluant des contrats de fourniture avec d'autres concessionnaires, soit en créant des réseaux de distribution.

Le capital a été augmenté parallèlement au développement de la Société pour atteindre en 1930 son chiffre actuel de 75 millions, sur lesquels 12.575.000 francs ont été remboursés. Il est divisé en 300.000 actions de 250 francs, dont 24.000, les actions « B », sont à vote plural.

Il n'existe ni actions d'apport, ni parts de fondateur.

Les résultats obtenus par la Compagnie au cours des dix dernières années sont en progrès constants. C'est ainsi que de 1922 à 1931, le nombre des abonnés est passé de 21.376 à 62.626 tandis que la production s'élevait de 43 millions 558.320 kwh à 90.289.012 kwh. D'autre

(1) En millions de francs.
(2) Chiffres non encore publiés.

(1) En millions de francs.

(1) En millions de francs.
(2) Chiffre non encore publié.
(3) Dividende annoncé.

part, les deux centrales thermiques établies à Yainville et au Havre ont été améliorées d'année en année. Le rapport de l'exercice 1931 précise à ce sujet qu'une chaufferie à haute pression destinée à alimenter deux groupes de turbo-alternateurs de 15.000 kw a été achevée à Yainville au cours de l'exercice. A l'usine du Havre, un groupe de 15.000 kw, mis en service en 1930, a été doublé par un second groupe de même puissance en 1931.

Les bénéfices, sans cesse en augmentation depuis de longues années, se sont présentés, pour l'exercice 1931, en légère diminution à 19.007.000 francs contre 21.885.701 fr. en 1930. Par suite de la crise, les ventes de courant ont accusé une infériorité de 0,8 % sur celles de 1930.

Au bilan au 31 décembre 1931, les immobilisations portées pour 127 millions 1/2, après 31 millions d'amortissements, ont pour contrepartie 71.317.912 fr. de réserves diverses. La trésorerie est à l'aise; en effet, la Société dispose de 31 millions en caisse, en banque et de débiteurs divers pour faire face à 19 millions de créditeurs divers.

Années	Capital (1)	Cours extrêmes (2)		Résultats	Divid. (2)
—	—	—		—	—
1913	9	626	572	»	28 »
1926	45	776	575	+10.048.485	47 50
1927	51	920	636	+11.289.347	50 »
1928	57	1.385	895	+13.193.731	52 50
1929	57	1.670	1.300	+14.915.623	55 »
1930	75	1.593	1.325	+21.885.701	65 »
1931	75	1.690	1.026	+19.007.000	65 »

Conseil d'administration: MM. Marius OTTO, Président et Administrateur-Délégué; André POSTEL-VINAY, Vice-Président et Administrateur-Délégué; Louis TISSIER, René GODET, Jean MILDÉ, Administrateurs.

Cotation. — Actions de capital et de jouissance : Paris, Marché Officiel au comptant.

Obligations 4 % et 6 %: Paris, Marché Officiel au comptant.

Pyrénéenne d'énergie électrique

La *Société Pyrénéenne d'Energie Electrique* a été fondée en 1907. Le capital, à l'origine de 6.500.000 fr., a peu varié jusqu'en 1920 où il a été porté à 20 millions. Depuis il a été augmenté à plusieurs reprises pour atteindre en 1929 son chiffre actuel de 40.446.000 fr. Il est divisé en actions de 500 fr. dont 20.000 dites actions « B » bénéficient d'un droit de vote plural. Il a été attribué 19.892 actions en représentation d'apports. D'autre part, il existe 4.000 parts, divisées en dixièmes qui ont droit à 25 % des superbénéfices. La dette obligataire et les bons 6 1/2 % figuraient au bilan au 31 décembre 1930 pour une cinquantaine de millions.

La *Pyrénéenne d'Energie Electrique* exploite directement. Le rapport publié pour l'exercice 1930 précise que les réseaux de la Société situés dans les départements du Tarn, de l'Aveyron, du Tarn-et-Garonne, du Gers, de l'Aude et du Lot-et-Garonne desservaient 740 localités. Par l'intermédiaire de ses filiales, la Société étend en outre son action à Toulouse, à Sète et à Tarbes.

Le réseau desservi par la *Pyrénéenne d'Energie* est alimenté par diverses usines hydrauliques dont la plus importante celle d'Orlu, dispose de cinq groupes électrogènes de 3.500 Hp chacun. Par suite d'un accord avec la Compagnie d'Electricité Industrielle, la *Pyrénéenne* dispose de la moitié de la capacité du lac d'Oo, ce qui lui permet de régulariser sa production. Enfin en 1930, de concert avec les Forces Motrices de l'Agoût, la *Pyrénéenne d'Energie* a entrepris la construction de l'usine de Vintrou qui fonctionnera sous une chute de 30.000 Hp.

Années	Capital (1)	Cours extrêmes		Résultats	Dividendes
—	—	—		—	—
1921	12	535	453	+1.044.252	35 »
1926	30	880	650	+3.503.265	47 50
1927	35	1.860	790	+4.183.388	50 »
1928	40	3.250	1.679	+6.862.453	70 »
1929	40	3.940	2.300	+6.913.930	75 »
1930	40	3.070	1.810	+7.247.376	75 »
1931	40	2.375	1.475	(3)	(3)

Conseil d'administration: Baron Amédée REILLE, Président; MM. GIROD DE L'AIN, Vice-Président; Georges MOULUN Administrateur-Directeur; N. RENÉ-BAZIN, G. LACRETELLE. Baron Xavier REILLE, Marquis de SOLAGES, Jules TAXIER, Joseph VADON, R. FOURNIER-SARLOVÈZE, J. KELLER, Louis BAUDON DE MONY, Administrateurs.

Cotation. — Actions « A »; Paris, Marché Officiel au comptant; Toulouse.

Actions « B », non cotées.

Obligations: Paris, Marché Officiel au comptant; Toulouse; Lyon.

Parts: Paris, Marché Officiel au comptant; Toulouse.

(1) En millions de francs.
(2) Actions de capital.
(3) Chiffres non encore publiés.

Forces motrices de la Vienne

La *Société des Forces Motrices de la Vienne* a été constituée à la veille de la guerre, en 1914, au capital de 2.600.000 francs. A partir de 1919, où le capital fut porté à 6 millions, la Société put développer son activité qui a nécessité des augmentations successives du capital; la dernière, réalisée l'année dernière, l'a porté de 48.625.000 à son chiffre actuel de 70 millions. En juin 1930, la Société avait réduit son capital de 51 millions à 48.625.000 francs par la suppression des actions à vote plural. Actuellement il n'existe plus que des actions ordinaires de 250 francs, dont 6.400 ont été attribuées à des apporteurs. Les 2.880 parts de fondateur, divisées en dixièmes, ont droit à 25 % des superbénéfices. Au bilan au 31 décembre, la dette obligataire figurait pour 98.700.000 fr.

La *Société des Forces Motrices de la Vienne* ne s'est développée que depuis l'année 1921, année où fut mise en marche sa première usine importante, à l'Isle-Jourdain, d'une puissance de 10.000 CV. Dès lors transformée, la Société a poursuivi activement son développement en équipant en 1927 l'usine de Chardes, d'une puissance de 7.000 CV et en 1929, celle de Jousseau, d'une force de 8.000 CV. Simultanément les petites usines des années de guerre étaient modernisées. La Société, en outre, a entrepris l'équipement des chutes du Taurion, mettant en marche l'usine de Saint-Marc (18.000 CV) et celle de Châtelain (12.000 CV), la première dès octobre 1930.

Le réseau de distribution s'étend sur les départements de la Vienne, des Deux-Sèvres, de la Vendée et des Charente et Charente-Inférieure. Par des participations, portées au bilan au 31 décembre 1930, pour 24 millions en chiffres ronds, la Société s'est assurée des intérêts dans des entreprises susceptibles de la compléter à l'avenir.

Les comptes de l'exercice 1931 qui seront présentés à la prochaine assemblée font état d'un total de recettes de 34.821.160 francs contre 31.628.199 francs en 1930. Néanmoins, le Conseil proposera de ramener le dividende de 18 % à 16 %, ce qui permettra de reporter à nouveau 2.716.146 francs contre 515.860 francs en 1930. Cette réduction et l'importance du report à nouveau constituent de la part du Conseil des mesures de prudence, qui trouvent leur raison d'être dans les circonstances économiques actuelles.

Années	Capital (1)	Cours extrêmes		Résultats	Dividendes
—	—	—		—	—
1926	35	400	285	+ 6.380.836	30 »
1927	46	870	300	+ 6.760.184	30 »
1928	51	950	740	+ 7.710.399	30 »
1929	51	1.290	785	+ 9.975.751	37 50
1930	51	1.195	965	+12.436.472	45 »
1931	70	1.100	660	(2)	40 (3)

Conseil d'administration : MM. Ernest DE MARCHÉNA, Président; E. BARTH, A. BECQ, M. BOULLIER, J. CHUARD, P. DELORE, H. ERNAULT, M. FRANCK, E. GEOFFROY, Henry GRANDET, A. DE MARCHÉNA, E. MAROT, J. PARAF, Pierre TAITTINGER, L. VERDIER-DAVIOUD, Administrateurs.

Cotation. — Actions « O »: Paris, Marché Officiel au comptant.

Parts et dixièmes de parts: Paris, Marché Officiel au comptant.

Obligations: Paris, Marché Officiel au comptant.

L'énergie industrielle

L'*Energie Industrielle*, fondée en 1906 au capital de 3 millions, a vu ce dernier augmenter régulièrement jusqu'à son chiffre actuel de 156.500.000 francs. Il est divisé en actions de 100 francs, dont 71.500, dites actions « B », bénéficient d'un droit de vote plural. Il n'existe pas de parts de fondateur.

Ces accroissement successifs du capital s'expliquent par la politique d'absorptions de la Société qui, d'année en année, a étendu ses réseaux ou augmenté le nombre et l'importance de ses participations. L'*Energie Industrielle* est ainsi parvenue à posséder ou à contrôler un nombre important de réseaux disséminés dans toute la France, à Madagascar et à l'étranger, notamment à Salonique et à Constantinople. Le rapport publié pour l'exercice 1931 précise que les lignes haute et basse tension représentaient pour l'ensemble du groupe une longueur total de 36.500 kilomètres au 31 décembre 1931. A la même date, le nombre des abonnés divers s'élevait à 845.000 et l'énergie électrique distribuée dépassait 700 millions de kwh.

La méthode suivie par la Société se traduit au bilan par une augmentation considérable du portefeuille titres qui est passé de 6.646.739 fr. en 1920 à 437.704.417 francs au 31 décembre 1931. Pendant ce même laps de temps les usines, immeubles et réseaux s'accroissaient un

(1) En millions de francs.
(2) Chiffre non encore publié.
(3) Dividende annoncé.

peu moins vite de 22 millions 1/2 en chiffres ronds à 288.452.611 francs. De son côté, la dette obligataire passait de 19 millions en 1920 à 261 en 1931. Quant aux bénéfices, ils s'inscrivaient à 27.623.250 fr. en 1931 contre 1.838.579 francs en 1920.

A l'issue de l'assemblée générale, qui s'est tenue récemment, le Président de la Société a déclaré que cette dernière allait s'efforcer de constituer une espèce de tutelle générale englobant les divers réseaux affiliés. De cette façon, l'*Energie Industrielle* pourra distribuer à certaines Sociétés l'excédent des autres et aura la possibilité d'établir des lignes de transport de très grande puissance.

Années	Capital (1)	Cours extrêmes		Résultats	Dividendes
—	—	—		—	—
1913	5	109	75	»	5
1926	99	156	113	+ 8.287.666	10
1927	105	200	130	+13.917.141	12
1928	109	527	190	+17.819.623	14
1929	137	695	469	+21.253.557	15
1930	137	510	381	+26.943.278	16
1931	156	452	201	+27.623.250	16

Conseil d'administration : MM. Pierre DURAND, Président; R. DE CHARBONNIÈRE, BARTHÉLÉMY, E. DURAND, Louis DURAND, Général MORDACQ, A. PALLIEZ, F. SARRADE, A. STOCKHAMMER, A. SIAUME, D. AMIRA, Administrateurs.

Cotation. — Actions « A »: Paris, Marché Officiel au comptant; Lyon.

Actions « B » non cotées.

Obligation: Paris, Marché Officiel au comptant; Lyon.

Energie électrique du Littoral méditerranéen

Constituée en 1900 au capital de 4 millions de francs, l'*Energie Electrique du Littoral Méditerranéen* a pour objet toutes opérations se rattachant à la production et à la distribution de l'énergie électrique plus spécialement dans la région Sud-Est de la France. Fidèle au programme qu'elle s'était tracée dès le début, la Société a entrepris l'exploitation de nombreuses centrales hydro-électriques ou thermiques établies le long du littoral ou dans les régions alpines et a pris également des participations importantes dans des usines établies sur des points avoisinants. Un réseau de transport et de distribution de 5.725 kilomètres s'étend sur les départements des Alpes-Maritimes, du Var, des Bouches-du-Rhône, des Basses-Alpes, des Hautes-Alpes et de Vaucluse. En outre, par l'intermédiaire de diverses Compagnies, la Société vend du courant dans les départements de l'Hérault, du Gard, de l'Ardèche et de la Drôme.

Le rapport publié pour l'exercice 1930 signale les importantes opérations financières réalisées pendant l'année et qui ont permis à la Société de développer son rayon d'action en prenant des participations dans la Société du Gaz et d'Electricité de Nice, la Société des Forces Motrices de la Durance, le Sud Electrique, la Société d'Eclairage Electrique de Cannes.

L'extension de l'activité de la Société a provoqué un accroissement du capital qui s'élève actuellement à 400 millions, divisé en 740.000 actions « A » de 500 fr. et 300.000 actions « B » de 100 fr. à vote plural. Il n'existe pas de parts de fondateur. Quant à la dette obligataire, elle était portée au dernier bilan (31 décembre 1930) pour 507.835.999 francs. Les résultats ont proportionnellement progressé plus vite que le capital. En 1913, pour un capital de 38 millions, les bénéfices s'étaient élevés à 2.117.061 fr.; en 1930, pour un capital dix fois plus grand (379.500.000 fr.) les bénéfices ont atteint 45.274.875 fr.; c'est-à-dire qu'ils ont été presque vingt fois plus considérables.

Années	Capital (1)	Cours extrêmes		Résultats	Dividendes
—	—	—		—	—
1913	38	450	385	+ 2.117.061	20
1926	175	550	427	+18.797.687	45
1927	300	880	470	+31.645.999	45
1928	330	1.400	830	+35.088.836	50
1929	330	1.645.	1.225	+41.227.597	55
1930	379	1.585	1.050	+45.274.815	55
1931	400	1.350	850	(2)	55 (3)

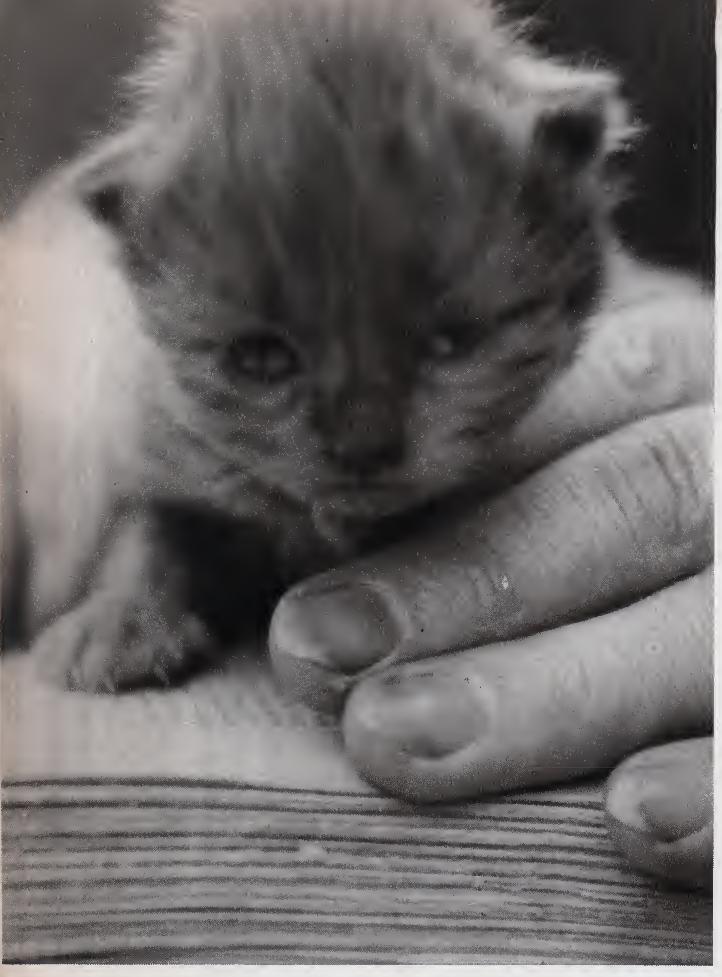
Conseil d'administration: MM. Gabriel CORDIER, Président; A. POSTEL-VINAY, Vice-Président; Ernest CORDIER, Gabriel TARRADE, Administrateurs-Délégués; Ch. AUBERT, E. BOUCHARD, H. BOUCHAYER, Henry CAHEN, Comte Albert GAUTIER-VIGNAL, L. GOURY DU ROSLAN, H. GRUEBLER, R. HECKER, H. JÉQUIER, J. LEVEL, Jean-Baptiste MANGIAPAN, J. PARMENTIER, A. PETSCHE, Ch. REBUFFEL, P. THIERRY, Administrateurs.

Cotation. — Actions « A »: Paris, Marché Officiel à terme et au comptant; Marseille.

Actions « B », non cotées.

Obligations: Paris, Marché Officiel au comptant; Marseille.

(1) En millions de francs.
(2) Chiffre non encore publié.
(3) Dividende annoncé.


Photo Jibé

CHRONIQUES DU MOIS

LES LETTRES

Le nouveau roman de Pierre Benoît : « L'Ile Verte »

Les héros véritables de ce livre ne sont ni Etienne, ni Andrée Ruiz, ni le riche Bernard, ni la pauvre Isabelle morte, mais les oiseaux. Après soixante ans passés, ils tournent encore au-dessus de l'Ile Verte.
(Pierre Benoit, *L'Ile Verte.*)

Ce chef-d'œuvre, l'*Ile Verte*, cette « prodigieuse Iliade animale », le voyageur, désormais, en évoquera toujours les pages, quand, descendant la Gironde majestueuse, il verra, en face de Blaye, au milieu des eaux jaunes du fleuve, une mince bande de sable, un sol empli d'une silencieuse torpeur, auquel Pierre Benoit confère — bien plus qu'un prestige polynésien — l'émouvante beauté d'une terre où se déroule le plus poignant poème de la vie et de l'eau.

Comme un voilier, gonflé de vent et ravi par les flots, accélère peu à peu sa vitesse et se livre au courant, sûr de son pilote qui le mène inflexiblement vers l'Océan lointain, au-delà d'un immense estuaire, l'*Ile Verte*, dont le ton s'élève sans cesse, s'emplit d'un souffle large, de chapitre en chapitre plus ferme, plus douloureux, plus prenant, pour finir, en un « à pic » vertigineux, par les pages les plus frémissantes que je sache, dominées par une épique fatalité.

⁂

Dans la partie nord de l'île — proue de vaisseau exposée au choc des vents, à la rage des flots — Pierre Benoit installe la famille Ruiz, en une maison, sorte de « chambre de veille à l'avant d'un paquebot ». Ces Ruiz — Juifs originaires d'Espagne, convertis au catholicisme et fixés à Bordeaux — ont quitté leur paisible magasin de taxidermie (l'art délicat de la taxidermie est parfois désigné sous le nom d'empaillage) de la rue Saint-Rémi pour se fixer à l'Ile Verte.

Pour qu'Etienne Ruiz, sa fille Isabelle, sa cousine Andrée — sans oublier le commis Bernard Beyrie — décident ainsi d'abandonner les parages paisibles de la rue Sainte-Catherine pour le désert triste d'une île fouettée par la tempête, il n'est pas besoin d'événements.

L'unité du roman de Pierre Benoit est faite d'une lucide simplicité; les puissances contraires qui se débattent dans les êtres les font agir, les poussent. Le romancier n'intervient plus. Ses personnages, à peine sortis de lui-même, vivent d'une vie à eux, le contraignent « à épouser toutes leurs passions, à pleurer, à souffrir, à aimer avec eux »...

Etienne? Petit-fils de Narcisse Ruiz, lui-même disciple de Réaumur, correspondant de Linné, de Daubenton, de Buffon, et fils de Samuel, taxidermiste rue Saint-Rémi. Un brave homme, mais une âme dévorée d'ardeur mystique, passant des heures entières en contemplation devant « le fragile corps inanimé d'une barge rousse ou d'un stercoraire parce qu'il savait que leur humeur aventureuse les entraîne plus loin que le Groenland et les Ferroë ».

Avec cet art balzacien de l'analyse, que l'on évoqua à propos de *Mademoiselle de La Ferté,* Pierre Benoit marque et « détermine » chacun de ses personnages. Plus que tout autre membre de la famille Ruiz, Etienne est plein de sang juif. Il est à la fois chimérique, enthousiaste, orgueilleux, humble, en proie à cet « éternel et lugubre balancement qui, depuis l'origine des âges, fait osciller Israël, comme un pendule neurasthénique, entre le fumier de Job et la pourpre de Salomon. »

De son mariage avec Rose Alvear, morte jeune encore, il avait eu une fille, Isabelle. Pauvre Isabelle, jolie, intelligente, distante, autoritaire, qui, le soir, à l'Ile Verte, au milieu des appels tristes des oiseaux nocturnes et de la « litanie régulière et désolée de la pluie », pleurait, avec des plaintes étouffées entre ses draps collés par l'humidité... Pauvre Isabelle, si fragile, à qui manqua une tendresse chaude, qui mourut seule, à Arcachon, rongée de tuberculose...

Une autre femme dans l'île : Andrée Ruiz, cousine d'Etienne, de vingt ans plus jeune que lui, orpheline et jolie. Fille de cet étonnant Ferdinand Ruiz qui, munitionnaire des armées, riche de sept millions en 1823, officier de la Légion d'honneur, épousait Marie-Thérèse de Manerville — et quelques années plus tard, acculé à la banqueroute, se suicidait — Andrée est un de ces êtres comme Pierre Benoit sait en faire naître, pétri de contrastes et qui gaspille sa beauté, sa jeunesse sans être même guidée par « l'amour du prochain ou le goût du sacrifice », un de ces êtres tellement faits de vie que le romancier lui-même demeure étonné devant l'énigme qu'elle constitue. Il le reconnaît, en des lignes où on sent une émotion à peine dissimulée : « Votre Andrée Ruiz, ne manquera-t-on pas de m'objecter, vous auriez pu vous arranger pour la faire un peu plus vraisemblable... Où êtes-vous allé chercher ces trésors de persévérance, de dissimulation, de dévouement prodigués dans un but aussi médiocre que la possession d'une fortune qui va chaque jour diminuant?... » Hélas! je m'en rends compte. Mais quelque chose me murmure que la marque véritable de la vie, c'est justement la contradiction. Par bien des points, Andrée Ruiz peut me demeurer à moi-même mystérieuse. Et puis après ? Comment songerais-je à leur en vouloir? Il est des créatures de chair et de sang auprès de qui j'ai vécu et dont j'avais en mains tous les atouts pour surprendre le secret si elles en avaient un... Il me semble, en définitive, les avoir encore plus mal comprises et connues que cette jeune fille solitaire et taciturne, qui elle, au moins possède l'excuse de n'avoir sans doute jamais existé. »

Auprès des trois Ruiz, un autre personnage, Bernard Beyrie. Le nom, déjà, indique qu'il s'agit d'un Bordelais pur sang. Pierre Benoit choisit ses noms avec un art savant, avec l'art de celui qui sait comment on donne la vie.

Ce Beyrie, commis chez Etienne Ruiz, travaille avec acharnement, s'initie à la taxidermie, ménage son patron qu'il couvre adroitement de louanges avec le « minimum de bassesse, prépare un doctorat ès sciences et songe à son avenir. Il est ambitieux, dissimulé, malin. »

Pierre Benoit connaît à merveille l'âme bordelaise. Dans le magasin de la rue Saint-Rémi nous avons, déjà, entrevu un client de passage « un de ces petits gandins des Chartrons, qu'on ne peut plus tenir les années où la récolte du vin est bonne » (toute une vérité girondine en une ligne). C'est avec une volonté exempte de paradoxe qu'en face de Ruiz — Juif d'origine — qu'il peint mystique et désintéressé, il dresse Beyrie, Bordelais, ex-boursier du lycée, pétri de petitesses et d'ingratitude.

Entre Etienne Ruiz, Andrée, Isabelle, Beyrie, le drame va se jouer. Quatre personnages. Pas un de plus.

⁂

Si. L'Ile Verte. Tout vient d'elle. Sous son ciel qui donne une sensation « d'on ne sait quand, d'on ne sait où », en cet univers singulier à la « morne lumière transie », les passions se développent, s'exaspèrent.

En cette Erromango girondine — où ne réussirait pas davantage l'élevage du mouton que dans sa « sombre sœur des antipodes » — sur cette terre qui, il y a un siècle et demi, n'était représentée sur les cartes que par cette mention : *grand banc de sable et de vase qui change souvent d'emplacement et de figure,* la mort et la folie vont frapper.

Etienne Ruiz, à 55 ans, décide de s'installer à l'Ile Verte, y fait construire une maison. Etrange? Non. Logique. Ses « sombres ardeurs » et ses « généreuses aberrations » devaient le conduire en une pareille terre. Le taxidermiste de la rue Saint-Rémi est emporté par une passion mystique : ses oiseaux, ses chers oiseaux, il va enfin les voir vivants, les toucher, les aimer. Quand Isabelle et Andrée le rejoignent en son île, un jour où la pluie et le vent font rage, elles ne le rencontrent pas, le cherchent...

« — Le voici, dit Mlle Ruiz. » Elle désignait la

Lire, dans notre prochain numéro, une étude de M. Robert Kemp sur *Les hommes*

pointe de l'île. Isabelle, bouleversée, aperçut son père. Accroupi au bout d'une étroite langue de sable sans souci de la pluie, du vent, des flots qui déferlaient de tous côtés, il avait près de lui une manne d'osier où il puisait. Il jetait à manger à une volée d'oiseaux qui se bousculaient avec de stridentes clameurs... Il y en avait de très gros et de tout petits; des effrontés et des pusillanimes, des blancs, des noirs, des roux; des palmipèdes et des échassiers; des plongeurs et des coureurs de grève... Il composaient à Etienne Ruiz une fantastique auréole... »

Désormais Etienne Ruiz ne vit plus que pour ses amis des airs et des eaux; le labbe cataracte, le pétrel glacial, le fou de Bassan, l'échasse à manteau noir, autant d'oiseaux rares recueillis par lui et soignés avec amour. Ces spécimens recherchés que le musée de Bordeaux, le Jardin du Grand Rond, de Toulouse, le musée de Bayonne, paieraient fort cher, il refuse de s'en séparer. Le jour, il est au milieu de son extraordinaire parc; il y demeure une partie de la nuit; « il n'eût manqué pour rien au monde un lever de lune au-dessus du fleuve, à cause du tumulte singulier que déclenche l'apparition de cette lumière jaune parmi le petit peuple invisible qui navigue au milieu des roseaux. » Un jour, le président de la Société Linnéenne de Bordeaux, le directeur du Muséum et le doyen de la Faculté des Sciences vinrent à l'Ile Verte et furent stupéfaits de trouver dans la colonie de Ruiz la présence d'espèces aussi rares que le goéland de Sabine ou le grèbe à col noir. Mais surtout, ce qui les émerveilla ce fut la fascination exercée par Etienne sur les oiseaux les plus sauvages. On lui demanda comment il avait fait. Et lui de répondre : « A vrai dire, je ne sais pas. Je crois qu'il m'a suffi de les aimer. »

Cet amour généreux et fou, cet amour farouchement exclusif (même son tendre sentiment pour Andrée s'efface devant sa passion pour les oiseaux) est générateur de désastres. La terrible Ile Verte a tué Isabelle; Beyrie — après avoir été l'amant d'Andrée — abandonne la famille Ruiz et, docteur ès sciences, passe avec armes et bagage scientifique, chez Cameleyre (encore un nom admirablement choisi), le taxidermiste concurrent, de la rue Porte-Dijeaux, avec lequel il s'associe, en épousant la sœur de son associé.

Andrée, trahie, se fait un jour une piqûre en préparant un goéland à tête noire mort dans la volière. Elle sucombe, avant l'arrivée du médecin, dans d'épouvantables souffrances...

Quant à Ruiz, il demeura deux ans encore dans l'île, seul. Il faisait alors penser, environné de milliers d'oiseaux dociles, aux héros de ces contes qui ont signé un pacte avec le diable.

Un dimanche, des enfants qui avaient capturé une mouette infirme, lui scièrent le cou sous les yeux d'Etienne.

Lui se tordait les bras, pleurait, suppliait. Eux de rire. Alors, d'un coup de fusil, il en tua un.

On vint l'arrêter, on l'emmena. Il faudrait citer toute cette fin :

« Du fin fond de l'estuaire de l'Océan, des marais, des quatre coins de l'horizon » surgit un déluge d'oiseaux en furie. Avec acharnement, ils se ruaient sur la barque. Les mariniers, les policiers massés autour du fou multipliaient les moulinets de leurs espars et de leurs matraques. « Il en venait d'autres, d'autres sans cesse... Et c'était une vision à faire frémir que ces milliers d'yeux de braise, de cous aux plumes boursouflées de fureur, le bec ouvert sur le trou de tous ces affreux gosiers noirs. »

⁂

Ce roman si émouvant et si riche est écrit en une langue merveilleusement adaptée. D'une netteté volontairement dépouillée au début, comme « naturalisée » pour parler le langage taxidermiquel, elle se fait large, souriante, émue... L'Ile Verte inspire à Pierre Benoît des lignes égales aux plus illustres passages de Châteaubriand.

« La lumière filtrait, égale, du ciel uniformément gris. On n'entendait d'autre bruit que celui des coups de fusil espacés, le bourdonnement des flots, les aigres piaillements des hirondelles de mer... »

Et cette peinture du désarroi tragique d'Etienne Ruiz quand Andrée, brutalement, lui apprend que depuis un an et demi, Bernard Beyrie est son amant :

« Etienne Ruiz ne dit rien. Il eut un léger soubresaut ainsi qu'en ont précisément les oiseaux blessés à mort. Ses mains, de façon convulsive, se tendirent vers sa cousine pour retomber presque tout de suite le long de son corps... »

Avec quelle pudeur, de quelle manière délicate, nous est suggérée, longtemps avant la révélation d'Andrée, son aventure avec Beyrie! En revenant tous deux d'Arcachon, après la mort d'Isabelle, ils s'arrêtent, pour dîner dans un hôtel de Pessac. Il pleut à torrents. La nuit est venue. Alors Beyrie « d'une voix que son audace rendait un peu tremblante :

« — Ne serait-il pas préférable de coucher ici ?

« — Soit! dit-elle. »

Parfois le romancier se laisse aller à sourire : un trait d'imperceptible humour frissonne. Etienne Ruiz, après une tirade d'amour pour ses « mignons », ses « adorés » oiseaux, dit : « Je ne les ai pas encore embrassés aujourd'hui » — comme une mère racinienne séparée de son fils. La phrase est amenée avec un tel bonheur qu'elle n'illustre que mieux la misérable folie du pauvre homme.

Il faut lire comment le père Ruiz, en racontant à Andrée qu'il a vu à l'étalage de son rival Cameleyre un harle « monté » — hérésie! — avec des yeux rouge vif (le détail est choisi et présenté avec un art bien rare) lui révèle du même coup, sans qu'il s'en doute, la trahison de Bernard. Et la mort d'Isabelle, la mort d'Andrée, les querelles âpres de Ruiz autour de son lambeau de terre, la fin vibrante de coups d'ailes, autant de pages emplies des dons les plus exceptionnels.

Tout ce tragique issu et de ce sol et de ce ciel et de cette eau, Isabelle et Andrée l'ont si bien senti qu'au delà même de la mort elles redoutent l'Ile Verte et qu'elles veulent reposer pour toujours l'une au cimetière d'Arcachon, l'autre au cimetière de la Sauve.

Mais ni l'une ni l'autre n'a compris, peut-être, qu'un destin implacable — et qui donne à l'ouvrage une grandeur singulière — frappait leur pitoyable famille. Quel crime a-t-elle donc commis, la pauvre Isabelle? Quel, l'orgueilleuse Andrée? Quel, le triste et terrible maniaque ? Ils sont loin de faire figure d'Atrides girondins... Aussi bien, ce n'est pas une aveugle fatalité qui les châtie; ce ne sont pas les Furies d'Oreste qui s'acharnent sur ce malheureux Ruiz... C'est le cruel dieu des Juifs; c'est sa droite terrible qui fait périr Isabelle, foudroie Andrée, fait sombrer Etienne dans la démence.

De cette puissance « biblique », rien ne saurait donner une idée plus complète que la description de l'inondation qui ravage l'Ile Verte, en février.

« Les vannes du ciel se rompirent — écrit Pierre Benoît — et l'Ile Verte fut submergée... La pluie tomba d'abord sans vaine profusion à une cadence égale, mesurée, impitoyable... Ce déluge ponctuel dura huit jours et huit nuits, sans le moindre signe de ralentissement, huit journées et huit nuits au bout desquelles, lentement, lui aussi, avec une régularité majestueuse, le fleuve se mit à monter. »

Relisez maintenant ces lignes de l'Ancien Testament : « Toutes les sources du grand abîme des eaux furent rompues et les cataractes du ciel furent ouvertes... Et les eaux crûrent et grossirent prodigieusement au-dessus de la terre... »

Semblable parallèle est bien émouvant : comme il s'élève, cet ouvrage où l'on sent passer l'ample souffle de la Genèse.

Manuel JACOB.

« La chose littéraire »

« Marie des Angoisses », par Marcel Prévost (Editions de France).

Puissance du spirituel... Une femme, une jeune veuve, est en train de se perdre. C'est-à-dire qu'elle exerce contre sa belle-mère — qui poussa le mari à la débauche, ou l'y aida — une vengeance affreuse. Elle la tient prisonnière; elle lui impose la présence et l'autorité d'un valet; et elle raffine jusqu'à faire croire que ce valet est son amant. La vieille paralytique est humiliée, méprisée; on la nourrit comme une bête... La vengeresse se damne... Son frère, prêtre, lui jette un appel... Par l'intermédiaire d'un ami d'enfance, il supplie la terrible petite veuve, — qui a rompu avec sa famille, par orgueil, parce qu'elle trouvait qu'on n'avait pas pensé assez à elle, quand le mari est mort de façon scandaleuse, mais uniquement à l'opinion du monde — de l'entendre. Et le messager n'a qu'à prononcer le nom de Satan pour que Marie s'évanouisse, d'abord, consente à le suivre ensuite... Que dit le frère? Que fait Marie?... Elle entre au couvent, sans doute.

Pour que cette histoire soit possible — et pathétique, comme elle l'est — il faut que Marie s'appelle Maria-de-la-Angustias (Marie des Angoisses); c'est une Espagnole, de sang ardent, mais de piété ancrée; et le frère est Ramon, un jésuite. Atmosphère exotique, si l'on peut dire... Les flambeaux et les cires de Notre-Dame del Pilar... Mais cette gaie et parfumée campagne de Gascogne où M. Marcel Prévost a placé son roman... Les dernières pages sont bien émouvantes!

« Mektoub », par Pierre Hamp (Flammarion)

Entre *La Laine*, dont chacun se souvient, et *Dieu est le plus grand* et *La mort de l'or* que nous attendons tous, *Mektoub*, dense, vivant, et fermement écrit comme chaque livre de Pierre Hamp, vient s'insérer dans l'édifice de « la peine des hommes ». Ce grand actif qu'est Pierre Hamp excelle à rendre tous les aspects de la vie, avec leur grandeur éclatante ou cachée, avec leur misère aussi. Malgré la diversité des pays et des gens qu'il décrit, son œuvre donne une étonnante impression d'unité. C'est par sa vigueur même qu'un livre de Pierre Hamp échappe à l'analyse, et raconter l'effort de René Blanseau et d'André Lesage ne donnerait qu'un bien faible idée de ce livre riche et simple qu'est *Mektoub*.

Une fois de plus l'écrivain se mue en professeur d'énergie, et *Mektoub* affirme la thèse de son auteur : la vie, même dure, vaut d'être vécue activement; il suffit de trouver les pays et les hommes dignes d'être fortement aimés.

« Le Monde sans âme », par Daniel-Rops (Plon).

On n'a pas besoin de vous révéler que M. Daniel-Rops est un de nos jeunes essayistes les plus ingénieux, et les plus solides! Les regards qu'il jette sur le monde actuel vont loin... Il a écrit *Notre inquiétude*, qui groupait en faisceaux toutes les raisons qu'ont les hommes d'aujourd'hui — ceux à qui un *demain* est promis; mais quel *demain?...* — d'être anxieux, de repousser les vérités vieillies, contredites par les faits, et de chercher des vérités économiques et surtout morales plus solides... Mais dans *Notre inquiétude*, il y avait une sorte de fierté voluptueuse et de délectation morose. *Le Monde sans âme* marque un sursaut de volonté. On s'est assez complu dans l'analyse. Il faut s'arracher à la torpeur empoisonnée, aux morphines du doute, aux âcres plaisirs de la critique. Voir le centre du mal; et imaginer une thérapeutique. Les thèmes que Duhamel, Valéry et vingt autres ont examinés — le machinisme, l'américanisme... — M. Daniel-Rops les remet sur chantier. Il va au delà de ce qui a été dit. Le monde s'enlise dans la satisfaction; il s'égare à la recherche du bien-être matériel. Il a perdu le sens du spirituel. Le moment est venu de songer à l'âme... Est-ce vers un religion définie que M. Daniel-Rops veut nous conduire ou nous ramener?... Non; ou pas encore... Mais il replace à leur plan les préoccupations métaphysiques. Il entrevoit même une métaphysique nouvelle, fondée sur les théories de l'atome. Il veut expliquer la vie... Livre minutieux, parfois difficile. Et prenant.

« Traduit de l'argot », par Francis Carco (Edit. de France).

Un beau livre, dense, vivant, coloré, où l'on retrouve la ferme simplicité, la saveur, le naturel inimitable du style de Carco. L'auteur de *Jésus-la-Caille* y campe vigoureusement quelques portraits d'hommes du « milieu ». « De pareils hommes sont dangereux, déchus, impardonnables, écrit-il... Pourtant je ne puis nier qu'il existe en ces individus quelque chose de farouche, de stoïque et d'intact qui les différencie du lâche troupeau des voleurs ordinaires, des escrocs, des filous. » Cette sympathie très sincère que de tels hommes lui inspirent, Carco la rend contagieuse. C'est qu'intacts, ils le sont vraiment, et qu'ils le restent même lorsque, comme Bob, le principal héros du livre, ils se « convertissent » à la police. Cette conversion procure à Francis Carco l'occasion d'esquisser un policier inoubliable, M. Paul, dont il sait rendre à merveille le caractère à la fois cauteleux et simple. M. Paul et ses aides, chasseurs salariés dans le maquis du « milieu », savent prendre pour ne pas effaroucher leurs proies, l'apparence des gars qu'ils ont mission d'appréhender. Toutes les aventures de Bob, de Fernand, de M. Paul et de tant d'autres, Carco les raconte avec ce sens de la vie dont il ne se départit jamais, dans une langue drue et forte qu'émaille çà et là un savoureux argot.

« L'âme du vin », par Maurice Constantin-Weyer (Rieder).

« Mon livre est un acte de contrition » écrit M. Constantin-Weyer au seuil de *L'âme du Vin*. En réalité, c'est plutôt un « Cantique des Cantiques »! D'une plume alerte et d'un cœur reconnaissant, M. Constantin-Weyer célèbre avec pertinence l'âme de nos vins de France, et leur esprit. Il égrène pour nous le chapelet de leurs noms sonores, de leurs couleurs

de pierres précieuses, de leurs parfums savants et subtils. Tous les crus lui sont prétexte à chanter la richesse si diverse de notre sol, à redire les savoureux proverbes du vin qui, si habilement se contredisent, voire à donner de judicieux conseils aux maîtresses de maison... Après ce recensement de tous nos vins pour nous les faire mieux connaître et rappeler toutes les raisons que nous avons de les aimer, M. Constantin-Weyer parle des variations que d'aucuns jouent sur le clavecin des saveurs, en les mélangeant, mais il se hâte de conclure : « Jouons de vieux airs français, très simples, sur l'harmonie du fromage et du vin. » C'est évidemment là d'excellente musique.

« Madame se meurt, Madame est morte », par Paul Reboux (Flammarion).

C'est un livre très « Paul Reboux » que *Madame se meurt, Madame est morte*, partant un livre plein d'un entrain endiablé, d'une fantaisie délicieuse, d'une verve tour à tour ironique et attendrie. L'histoire d'Henriette d'Angleterre, épouse de Monsieur, était par elle-même attachante. Pour mieux séduire le lecteur, Paul Reboux la transforme sans la dénaturer en un roman policier, où fourmillent les souvenirs historiques heureusement choisis et mille anecdotes souvent fort amusantes. Détective rétrospectif et ingénieux, Paul Reboux s'applique à prouver que Madame mourut empoisonnée; et cela par les soins du chevalier de Lorraine, le favori de Monsieur, personnage dont l'auteur fait admirablement ressortir le caractère ambigu. Cette thèse, pour n'avoir pas été la version officielle adoptée par la cour, grâce aux protestations énergiques du Grand Roy, nous paraît fort plausible. Elle procure à Paul Reboux l'occasion d'étaler devant nous une autopsie qui est un chef-d'œuvre d'humour macabre.

« La mort du fer », par S.-S. Held (Fayard).

L'auteur de ce roman a un « premier métier » : ingénieur, la littérature n'a jusqu'ici occupé que ses loisirs. Du monde technique et mécanique où se passe sa vie, il tire des sujets neufs qu'il traite d'une manière fantastique, évoquant à la fois Edgar Poe et Wells.

Dans ce premier ouvrage, M. Held a imaginé une maladie du métal, une sorte d'épidémie foudroyante qui s'attaque aux machines, aux usines du monde entier. Toute la substructure de notre civilisation industrielle est bientôt anéantie et ce cataclysme sans précédent entraîne des répercussions d'ordre social non moins graves. Certaines évocations atteignent une ampleur et une puissance telles que nous pouvons désormais compter sur M. Held pour prendre dans notre littérature contemporaine une place jusqu'aujourd'hui inoccupée.

« La Fiancée », par Marguerite Audoux (Flammarion).

Seize nouvelles... Seize pierres précieuses, d'un éclat doux et opalin, un peu voilées et laiteuses... Le style le plus coulant, le plus transparent. Une grande fraîcheur d'âme. Une grande tendresse humaine. La première nouvelle, dont le volume a pris le titre, est une des plus courtes. Une manière de chef-d'œuvre. Du Maupassant sans ironie... Une jeune fille, dans le train, en troisième classe — les compartiments rembourrés n'intéressent pas Marguerite Audoux — cause, tout un trajet, avec un couple de bons paysans qui vont marier leur fils, à Paris. Ils lui apportent des poules et des canards, pour la noce. Qui est la fiancée? Ils ne la connaissent pas. Si c'était elle, par hasard, qui leur aurait joué le tour de venir les chercher, sans rien dire ? Ah ! Une bru si gentille, qu'oh l'aimerait; qu'on la câlinerait... Douceur... Mais voici Paris... Ce n'est pas elle, la fiancée. Elle voit le fils partir avec ses vieux. « J'avais vingt ans et personne ne m'avait encore parlé d'amour... » Sept pages, parfaites... Et puis, les histoires du vieux ménage de Parisiens pauvres, qui vivent, à un sou près, dans un village, et ne savent rien de la terre et des arbres ; celle de Valserine, la fille du contrebandier... Des « andante » dans une pastorale.

« L'Eveil », par Ekaterina Darskaïa (Rieder).

Le sous-titre explique tout : « Chronique des jours pubères »... Ne vous effrayez pas !... Cette petite fille russe, Katia, n'est pas une petite fille malpropre... Les confidences qu'elle vous fera seront, si l'on veut « audacieuses » — où commence l'audace ? Sa ligne de départ s'est bien avancée depuis Mme de Ségur... — mais pas indécentes. Katia est presque chaste. Une petite servante l'a renseignée un peu tôt... Et ses révélations... horribles... ont tellement épouvanté l'enfant de huit ans qu'elle en a eu une crise cardiaque. Après quoi, elle a compris bien mieux tout ce qui se passait autour d'elle; et dans son cœur. Elle est plus sentimentale, au fond, que sensuelle. Elle résiste à des tentations auxquelles Claudine se laisserait glisser. Et quand les garçons sont un peu indiscrets, elle s'enfuit... A treize ans, elle est amoureuse. On veut la persuader que l'amour, tel que le peignent Tolstoï, ou Ivan Gontcharoff, n'existe pas dans la vie... Katia sent bien que ce n'est pas vrai. Elle est amoureuse de Serge, un joli adolescent, pas malin. Elle sait qu'il n'est pas malin. Elle l'aime tout de même. Quand ses rendez-vous — et nullement irrémédiables — avec lui font éclater la colère des parents, elle décide de s'enfuir... Nous saurons sans doute un jour ce qui lui arrive... Ce livre est un bon enseignement pour les pères et mères... Vous savez : — ils disent tous : « Ma fille? C'est une enfant... » Ils ne veulent pas croire à cette curiosité, à ces palpitations de la chair, à ces longues rêveries nocturnes qui sont, exactement, le *tout* des petites filles ; et des garçons.

« Revenez-y », par Paul Poiret (Gallimard).

Paul Poiret n'avait pas tout dit dans son précédent livre. Ne le regrettons pas, car cette lacune nous vaut un *Revenez-y* plein de réflexions, d'anecdotes amusantes, de mille détails savoureux. C'est toute l'histoire d'un temps que Poiret nous livre en écrivant sa vie mouvementée, et il faut souhaiter qu'il retrouve en vidant le tiroir encombré de sa mémoire, matière à un troisième livre. Le document humain, écrit avec autant de naturel et de désinvolture, ne peut nous lasser. *Revenez-y* contient aussi quelques lettres de femmes, pages arrachées aux archives sentimentales de Paul Poiret dont le ton, le style et la personnalité attachante qu'elles dévoilent, suffiraient à faire de ce livre un succès.

« Histoire du Maroc », par M. Coissac de Chavrebière (Payot).

La remarquable histoire des Stuarts de M. Coissac de Chavrebière a laissé dans tous les esprits un souvenir vivace. Avec son *Histoire du Maroc*, c'est véritablement une œuvre maîtresse qu'il nous donne aujourd'hui, une œuvre qui, si elle n'était précédée de travaux justement remarqués, suffirait à illustrer le nom de son auteur. Cette œuvre à la fois minutieuse et dense est le fruit de cinq années de patientes recherches, la somme de l'expérience non seulement d'un historien érudit mais aussi d'un homme qui, pour avoir séjourné longtemps au Maroc, nous parle avec pertinence de pays, de mœurs et de gens qu'il connaît.

M. Coissac de Chèvrebière, s'il compose une œuvre en tous points classique, ne suit pourtant pas à travers l'histoire du Maroc le même chemin que ses prédécesseurs en la matière. Considérant que « l'enfant est le père de l'homme », il accorde à l'histoire du Maroc avant l'Islam une place qui jamais ne lui avait été réservée jusqu'ici, et en lisant les pages qu'elle lui inspire, nul ne peut le regretter. Il s'applique ensuite à montrer comment vingt siècles de vie intérieure et d'échanges avec le dehors, loin de l'affaiblir, ont accentué le caractère propre du Maroc, et de l'Afrique du Nord en général, et ont rendu plus ineffaçables encore les traits de la race berbère. Etudiant le Maroc musulman, M. Coissac de Chavrebière constate qu'il a gardé la plupart de ses qualités originelles. Il souligne que s'il fit une place très large aux Arabes, il en fit une aussi aux milices chrétiennes, aux esclaves chrétiens, aux pirates, aux femmes déportées en masse dans les harems. Bien des artistes et des savants imprégnés de l'influence de Byzance, de la Grèce et de Rome, sont venus jusqu'à lui, apportant l'air du dehors.

L'influence européenne que le Maroc subit aujourd'hui si largement ne lui fera perdre aucune de ses particularités. Le Maroc est déjà tout entier dans son plus lointain passé; il veut entraîner tout ce passé dans sa marche vers l'avenir, et ne rien négliger de ce qui fit sa grandeur. Lorsqu'il retrace avec vigueur l'histoire contemporaine du Maroc, qu'il a montré le Makhzen aux prises avec l'Europe et décrit l'anarchie sous le règne d'Abd-el-Aziz, M. Coissac de Chavrebière campe la noble figure de Lyautey. Il expose dans ses grandes lignes sa méthode et son œuvre marocaine. Le tableau qu'il nous fait du Maroc d'alors et d'aujourd'hui nous mène aisément à la conclusion qui, avec l'affirmation de la grandeur du Maroc, est celle de son livre : « Le protectorat n'est ni un vain mot ni un artifice. »

« Les Allemands chez Léon Blum », par Hervé Lauwick (Nouvelle Sté d'éditions).

Le livre de M. Hervé Lauwick, *Les Allemands chez Léon Blum*, est fort amusant à lire, ce qui ne veut pas dire qu'il est un livre gai. M. Lauwick nous y raconte avec force détails savoureux la guerre de 1935-36, la future dernière... On prend les mêmes, on recommence, mais cette fois le front est un endroit calme où l'on cherche à s'embusquer, ce sont les civils qui « trinquent » et les récidivistes des tranchées trouvent que vraiment c'est bien leur tour. Sous le rire que provoque cette histoire retracée avec une imperturbable bonne humeur et une verve inlassable, perce une légère angoisse qui s'accuse tout au long du livre : cette nouvelle guerre est racontée avec un tel naturel qu'elle ne nous paraît pas tout à fait invraisemblable, et cela suffit à nous faire frémir. Et si l'auteur, à force de talent, nous fait sourire, nous le faisons comme lui, sans gaîté.

« La fin de la crise », par Daniel Crivelli (Edit. Bossard).

Parmi les innombrables écrits qu'a engendré la crise, il faut signaler un livre curieux et particulièrement attachant de M. Daniel Crivelli. C'est une œuvre probe et courageuse dont l'intérêt certain réside beaucoup plus dans le tableau sévère et minutieux qu'elle trace de notre époque troublée, que dans le but que lui assigne son auteur : réformer — réformer l'homme, et partant la société. Pour M. Crivelli, le mal est dans le cœur humain, et dans cette vie anarchique que nous menons dans un monde bouleversé. Ce qui est particulièrement frappant, c'est de voir M. Crivelli, avec l'ardeur de la jeunesse et la maturité que lui donnent sa connaissance des choses et des hommes, attaquer son sujet fermement mais avec ironie. Il achève son livre sur la certitude que cet état ne peut durer. Il y va de la dignité de l'homme. D'ailleurs certains indices, que l'auteur énumère, semblent annoncer la victoire des principes d'ordre sur les forces de destruction. A en croire M. Crivelli, le fin de 1932 sera aussi la fin de la crise.

« Ce qu'on appelle le Monde », par Antoine Redier (La Revue Française).

Un livre curieux, nécessaire, et qu'Antoine Redier au talent perspicace était particulièrement qualifié pour écrire. Il étudie au microscope la société et les observations qu'il note avec finesse sont souvent inattendues, toujours précieuses. C'est un des problèmes les plus délicats de notre temps que M. Redier étudie quand il cherche à déterminer la situation faite dans la vie moderne à ce qu'on appelait les gens du monde. Ces gens existent encore. M. Redier les connaît aussi bien que le peuple qu'il aime et sait faire aimer. Il confronte avec habileté deux sociétés différentes et leur code de vie, il définit excellement l'homme du monde, le vrai, celui qui accepte non seulement les avantages, mais les charges de son état. Ce livre, intéressant à plusieurs titres, nous paraît donner un reflet très fidèle du Français. Certains chapitres, par exemple celui intitulé « l'Argent, ou l'Habitude d'être servi » sont dignes des grands moralistes et apportent à l'histoire de la société d'après guerre une contribution sans prix.

« Petty », roman, par Louis-Anthoine (Berger-Levrault).

M. Louis-Anthoine prend prétexte de l'amour qui naît entre une Suédoise et un Français pour écrire un roman frais et attachant où s'affirment un sens psychologique très fin et des qualités certaines de style et d'esprit. Le charme très prenant de ce petit livre ne réside pas tant dans le contraste pourtant savoureux de deux tempéraments opposés que l'amour, la souffrance supportée ensemble réunit bientôt, mais dans le fait qu'en peignant un Français, Louis, et Petty, une charmante Suédoise, M. Louis-Anthoine a su peindre un homme et une femme, et que son simple récit rend un son bien humain.

« Comme un songe », par Louis Chassaigne (Messein).

Comme un songe contient trois « nouvelles » dont la première, la plus importante peut-être, donne son titre à l'ouvrage. A dire vrai, ce sont des récits, très complets, très pleins et très nuancés plutôt que des nouvelles. Il est très émouvant et très humain, celui où l'auteur nous conte l'amour exaspéré d'Inès pour ce Robert qu'elle connut par lettre et ne vit jamais... Pauvre Inès qui, désespérée de ne plus recevoir de nouvelles, est entrée au couvent... *La Valse interrompue*, suivie du *Journal de Pierre* est le récit des étonnantes amours platoniques et presque pures de René et de Madeleine. *Au gré du hasard* nous apprend — avec mille détails recherchés et exquis — comment Georges Ripert devint célèbre.

Ajoutons que ces récits sont coupés de vers pleins de qualités.

Le prix des Vikings

Le prix des Vikings a été attribué à M. Henri de Monfreid, pour son livre *Les Secrets de la Mer Rouge*, par un jury présidé par M. Jean Vignaud. M. de Monfreid, à l'éclat d'une vie étonnante et mystérieuse, veut ajouter le prestige de l'écrivain. Il y réussit parfaitement. Son ouvrage plein d'attraits, remarquablement écrit, dénote les dons les plus certains d'homme de lettres chez cet homme d'action accompli. Nous parlerons prochainement de son second volume de souvenirs, *Aventures de mer*, qui vient de paraître.

Le Prix du roman du « Temps »

Depuis les jours — point très lointains — où un éditeur annonçait en une formule lapidairement énergique qu'il fallait casser les reins au roman, celui-ci se porte assez bien. Et notre grand confrère le *Temps*, désireux qu'il se porte mieux encore, vient de fonder un prix de vingt mille francs, le Prix du roman du *Temps*.

Tous les ans, en décembre, ce prix sera attribué à l'œuvre inédite qui ralliera les suffrages d'un jury exclusivement composé de rédacteurs appartenant à la rédaction littéraire du *Temps*, et composé de :

MM. Henry Bidou, Jacques Boulenger, Pierre Brisson; Mme Myriam Harry; MM. Emile Henriot, Edmond Jaloux, Jean Lefranc, G. Lenôtre, Pierre Mille, Paul Morand, André Thérive.

La présidence du jury a été attribuée à M. Pierre Mille.

M. Victor Goedorp sera le secrétaire général. Les œuvres doivent être adressées avant le 15 octobre au secrétaire général, en triple exemplaire dactylographié, signées d'une devise et accompagnées d'une enveloppe contenant, en même temps que la devise, le nom et l'adresse de l'auteur. L'œuvre primée, qui ne devra pas dépasser 10.000 lignes, paraîtra aussitôt en feuilleton dans le *Temps*.

Le *Temps* précise qu'il admet tous les genres, *hors le genre ennuyeux*. Notons avec satisfaction que le grave journal de la République tient particulièrement à favoriser la renaissance de la gaîté et de la fantaisie.

Les Quatre.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

TCHÉCOSLOVAQUIE

Un héros national : « Le brave soldat Chveick » par Jaroslav Hasek (N. R. F.).

Chveick est un nom depuis longtemps familier à la littérature tchèque. *Littérature* d'ailleurs parait un mot pompeux et faux, pour la silhouette modeste, touchante et un peu ridicule de cet homme qui doit sa vie à Jaroslav Hasek.

Pauvre, bohême, détaché de tout ce qui est monde, honneur et biens, ce Hasek, qui écrivait les aventures de Chveick en parcourant son pays, n'avait rien d'un homme de lettres. Sa voix est celle du peuple, et le peuple l'a reconnue : les aventures de Chveick paraissaient en brochures volantes ; lues dans les milieux ouvriers, elles étaient inconnues ou méconnues de la presse et des littérateurs. Seules, les aventures du brave soldat Chveick, c'est-à-dire les dernières parues, connurent un succès rapide et éclatant. Traduites en plusieurs langues, adaptées à Berlin au théâtre, la première partie de ces aventures parait aujourd'hui en librairie en France. Mais Hasek mort peu après la guerre ne connut rien de la carrière vertigineuse de son héros.

Chveick vend des chiens. Il les vole ou ramasse de pauvres bêtes à moitié crevées, les soignent plus ou moins bien, les peint, les teint, les peigne et les revend. C'est un métier comme un autre qui demande une certaine ruse, de l'habileté et une grande force de persuasion. La guerre éclate et Chveick est mêlé à de grands événements. Il sent obscurément leur importance et leur gravité, mais comme il ne peut s'élever jusqu'à eux, il les ramène à sa propre échelle et les interprète à sa façon. Il parle d'une voix grave, sentencieuse, il est plein de dignité et de soumission. Chveick se trouve ainsi emporté dans une suite d'aventures qu'il accueille toutes avec la même sérénité. Emprisonné pour agitation politique, Chveick voit successivement la geôle, ensuite une maison de fous, puis se trouve attaché à la personne d'un aumônier à vie douteuse. Enfin, ordonnance d'un lieutenant, il est puni pour vol d'un chien et condamné à partir au front.

Chveick inquiète tout ceux qu'il approche. Les hommes le prennent ou bien pour un idiot ou bien pour un simulateur dangereux. Mais Chveick est lui-même tout simplement, c'est-à-dire un être résigné plein de bonne foi et de candeur. Il croit en tout ce qu'il voit et en tout ce qu'on lui dit à la manière des enfants : sans doutes, sans réserves et sans méfiance.

On a prononcé au sujet de Chveick les noms de Don Quichotte, de Pickwick, du Père Ubu. Chveick a un autre parent et bien plus proche à mon avis : le Karataieff de *Guerre et Paix*. On a souvent dit que Tolstoï considérait Platon Karataieff, le soldat que Pierre Bezukoff rencontre dans le camp des prisonniers, comme le héros principal de son roman, car il voulait incarner en lui le type du paysan russe. Karataieff est, lui aussi, l'homme du peuple, que la civilisation n'a ni atteint ni faussé. Il est fataliste, soumis, philosophe et « ses paroles se dégagent de lui avec la même nécessité et la même spontanéité que le parfum se dégage de la fleur ». Et les actes et les paroles de Chveick aussi. Seulement Hasek a tracé son héros sous un angle humoristique. Chveick est une caricature de Karataieff parce que tout le livre est maintenu dans un ton de farce. C'est une satire, dirigée contre le gouvernement, la société et le clergé. Une satire pleine de bonne humeur et de sel et qui ne manque pas de cœur non plus. Hasek, en écrivant, sourit et se passionne et le lecteur rit et est ému ! Il ne peut s'empêcher de penser à Charlot.

Le grand mérite de Hasek est d'avoir su dégager dans son livre, non seulement des traits spécifiques à la nation tchèque, mais aussi ceux qui ne connaissent pas de frontière et qui sont humains. Sa force réside dans son habileté à trouver la situation juste et le mot juste, la situation et le mot qui indiqueront mieux que tous autres la beauté d'une âme simple et la faiblesse de tout ce qui est catalogué comme bien et juste.

Hasek est un conteur plutôt qu'un romancier ; son ton familier, son aisance évoquent le rythme et la saveur du moyen âge. On imagine facilement sa voix, ses gestes et des paysans tchèques avec leurs enfants, écoutant passionnément ses récits autour d'un banc vermoulu.

H. Gordon.

ITALIE

« Gog », par Giovanni Papini, traduit par René Patris (Flammarion).

Papini, un des maîtres de la littérature italienne d'aujourd'hui, est encore à peu près inconnu en France. Jusqu'ici un seul aspect de son talent nous avait été montré : son *Histoire du Christ* et son *Saint Augustin*, traduits il y a quelques années, sont des œuvres composées dans la partie de sa vie qui suit immédiatement la fin de la guerre et sa conversion au catholicisme militant. Mais pendant vingt années, Papini, animateur de *La Voce*, philosophe, pamphlétaire, à la plume acérée, hardie, virulente, brutale, a accumulé un énorme bagage littéraire du plus haut intérêt dont la France ne connaît que *Le Crépuscule des Philosophes*, et un roman autobiographique, *Mémoires d'un homme fini*.

Après un silence de plusieurs années, Papini a publié un nouvel ouvrage, *Gog*, dont le texte français nous est offert aujourd'hui dans une excellente traduction. Ici, Papini, faisant retour quant à la forme, à la vigueur satirique de ses premières œuvres, reprend un thème qui lui est cher : la faillite de l'homme moderne despiritualisé. Il imagine les réactions d'un métis autodidacte devenu milliardaire devant les plus diverses manifestations intellectuelles, artistiques, ou simplement humaines. Gog est évidemment un fou — un paranoïaque : c'est donc le journal même d'un fou qui nous est soumis. Dès les premières pages, le lecteur est littéralement empoigné ; elles s'appliquent aux « chefs-d'œuvre de la littérature » dont l'homme « sans âme » ne peut comprendre le sens profond. Les plus authentiques grands hommes, ceux dont la personnalité domine notre temps, et sont l'honneur de notre civilisation reçoivent la visite de Gog ; les plus graves problèmes de l'heure présente sont abordés successivement dans le même esprit. Mais Gog, dégoûté, abandonne le monde et se réfugie dans la solitude des hautes montagnes.

Tout dans *Gog* semble très simple, très naturel ; tout y est cependant d'un raffinement de pensée qui à la réflexion, provoque une sorte de vertige — et donne l'exacte mesure de Giovanni Papini, défenseur passionné de la culture latine.

ANGLETERRE

« Régiment de femmes », par Cl. Dane (Plon).

Le roman de Clemence Dane peut être divisé en deux parties qui n'ont de commun que le personnage de Clare Hartill. La première est consacrée à la description d'un collège de jeunes filles et à l'étude psychologique d'une enfant de treize ans, Louise.

Clare Hartill, institutrice du collège, douée d'une fascination inexplicable, qu'elle exerce sur tous les jeunes, pousse Louise par ses accès de tendresses et de froideurs, au suicide.

Clare exerce son pouvoir sur Alwynn, qui deviendra le sujet essentiel du livre. Alwynn, jeune collègue de Clare, finit par être entièrement dominée par cette dernière. Elle accepte même tacitement la responsabilité de la mort de la petite Louise. Elle est tyrannisée par son amie égoïste, cruelle, tendre.

Mais sa nature équilibrée reprend le dessus ; Alwynn est une jeune fille anglaise : elle aime la campagne, le printemps, les jacinthes et un homme jeune, puéril et bon. Clare reste toute seule.

Le roman contient des pages d'une grande beauté, en particulier celles qui décrivent les états d'âme de Louise sont étonnamment vécues, poignantes et vraies. Certaines pages de *plein air* sont délicieusement fraîches et poétiques. Mais ce roman beau dans les détails, tragique, aérien et sentimental à la fin, manque de cette unité qui faisait le charme et la qualité de *Légende*, le premier roman traduit de Clemence Dane.



Giovanni Papini.
Photo Henri Manuel

ALLEMAGNE

« Les romanciers allemands » (Denoël et Steele).

Les Editions Denoël et Steele qui ne manquent ni de goût ni d'homogénéité dans leurs publications, viennent de faire paraitre le troisième volume de leur collection très intéressante et utile : « Les Romanciers étrangers contemporains. »

Les deux premiers volumes avaient été consacrés aux romanciers américains et italiens ; celui qui nous occupe aujourd'hui s'intitule : *Les Romanciers allemands*. Notices biographiques, analyses succinctes des œuvres, traductions de nouvelles pour la plupart inédites, tout cela donne une très bonne idée de l'évolution du roman allemand, et situe les auteurs dans la production de leur pays. A côté de noms relativement connus en France : les frères Mann, Wassermann, Zweig (qui, d'ailleurs est Autrichien) nous sommes heureux de voir ceux de Alfred Döblin et Hermann Kestenn que le public connait à peine et qui méritent mieux.

Edmond Jaloux, dans une très intéressante préface, étudie la littérature allemande des dernières années.

POLOGNE

« Les Pierres Vivantes », par Venceslas Berent (N. R. F.).

« Ceci est le roman des âmes vagabondes et de l'éternelle inquiétude de l'esprit de l'homme, qui vous est conté ici sous la forme figurée des choses anciennes. » C'est ainsi qu'au dernier chapitre, Venceslas Berent définit lui-même son livre.

Un récit du moyen âge, conté dans le style du moyen âge, avec une signification symbolique d'une certaine beauté, mais lent et artificiel comme la plupart des romans transposés dans le temps.

Un homme du vingtième siècle malgré une intelligence aiguë et un sens artistique subtil ne peut rendre vivants et attachants des goliards, des troubadours, des jongleurs et des moines.

Mais la beauté de certains tableaux, véritables fresques riches de couleur et de mouvement est indiscutable. Le moyen âge est évoqué avec puissance, mais pour juger Venceslas Berent nous souhaiterions connaître une de ses œuvres plus actuelles ; car il est, nous dit-on, un des prosateurs de premier plan de la littérature polonaise.

ÉTATS-UNIS

« Les enfants du froid », par Jack London, traduit par Louis Postif (Hachette).

Sous ce titre ont été groupés dix récits sur la vie et les mœurs primitives des tribus indiennes ou esquimaux qui habitent le Canada du nord, sur les confins des solitudes glacées. Entre tous, le second récit intitulé « La loi de la vie » mérite de retenir l'attention par sa forme riche et condensée : un vieux chef aveugle est abandonné par les siens au cours d'une famine particulièrement rigoureuse ; les loups approchent ; il se défend mal et bientôt se résigne en se remémorant les incidents d'une chasse à l'élan qu'il mena jadis : « Qu'importe, après tout ? N'est-ce pas la loi de la vie ? »

Livres reçus.

Théodore Dreiser : *Une tragédie américaine*, traduit par Victor Llona (A. Fayard). — Mario Puccini : *Cola s'en va-t-en guerre*, traduit par Jean Chuzeville (A. Fayard). — J.-O. Curwood : *Un gentleman courageux*, traduit par Louis Postif (Hachette). — César Falcon : *Critique de la révolution espagnole* (Stock). — John Russell : *Vagabonds du Pacifique*, traduit par Marc Logé (Denoël et Steele). — David Lloyd George : *La vérité sur les réparations et les dettes de guerre*, traduit par Georges Blumberg (N.R.F.). — Witkop : *Gœthe* (Stock). — Joan Lowell : *Le berceau sur l'abîme*, traduit par D. Clairouin (Stock). — ⁂ : *Le Carrousel de Washington*, traduit par M. Faguer (Stock). J.-B. Priestley, : *Les bons compagnons*, traduit par M. P. Prévost (Stock),

LE THÉATRE

De l'assassinat, genre dramatique

La vie d'une vieille femme sèche, dure et même odieuse vaut-elle le bonheur d'un couple et l'existence d'un enfant à venir? Voilà à peu près la question que pose l'*Hermine*, première pièce de M. Jacques Arnouilh, qui vient d'être créée au Théâtre de l'Œuvre ?

J'entends bien que le but de l'auteur n'est pas du tout de poser ce problème et d'y donner une solution. Ce serait lui faire injure que de l'accuser d'avoir écrit une pièce à thèse. Ce qui l'a intéressé, c'est la psychologie de son héros, Frantz, et celle de Monime, sa fiancée. Tout le drame réside dans les mouvements de leurs deux cœurs. Je n'ai mis ainsi en relief, au début de cet article, le dilemme où se débat Frantz, qu'en raison du refus que j'ai trouvé chez certains spectateurs et même chez certains confrères de l'envisager froidement.

Ils ont jeté les hauts cris comme si leurs nerfs leur interdisaient d'admettre un sujet pareil. Que l'hypocrisie humaine est donc une belle chose, et qu'il est amusant de la voir se manifester de façon aussi naïve! Car enfin, voici : Frantz aime Monime, mais Frantz n'a pas d'argent. Il pense à tort ou à raison, et plutôt à raison, je le crains, qu'un couple qui se lance dans la vie, à notre époque, avec des ressources plus que modestes, risque de voir bien vite son amour gâché par les laideurs d'une vie matérielle pénible. La tante de Monime est riche. Si elle meurt, l'avenir et le bonheur de sa nièce sont assurés. Ajoutons que celle-ci est devenue la maîtresse de Frantz et en est enceinte...

Je m'arrête ici. Je demande à tous les détracteurs du sujet de l'*Hermine* qu'ils veuillent bien un instant se mettre, par la pensée, dans la peau du personnage principal de la pièce. Ce n'est pas tellement difficile : le cas de Frantz est parfaitement plausible, et j'ose dire, banal. Quel est l'homme qui, à sa place, n'aurait pas un mouvement, dans le fond de son cœur, pour souhaiter la disparition de la duchesse, cette vieille femme impitoyable et méchante?

Je ne crois pas que cet homme-là existe. Ce sont des choses qu'on ne crie pas sur les toits, qu'on n'avoue pas, qu'on n'imprime que rarement. Pourtant, ce sont des choses qui sont, parce que la nature humaine, dans sa stricte logique, comme dans son instinct, le veut.

Alors, que reproche-t-on à M. Jacques Arnouilh? D'avoir fait exprimer à Frantz le vœu de cette mort? Il y a longtemps que la psychiâtrie, la littérature, le théâtre ont pris de semblables attitudes de sincérité. D'avoir fait passer Frantz du souhait platonique à l'exécution? Je sais bien que le cas est plus rare. Mais il n'est nullement inadmissible, ni anormal. C'est d'ailleurs un des procédés les plus légitimes de l'art, que de tendre à l'extrême une situation, afin de lui faire porter toutes ses conséquences, afin de nous montrer au complet un mécanisme psychique qui n'est, dans la vie courante, le plus souvent qu'esquissé.

Car Frantz tuera la duchesse. Et ce meurtre, à cause de l'habileté avec laquelle M. Jacques Arnouilh nous en a montré les mobiles, la préparation, les circonstances, devient plausible, même chez Frantz, qui s'avère, d'autre part, capable de délicatesse, et de refuser, par exemple, pour ne pas trahir Monime, les avances d'une femme susceptible de lui procurer de l'argent. Car tout ce qu'il fait — ou ne fait pas — n'a d'autre but que de garder pur son amour, aussi bien d'une trahison que d'une laideur matérielle — pur comme l'*Hermine*. C'est sans doute ce contraste entre la haute idée que Frantz garde de l'amour et le crime qu'il lui fait commettre, qui a semblé choquant. Et je reconnais que sous ce rapport, Frantz n'est peut-être pas très Français. Un Français ou une Française cherchera plus volontiers, une situation d'équilibre, un compromis (voir *L'Eau fraîche*, de Drieu la Rochelle dont le sujet est également l'antinomie des deux termes : argent-amour). Un personnage de Dostoievsky donnera facilement, au contraire, le coup de marteau meurtrier. Seulement, à cause de sa nationalité, on ne trouvera pas un lecteur pour s'étonner de son geste.

Les réactions de Monime ont paru beaucoup plus conformes à la norme. Lorsqu'elle apprend que Frantz a tué, elle a un sursaut d'horreur et lui déclare qu'elle ne lui appartiendra plus. Le jeune homme se livre à la justice, ce que voyant, la jeune fille se précipite dans ses bras en lui criant : « Je t'aime encore! »

On reprochera peut-être à M. Jacques Arnouilh d'avoir donné dans *L'Hermine* une sorte de justification du crime de Frantz, crime auquel les journaux n'hésiteraient pas à accoler l'épithète de « crapuleux ». Mais cette justification est psychologique et non pas morale. Pas juridique surtout. Qu'un acte coupable s'explique aisément est une chose, que la société doive le considérer comme légitime en est une autre. Si les tribunaux devaient tenir compte intégralement des motifs, accepter par exemple d'envisager le dilemme de l'*Hermine*, le métier d'avocat deviendrait de tout repos, et toute répression serait impossible. La justice, au contraire, que l'on représente des balances à la main, devrait porter un bandeau sur les yeux. Elle ne peut entrer dans toutes les considérations personnelles. Elle doit savoir être aveugle. Frantz ira sans doute finir ses jours à la Guyane, et ce sera, d'un certain point de vue, fort bien. Mais le sujet de l'*Hermine* n'en est pas moins un bon sujet.

Ceci posé, nous avons le devoir de louer chez M. Arnouilh des qualités de métier tout à fait remarquables. Atmosphère dense, découpage susceptible de maintenir et de renouveler l'intérêt (peut-être toutefois un peu de longueur au deuxième acte, dans la préparation psychique du crime), beau dialogue ferme, point gâté par le souci de faire des formules lapidaires. On peut augurer favorablement de cet excellent début. M. Pierre Fresnay joue le rôle de Frantz avec une très rare intelligence; il campe un garçon ni trop ni trop peu sympathique, point du tout gigolo, et accentue par son jeu la plausibilité de son personnage. Marie Reinhardt est, dans Monime, pleine de mesure, suffisamment « jeune fille bien élevée », suffisamment amoureuse passionnée. Mme Paulette Pax est une duchesse remarquable.

⁂

L'Hermine est du théâtre dans le sens le plus strict, le plus heureux. Elle en a les deux éléments essentiels : l'action et l'humanité. Il faut croire que cette veine s'épuise, car les auteurs semblent de plus en plus enclins à demander à d'autres jeux le surcroit d'intérêt que le côté purement dramatique de leurs œuvres ne suffirait pas à leur donner. Indiscutablement, le cinéma et le music-hall rongent le théâtre comme la mer effrite une côte... Chaque jour, il leur abandonne un morceau de lui-même : les salles se transforment, les œuvres aussi. Ces spectacles plus conformistes, d'un rendement moins incertain, nécesitant moins de qualités de goût ou de discernement, tentent évidemment davantage les entrepreneurs de spectacles. A quand la réaction?

Je réfléchissais à ceci en sortant d'*Abracadabra*, le dernier spectacle du Théâtre des Arts. Il est certain, en effet, qu'on est surtout amusé, dans cette pièce, par le numéro de prestidigitation que comporte chaque acte. Je dois dire que l'on s'y amuserait tout de même sans cela. Les intentions de l'auteur sont toutefois obscures : *Abracadabra* est un mélange de farce, d'humour et d'intrigue policière.

L'intrigue policière tient trois actes : elle se termine en bouffonnerie, puisque Peer Bill, prestidigitateur de talent — et de quel talent! — se révèle au dénouement comme étant l'homme même dont il s'était accusé d'être l'assassin. Il avait repris en effet sa véritable personnalité qu'il avait abandonnée quelque temps et c'est en ce sens qu'il avait tué — tué un autre lui-même. Cette affabulation, assez simpliste, sert à nous présenter quelques personnages de cour d'assises : président, procureur, avocat, dont le portrait satirique eût pu être poussé davantage. Il est vrai que l'auteur — Curt Goetz — est Allemand et que son esprit peut paraître infiniment plus drôle, sa satire plus mordante, dans sa langue et dans son pays d'origine.

Ces trois actes centraux suffiraient à eux seuls à constituer une pièce qui ne serait certainement pas un chef-d'œuvre, mais au moins un spectacle agréable. Mais ils sont encadrés d'un prologue et d'un épilogue dont on ne saurait dire si Curt Goetz a voulu les charger de sens ou en faire une demi-mystification. Le prologue nous montre la pièce acceptée par un directeur de théâtre sur le point de faire faillite, parce qu'il la croit d'un auteur célèbre... La pièce se joue devant nous... Mais à l'épilogue, sous les félicitations générales, l'auteur véritable se dévoile, et c'est la consternation. Sans le nom, qu'importe l'œuvre? Un nouveau venu ne peut prétendre à conquérir d'emblée la faveur du public. A moins que... Soit : l'auteur aura le geste qu'il faut : il se suicidera et cela lui permettra de déclencher le succès...

De plus malins que moi trouveront sans doute ce que cela signifie au juste, et dans quelle mesure le sujet central d'*Abracadabra* a rapport avec ce prologue et cet épilogue, et si n'importe quelle autre histoire n'eût pu s'insérer entre eux. De l'ensemble, on retire une certaine impression de confusion et d'inutilité. Mais peut-être fut-elle voulue par l'auteur. Il escamote sa pensée même. C'est dans la note. *Abracadabra!*

En tous cas, nous voyons s'affirmer là, une fois de plus, le goût du théâtre contemporain pour les énigmes judiciaires. Ne joue-t-on pas en ce même temps, à l'Athénée, le *Secret de William Selby ?* Et le troisième acte de l'*Hermine* n'est-il pas occupé pour moitié par une enquête de police? Cette mode qui sévit d'ailleurs également au cinéma et en littérature, pourrait émouvoir quelques sociologues austères et moralistes chagrins : je ne la trouve pas, en ce qui me concerne, particulièrement effrayante; mais j'imagine que le public se lassera tôt ou tard du truc ingénieux qui consiste à le considérer comme jury bénévole et, bien entendu, indulgent.

Alain Serdac.

Les premières

Aux Variétés : « Le Fruit Vert », comédie en 3 actes de Régis Gignoux et Jacques Théry.

Modèle de verve et de gaité, les trois actes du *Fruit vert* dus à la parfaite collaboration de deux hommes d'esprit, Régis Gignoux et Jacques Théry, avaient été joués, il y a quelques années, aux Nouveautés. Ils y avaient connu un vif succès et nombreux furent ceux qui souhaitaient une reprise de cette pièce si agréablement réussie.

C'est heureusement chose faite. En homme de goût, M. Max Maurey vient de la reprendre sur la scène des Variétés. Certes, elle est parfaitement à sa place sur un théâtre des boulevards; si Gignoux, disparu prématurément, ne put connaître ce renouveau de faveur, Jacques Théry, dont le parisianisme et la finesse sont notoires, ne sauraient être surpris qu'une pièce aussi pleine d'aimables qualités bénéficiât toujours d'applaudissements chaleureux.

On ne peut trop louer l'homogénéité et l'entrain de l'interprétation. Signalons au premier rang Maud Loty, dans ce rôle paradoxal et nullement facile où, jeune fille de vingt-trois ans, elle se fait passer près d'un lord stupide et plein de prétentions pédagogiques, pour en avoir treize. Signalons André Lefaur en lord Steeple, Marcel Vallée, et Charles Dechamps qui campe une silhouette très sympathique de bon garçon spontané, un peu naïf, joueur enragé, prenant la vie avec désinvolture, entrain et philosophie. Il faudrait citer aussi tous leurs camarades, car il n'y a pas une lacune dans cette troupe excellente.

Nul doute qu'elle ne guide à nouveau la pièce de Régis Gignoux et de Jacques Théry vers d'heureux destins.

Au Théâtre Michel : « Ludo », trois actes de M. Pierre Scize.

En ces temps de disette de bonnes pièces, le Théâtre Michel nous offre le régal d'une œuvre de qualité et vraiment de circonstance. Pour nous reposer de l'éternel gigolo arriviste et sans scrupules qui sévissait au théâtre comme à la ville durant les périodes de « vaches grasses », voici Ludo, personnage sympathique et sensible aux prises avec deux faux-amis comme il en existe tant, dont l'un lui prend sa fortune et l'autre sa maîtresse. Mais Ludo, qui, quoique un brin poète, est un être intelligent et organisé, se ressaisira et finira par devenir le consolateur de ceux qui l'ont trahi. Ne vous récriez pas qu'ainsi la morale y trouve son compte par un de ces dénouements optimistes qui ont fait les beaux jours de tant de films américains ; il y a là une véritable leçon de philosophie pratique finement ciselée et infiniment plus humaine que les artificielles histoires de jeunes drôles qui semblaient, ces dernières années, avoir définitivement conquis la scène. MM. Clariond, Alcover, Jean Wall; Mme Alice Field, Mme Suzy Leroy, etc., interprètent avec beaucoup de talent cette œuvre humaine et par instants émouvante. Il faut aller voir la pièce de M. Pierre Scize qui marque réellement une tendance vers le retour aux spectacles de qualité qui ont fait les beaux jours du théâtre.

Au Théâtre de l'Avenue : « Plus jamais çà », de M. Fred Angermayer.

Même les gens les plus pacifistes du monde reculeront, croyons-nous, devant un exposé aussi primaire, bassement sentimental de leurs idées. On se demande comment les Pitoeff qui ont choisi au cours de leur carrière théâtrale, un certain nombre d'œuvres de classe, ont pu avoir l'aberration de choisir celle-là.

L'action se passe à proximité d'un cimetière du front, dans une auberge où s'est installé pour être plus près d'eux, le père de deux soldats français qui reposent dans ledit cimetière. Dans cet auberge, défilent des personnages de différentes nationalités, tous stylisés suivant les types classiques de l'Anglais, de l'Allemand, etc. Il y a entre Français et Allemands des discussions du plus mauvais goût et finalement tout le monde se réconcilie et s'embrasse.

C'est vraiment mal servir la cause du pacifisme que de le représenter sous des aspects aussi ridicules. La pièce est pavée de bonnes intentions, mais n'a strictement rien d'autre. Comment certains spectateurs ont pu en paraître émus, c'est ce qui confond l'imagination.

Ce serait presque une question de décence de présenter autrement un pareil sujet. Mme Lumilla Pitoeff fait l'impossible pour rendre acceptable une pièce qui ne saurait l'être et M. Pitoeff aussi, puisqu'il a eu le bon esprit de n'y tenir aucun rôle.

Au Théâtre de l'Athénée : « Le Secret de William Selby », d'après Edgar Wallace.

Raconter un tel sujet, serait ôter aux spectateurs le plus clair de l'intérêt de la pièce. Il est indiscutable, en effet, que, jusqu'au dernier moment, nul parmi les spectateurs n'arrive à deviner quel est ce fameux secret et si nous avons devant nous sur la scène le meilleur homme du monde ou le plus effroyable des criminels.

Le Secret de William Selby, est tiré d'un ouvrage d'Edgard Wallace, d'un genre un peu farce, auquel le célèbre et prolifique auteur de romans policiers ne nous avait pas habitués.

Il est dommage que cette farce soit, dans certaines scènes, poussée à la charge : et d'une façon générale que le dialogue soit extrêmement anodin et les trucs un peu gros. Dommage, parce que M. Lucien Rosemberg joue merveilleusement le rôle de William Selby et que la vue de Mlle Madeleine Lambert est un délice continuel.

Ces deux partenaires rendraient charmante la pièce la plus banale et c'est eux qu'il faut aller voir à l'Athénée, beaucoup plus que *Le Secret de William Selby*, considéré en tant qu'œuvre dramatique.

A l'Œil de Paris : « Les Enfants jouent », 8 tableaux de Marguerite Duterme. (Théâtre du Rideau).

Le Théâtre du Rideau vient de représenter avec un vif succès une pièce de Mme Marguerite Duterme : *Les Enfants jouent*. C'est un grand lambeau de vie, d'un ton très personnel, où Mme Duterme affirme son indéniable sens dramatique. Ces huit tableaux très simples ne forment pas d'autre histoire que celle de tous les jours d'un ménage comme on en voit tous les jours. Cette vie, Mme Duterme la raconte avec une amertume voilée, une verve ironique et attendrie. Le dialogue est spirituel et charmant. Mais le principal intérêt de la pièce réside dans le caractère de Mario, être faible, maladif, torturé par l'envie de nuire. C'est sur lui que tout repose, et Mme Duterme l'a tracé de main de maître. M. Marcel Herrand qui joue Mario trouve là un rôle fait pour lui. Mme Reyna-Capello et M. Jean Marchat défendent avec talent cette pièce attachante que nous souhaitons voir reprendre bientôt.

A l'Odéon : « Zaza », comédie en 5 actes de Pierre Berton et Charles Simon.

L'Odéon nous a donné, ce mois-ci, une brillante reprise de *Zaza* dans des costumes de l'époque. On sait combien est émouvante cette histoire d'une « gommeuse » de province qui s'est prise à aimer pour tout de bon un brillant parisien qui, en peu de temps, lui apprend comment on peut souffrir par le cœur. L'ambiance de l'époque est très fidèlement reconstituée, grâce aux costumes et à une mise en scène adroite. Aux côtés de Roger Weber, dans le rôle ingrat de Raoul Dufresne, Lily Mounet est une Zaza au grand cœur, fort pathétique en certaines scènes, tout en conservant un laisser-aller d'une rare vérité dans ses réparties d'une verve bien populaire. Mmes Blanche Dars, Janine Crispin, P. Marinier et leurs camarades Harry-James, Baconnet, Georges Cusin, etc., jouent avec entrain ces cinq actes d'une fantaisie nullement périmée et bien attrayante.

Au Moulin de la Chanson : « La Revue marseillaise ».

Le Moulin de la Chanson, qui connut des fortunes diverses, après avoir effectué sa réouverture avec « La Maison Philibert » de Jean Lorrain, savoureuse évocation d'une belle époque, nous transporte maintenant à Marseille, puisqu'il est prouvé, grâce à Pagnol, qu'à Paris, Marseille fait recette... On s'est adressé, bien entendu à deux Marseillais pur sang, René Sarvil, que nous avons déjà eu l'occasion d'applaudir à la Lune Rousse, et Mas-Andrés, qui, certainement, conquerra à son tour, d'ici peu, d'autres scènes parisiennes. Inutile de dire que rien n'a été négligé pour créer une atmosphère sans fausse note... Ici tout est Marseillais et la troupe composée des meilleurs artistes marseillais... de Paris sait donner à cet ensemble une jovialité bien méridionale.

Nous voyons tour à tour Marius, Tartarin, Maurin des Maures, Chichois, Escartefigue... et quatorze Arlésiennes venir sacrifier au goût du jour en inaugurant la statue de Marcel Pagnol parmi la foule très couleur locale des marchandes d'oursins et de tant d'autres délices qui lancent leurs cris parfumés d'ail sur le Vieux-Port.

Alibert nous offre comme toujours un tour de chant de qualité, mais sa fantaisie s'y donne un cours d'autant plus libre qu'il peut sacrifier sans remords à l'accent du pays. Sellers, accordéoniste-virtuose, bien entraînant, Gorlett, qui s'intitule recordman marseillais du mensonge et toute la troupe originaire des Bouches-du-Rhône... ou presque, servent de leur mieux l'ensemble qui, s'il ne comporte pas à proprement parler de tour de force, est cependant fort bien composé et d'un comique plein d'enthousiasme.

Au Casino de Paris : la revue « Sex-Appeal-Paris 32 ».

C'est sous le signe de Marie Dubas que MM. Oscar Dufrenne et Henri Varna aux côtés desquels ont collaboré MM. Fournier et Turpin, nous présentent leur nouvelle revue. N'hésitons pas à affirmer tout d'abord qu'elle vaut beaucoup mieux que son titre raccrocheur digne tout au plus de quelques scènes spécialisées... Marie Dubas, dont j'ai maintes fois critiqué le manque de mesure, s'est, cette fois disciplinée avec un certain mérite, notamment dans le sketch dramatique et réaliste « Dans la cage » que je ne voudrais pas déflorer ; José Noguero qui lui donne la réplique avec adresse joue son rôle de gentleman-cambrioleur avec beaucoup d'aplomb.

De nombreuses scènes témoignent d'un réel souci de renouvellement avec une place plus grande réservée à l'esprit sans pour cela dédaigner les somptueux ensembles réalisés avec le soin que l'on sait dans cette belle salle. L'ensemble musical réunit les talents divers de MM. Moretti, Scotto, Darius Milhaud, Honegger, Chabrier et l'art de chacun s'adapte à merveille aux tableaux si pleins de diversité. Citons, au hasard de nos souvenirs, le ballet futuriste de Lysana, le ballet russe de Volsky, les danseurs Horam, Sacha et leurs partenaires Barlin et Ruer, très applaudis. Les trois Whirlwinds, patineurs à roulettes pleins de virtuosité et déjà applaudis à Médrano et les valseurs Drury et Ramon Charpini, autre vedette — qui a bien tort de s'intituler le « Barbette de la Chanson », ce qui n'ajoute rien à son talent. N'oublions pas, avant de terminer ces quelques notes forcément incomplètes, de féliciter M. Paul Colin pour ses toiles de fond dont la sobriété et la vigueur nous ont charmé...

Quelques fausses notes dans l'ensemble, comme les tableaux d'un comique un peu gros interprétés par M. Dandy et que nous aimerions mieux voir ailleurs et aussi certaines chansons de MM. Pills et Tabet qui auraient pu certainement mieux choisir. Quoiqu'il en soit, c'est un excellent spectacle et nul doute qu'il rencontrera, pour le sérieux effort accompli, tout le succès qu'il mérite.

Aux Folies-Wagram : « Au temps des crises », revue de F. Rouvray, avec la collaboration de Charles Méré, Hugues Delorme, Henri Falk, Jean Deyrmon et Maurice Rostand.

Regrettons tout d'abord que nul, parmi ces nombreux auteurs, n'ait cru bon de rendre au bon maître Jules Jouy, qui l'inventa à l'occasion d'autres crises, la paternité de ce titre digne de la meilleure époque « chatnoiresque ». L'évocation de cet ancêtre à qui nous devons tant de plaisants couplets n'eut point déparé ce spectacle, qui témoigne par instants d'un certain éclat, bien que l'ensemble ne soit peut-être pas d'une impeccable composition. Le « Camp du Drap d'or », fantaisie monétaire sauvée par la qualité des interprètes tels que Renée Devillers et Gustave Nelson, précède un sketch un peu lourd et vulgaire de Jean Deyrmon sur la Fille-Mère. « De Bruckner à Brummel », tableau de l'amour à travers les âges, est une scène fort bien venue ; une mention honorable à la « Nuit du 5 avril », due à Hugues Delorme, ainsi qu'au « Doublage » de Henri Falk, caricature de l'envers du cinéma. De Charles Méré, un « Masque de la Mort rouge », grandguignolesque à souhait. Par ailleurs, une troupe de choix, avec Edmond Roze, Harry Pilcer, la jolie Rahna, Robert Allard, Mlle Delia Col sert de son mieux cette revue fort honorable pour l'époque, mais qui eut pu, à notre sens et sous un pareil parrainage, être plus représentative encore de cet esprit parisien dont tant de spectateurs sont avides et qu'ils rencontrent si rarement depuis que dans maint cabaret on a remplacé l'esprit par... les costumes...

Aux Noctambules : la revue « En souplesse ».

Lorsque nous avons assisté à la réouverture du vieux cabaret du quartier latin, nous étions un peu inquiets, non point que la direction de Martial Boyer se fût montrée d'un éclat inégalable, mais parce que après tant d'années consacrées à la vraie tradition du cabaret, le nouveau spectacle de René Devilliers glissait très nettement vers le café-concert... Nous voici pleinement rassurés ; seul le temps avait manqué au nouveau directeur qui, par ailleurs, vient de monter sous le nom de l'« Œuf d'Eléphant », un nouveau cabaret à Montparnasse (nous nous proposons de revenir sur le succès très réel de ce nouveau-né) pour nous présenter un spectacle digne du glorieux passé de la petite salle de la rue Champollion. Avec la revue *En souplesse*, de Raymond Souplex, René Devilliers et Ded Rysel, nous retrouvons les fastes d'antan. Un prologue original a pris pour décor le prétoire de Dame Justice que le principal auteur connait bien puisqu'il est... clerc d'avoué. Sur les élections, un sketch amusant évoque l'atmosphère burlesque des réunions électorales ; le « Bureau des suppressions » est d'une plaisante invention, bien qu'il soit regrettable que la scène ait été composée à l'envers et perde ainsi une partie de son intérêt (c'est là un péché de jeunesse dont Souplex s'est certainement déjà rendu compte). Quant à la fantaisie sur la T.S.F., elle est fort bien jouée par l'excellent acteur de cabaret Léon Berton, dont les compositions toujours si finement ciselées égaient la revue d'un bout à l'autre d'une façon fort joviale.

Avec le tour de chant de qualité et où nous ne reprocherons qu'un peu de longueur dans le pastiche de Grock par Roméo Carlès (pourtant d'une reconstitution si parfaite), le nouveau et sympathique directeur des Noctambules tient un succès que nous lui souhaitons durable.

Il y a encore beaucoup d'amateurs de spectacles de cabaret dignes de ce nom ; ils peuvent se rendre au quartier latin sans risquer d'être déçus...

CARTE-ROUGE.

GABY MORLAY

Simple comme une flamme et comme un cri,
Simple comme le glaive aigu qui atteint la division du corps et de l'esprit,
Simple comme la flamme qui pèse les éléments dans sa dévorante alchimie.

PAUL CLAUDEL

CHEZ celle qui créa *Le Jour*, la lumière pâle d'émotion ne pénétrait qu'avec des soins attendris ; attentive, elle cherchait pour chaque objet un éclairage qui lui donnât une valeur délicate...

Les fauteuils de velours marron qui se faisaient symétriquement vis-à-vis avec une rigueur nonchalante et prenaient sans lourdeur possession de la clarté du tapis gris, offraient une ligne juste assez sévère pour marquer la plénitude d'un confort de précieux aloi.

Des vases de qualité, où dominait un bleu royal, s'ordonnaient gravement ; la vitrine où ils s'enfermaient, fiers d'une forme et d'une matière rares, conférait à ce coin d'azur profond la note indéfinissable des musées silencieux qui dissimulent un trésor unique... Mais l'âme qui veillait sur ces objets inanimés avait désiré que le langage des fleurs rompît le mutisme hautain des vases au bleu un peu cruel : des lys prenaient des attitudes presque amicales et, jaillissant d'une eau tendrement bleutée, des roses rougissaient d'affirmer discrètement leur royauté momentanée.

D'évasion vers les libres espaces, le rêve était aisé, devant des scènes champêtres habilement peintes, dont s'aéraient les murs : trois paysannes dans un village ensoleillé ; quelques maisons, un ciel pur... Un enfant entre son père et sa mère, sur un chemin clair... Une route, étincelante de chaleur, des nuages blancs, et puis, au fond, dressé tel un appel, un clocher, pur comme une prière d'enfant... Si « un paysage est un état d'âme », le choix du paysage en est bien un reflet.

Au silence succéda soudain comme une sorte de mystérieux et doux tumulte ; dans le jardin proche un oiseau modulait des notes enchantées... Emouvante, dans la blancheur nuancée du satin, Gaby Morlay entrait... Un rayon, avec un tendre respect, s'atténua, pour venir jusqu'à elle à travers un rideau rose. Le soleil asservi effleura sa joue d'un incarnat plein de soumission...

Je la regardai : l'intelligence frémissante de son visage, la flamme de ses yeux me bouleversèrent.

Et je compris que la vraie lumière était en elle...

⁂

Près des fenêtres donnant vers le jardin, des feuilles, en un cadre de verre, une étoile de mer à six branches, et, sur une commode, une petite boite où je lisais « Touchons du bois » me firent prendre pour superstitions ce qui n'était que souvenirs... Henri Duvernois, en sa photographie, dont la dédicace disait « l'admiration reconnaissante de son ami... » parut sourire de mon erreur pourtant à peine exprimée. Je connus, à ce trait, la finesse psychologique de l'auteur d'*Edgar* et détournai mon visage dans lequel il semblait lire sans difficulté.

Ce fut pour apercevoir, devant les fenêtres de la rue de la Tourelle, Maurice Donnay dont Gaby Morlay — « l'exquise », écrivait-il — interpréta *Le Geste*, et Lucien Guitry qui ne connaissait pas « de plus délicieuse camarade et amie que vous, Gaby Morlay... »

Contre le mur vert tendre, un portrait du grand de Max, « son vieil ami », dont elle ne peut parler sans émotion... Quelle reconnaissance fidèle et vraie en cette artiste adorée du public. Elle n'est pas près d'oublier qu'un jour de Max, qu'elle était venue voir rue Caumartin, lui avait donné ses derniers cent francs pour qu'elle allât s'amuser à la fête de Neuilly.

— Pars sans moi, petite, avait-il ajouté. Je suis souffrant... » Tant il désirait que, seule, elle ne pensât qu'à elle.

De Max avait compris quelle artiste elle était. Et Lucien Guitry aussi qui lui disait : « Pas de leçons. C'est une bêtise. »

Elle n'a jamais eu le temps d'attendre. Figurante aux Capucines, elle connut tous les « embêtements » suffisants pour « avoir quelques qualités »...

— On ne fait ressentir aux autres que ce qu'on a ressenti soi-même.

⁂

Elle n'a jamais « abandonné » le public et je crois bien qu'il n'est pas, à l'heure présente, d'artiste plus aimée, mieux comprise...

Elle a réalisé ce miracle, la petite Ariane, d'établir, *au cinéma*, le contact avec le public ! Les voilà bien, chère « jeune fille russe », les *Exploits d'une petite Française* : c'est le titre de la pièce où Gaby Morlay jouait pendant la guerre, au Châtelet. Héroïque, elle arrêtait une compagnie allemande avec une bouteille thermos... Et à la sortie Duquesne se faisait lyncher parce qu'il interprétait un rôle d'Allemand...

Après la guerre, le *Traité d'Auteuil*, comme de juste... Et puis vint la série des Bernstein, cette série merveilleuse et redoutable, dont maintenant, pour un temps, il lui faut « s'évader ».

Sur son divan, les coudes à l'appui, le regard très haut, animée soudain du frisson sacré qui fait son génie, elle me dit les heures délicieuses et terribles de *Mélo*, du *Jour*...

— Je donne mes tripes dans Bernstein...

Et ses mains aux doigts nerveux scandent ses paroles d'un geste.

Très loin, semblait-il, le téléphone appelait... A l'exemple de la lumière, le son ne pénétrait ici qu'avec une discrétion circonspecte. Une voix atténuée calmait des impatiences peut-être légitimes. Gaby Morlay demeurait ; et je me réjouissais en mon cœur d'une présence dont la pure qualité m'apparaissait grandissante.

Car, laissant un peu de côté et le théâtre et le cinéma, négligeant d'évoquer son triomphe dans *Il était une fois*, dans *Ariane*, la grande artiste me parlait d'elle...

⁂

« J'aurais voulu, dit Marcel Proust en parlant de l'illustre actrice, la Berma, j'aurais voulu — pour pouvoir l'approfondir, pour tâcher d'y découvrir ce qu'elle avait de beau — arrêter, immobiliser longtemps devant moi chaque intonation



Photo Henri Manuel

Gaby Morlay

de l'artiste, chaque expression de sa physionomie ; du moins je tâchais... de ne pas distraire en préparatifs une parcelle de la durée de chaque mot, de chaque geste, et, grâce à l'intensité de mon attention, d'arriver à descendre en eux aussi profondément que j'aurais fait si j'avais eu de longues heures à moi. »

De longues heures à moi... Déjà, seul tout à l'heure en ce salon, n'avais-je pas médité devant ce tableau où Gaby Morlay, les mains croisées, ses yeux noirs teintés de mélancolie, fixe un point de rêve ?... Maintenant, devant elle, j'aurais voulu déchiffrer l'énigme d'une pensée insatisfaite, d'une âme d'où l'inquiétude n'est pas exclue...

Ma bouche gardait le silence pour écouter parler son cœur... Car celle dont la simplicité palpitante sait, au théâtre ou à l'écran, ravir le spectateur, celle-là possède, selon l'expression de Cocteau, un vrai « cœur en forme de cœur ». Elle souriait de ces artistes dont la passion noblement exprimée respecte la syntaxe et la prononciation... Elle m'a dit : « La pensée que je pourrais jouer une pièce classique me fait rire... » Oui ; mais vous ne la « joueriez » pas, Gaby Morlay... Vous y apporteriez cette recherche, cette ardeur brûlante, cette tendresse élevée qui constituent autant de remèdes à notre chère et fatigante connaissance du monde...

Je pense encore à la Berma, qui triomphait dans *Phèdre*... Et je ne peux m'empêcher de songer au triomphe sans précédent que serait pour Gaby Morlay ce rôle renouvelé par elle :

Hé bien, connais donc Phèdre et toute sa fureur.
J'aime.

Mais j'étais vraiment trop ému pour lui dire alors à quel paroxysme son talent pourrait ainsi s'élever.

Elle, que « la nature et le ciel à l'envi ont parée », elle qu'assaille le regret de l'inaccompli, sait clairement la nécessité de rompre parfois, avec la dureté des choses matérielles. Elle n'ignore pas bien des tristesses, bien des découragements ; à marcher dans le monde, dans le pauvre monde, le cœur et les yeux grands ouverts, elle n'a trouvé, certains jours, que désillusion lassante... Incomparablement fêtée, elle n'a souvent gardé des jours de fête qu'une amertume...

Mais son âme pathétique sait le prix des valeurs spirituelles, la joie des sincérités absolues, l'apaisement des prières purement jaillies. Le secret de l'artiste unanimement admirée est celui de la croyante que transporte le don de la foi. Conflit douloureux, parfois.

L'inquiétude métaphysique que Gaby Morlay porte en elle, est de celles qui ne tourmentent que des êtres rares.

A l'élan de votre cœur vers l'extase, je sais maintenant, Ariane, de quel amour blessée...

M. J.

Notre grand concours "Cinéma et Roman"

BRAVO est heureux de poursuivre dans ce numéro un nouveau concours dont l'intérêt ne saurait échapper à ses lecteurs. Ce concours, intitulé : "CINÉMA ET ROMAN", fait appel aux souvenirs que les lecteurs de BRAVO ont conservés des films qu'ils ont vus et des romans dont ces films sont tirés.

Nous avons publié dans nos numéros des 1er mars et 1er mai, et dans ce numéro-ci à raison d'une série de quatre photos par numéro, douze photos extraites de douze films. Ces films ont été réalisés d'après douze chefs-d'œuvre de la littérature romanesque d'hier et d'aujourd'hui. Un texte tiré du roman accompagnera chacune des douze photos.

Les participants au concours devront répondre avant le 15 juillet aux trois questions suivantes :

1° Dans quels romans se trouvent les scènes filmées que représentent les photos publiées par BRAVO ?

2° Quels ont été le ou les principaux interprètes de ces films ?

3° QUESTION SUBSIDIAIRE : Quels sont les dix romans que vous souhaiteriez voir porter à l'écran ? (Avec les réponses de nos lecteurs, nous établirons la liste type des dix romans les plus cités.)

Peuvent prendre part au concours tous nos lecteurs et tous nos abonnés. En cas d'ex æquo, l'abonné aura la priorité sur l'acheteur au numéro qui devra joindre à son envoi les bons détachables n° 1 et 2 (page 73 du numéro de mai) et le bon n° 3 qui se trouve en bas de cette page.



9 — « Mille grâces, noble dame ! dit-il ; mille remerciements pour mes compagnons et pour moi-même ; mais vous avoir délivrée porte avec soi sa récompense. »

LISTE DES PRIX attribués au concours "Cinéma et Roman"

1er Prix : Une montre d'homme platine et brillants, d'une valeur de..	15.000 fr.
2e Prix: Un pick-up COLUMBIA, d'une valeur de	10.000 fr.
3e Prix : Un combiné T. S. F., phono ODÉON, d'une valeur de..........	6.000 fr.
4e Prix : Un appareil VIBRATONE, d'une valeur de	5.000 fr.
5e Prix : Un appareil T. S. F., d'une valeur de	2.000 fr.

6e Prix : Un objet d'art chinois en bois sculpté, d'une valeur de 750 fr. — 7e Prix : Une statuette ivoire d'une valeur de 500 fr. — 8e Prix : Un phono PHONIA, d'une valeur de 400 fr. — Du 9e au 11e Prix : Un bon pour une Indéfrisable CHRISTIAN, d'une valeur de 400 fr. — Du 12e au 15e Prix : Une montre d'homme en argent d'une valeur de 350 fr. — 16e et 17e Prix : Une lampe réveil COTNA, d'une valeur de 300 fr. — 18e Prix : Un objet d'art en bois sculpté d'une valeur de 250 fr. — 19e Prix : Un sac du soir perlé, d'une valeur de 250 fr. — Du 20e au 25e Prix : Une Pendulette COTNA, d'une valeur de 200 fr. — 26e Prix : Trois sujets en bronze, d'une valeur de 150 fr. — 27e Prix: Un objet d'art (cendrier laqué), d'une valeur de 150 fr. — 28e Prix : Un bracelet-montre dame, d'une valeur de 150 fr. — Du 29e au 50e Prix: Une pendulette d'une valeur de 150 fr. — 51e Prix : Un objet d'art (bonbonnière laquée), d'une valeur de 100 fr. — 52e Prix : Un objet d'art (boîte à cigarettes laquée), d'une valeur de 100 fr. — Du 53e au 100e Prix : Un bon de marchandises à prendre à l'Académie Scientifique de Beauté, d'une valeur de 100 fr. — Du 101e au 150e Prix : Trois boîtes de poudre de riz d'une valeur de 50 fr.



11 La porte s'ouvrit. L'homme reparut, il portait dans ses deux mains la poupée fabuleuse dont nous avons parlé et que tous les marmots du village contemplaient depuis le matin, et il la posa devant la petite fille en disant : — C'est pour toi.



10 En effet, quelques minutes après, le principal, M. Viot et le nouveau maître faisaient leur entrée solennelle à l'étude.



12 J'affermissais ses pas, vêtu comme un gardien ;
Son bras paralysé s'appuyait sur le mien.
Bénissant ses bourreaux du geste et du sourire,
Comme on marche au triomphe, il marchait au martyre.

BON N° 3





LE CINÉMA

Le couple idéal de l'écran :

MAURICE CHEVALIER

et

JEANETTE MAC DONALD

dans

« Une heure près de toi »

MAURICE et Jeanette nous reviennent : cette familiarité affectueuse qui incite à appeler par leurs prénoms deux vedettes tant fêtées, tant aimées, est une preuve nouvelle de leur incomparable popularité.

Popularité au demeurant fondée de la manière la plus justifiée : l'un, Maurice, célèbre en France depuis longtemps avant que l'écran américain lui eût conféré une gloire mondiale; l'autre, Jeanette, la beauté, la grâce, le charme... Lui, le Parisien né, portant toutes les qualités de la race, léger, gouailleur, tendre aussi, et ému... Elle, si fine, si élégante, d'une séduction si rare que la légende s'était emparée d'elle, en faisait la femme aimée d'un prince parmi les plus charmants...

Maurice et Jeanette nous reviennent : nous les voyons côte à côte, évoluer sur l'écran, en une intrigue admirablement mise en scène : car, en vérité, c'est un trio qui apparaît pour le plus grand bonheur de tous ceux qui aiment le cinéma, le trio Chevalier-Jeanette-Lubitsch.

Lubitsch, le metteur en scène de *Parade d'amour*, qui connut un si éclatant succès, Lubitsch le réalisateur de ce *Lieutenant souriant* qui triompha sur l'écran Paramount et permit récemment à Maurice Chevalier d'apparaître, si fin, si nerveux, si racé en son uniforme d'officier d'opérette, aimé de Claudette Colbert et adoré de Miriam Hopkins.

Depuis *Parade d'amour* que de progrès réalisés, que de détails nouveaux et ingénieux poussés à leur perfection. En particulier, Jeanette Mac Donald, pour la première fois, parle français; elle s'exprime dans notre langue avec facilité. Une pointe d'accent légère ajoute encore à la saveur de sa diction.

On sait le succès que vaut, à certaines vedettes, telles que Lilian Harvey ou Kate de Nagy, le petit ton amusant qu'elles donnent naturellement à leur parler français. Jeanette Mac Donald, artiste plus parfaite, plus belle, plus rare s'exprime en français avec une perfection ingénue, délicieuse qui lui vaudra une fois encore les unanimes suffrages de ses innombrables admirateurs.

Quant à Chevalier, il marque dans *Une heure près de toi*, un stade capital de son évolution.

Déjà, dans *Le Lieutenant souriant*, on avait remarqué la manière particulièrement fine avec laquelle il interprétait un rôle souvent délicat.

Le voici maintenant grand comédien, dans le rôle du docteur André Bertier, fait à la mesure de son talent ; il y montre plus de verve, plus d' « humanité » que jamais.

Tendre, rêveur, souriant tour à tour, ce « sympathique Maurice » se montre l'égal des comédiens les plus accomplis.

Il est d'ailleurs d'autant mieux à son aise en son rôle que *Une heure près de toi* est une comédie entièrement française, jouée — Jeanette Mac Donald exceptée — par une troupe française : Lily Damita, Pierre Etchepare et Ernest Ferny qui fut engagé à Hollywood spécialement pour interpréter le rôle de l'austère professeur Olivier.

Les dialogues — c'est tout dire — sont de Léopold Marchand, la musique de nombreuses mélodies qui agrémentent le film est d'Oscar Straus, l'auteur célèbre du *Soldat de Chocolat* et de *Rêve de Valse*. Ajoutons que Lubitsch, le metteur en scène, est assisté de George Cukor.

Le docteur André Bertier (Maurice Chevalier) aime tendrement Colette, sa femme (Jeanette Mac Donald) qui le lui rend bien. Elle a une amie intime, Mitzi (Lily Damita), femme du sombre professeur Olivier (Ferny), qui semble folle d'André.

Le professeur Olivier s'absente. Colette feint d'être malade et téléphone au docteur Bertier. Colette elle-même presse André de se rendre chez son amie qu'elle croit réellement souffrante. Lui se décide à partir, après avoir essayé de se dérober à cet appel dont il sent le danger.

André tient à rester un mari honnête : mais une scène dans le parc, après le dîner, provoque un éclat jaloux de Colette. Et André, lassé, se rend chez Mitzi non plus en docteur, mais en amoureux.

Colette et André se réconcilient; mais... Mitzi quitte Olivier. Et celui-ci rend André responsable de la rupture. Alors, à Colette qui veut connaître quel est l'être odieux qui a brisé le ménage de sa meilleure amie, André Bertier décide de tout avouer. Tout s'arrange ; André est pardonné. Et lui-même, rassuré, jure à sa femme qu'il mènera une vie exemplaire.

En vérité, quand on est le mari de Jeanette Mac Donald, peut-on penser à autre chose qu'à lui être éperdûment fidèle ?

Ce que ne peut rendre un résumé forcément sec, ce sont toutes les qualités de vie et de finesse qui font de *Une heure près de toi* un ensemble digne du plus grand succès. J. BOCAGE.

Brigitte Helm, principale interprète de l'*Atlantide*, le nouveau film de Pabst, d'après le célèbre roman de Pierre Benoit.

AUTOUR DE L'ÉCRAN

Un grand comédien : Henri Marchand



Henri Marchand.

Henri Marchand qui interpréta avec tant de vie et tant de poésie un des rôles importants de A nous la liberté, *est un comédien de race. Tout jeune, il rêvait de théâtre. Et la vie qui ne lui épargna aucune dureté, ne découragea jamais sa persévérance. Il travailla à Paris dans des usines, pour gagner sa vie; un jour il se présenta au Théâtre Réjane et était si pauvrement vêtu qu'on l'engagea... comme groom. Il parvint à voir Réjane elle-même. La célèbre artiste comprit le talent qu'il y avait en lui, le fit travailler, l'encouragea. Il se présenta au Conservatoire et, dans la scène de* l'Intimé, *déploya une telle verve, une telle force, que la presse et les plus grands critiques — Antoine, Adolphe Brisson — s'indignèrent que ce sujet exceptionnel n'eût obtenu qu'un second prix.*

Ses tournées en Amérique, en province, ont consacré son talent. A nous la liberté *l'a classé comme un grand comédien de l'écran. Il faut souhaiter de voir promptement Henri Marchand — qui adore le cinéma et rend hommage au talent de René Clair — dans un film à sa taille.*

Le succès d'" *Emil und die Detektive* "

Le film allemand Emil und die Detektive, *avec sous-titres français, que donne le Studio de l'Etoile, remporte un évident succès. L'aventure du collégien Emile, victime d'un voleur qui lui dérobe ses économics et qui les récupère avec l'aide des « petits camarades », permet aux jeunes lycéens berlinois de prouver qu'ils sont remarquablement photogéniques. Ils révèlent en même temps des dons insignes. Fritz Rasp — le prodigieux Smerdiakoff des* Frères Karamazoff *— est en tous points remarquable.*

A la Paramount

De nombreux journaux, tardivement et insuffisamment informés, donnent parfois des informations émanant de source américaine, qu'ils acceptent de bonne foi sans se douter, souvent, que — même si elles ont été vraies — elles n'ont plus de raison d'intérêt au moment où elles paraissent, parce que le fait qui les motivait n'existe plus lui-même.

C'est ainsi que l'annonce du procès Sternberg-Marlène Dietrich-Paramount a fait couler beaucoup d'encre. Or, au moment où l'on en donnait la nouvelle, toutes les difficultés étaient aplanies et il n'était plus question de procès. A tel point que Marlène Dietrich tourne pour Paramount Nuit profonde *et commence* La Vénus blonde, *sous la direction de Sternberg.*

⁂

Une nouvelle étoile se lève au ciel des « stars ». Paramount vient de « découvrir » une femme dont la beauté et la séduction étonnantes vont faire merveille. Cette future vedette, dont on attend beaucoup porte le beau nom de Sari Maritza. Elle va tourner un film, La Loi violée (Forgotten Commandment).

A l'Alliance Cinématographique Européenne

L'Alliance Cinématographique européenne, qui vient de présenter Vous serez ma femme, *charmant vaudeville cinématographique tiré d'une pièce de Louis Verneuil, tient également un éclatant succès avec* Emil und die Detektive, *qui peut revendiquer le titre de « film le plus original de l'année ». Car si l'on excepte Fritz Rasp, le film est entièrement joué par des jeunes garçons. Ils animent l'écran de leur jeunesse et de leurs cris, et aussi de leur sérieux, car ce scénario, tiré du roman de Röstner, n'est rien moins que sérieux. Cette production G. Stapenhorst de la U.F.A., plaît aux spectateurs de tous les âges.*

La prochaine production U. F. A.

La U.F.A. ne veut pas de film « doublés ». Avec raison, et c'est pourquoi ses productions, au-dessous de la marque habituelle : « C'est un parlant U.F.A. » porteront la mention : « Ce n'est pas un film doublé ».

Un homme sans nom *retrace l'aventure du soldat qu'on a cru mort à la guerre et qui, dix-sept ans plus tard, revient chez lui, trouve sa femme mariée et le monde se passant de lui. Ce seront les débuts de Gémier au parlant. France Lillys jouera le rôle de sa femme.*

Quick, *tiré de l'amusante pièce de Sandera, sera interprété par Jules Berry entouré de Lilian Harvey, Armand Bernard, Pierre Brasseur etc... Production Pommer, mise en scène par Siddmak, elle constitue une plaisante diversion de ces deux cinéastes à* Tumultes.

La Belle Aventure, *le chef-d'œuvre de de Flers, de Caillavet et Etienne Rey, va être également porté à l'écran. Kate de Nagy sera la jeune fille, aux côtés de Jean Périer, Paule Andral, Jeanne Provost, Arletty, Le Gallo, Lucien Baroux...*

La Femme et le Diamant *(titre provisoire) sera un film policier avec Annie Ducaux, Gaston Modot, Jean Gallard, Jean Rozemberg.*

Enfin, la U.F.A. annonce deux films d'Erich Pommer avec Lilian Harvey, Le Trou dans le Bas, *et une opérette avec musique de Heymann. Ajoutons que l'A.C.E. présentera une production dont le titre provisoire est* Ma femme, homme d'affaires, *tournée pour elle par la « Via Film ».*

" *No Man's Land* "



Une curieuse scène du " No man's land ".

Une figure d'homme à une fenêtre, une expression grave, tendue, un cri d'enfant, le cri d'un nouveau né : l'Angleterre.

Un tramway, une bousculade, un ouvrier et une jeune fille, deux mains qui se frôlent, deux existences qui se lient : la France.

Une chambre vaste et propre, un garçonnet attentif, un père appliqué à tailler un jouet dans un morceau de bois : l'Allemagne

Le jouet est un canon. Canons, canons, munitions, munitions, décorations, décorations. Les tableaux se précipitent, s'enchaînent, s'expliquent, se contredisent. Nous voyons un nègre qui danse, un juif qui se marie, quelque part dans le monde... Et c'est la Guerre. Mais il est impossible de raconter tous les détails, et chaque détail a sa valeur, sa signification. Ces cinq existences, que nous avons vues dispersées dans le monde se trouvent nouées, parce que le hasard les a précipitées — le hasard et les bombes et les éboulements, dans une tranchée abandonnée, dans un trou hors des frontières, hors des limites, dans un pays sans nom : c'est le No Man's land. *Et il n'y a plus de guerre pour eux, parce qu'il n'y a plus que des hommes sans uniformes, sans haine, peut-être sans patrie; aucun des cinq ne veut la guerre, n'aime la guerre et ne comprend cette guerre qui se poursuit là-haut quelque part au-dessus d'eux.*

Voilà, en résumé, le scénario du film. Un résumé très succinct qui en laisse mal entrevoir les beautés de fond et de forme.

Victor Trivas est un jeune metteur en scène russe (il a été collaborateur de Pabst) ; No Man's land *est son premier film, et ce film le classe parmi les plus grands metteurs en scène actuels.*

No Man's land *qui, avec la* Tragédie de la Mine *avait été classé premier au concours des scénarios pacifistes, l'an dernier, est plein de talent, de sensibilité et de jeunesse. Cette jeunesse, nous la sentons dans la richesse des matériaux, dans la complexité des images, dans la hardiesse du rhytme souvent saccadé, décousu même, mais tellement plein de vie et d'intensité. Je ne puis suffisamment m'attarder sur des trouvailles d'une rare qualité, ni sur l'interprétation tout à fait exceptionnelle. Chaque homme parle sans doublage, sans avoir pris des leçons de langues étrangères, sa langue natale tout simplement. Ce n'est pas un film de guerre, mais un film de paix, qui, avec fougue, avec conviction, soutient la plus belle des thèses.*

" *Promenade en Chine* ", de Titayna



Dans " Promenade en Chine " : un acteur.

Titayna, la grande voyageuse, a beaucoup vu et beaucoup retenu. Son film, Promenade en Chine, *est une preuve nouvelle de son talent et de son audace.*

Avec son opérateur Robert Lugeon, elle pénétra en Chine par la fameuse Grande Muraille. A travers les villages mongols, elle chemina vers Pékin qui lui fournit une série d'images fort belles. Puis c'est la campagne chinoise, puis Han-Kéou sous l'inondation.

A bord de l'aviso Altaia, elle remonte le Yang-Tsé, arrive à Chonking, est reçue par le lama Kien-Fou, filme deux cérémonies lamaïques.

Sur la voie du retour, elle filme, à Itchang, une représentation du théâtre classique chinois.

Enfin Shangaï, Hong-Kong et le départ pour la France.

A la Metro Goldwyn Mayer

Une grande firme. Un bel et constant effort. Nous verrons bientôt, de Clarence Brown, le célèbre metteur en scène, auteur de La Chair et le Diable, *et de* Romance, *de nouveaux films,* Fascination, Mes Petits *et* Ames Libres.

⁂

On parle beaucoup de Grand Hôtel. *Un très beau film dont Garbo, les deux Barrymore, Joan Crawford, Wallace Beery sont les vedettes. Un véritable microcosme admirablement réalisé par Goulding. A noter une remarquable utilisation de l'accompagnement musical.*

⁂

Johnny Weissmuller, le champion international de natation, engagé à la Metro, interprète le héros du film Tarzan, *lutte contre des lions furieux et nage au milieu d'une troupe d'hippopotames.*

A la Tobis

Les prises de vues du grand film historique Danton *continuent aux studios Tobis d'Epinay. Après avoir réalisé les grandes scènes du Club des Cordeliers, le metteur en scène, André Roubaud, a tourné cette semaine dans le décor de la salle à manger de Danton avec Jacques Grétillat, qui incarne Danton, et Andrée Ducret dans le rôle de Gabrielle Danton.*

M. Georges Marret commencera bientôt, aux studios Tobis d'Epinay, la réalisation de sa nouvelle production, Suzanne, *d'après un scénario de Stève Passeur, mise en scène de Raymond Rouleau. Les principaux rôles de ce film seront tenus par Yolande Laffon, Jean Max et par le metteur en scène lui-même, Raymond Rouleau.*

Une jeune " star "

Mlle Raquel Teixido est une toute jeune « star ». A sept ans et demi, elle vient de tourner — avec un talent précoce — dans M *(version française) qui passe aux Ursulines avec le succès que l'on sait.*



Raquel Texido.

MIROIR DE PARIS

Promesses de Juin.

Si vous questionnez les esthètes des plaisirs cosmopolites sur les endroits qu'ils élisent à certains moments, vous obtiendrez des réponses variées : « I always go to Lido in September » ; « Ich liebe Saint Moritz, oder San Anton, oder Scheidegg im Januar » ou « Yo voy generalmente a Biarritz al fin de Agosto ».

Mais tous tomberont d'accord pour vous répondre en français, avec un accent plus ou moins pur: « Au mois de juin nous venons à Paris. »

Mirage universel : Paris, au mois de juin, devient le cœur du monde où déferlent sous forme de bateaux, d'avions, de rapides, les artères de tous les pays : à ce moment, ce cœur n'accélère pas son pouls, il n'a pas la fièvre, il bat à un rythme régulier, celui du vrai luxe et du plaisir raffiné.

C'est le moment où la gamme des princes qui s'étend du beige pâle au marron foncé se fait envoyer en mission spéciale, pour défendre les intérêts de ses fidèles. Nous les verrons dignement étayés par force Hispano et Rolls « en file indienne » à l'ambassade des Ambassadeurs ou au ministère du Ciro's et au Ritz, discutant, entre un poulet au curry et une poire Melba, les avantages que leur pays peut tirer d'un contact étroit avec la civilisation occidentale.

C'est à cette époque également que débarquent les Sud-Américains amplement munis du prix de vente de quelques troupeaux qu'ils ont patiemment engraissés pendant l'hiver.

Viennent aussi en juin les meilleures familles américaines du Nord avec leur bagage de joie enfantine, de confiance ingénue dans l'agréable « trip » qu'ils ont bien organisé.

Que Paris prépare-t-il donc de si magique pour la saison ? Il reste tout simplement lui-même ; mais comme à ce moment son climat est doux, son ciel rêveur, il laisse libre cours à sa fantaisie.

Tout d'abord commencent à se montrer aux Acacias les attelages que nous avons vu défiler avec tant de plaisir à l'Hippique : ils sont l'annonce de la grande semaine des courses. Bientôt les élégantes descendront un peu plus bas jusqu'à Longchamp, à Auteuil, à Saint-Cloud : nous les verrons au grand Steeple, aux Drags, au Grand Prix, au Prix du Président où elles iront juste un moment, avant le goûter du polo, sans oublier toutefois de passer une seconde entre les deux, voir une amie qui donne un « party » à Madrid.

Au Polo, elles auront également la présentation de leurs chiens favoris, qui seront appréciés et médaillés comme ils le méritent ou comme « Elles » le désirent avant de se mesurer aux éclectiques courses de lévriers de Saint-Gemmes. Mais il faudra quitter rapidement cette réunion charmante : le soir, dîner au Country-Club de Saint-Cloud, ou gala aux Ambassadeurs. De gala en gala, elles échoueront à quatre heures du matin après le « Nouveau Montmartre » ou le « Z 44 », chez Florence... peut-être ?

Pour les personnes plus cultivées ou plus sérieuses, il y aura quelques beaux concerts, le Festival Chopin, les Ballets russes, l'Opéra allemand, les danses d'Argentina. Nous aurons aussi les soirées si recherchées du Cirque Molié.

Comme couronnement de la saison, il y aura pour ceux qui sont vraiment des Parisiens, de Paris et du monde entier, les quelques grands bals que donnent encore dans leurs cadres somptueux, ceux qui savent maintenir la tradition du déguisement original, spirituel ou évocateur. Ce seront les grandes soirées d'adieu, car déjà Deauville réclame ses sportifs pour les régates, Londres appelle ses fervents pour les épreuves hippiques ou tout le monde se précipite avant les régates de Cowes et la course croisière Cowes-Santander.

La foule suit, mais s'égrène en chemin, et seul Paris peut conserver l'orgueil d'avoir, pendant trente jours, groupé et maintenu haletants autour de son halo lumineux ceux qui constituent les satellites de ce grand roi : le Plaisir.

M. André MAGRE
Secrétaire général de la Présidence de la République.

Le nouveau secrétaire général de la présidence de la République, M. André Magre, est un parfait exemple de cette classe de hauts fonctionnaires qui sont en même temps de grands lettrés.

M. André Magre est le frère aîné de Maurice Magre, dont le nom est célèbre, à plus d'un titre littéraire. Fils d'un lettré délicat et d'un éminent fonctionnaire, André et Maurice Magre collaborèrent à cette première plaquette de poèmes, qui permit à Henri de Régnier de saluer en Magre « un génie harmonieux et doux ».

Cette plaquette de vingt-trois poèmes, devenue rareté bibliophilique, fut éditée sous ce titre : *Eveils*, par Vialelle et Perry, à Toulouse, en 1895. Signée « André et Maurice Magre », elle porte, en épigraphe de couverture, cette phrase tirée de l'allemand : « Elle était aimable et il l'aimait, mais lui n'était pas aimable et elle ne l'aimait pas » et contient des vers comme ceux-ci, où déjà — un quart de siècle avant — s'indique la maitrise singulière de la *Montée aux Enfers* par le rythme et la forme :

Pour me rendre soumis, tu n'avais qu'à sourire.
Peut-être y songeas-tu, mais tu ne l'as pas fait.
Et nous sommes passés, étonnés, sans rien dire,
Et cela ne valait-il pas mieux, en effet ?

M. André Magre, si, depuis ses premiers poèmes, il n'a rien publié, laissant à son cadet Maurice le soin d'illustrer le nom paternel, n'est pas moins demeuré un ami passionné des livres. Il assume une réputation bien établie de grand bibliophile qu'il n'accepte pas, d'ailleurs, se prétendant, tout au plus, bibliopole. Mais son regret sans doute le plus vif, en quittant le palais du Luxembourg où il fut directeur du cabinet du président, après avoir, durant longtemps, dirigé la préfecture de Meurthe-et-Moselle, son regret le plus vif sera d'être un peu plus éloigné des boutiques de la Montagne Sainte-Geneviève, où les sourciers de l'intelligence découvrent, sous la poussière du temps et des hommes, les trésors incomparables de l'esprit.

Mais, appelé à l'Elysée par la confiance et l'amitié de M. le président de la République, M. André Magre continuera, au Palais de l'Elysée, plus et mieux que jamais, la grande tradition des hommes de cœur et de courtoisie qui font honneur à notre république, en ses premiers serviteurs.

Qu'il nous soit permis de l'en féliciter ici bien sincèrement et de joindre à ces félicitations nos hommages les plus respectueux, dédiés à Mme André Magre. — H. M.

CLIMATS

Service de nuit.

Minuit, heure capitale de la vie nocturne, heure où se démasquent les vrais noctambules, tandis que les indécis se demandent « si l'on va rentrer ou si l'on continue », minuit qui n'est plus spécialisé dans les crimes vient de mettre dans les rues les globes électriques en veilleuse. Métro et tramways n'ont plus que quelques instants à vivre et les taxis marquent à leur compteur un pouls qui bat double.

Alors, va naitre, chaque heure pendant quelques minutes, au centre de Paris, une étrange vie. Jusqu'à cinq heures du matin, la place du Châtelet avec son palmier et sa fontaine sera l'oasis où viendront périodiquement s'abreuver un troupeau d'autobus mastodontes ; le plan de Paris collé à la vitre du bureau-abri de la S.T.C.R.P. nous la montrera comme le corps minuscule d'une gigantesque pieuvre noire appliquée sur la ville et dont chaque tentacule est terminé par une ventouse monogrammée ; elle deviendra le vrai cœur de Paris où battra le flux d'un trafic intermittent mais régulier, cependant que près d'elle le gros ventre des Halles se gonflera lentement de rouges quartiers de viande et de légumes entassés. Et dans le sommeil environnant, elle seule, toute la nuit, connaitra une curieuse animation de gare de transit provinciale et familiale. Ses trottoirs ne seront plus que des quais le long desquels viendront se ranger des sortes de wagons express pour les Gobelins, Montrouge, Passy, Vaugirard, La Villette ou Charonne. Et ainsi elle offrira un des aspects les plus typiquement représentatifs de la vie de Paris, comme on l'entendait au siècle dernier, du temps que la couleur locale intime des grandes villes existait encore... Car, en vérité, il n'est que les vrais Parisiens pour se servir des autobus de nuit.

Les lourdes voitures lumineuses, après un savant tour de piste, comme en un carrousel, déversent ou « rechargent » ici tout un monde qui ne doit son existence qu'à la nuit. *Paris la Nuit.* C'est vraiment ici qu'il faut venir le contempler. Un échantillonnage complet de sa faune se donne rendez-vous sur cette place silencieuse, quasi-morte et où ne se trouve aucun café ouvert — quelle fortune à faire, pourtant ! Gens des halles, pleins de vie dans leur blouse et leur jupe plissée, venus des portes lointaines qui, sous la lune, sentent vraiment la campagne, et, drainés au hasard des parcours synthétiques, toute une foule de petits travailleurs et de petits bourgeois qui seront refoulés après une courte halte vers leurs demeures en des quartiers excentriques.

Un seul prix, une seule classe (des coussins de cuir ajoutés aux banquettes de bois donnent aux *secondes* un luxe de *premières*) met tout le monde sur un pied de franche et facile égalité. Sous des pardessus « de tous les jours », on découvre les smokings de travail du maître d'hôtel, du croupier ou du contrôleur de cinéma aussi bien que sous le cache-col élimé on distingue le plastron des garçons de café à la barbe renaissante. Les dames des vestiaires et des lavabos, les caissières, continuent à trôner dans leurs vêtements dignes et pauvres, un grand sac « fourre-tout » sur leurs genoux. Des couples de boutiquiers endimanchés, qui font « une petite bombe » deux fois par an, rabâchent à satiété les événements de leur soirée, tout comme ils doivent « pomper » leur assiette jusqu'à la dernière goutte de sauce pour ne rien en perdre ; tandis que des jeunes ménages qui devront ce matin même se lever de bonne heure prennent déjà un acompte de sommeil ; elle, assoupie sur l'épaule de son compagnon silencieux. De temps en temps, un arrêt brusque « à la demande » aux environs de rues que je devine, introduit dans cette tiède intimité enfumée — car l'on fume beaucoup dans les autobus de nuit — un journaliste, des typographes, ou quelque fille étonnamment fardée, harnachée de parures compliquées et bariolées de couleurs violentes : son travail fini, elle rentre chez elle, sagement, bourgeoisement.

Ces quelques femmes, celles-ci ou les autres, perdues dans une morne et terne réunion d'hommes, voilà peut-être l'accent le plus curieux de ce groupement éphémère d'êtres qu'unifient la fatigue née du labeur ou d'un médiocre plaisir. Il leur est impossible de se fondre complètement dans l'entourage de leurs voisins : elles sont en quelque sorte inadmissibles. Parfois, une seule femme au milieu d'une vingtaine de voyageurs semble attirer tous les regards sournois, polariser tous les désirs secrets, tous les rêves inavoués, toutes les possibilités d'aventures. Et elle parait très courageuse d'être ainsi montée dans cette cage où le moindre sourire pourrait la perdre.

Cependant que le hasard fasse un voyage s'effectuer

sans la présence d'un élément féminin, alors quelque chose d'inexplicable manque, que l'on cherche en vain et dont l'absence rend plus trouble l'atmosphère. C'est d'ailleurs cette même ambiance équivoque qui pèse à l'intérieur des taxis racoleurs, où vous a fait monter la promesse d'un départ immédiat et d'un parcours semblable pour le même prix : tête à tête se poursuivant dans l'ombre en compagnie de quatre ou cinq inconnus dont on distingue mal les traits et dont on voudrait tout savoir.

Et ainsi jusqu'au petit matin bleu, comme libérés par la nuit, les gros bolides pansus répartiront dans la ville sombre leur homogène cargaison d'isolés — vieux garçons et femmes libres — et de couples somnolents, leur clientèle d'habitués — sœur jumelle de celle hantant les autocars des courses — et qui serre, à la montée et à la descente, la main du receveur, toujours le même.

Voici enfin, fausses et laiteuses, les premières lueurs du jour : inutile Cassandre, la dernière crieuse de journaux du soir a disparu, ensevelie sans doute par l'avalanche des feuilles matinales ; l'ultime carriole de maraicher s'est évanouie dans l'espace ainsi que la charrette fantôme ; le petit train d'Arpajon est mort d'essoufflement. Comme des appels d'usines, les percolateurs se mettent à siffler au centre des fers à cheval de marbre, et alors, des rues poreuses sourdent lentement, par infiltration semble-t-il, les innombrables équipes de la besogne quotidienne.

... La place du Châtelet, flanquée de ses deux théâtres, qui réapparaissent, redevient un lieu banal dont les non-initiés ne soupçonnent pas la double personnalité.

Louis Chéronnet.

PROPOS D'ATELIER

Au Salon.

Ma position n'est pas banale. Je compte encore, pour ma joie, à l'effectif de troupes réputées « jeunes ». Il n'est pas rare qu'on m'y demande de conter des histoires d'ancien, encore qu'on ne m'ait pas appelé pour cela. Je me fais rarement prier, ayant constaté la vanité de cette résistance et, en outre, ayant admis la nécessité de revenir sur tels événements qui garderont la valeur d'exemples jusqu'à ce qu'ils aient été, sur le plan qui nous retient, dépassés par des événements contemporains, ce qui n'est pas fortement annoncé, de l'aveu même des jeunes les plus authentiques. Et c'est bien déplorable.

Je ne connais qu'un protestataire. Ce confrère prétendant que je lui rappelle son grand-père racontant Reichshoffen. Fichtre ! Dans quelle petite voiture le cher homme (c'est le grand-père) suivait-il la charge sacrée ?

Ma précaution oratoire, c'est pour vous mettre en bon état d'entendre qu'ayant « au cours d'une carrière déjà longue » connu toutes sortes de gens, j'ai bien connu feu Edouard Detaille. Et chez Mme Madeleine Lemaire, encore ! Il est vrai qu'elle illustrait telle édition, demeurée longtemps originale, de Marcel Proust... Et puis, quoi ? Max Jacob vous démontrerait si joliment que tout cela participe si peu du surnaturel, ne relève d'aucune sorte de scandale, lui qui passa de l'Académie Jullian à la grave revue des Reinach, « par à travers », pour dire avec Verhaeren et en style d'époque, l'Ecole coloniale et l'*Entrepôt Voltaire !*

M. Edouard Detaille, héros du *Salon des Artistes français* — mais qui expliquera l'ingrat oubli, si soudain, des *Artistes français?* — me confessa, certain jour d'héroïque mélancolie (outre qu'il n'était pas bête) que ses chefs-d'œuvre dont vécurent tant d'ouvriers de la chromo, que ses « grandes machines » devant quoi il fallait, le jour du Vernissage, organiser un service d'ordre comme pour le Grand Prix ou l'arrivée du Tsar, n'étaient aucunement devenus, comme je le croyais, moi, candide, l'orgueil et la parure des palais de la République. Il me conduisit en banlieue, là où il disposait d'un vaste hangar, asile définitif de tant de merveilles. C'est dans ce hangar qu'expirait la charge de cuirassiers pour quoi, rangé en bataille dans la cour de l'Ecole militaire, colonel et vétérinaires en tête, selon le fier Règlement de la Cavalerie, le 2e de l'arme posa un mois durant, l'artiste étant installé au poste de police, coiffé d'un bonnet de même, comme dirait l'un des rédacteurs de la *Grammaire de l'Académie*. C'est là que flambait, pour l'éternité, cet immeuble du Sentier dont l'embrasement avait été le prétexte à des portraits si ressemblants du colonel des Pompiers, de M. Lozé, préfet de police, du général Saussier, gouverneur de Paris et de — je jure de ne dire que la vérité, toute la vérité ! — Coquelin aîné, en habit et cravate blanche, gibus et pelisse de castor, venu, son coupe-file à la main, faire un petit tour parmi les Pompiers-Chefs, en sortant de la Comédie-Française.

Oui, je sais, c'est à peine croyable. Mais j'ai juré, outre qu'il vous est facile de vous reporter aux « publications artistiques » de l'époque, dont l'*Album Mariani*. On peignait ça. On le peignait pour — ah ! de grâce, retenez ces paroles auxquelles j'ai la vanité d'attacher quelque prix — cette curieuse sorte d'amateurs qui ne s'intéressaient à la peinture qu'une seule fois l'an, le jour du Vernissage, et qui, admirant, n'achetaient jamais, satisfaits seulement d'avoir encombré de reproductions chromolithographiques, à peine plus sirupeuses que les originaux, le pauvre logis de l'ouvrier.

Eh bien, c'était pour le triomphe d'un tel art que tant de gens en place travaillaient à écarter des Salons les peintres qui avaient nom : Manet, Renoir, Cézanne, Pissarro, Monnet, Lautrec, Degas, Seurat, que je cite pêle-mêle tout exprès. On faisait peur au monde capable de les aimer tout de même en les traitant de communards, d'anarchistes ou de Prussiens ! Lorsque ceux de ma génération décidèrent que la plaisanterie avait assez duré et que, dorénavant, la bonne peinture prendrait la place de la mauvaise, au Louvre sinon au Salon, nous fûmes analogiquement traités de bolchéviques et de Boches. M. Camille Mauclair ajoute que je suis « vendu aux marchands ».

Si je parle comme je fais c'est que je n'ai pas encore réussi d'analyser le sentiment qui a poussé les *Artistes français* célébrant un *Cinquantenaire* (comme-si le Salon de 1882 avait été particulièrement glorieux), à installer d'une manière quasi-triomphale, Cézanne, Renoir et Manet dans ce « salon carré » où s'alignent Bouguereau, Bonnat, Cabanel, Hebert, Carolus Duran, Gervex, Lhermitte, Roll, Alphonse de Neuville, d'autres adversaires de la modernité et ce précurseur de la bijouterie « modern'style » : Gustave Moreau dont le souvenir nous demeurera cher parce qu'au lieu de brimer ses élèves nés tout de bon peintres, comme fit Bonnat embêtant Friesz, il laissa s'épanouir, en le favorisant même, le libre génie de Henri-Matisse, de Marquet et de deux ou trois de leurs condisciples.

Remarquez bien que, pour Manet, à côté de l'aigre brune au divan, chef-d'œuvre désormais classique, on a placé ce *Perthuiset chasseur de lions*, l'une des plus osées, des plus audacieuses créations de Manet et qui lui valut les pires outrages de gens qui ne sont pas tous morts, persévérant cahin-caha, le parapluie en bataille les jours de vote, au jury des *Artistes français*. Qu'est-ce que ça veut dire ? Personne ne croira que Renoir, Cézanne et Manet étaient, en 1882, les chéris de ces messieurs. Les « vieux » demanderont-ils l'*aman*... à ceux qui représentèrent la « dissidence » ? J'attends que les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts aillent, en délégation, poser la question aux membres de l'Institut dispensateur des Prix de Rome. Ce n'est pas pour faire « couplet de bravoure » que j'écris ça. La question doit être vraiment posée. Elle pourrait l'être par un jeune député artiste interpellant M. Mario Roustan, un peu à la manière de Barrès frêle député de Nancy.

C'est toute la question de l'enseignement des Beaux-Arts, entre autres, qui exige une solution. Il faut que les peintres de vingt ans puissent décider de la nécessité de coiffer le bonnet d'insurgé offert par un grand frère ou de la possibilité d'endosser un uniforme orthodoxe et tirant sur le vert, après avoir balancé de la femme couchée de Manet à la demoiselle nue du *Rolla* de Gervex et du Cézanne plein d'une sombre angoisse géométrique au pathétique *Cimetière de Saint-Privas* d'Alphonse de Neuville, voire aux *Dernières Cartouches* dont je soutiendrai toujours, fût-ce sous le rasoir de Camille Mauclair, que ce tableau (je le croyais plus grand, et fini davantage et plus *habilement* peint, pour tout dire) obligeait, en 1882, nos pères de songer à la Revanche et non pas aux « problèmes de la peinture », ô André Derain ! J'y songe : va-t-on solliciter Derain, après Matisse, de diriger un atelier rue Bonaparte ? Et accepteront-ils ? Il faut qu'on sache, les Pompiers ayant allumé le feu, si c'est feu de cave, feu de cheminée ou un de ces beaux incendies dont c'est Néron qui dut dire le premier qu'ils valent deux déménagements. Hélas ! J'ai vu un « bel incendie » *pourrir* dans un hangar. Quelle leçon !

André Salmon.

P. S. — Si je disposais de plus de place, que de choses à dire ! Par exemple que M. Van Dongen qui, dans le cadre de la *Nationale*, succède si bien à Boldini, est peut-être, dans le singulier état des choses présentes, l'exposant ayant, lui l'ancien de la rue Ravignan — ô Révolution plastique de 1900-1910 ! — les plus fermes raisons (actuelles) de protester contre ce qu'il doit définir, après ce qu'il a dit et laissé écrire de ses camarades : « *la scandaleuse intrusion* des Manet, Renoir et Cézanne ». Quel malheur que Mirbeau, le bon enragé, ne revienne pas, en permission de détente sur la terre, voir d'un peu près de si belles choses, pour en jouir !

Le nouvel appartement de Francis Carco.

Délaissant Montmartre pour les quais, Francis Carco revient à ses premières amours et s'installe quai d'Orsay.

Il a mis dans chacune de ses maisons un peu de sa personnalité, dès qu'il s'agit de les aménager, les faisant bénéficier de son goût pour la découverte et de cette divination qui lui permet de discerner parmi vingt autres l'artiste, l'homme qui fera son chemin.

Au mur de sa chambre du quai aux Fleurs, il y avait un grand nu de Modigliani, Modigliani qui alors... et qui depuis...

Quai d'Orsay, autre découverte : Carco a confié son installation à un jeune décorateur, lui donnant ainsi l'aubaine redoutable de jouer une grosse partie. Partie gagnée ? Partie perdue ? Jean Fraysse parait bien avoir gagné la partie, Jean Fraysse, le fils du poète René Frêne.

Le nouvel appartement de Francis Carco avait de quoi tenter un décorateur. Les pièces y sont logiquement disposées, mais il importait de laisser à chacune d'elles le caractère né de ses dimensions. C'est bien ce qu'a compris Jean Fraysse, en même temps qu'il s'efforçait de donner une unité à l'ensemble par la couleur et par la conception qu'il a de la décoration.

Sitôt franchie la porte, on en est persuadé lorsqu'on pénètre dans le grand vestibule aux murs nus pour que prennent toute leur valeur les larges portes laquées d'une chaude couleur.

Donnant sur la Seine, s'alignent les quatre pièces principales. La salle à manger très claire est occupée en son milieu par une grande table d'un bois rouge et chaud, entourée de chaises d'un Directoire élégant et harmonieux. Au-dessus de la console, la grande nature morte de Daragnès, deux ou trois autres tableaux aux murs, pas plus. Le principe cher aux gastronomes a été respecté, qui exige pour une salle à manger au vrai sens du mot, une simplicité calme et heureuse, afin que la table et les convives qui l'entourent et la vaisselle et la verrerie sur la nappe blanche, et les plats qui sont présentés prennent toute leur importance.

Il aurait été dommage de ne pas respecter les belles proportions du salon et de n'en point faire une pièce d'apparat. Jean Fraysse l'a bien compris. Renonçant délibérément au genre studio, au pittoresque aventureux, il s'est attaché au contraire à donner à cette longue et large pièce, éclairée par deux larges baies, la noblesse des grands salons d'autrefois, allant même jusqu'à un certain air officiel, mais stylisé, comme il convient en 1932. Une longue table dont le plateau est fait d'un verre épais et les pieds en cuivre. (Toute la partie métal de la maison est l'œuvre de Marcel Guérin : elle est importante et d'un goût très sûr). De formidables fauteuils en satin marron. Pour mettre une note plus vive, quelques petits meubles en laqué rouge, et puis la beauté généreuse de grands vases chinois, d'animaux, d'urnes funéraires aux flancs harmonieux. C'est la nouvelle passion de Carco. Il s'est mis à aimer l'art chinois, comme il aime la peinture de notre temps, sensuellement. Il y a moins de tableaux aux murs de sa nouvelle maison que dans celle qu'il quitte, mais les peintres qu'il aime sont tous là : Derain et Segonzac, L.-A. Moreau, Pascin, Daragnès, Utrillo.

Aussi, la salle à manger et surtout le salon apparaissent comme des pièces de grande réception, dont l'apparat fera paraitre plus fraiche, plus intime la petite bibliothèque où tout est pour les yeux une caresse. Les meubles sont en érable blanc, doux au toucher et au regard, symphonie aimable de gris et d'un blanc teinté d'or pâle heureusement harmonisé avec le cuir vert du divan et la note d'un vert jade plus clair et plus vif des reliures des livres qui chargent les rayons.

Dans la maison d'un écrivain, la maitresse pièce



Le grand salon « noble comme ceux d'autrefois ».

est le cabinet de travail. Chez Francis Carco, c'est une pièce pas très grande, mais de proportion agréable et donnant, naturellement, sur la Seine.

Peu de meubles, une armoire vitrée, où sont accumulés les livres rares et les objets d'art de la vieille Chine, un meuble spirituellement combiné, servant à la fois de discothèque et de bar. Le phono est par-dessus. En ouvrant le meuble, à gauche, on trouve des disques; à droite, on voit surgir en bon ordre des flacons et des verres. Une grande toile de Pascin met dans l'ensemble une sensualité de qualité.

Quant au bureau, en palissandre du Rio, au centre de la pièce, il en demeure l'élément essentiel; large, solide, costaud, avec un dispositif ingénieux de rayons de classeurs, de fichiers, qu'un simple mouvement fait apparaître et disparaître dans la masse du meuble.

L'écrivain à son bureau, solide au poste, est comme le capitaine à sa passerelle de commandement. Bien campé, solidement assis, Francis Carco de son cabinet de travail peut entreprendre tous les voyages où l'entrainera sa fantaisie.

Telles apparaissent les pièces principales de la nouvelle maison de Francis Carco. Les chambres à coucher sont meublées avec le seul souci d'un confort simple, net, pratique; les salles de bains; une petite pièce où l'écrivain projette d'installer un bar à sa façon; des penderies, des couloirs pleins d'armoires assurent à côté des pièces de réception l'agrément de la vie intime.

Le caractère de cette belle demeure est dû à son unité. L'ambiance est créée par la couleur, harmonie allant du brun rouge des bois précieux à une teinte violine cyclamen, rose, mauve, dont les murs sont peints.

Autre élément d'unité : la vue, qui des fenêtres, s'étend sur le fleuve, et puis les objets d'art chinois qui apportent une noblesse de qualité et une somptuosité de grand style.

Dans cette réalisation apparaît le rôle primordial du décorateur. Il a été l'organisateur de la fête, le « metteur en scène » de tout ce qui concourt à donner à la maison son caractère. Il n'est point de détails qui n'aient été étudiés, point de meubles qui ne soient le fruit d'intelligentes recherches.

Roger Fraysse — parlons un peu de lui — interrogé par nous, nous a dit :

« Je suis venu à la décoration il y a quatre ans, vivement attiré par les ambiances que l'on pouvait créer grâce aux oppositions brutalement lumineuses de couleurs franches. Mais cet esprit décoratif ne pouvait évidemment s'adapter qu'aux installations de grand air : villas, bateaux, terrasses. Ceci me conduisit à employer des matières nouvelles qui amenaient une note solide et claire sur un siège par exemple : cuir et raphia tressés, aloès, sisal, jonc, bois tissé, etc. Durant deux ans, je fus aussi le collaborateur de nombreux décorateurs et décorai personnellement la villa de H.-R. Lamor dans la Creuse, celle de M. Brunet en Normandie. Il y a deux ans, je commençai à composer des harmonies plus douces, plus délicates et à décorer des appartements. Je me suis toujours inspiré dans le choix des couleurs, des compositions que la nature nous offre et les aubergines, nègres, blonds que j'ai souvent employés sont des réminiscences de la couleur de la terre en Bourgogne, dans les Vosges ou ailleurs. Une feuille morte ramassée dans la rue m'a dicté l'harmonie des portes laquées de l'appartement de Mme Grandjean.

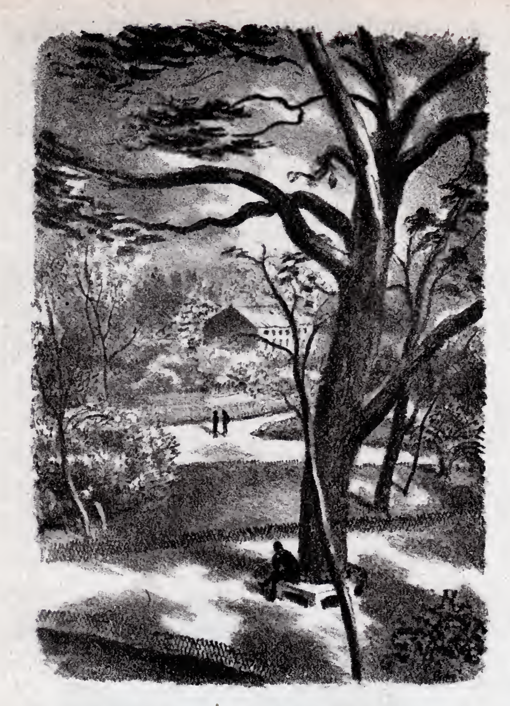
« Le sens pratique d'un meuble en général lui implique une forme que le décorateur doit rendre élégante. Suivant la mode, on a procédé du cube ou de la sphère. Actuellement la courbe triomphe. Je n'ai jamais eu de parti pris et seuls la destination et le confort d'un objet m'ont guidé. »

La décoration de l'appartement de Francis Carco a été pour Jean Fraysse, l'occasion de présenter son *chef-d'œuvre* au vieux sens du mot, le chef-d'œuvre qu'il fallait exécuter, au temps des corporations, pour passer maître ouvrier. André Warnod.

LES BEAUX LIVRES

Un illustrateur : Berthold Mahn.

Si l'on devait établir la liste de tous les artistes qui furent appelés à illustrer des livres de luxe, une page entière de *Bravo* ne suffirait pas à contenir les noms de ceux que des éditeurs trop naïfs voulurent imposer à notre admiration. Que nous en avons vu naître et mourir de ces gloires de l'illustration ! Maintenant que la crise a remis à leur juste place les vrais artistes et les autres, combien d'illustrateurs méritent qu'on s'attache à leur production? Très peu, naturellement. En tout cas, parmi ceux sur qui l'opinion de la critique est unanime, Berthold Mahn occupe une des meilleures places. Si ses œuvres ne sont pas nombreuses, c'est qu'il a travaillé avec tant de soin à chacune de ses illustrations qu'il n'a pas eu le temps d'en allonger davantage la liste. Mais le nombre n'a



Une lithographie originale de Berthold Mahn pour la « Confession de Minuit », de Georges Duhamel. — Henri Jonquières, éditeur.

rien à voir avec la valeur. Et le moindre dessin de Berthold Mahn vaut plus que la plupart des toiles, aquarelles ou dessins des illustrateurs à la mode.

A une époque où il est de bon ton de dénigrer l'importance du dessin, sous le prétexte fallacieux que seuls les *pompiers* s'appliquent à dessiner, Berthold Mahn est un des rares artistes qui continuent la tradition des maîtres en donnant au trait toute sa valeur. Qu'il s'agisse de dessins à la plume ou à la mine de plomb, de lithographies ou de cuivres, les images que Mahn donne de la nature, des objets, de l'homme, de la vie de tous les jours, sont d'une délicatesse exquise. Qu'on feuillette ce bel album de dessins à la plume, *Souvenirs du Vieux-Colombier* (Aveline éd., 1926) ou cette suite de portraits qu'il a faits de quelques-uns des écrivains d'aujourd'hui et qui servent de frontispices à différents ouvrages, ou qu'on parcoure les livres qu'il a illustrés, on demeure ébloui devant l'élégance, la grâce, la profondeur de ses compositions.

Cet admirable dessinateur devait, tout naturellement, devenir illustrateur. Ce fut, d'ailleurs, un peu malgré lui, parce qu'il ne conçoit pas que la vision de l'artiste puisse s'imposer à l'auteur ou au lecteur. Cependant, on peut dire qu'il est un des rares illustrateurs qui sachent se plier humblement aux textes qu'ils sont chargés de commenter, et que nul auteur ne saurait se plaindre non seulement d'avoir été trahi mais de ne pas avoir été fidèlement interprété. C'est ainsi que les romans de Georges Duhamel où évolue Salavin ont été illustrés de telle manière qu'on ne saurait imaginer qu'ils puissent désormais tenter un autre artiste que Berthold Mahn.

La plupart de ces livres sont ornés de lithos inoubliables. Notons que quelques-uns, comme la *Pierre d'Horeb* (Jonquières éd., 1928), *Et Cie*... (Mornay éd., 1930), *L'Alsace entrevue* (La Mésange éd., 1931), les *Œuvres complètes* de Verlaine (Librairie de France, 1931, 1932) contiennent surtout des dessins qui font à ces ouvrages des suites d'une rare qualité. Mais c'est dans la litho que triomphe surtout Berthold Mahn : des livres comme *Deux Hommes* (Crès éd., 1926), *Confession de Minuit* (Jonquières éd., 1926), *Le Crépuscule des Dieux* (Jonquières éd., 1927), *La Gerbe d'Or* (Jeanne Walter éd., 1930), *Le Feu* (Œuvres représentatives éd., 1930) sont de vrais chefs-d'œuvre recherchés de tous les bibliophiles. Il y a dans les lithographies qui ornent ces livres une richesse de valeurs qu'on rencontre rarement : les blancs et les noirs y jouent comme les couleurs sur la toile, avec une intensité extraordinaire qui leur donne une résonance poétique toute spéciale.

On est heureux de répéter ici, après d'autres, que Berthold Mahn est un maître. Raymond Geiger.

LA MUSIQUE

A l'Opéra : Concerts de l'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, sous la direction de M. Willem Mengelberg.

M. Willem Mengelberg et l'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam revenus à Paris ont donné deux concerts à l'Opéra, devant une assistance extrêmement nombreuse qui leur a réservé le plus chaleureux des accueils.

Le premier concert commençait par la *Suite en si mineur* de Bach qui fut interprétée avec tout l'art merveilleux du célèbre orchestre. Mengelberg, dont la mimique, mesurée, ample, logique est un modèle, mène irrésistiblement l'exécutant. Les *Variations symphoniques* de Franck venaient ensuite, avec comme soliste Mme Marguerite Long et ce fut une parfaite union entre le jeu de l'éminente pianiste et l'admirable partie orchestrale.

La *Vie d'un héros* de Richard Strauss — qui est dédiée à M. Mengelberg — occupait la seconde partie du programme : elle permit d'apprécier la force de cohésion de l'orchestre et les mérites particuliers du violon solo, M. Zimmermann.

Le second concert était consacré à Beethoven. *L'Ouverture d'Egmont*, la *Première Symphonie*, la *Troisième Symphonie* composaient le programme. L'exécution souleva un enthousiasme justifié par une incomparable maîtrise. Des ovations interminables saluèrent le maître et son orchestre que Paris revoit toujours avec tant de bonheur.

⁂

Le mois de juin s'annonce comme particulièrement brillant au point de vue musical. Nous avons déjà parlé plus haut du Festival de musique polonaise qui nous permettra d'entendre à nouveau Paderewski, Wanda Landowska, Rubinstein, et une pléiade de jeunes virtuoses.

Les 1er et 8 juin, M. Z. Dygat donnera deux récitals dont le programme est des plus tentants. Le 21 juin, le célèbre ténor Tito Schipa chantera devant le public parisien qui ne se lasse pas d'entendre sa voix chaude et nuancée ; le 29, c'est Mme Conchita Supervia qui nous offrira la primeur de mélodies espagnoles anciennes et modernes.

LES MEILLEURS DISQUES DE MAI

Edition de disques par souscription

La Compagnie du *Gramophone* a pris l'heureuse initiative d'une édition complète par souscription des *Sonates* de Beethoven pour piano, sous les auspices de la Société des Sonates de Beethoven. Les *Sonates* seront exécutées par le grand pianiste Arthur Schnabel, le meilleur interprète de Beethoven de notre temps; elles seront livrées par albums de 7 disques de 30 cm. uniquement réservés aux souscripteurs. Le prix de chaque série est fixé à 275 francs. Les souscriptions sont reçues à la Compagnie Française du Gramophone, 9, boulevard Haussmann, Paris.

Orchestre

Céphale et Procris, ballet de Grétry, par l'orchestre des concerts du Conservatoire Royal de Bruxelles (Columbia). — *Roméo et Juliette*, d'H. Berlioz, par la Société des Concerts du Conservatoire (Gramophone). — *La Source*, de Léo Delibes, par l'Orchestre Philharmonique de Paris (Odéon). — *Les Equipées de Till Eulenspiegel*, de Richard Strauss, par l'Orchestre Philharmonique de Berlin, sous la direction de W. Furtwängler (Polydor-Brunswick). — *España*, de Chabrier, par les Concerts Lamoureux (Polydor).

Instruments et musique de chambre

Menuetto, de Mozart, et *Sérénade*, de Haydn, par le quatuor Krettly (Columbia). — *Suite divertissement pour piano, violon, alto et violoncelle*, d'Alexandre Tansman, par le Quatuor belge à clavier (Columbia). — *Symphonie espagnole*, de Lalo, par M. Henry Merckel (Gramophone). — *Sonate en do mineur*, de Beethoven, par W. Kempff (Polydor). — *Messe solennelle de Saint-Hubert*, par Annie Bell, organiste (Pathé).

Chant

Les Maîtres Chanteurs, de Wagner (2e acte), par M. Lauritz Melchior (Gramophone). — *Le pouvoir hostile* et *Chants et danses de la mort*, de Moussorgsky, par F. Chaliapine (Gramophone). — Iphigénie *en Tauride* (air d'Iphigénie) et *Alceste* (*L'imprécation*), de Glück, par Mme Suzanne Balguerie (Polydor). — *Deux airs de « Carmen »*, de Bizet, par Mme Ninon Vallin (Pathé). — *Bou-dou-ba-da-bouh* et *A la cabane bambou*, par Mayol (Parlophone).

Danses

Juventud et *Recuerdo inconsciente*, tangos par José M. Lucchesi et son orchestre (Gramophone). — *Carry on* et *Oh Mo'nah*, rumbas, par The Masqueraders (Columbia). — *Between the devil and the deep blue sea*, fox-trot, par Louis Armstrong et son orchestre (Odéon). — *Endans a line*, chansons guyanaises (Odéon). — *Black Jazz* et *Maniac's ball*, par l'orchestre Casa Loma (Polydor).

Actualités

Discours prononcé par M. André Tardieu le 6 avril 1932 (Polydor). — *Discours prononcé par M. Edouard Herriot le 12 avril 1932* (Polydor).



Découverte de Rouen

A une heure trente de Paris — presque la grande banlieue ! Les chemins de fer de l'Etat l'ont tellement redit à travers le monde que nul à présent ne l'ignore et qu'automatiquement le Parisien qui cherche où s'évader dans la légèreté d'un premier dimanche d'été associe tout de suite à ce Rouen, dont on sait partout aussi qu'il est une Ville-Musée, cet « une heure trente de Paris ». Et la pensée qu'une sole normande et qu'un canard au sang l'attendent au milieu de sa course, accentue la tentation : un si bon déjeuner si près !

N'est-ce pas Rouen vu de Paris ?

Que notre Parisien pourtant — puisqu'il est attentif, sensible et cultivé — prenne garde et se méfie, le « une heure trente » n'est qu'une commodité et la chère qu'un appât. Rouen a bien d'autres attraits que le soleil de juin ne gâche certes pas, mais que ses hivers humides, ouatés de brouillard et de crachin, confirment singulièrement. Rouen le rappellera, Rouen le retiendra.

Car c'est vraiment la capitale normande, la tête d'une merveilleuse province, riche de tant de trésors matériels et spirituels, et c'en est aussi le cœur.

L'étranger qui y arrive ne comprendra pas à l'instant, quoique dès l'accueil — un accueil réservé et lointain à l'image d'une société lente à s'ouvrir et cloisonnée elle-même en clans qui s'interpénètrent à peine (le charbon, le coton, le transit, comme le vin à Bordeaux et la soie à Lyon) — quoique, dès l'accueil, un souvenir lui impose : la captivité et la mort de Jeanne d'Arc (le Vieux-Marché de Rouen est l'un des hauts lieux de l'univers) et peut-être en même temps l'ombre de Corneille. Cette artère moderne où s'alignent les banques ne détourne pas du Donjon où la Pucelle subit la question ni de ces clochers que le romantisme de Victor Hugo et la nécessité du vers multiplièrent jusqu'à cent. Le Havre, la grande voisine — on disait naguère la grande rivale, il ne faut plus le dire — a des boulevards aussi larges, aussi longs. Rouen a quelques exemplaires de ces belles voies indifférentes. Il ne les offre point à votre admiration. Son charme est ailleurs.

Laissez-vous faire ; allez maintenant au gré de votre caprice, au gré de ces rues qui tournent et s'enchevêtrent avec des « sens unique » qui égarent l'automobiliste mais qui libèrent le piéton. Flânez, revenez sur vos pas. Et vous voilà, au bout d'une heure, étonné des perspectives, émerveillé des nobles monuments prodigués et qu'on croirait rêver, vers le soir, dans la bruine qui les engrisaille et les estompe. Ces monuments brusquement découverts et dont un seul justifierait le pèlerinage de l'historien et de l'artiste enrichissent et fixent l'atmosphère subtile qui les baignent. Arrêtez-vous sous l'arcade Renaissance du Gros-Horloge, près de la fontaine d'Alphée et Aréthuse, au pied de l'antique beffroi où le couvre-feu sonne encore à la fin du jour. Quel coin plus hétéroclite pour un archéologue ? Et quel coin d'un fondu plus réussi et plus émouvant ? D'ici, à l'issue d'un cheminement incertain et peu pressé, la Tour Saint-Romain se détache et s'élance d'un jet en vous arrachant l'âme. Paul Morand, quand il est à Trianel, l'été, vient, vers sept heures, se poster en ce lieu pour voir, m'écrivait-il, « la tour de la Cathédrale attraper son dernier coup de soleil, un des beaux spectacles du monde ».

Quelques pas et nous sommes devant Notre-Dame : c'est le point central de la ville. Sa flèche de fonte qui exhausse toute la cité, tout le paysage de tours, de toits et de coteaux dont elle est l'axe, n'évoque pas le « rêve de chaudronnier en délire » dont gémissait Flaubert dans *Madame Bovary*. (Il convient de noter qu'elle n'était pas alors terminée.) Elle donne, au contraire, à cette longue nef, une mâture à son échelle et sa verticale audacieuse et nette l'achève parfaitement. Baissons les yeux : le singulier portail ! Maltraité par les hommes, les intempéries et... les pigeons, il a pris une imprécision de rêve avec des blancheurs de lune qui ravit les peintres. Entrons : qu'elle est humaine la cathédrale de Rouen, qu'elle est touchante ! Son manque d'unité même, la diversité de ses aspects lui ôte tout orgueil, toute dureté ; elle est proche de nous et son allégresse ne triomphe pas : elle est pieuse et fidèle, bonne autant que belle.

Dans son sillage, Saint-Ouen, vaisseau de haut bord, et Saint-Maclou. L'une, abbatiale dominatrice, qui jaillit d'un bond sans que rien arrête ses lignes effilées, sans que rien alourdisse ses murs, le poème de la pierre en sa nudité, l'architecture pure. L'autre, bijou somptueux, d'une ciselure raffinée, dans un pauvre écrin, le quartier de Martainville et du Robec, « l'ignoble petite Venise » de Flaubert, où le pittoresque et l'ancienneté peuvent amuser le passant, mais où trop de tristesses se cachent en trop de taudis. Les splendeurs et les misères s'emmêlent et la pioche du démolisseur, qui causa tant de dégâts au XIXe siècle, doit être aujourd'hui guidée par des artistes dont les soucis ne sont pas incompatibles avec les nécessités et l'urgence de l'assainissement.

⁂

Laissons voguer cette flotte nombreuse d'églises sur la mer gris-bleuté des toits, vagues irrégulières et tranquilles où s'arrondissent quelques bouées — les dômes de pierre de monuments récents — où surgissent quelques lames — les curieux « oriols » de logis d'autrefois. Chaque nef, chargée d'âmes et d'idéal, porte son trésor de spiritualité et d'art par chaque génération accru ; Saint-Patrice et Saint-Vincent en particulier ne sont pas injustement fières de leurs vitraux. Et toutes ensemble aux festivités lancent des volées de cloches à griser Quasimodo.

Rouen n'est pas qu'une ville d'églises et sa collection de monuments civils où revivent toutes les grandes périodes d'histoire et d'art n'est pas moins précieuse que ses édifices religieux. Les énumérerons-nous au hasard ? Le Palais de Justice dont le voyageur ne manque pas d'être ébloui, le luxueux hôtel du Bourgtheroulde, le charmant Hôtel des Finances, l'hôtel si dignement sobre de la Première Présidence, le Palais des Consuls et son escalier Louis XV d'une rare ampleur, la Vieille Tour et sa Fierte, la Porte Guillaume Lion dont Nancy se vanterait, et ses vieilles demeures et ses fontaines et ses musées, celui de la céramique et celui de la ferronnerie surtout que n'égale aucun autre, nulle part ailleurs.

Ville gothique, ville du moyen âge, ville aussi de la Renaissance et du XVIIIe siècle — on le sait moins — Rouen garde une unité frappante. S'il y a un esprit rouennais (que je n'entreprendrai pas de définir et de louer) c'est qu'il y a à l'intérieur de ce cadre unique, et sans doute à cause de ce cadre recueilli sur ses souvenirs et ses beautés, un air d'une qualité propre auquel ne s'accoutume pas toujours l'étranger. Tout le disparate se relie, se combine et se fond, unifie le présent et le joint au passé, et se dilue souvent dans la brume, cette même brume que Paris ne dédaigne pas pour s'embellir les après-midi d'automne.

⁂

Ville-Musée assurément. Donc, ville morte, ajouterez-vous peut-être. Vous n'êtes pas au bout de vos surprises et la plus violente, la plus inattendue vous guette : cette cité-châsse est le premier port de France.

Montez à Canteleu, l'une des hauteurs qui entourent Rouen d'un cercle vert. Vous y découvrirez cette fois, et d'un coup, dans un tableau harmonieusement composé, la capitale normande toute vivante avec toutes ses richesses, celles que je viens de dire et que vous soupçonniez au moins, jalonnant le panorama sur un fond de collines boisées, et celles dont vous voyez à vos pieds l'origine : *le fleuve*.

D'une courbe lente, il traverse la ville et la ville s'accroche à lui. Elle s'est étendue à l'intérieur de la boucle au sommet de laquelle elle s'était enfermée jadis ; elle y a planté des cheminées, des hauts fourneaux, des cuves à pétrole et des clochers encore, en ciment armé ceux-là. Et de la Seine qui lui amena au IXe siècle les Normands envahisseurs, elle reçoit aujourd'hui des deux mains l'existence et la prospérité.

Port maritime, Rouen voit s'amonceler le long de ses quais, dans ses bassins, des fûts de vin, des piles de bois, des tas de charbon, des citernes d'hydrocarbure, et ces marchandises essentielles lui sont directement amenées par les plus imposants cargos.

Port fluvial, Rouen envoie vers Paris et un vaste hinterland les matériaux et les denrées qu'un outillage remarquable lui permet de déverser avec célérité dans des trains de péniches ou dans les wagons qui, chaque nuit, s'accotent à ses hangars. Le trafic, l'an dernier, année de marasme et de fléchissement général, a atteint près de quatorze millions de tonnes.

Des matières premières qu'il reçoit, Rouen d'ailleurs garde plus qu'il n'expédie car il est aussi un port industriel. Etablissements de concassage des anthracites, d'agglomérés de houille, usines de stockage des pétroles et de leurs dérivés, papeteries, scieries, usines de produits chimiques, raffineries, se sont installées à portée de leur nourriture et ont envahi la rive gauche jusqu'à une dizaine de kilomètres en aval.

Ce Rouen moderne dresse au premier plan de la toile les silhouettes des grues innombrables, élève des docks, trace des chemins de fer, creuse des bassins et tire dessus l'horizontale précise du Pont Transbordeur.

Un autre poème, plus métallique, se chante là, qui répond à l'autre et ne le contredit pas, et ce duo étrange, ce tumulte de cloches et de sirènes, cette vie qui ne se fige pas, qui, sensible aux rythmes nouveaux, n'écarte pas les rythmes anciens, qui avance sans se détacher et que ses amarres n'entravent pas, c'est Rouen...

Ville étonnante, en vérité.

R.-G. NOBÉCOURT.

D'une des hauteurs qui entourent Rouen d'un cercle vert, ←on découvre la capitale normande toute vivante, et la Seine qui, d'une courbe lente, traverse la ville.
Photo M. Pelletier

VISAGES

Le port de réalisation en Po



Le bassin à charbon de Gdynia.
(Consortium Batignolles-Schneider-Hersent.)

UN pays qui s'évade et qui, cerné de terres parmi lesquelles d'abord il s'étale, puis se resserre, s'en va d'un seul jet vers la mer : voilà le symbole que peut suggérer à ceux qui aiment rêver sur des cartes de géographie l'image de la Pologne. La Pologne se jette dans la mer à Gdynia. Gdynia; un nom qui évoque la douceur mais qui, pour ceux qui savent, représente la force d'une idée audacieusement conçue, rapidement et vaillamment réalisée. Gdynia : il y a quelques années, ce n'était qu'un village de pêcheurs, presqu'un désert. Mais dès que l'on parle d'en faire un port, les citoyens arrivent; ils sont là avant la ville, leur ville. En 1922, on en compte 2.500; en 1929, 44.885. Peu à peu naît la nouvelle Gdynia, qui grandit avec la rapidité légendaire des cités américaines, mais ce n'est pas tant elle qui importe pour les Polonais, que son port, port pour et par lequel elle va vivre, port né d'hier mais qui, dès aujourd'hui, se classe parmi les principaux de la Baltique.

Quand la Pologne devenue indépendante a voulu développer par ses moyens propres le commerce d'outre-mer qu'elle considérait à juste titre comme un des facteurs essentiels de sa vie économique, elle eut à faire face à des problèmes nombreux. D'écartelée qu'elle était entre les pays co-partageants qui drainaient vers leurs principaux centres tous ses produits et orientaient artificiellement son commerce, elle se trouva libre, mais seule, centralisée mais bordée de voisins immédiats avec lesquels des obstacles de diverses natures, l'empêchaient de commercer normalement. Force lui fut donc de chercher au loin où acheter, où vendre. Cernée de barrières douanières qui n'épargnent ni ses produits agricoles ni ses produits industriels, elle dut trouver pour eux des voies maritimes; aussi voyons-nous dès les premières années de l'indépendance augmenter considérablement le pourcentage des marchandises exportées et importées par les ports polonais, et aussi et surtout par Dantzig. Leur trafic représentait en 1922 7,4 % du commerce général de la Pologne avec l'étranger : il en représente 35 % en 1927, 41 % en 1929 et 51,3 % en 1930. Dantzig, le seul port important de la région ne pouvait plus suffire. Il était d'autre part difficile et onéreux de moderniser son outillage, et la Pologne devait changer l'orientation de son commerce, posséder ses propres ports et un appareil commercial adapté au trafic d'outre-mer, entraîner des négociants polonais experts, enfin créer des lignes de navigation nationales. La première barrière que rencontra la Pologne dans son élan vers la mer fut la mauvaise volonté ou plutôt la mauvaise compréhension des autorités de Dantzig, hostiles à une politique qui devait donner à leur ville des rivaux. Cette hostilité, illogique si l'on songe que le client polonais s'était toujours servi des ports baltiques allemands, ne fit que renforcer la croisade de la Pologne vers une navigation polonaise, vers un port qui serait à elle, bien à elle : Gdynia.

Le port de Gdynia est situé au sud-est de la baie de Dantzig, sur la Baltique. Il jouit d'une situation géographique particulièrement favorable. Il est abrité au nord-est par le promontoire de la presqu'île de Hel qui dirige le courant côtier au delà de la baie et opère à l'entrée du port un véritable dragage naturel. Un autre avantage de la presqu'île est de protéger le port des vents violents et de rendre son accès facile quel que soit le temps. Le terrain sablonneux se prête à l'ancrage des navires. Le stationnement en rade du port est particulièrement sûr et commode, et le fait que des terrains non bâtis bordent les bassins permet de prévoir un agrandissement facile des bassins et des docks.

La construction rapide d'un port aussi important et aussi bien outillé que celui de Gdy-



Le môle au charbon.
(Consortium Batignolles-Schneider-Hersent.)



DU MONDE

Gdynia

française

logne



Le bassin sud en construction et le dock flottant.
(Consortium Batignolles-Schneider-Hersent.)

nia fait honneur à la puissance créatrice du peuple polonais, elle honore aussi l'amitié franco-polonaise à qui elle a donné indirectement une occasion de se manifester une fois de plus : c'est à un Consortium franco-polonais dont font partie les plus importantes maisons françaises spécialisées dans la construction des ports (la *Société de construction des Batignolles, Schneider et Cie, Société an. Hersent, la Société des Batignolles* assurant la gérance), que fut confiée la réalisation des plans ingénieux élaborés par le ministère du Commerce et de l'Industrie polonais. La première série des travaux fut achevée en 1930. Un second contrat fut signé avec le Consortium dans le courant de la même année. Son délai d'achèvement expire en 1934 et l'on peut tenir pour assuré que les entrepreneurs seront à la hauteur de leurs engagements.

On sait quelles sont les difficultés innombrables que rencontrent les constructeurs dans le creusement d'un bassin, le fondement des jetées et quelle expérience longue et diverse exige la réalisation de tant de problèmes, nouveaux pour chaque port. Le génie industriel français trouva à Gdynia un large champ d'action où il put s'exercer sous toutes ses formes.

Une fois de plus s'est vérifié cet axiome de la technique des grands travaux internationaux : les Français travaillent plus vite avec des frais généraux plus restreints.

Le port de Pernambouc, celui de Casablanca, les chemins de fer de Grèce, tant d'œuvres gigantesques réalisées sous toutes les latitudes ont confirmé une réputation qui sert précisément notre prestige.

Il convient de souligner qu'à Gdynia, les constructeurs français ont travaillé, en quelque sorte, sous l'œil de l'Allemagne et de la Russie. Gdynia est devenu pour nos méthodes une manière de démonstration, d'échantillon immense, mis d'une manière permanente sous les yeux du monde.

Le rôle de premier plan que joue dès aujourd'hui le port de Gdynia sur la scène économique s'explique non seulement par son outillage splendide et sa situation géographique privilégiée, mais encore par l'importance du territoire économique qu'il dessert. Placé comme au goulot de la Pologne, il peut drainer tout ce que l'Etat polonais compte de richesses : le charbon du bassin houiller, le sucre de Poznan, les céréales des voïevodies centrales. Il est une porte ouverte au transit des matières premières de la métallurgie tchécoslovaque, il peut ravitailler la Hongrie, la Roumanie, la Russie. Actuellement, on enregistre à Gdynia un excédent des exportations sur les importations que reflète également le trafic des autres ports polonais. Il est à souhaiter que de nouvelles règlementations douanières viennent intensifier les importations, par exemple en produits coloniaux, pour que les navires étant assurés d'un double frêt, le coût des transports s'en trouve plus rémunérateur. Le trafic de Gdynia ne cesse de se développer. En 1927, il atteignait dans son ensemble 898.094 tonnes; 2.822.502 tonnes en 1929; 3.625.748 tonnes en 1930 et en 1931 5.300.114 tonnes.

Gdynia a exporté en 1931 4. 383.516 tonnes de charbon et de coke (contre 2.963.253 tonnes en 1930), 18.835 tonnes de seigle, 27.658 tonnes de riz décortiqué et farine de riz (contre 12.903 tonnes en 1930); 15.572 tonnes de pommes de terre; 115.529 tonnes de sucre (89.766 l'année précédente), 41.699 tonnes d'engrais chimiques, 15.493 tonnes de zinc, etc. Enfin, grâce à ses établissements frigorifiques perfectionnés, 59.429 tonnes de lard, jambon et charcuterie, 1.723 de beurre, 5.601 d'œufs.

Donnons quelques chiffres d'importation pour compléter ce tableau sommaire d'une activité remarquable ; Gdynia a importé en 1931 :

Un quai en exploitation et un quai en cours d'achèvement. (Consortium Batignolles-Schneider-Hersent.)



75.286 tonnes de riz brut, 341.901 tonnes de vieille feraille, 88.297 tonnes d'engrais chimiques, 6.063 tonnes de coton contre 564 tonnes seulement en 1930, 1.784 tonnes de papier, 1.336 de machines et autos, etc.

On le voit, la Pologne a su utiliser de la façon la plus rationnelle et la plus intense son lambeau de littoral, en évitant les erreurs du passé, en s'adaptant aux conditions les plus modernes du trafic maritime. Elle a su aussi attirer vers Gdynia d'importantes compagnies de navigation qui assurent à ce port un service régulier de navires marchands.

Posséder ses propres ports et sa marine marchande, c'est pour la Pologne le moyen d'intensifier à son gré le trafic des marchandises, c'est la clef d'un développement rapide, harmonieux et vaste de ce pays. Ajoutons que Gdynia, admirablement desservi par des lignes de chemins de fer nombreuses et bien organisées qui le mettent en communication avec tout le territoire polonais, servira de plus en plus au commerce de transit. Sa zone d'activité s'étend fort loin; le port est à 429 kilomètres tarifaires de Varsovie, à 323 de Poznan, 862 de Lwow, 875 de Brno, 880 de Stolpce et à 460 kilomètres environ de la Silésie allemande. Les tarifs ferroviaires sont des plus avantageux entre Gdynia et son arrière-pays. Un grand nombre de tarifs exceptionnels facilitent les communications en transit (tarif polono-tchécoslovaque, tarif polono-roumain et polono-levantin).

Grâce à ces tarifs intérieurs et transitaires, les taxes de transports entre Gdynia et sa zone d'action n'atteignent pas celles des ports étrangers.

S'ils sont à juste titre fiers de l'expansion économique qu'ils ont donnée à leur pays en créant un port digne de lui, les Polonais savent aussi quelle réussite est au point de vue technique, voire esthétique, celle de la ville et du port de Gdynia. Ils rendent hommage à ceux qui les ont aidés à entreprendre cette tâche de géant, et à la mener à bien. Les plus grandes nations peuvent leur envier ce port spacieux aux vastes bassins, les môles artificiels du port extérieur, l'abri naturel de la presqu'île de Hel, le port intérieur arraché par la drague à la terre ferme, les entrepôts admirablement aménagés, une installation frigorifique hors ligne qui ne manquera pas de stimuler comme elle l'a déjà fait le trafic des denrées périssables.

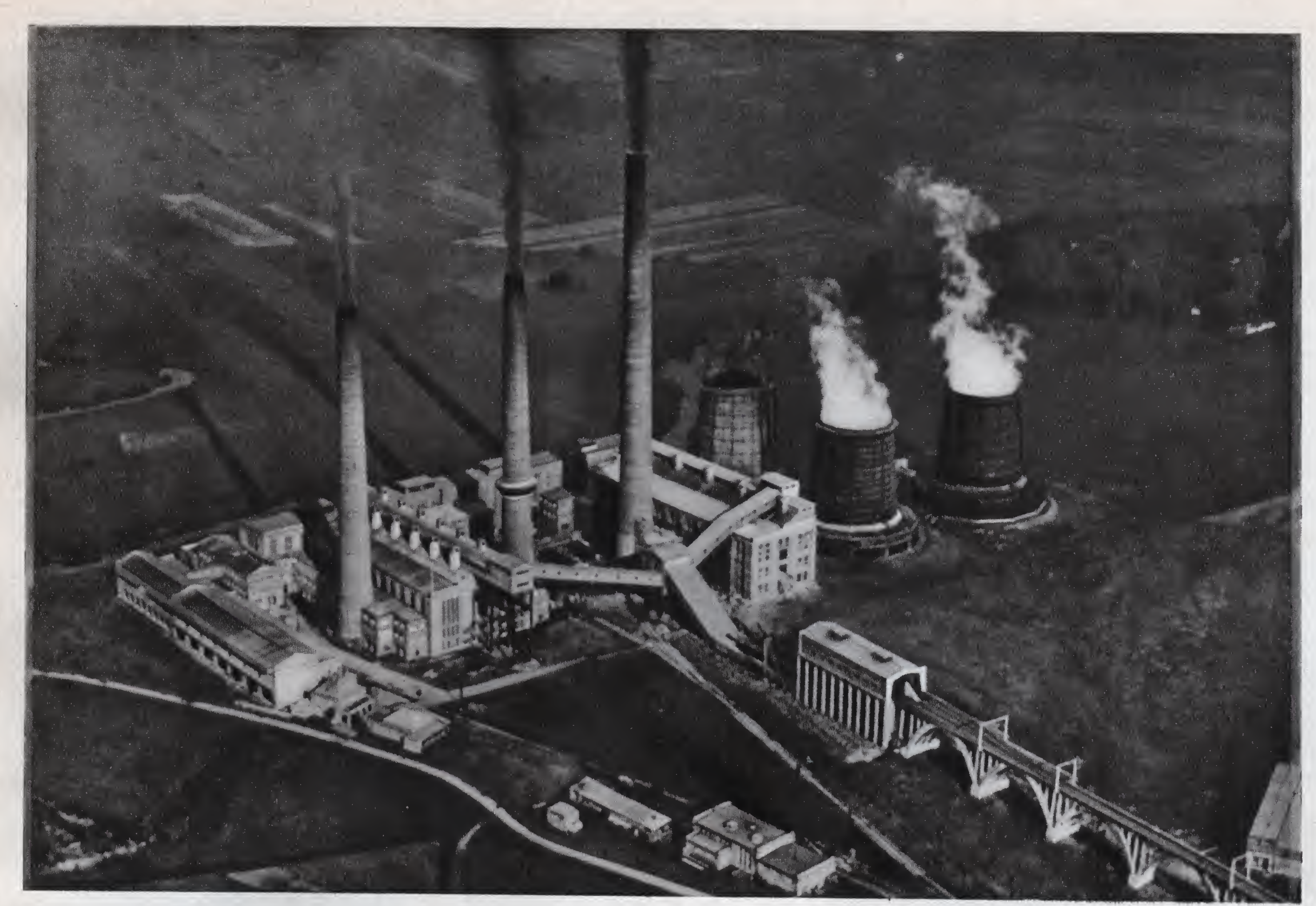
Gdynia peut être considéré comme un signe certain d'une adaptation magistrale d'un vieux pays riche en passé à une forme de vie nouvelle, à une nouvelle échelle des valeurs. Gdynia inachevé fait déjà preuve d'une vitalité qui stupéfie l'observateur impartial, et il naît dans un monde économique bouleversé, dans une Europe hérissée de barrières douanières, où les conditions normales du commerce international sont partout faussées. En poursuivant à travers la crise l'aménagement de Gdynia, leur outil d'aujourd'hui, leur tremplin de demain, les Polonais donnent à l'Europe et au monde une belle leçon d'optimisme.



Chantier de fabrication des caissons, caissons mis à l'eau en attendant leur remorquage en place.
(Consortium Batignolles-Schneider-Hersent.)

La ville de Gdynia.





Usines thermique Borken à base de lignite. (Preussische Elektrizitats Aktien Gesellschaft.)

L'ÉLECTRICITÉ A BERLIN

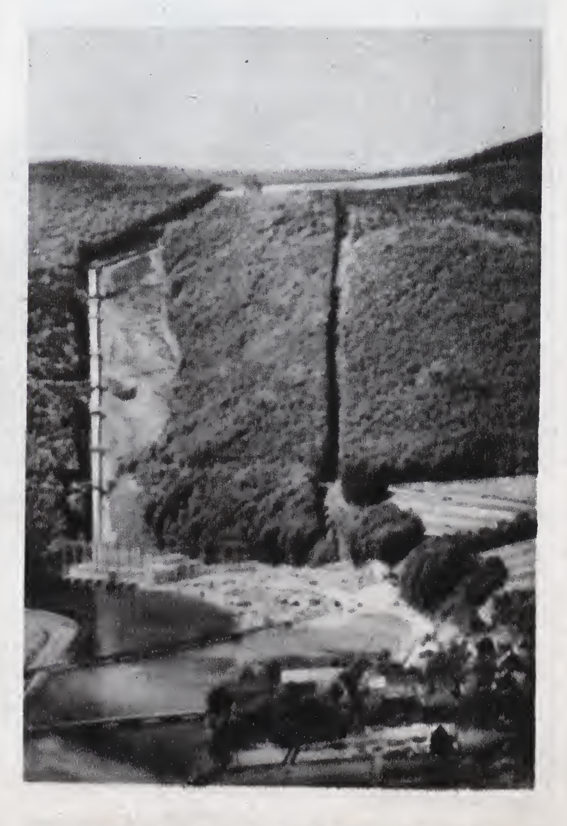
(De notre correspondant)

Si les suites paralysantes de la crise économique pèsent de plus en plus sur le monde entier et paraissent insurmontables, l'électricité est encore aujourd'hui l'un des plus parfaits symboles du développement de notre époque. L'Allemagne y a participé pour une grande part et, en premier lieu sa capitale, Berlin, lieu d'origine et siège de l'industrie de l'électricité. C'est là que furent posées les pierres fondamentales des deux sociétés mondiales, c'est-à-dire de la *Allgemeine Elektrizitätsgesellschaft* (A.E.G.) et des *Sociétés Siemens*. Ce sont encore maintenant des « konzerns » que l'on ne peut comparer qu'aux plus grandes entreprises d'électricité américaines, la *General Electric Cy* à Schenectady et la *Westinghouse Electrical and manufacturing Cy* à Pittsburgh. Le programme de fabrication de la AEG comporte, ainsi que celui de la *General Electric Cy*, qui exerce par sa participation en actions une grande influence sur la AEG, tout le domaine du courant fort. On n'y fabrique pas seulement toutes les machines, appareils, câbles et accessoires, mais aussi d'entières et complètes usines de force motrice. Les intérêts de la AEG dans le courant faible sont représentés par la *S.-A. Mix et Gennest* également établie à Berlin.

Le *« Siemens concern »*, qui est lié avec la *Westinghouse Cy* se compose des *Siemens*



Chemin de fer électrique de la Zugspitze (Bavière). (A. E. G.)



Vue générale de l'usine de pompe à réservoir Waldeck (Pr. E. A. G.)



Barrage de la vallée de l'Eder et usine de force motrice Hemfurth I. (P. E. A. G.)



Un des grands halls de montage de l'usine de dynamos de Siemens-Schuckertwerke A. G.

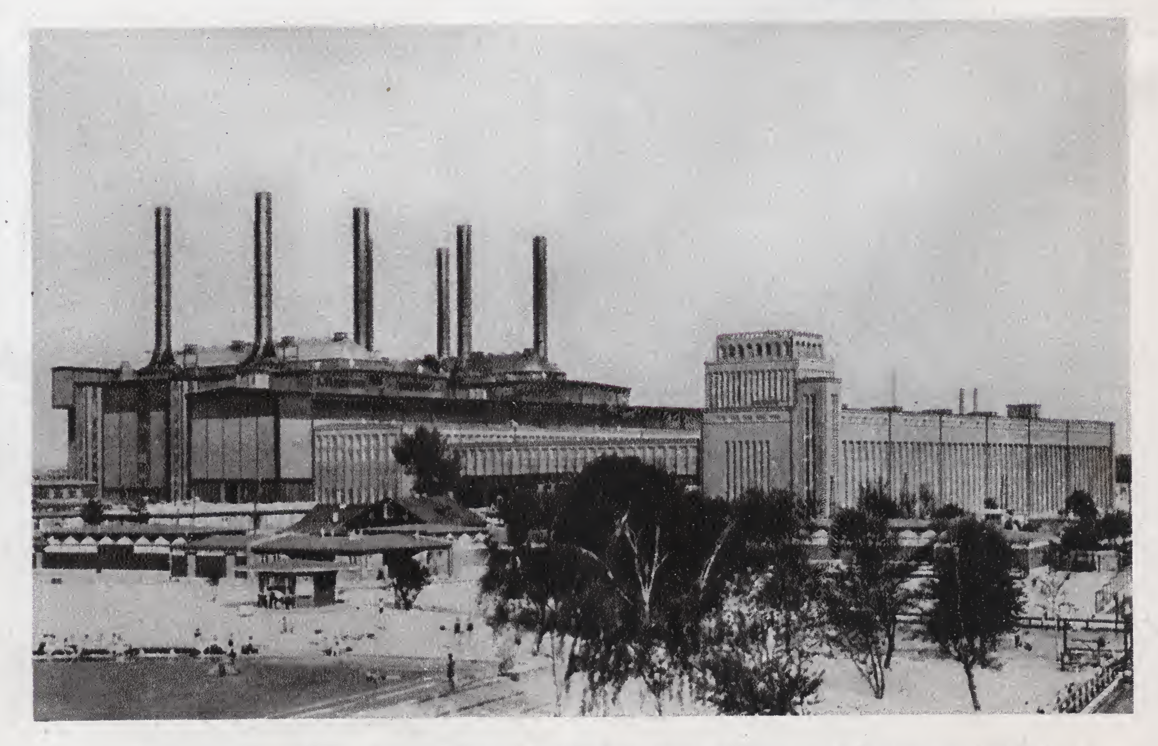
Schuckert Werke A.-G. pour le domaine du courant fort et de *Siemens et Halske* pour le courant faible. AEG et Siemens disposent d'un fonds de plus de 400 millions et ont une si grande importance internationale qu'il est inutile d'insister sur ce point. Il est remarquable que ces deux sociétés, quoique ayant, en beaucoup de cas les mêmes domaines de fabrication, ne se soient jamais fait de concurrence désagréable. Cet accord est aussi important que naturel, car la AEG aussi bien que Siemens sont grandement intéressés à la *Société Osram*, qui joue un rôle décisif dans la fabrication allemande et internationale des lampes à incandescence, et à la Société *Telefunken pour Télégraphie sans fil.*

Si l'on tient compte que les *Bergmann Elektrizitätswerke A.-G.* sont connues bien au delà des frontières de l'Allemagne et qu'il existe à Berlin beaucoup d'entreprises de moindre importance, on peut dire sans exagération, que le capital investi dans l'industrie privée électrotechnique de Berlin se monte à plus d'un demimilliard. Cette industrie emploie à Berlin presque le plus grand nombre d'ouvriers et un esprit ingénieux a calculé qu'un Berlinois sur six ou sept vit directement ou indirectement de l'inductrie de l'électricité. Il est facile de s'imaginer le rôle que joue une ville de 4.000.000 d'habitants et un centre industriel tel que Berlin comme consommateur de courant de moteurs électriques, appareils, câbles, etc... A ces consommateurs industriels se joignent les consommateurs privés, qui ont reconnu l'utilité des articles électriques facilitant les travaux de ménage. A tout cela s'ajoute l'énorme consommation de courant pour l'éclairage de la ville de Berlin. Les rues, les devantures, les façades ruissellent de lumière électrique sous toutes les formes imaginables, et c'est un facteur essentiel et indispensable de réclame. Il s'ensuit que le débit de courant se trouve être maintenant plus important dans la soirée, tandis qu'il a été pendant longtemps plus grand dans la matinée où il se concentrait sur la consommation industrielle. Mais on doit reconnaître que Berlin, malgré son énorme consommation de courant ne peut être comparé à Paris, la Ville Lumière, qui a mieux su concentrer en quelques points marquants ses sources de lumière. Berlin par contre, qui consomme bien plus de courant, le répartit d'une manière égale sur toute l'étendue de la ville.

Il est tout naturel que les chiffres de « vente de travail électrique » aient monté aussitôt la guerre terminée. En 1924, ils ne montèrent qu'à 462.459 kwh et allèrent en augmentant pour



Usine des appareils de couplage, Siemensstadt.



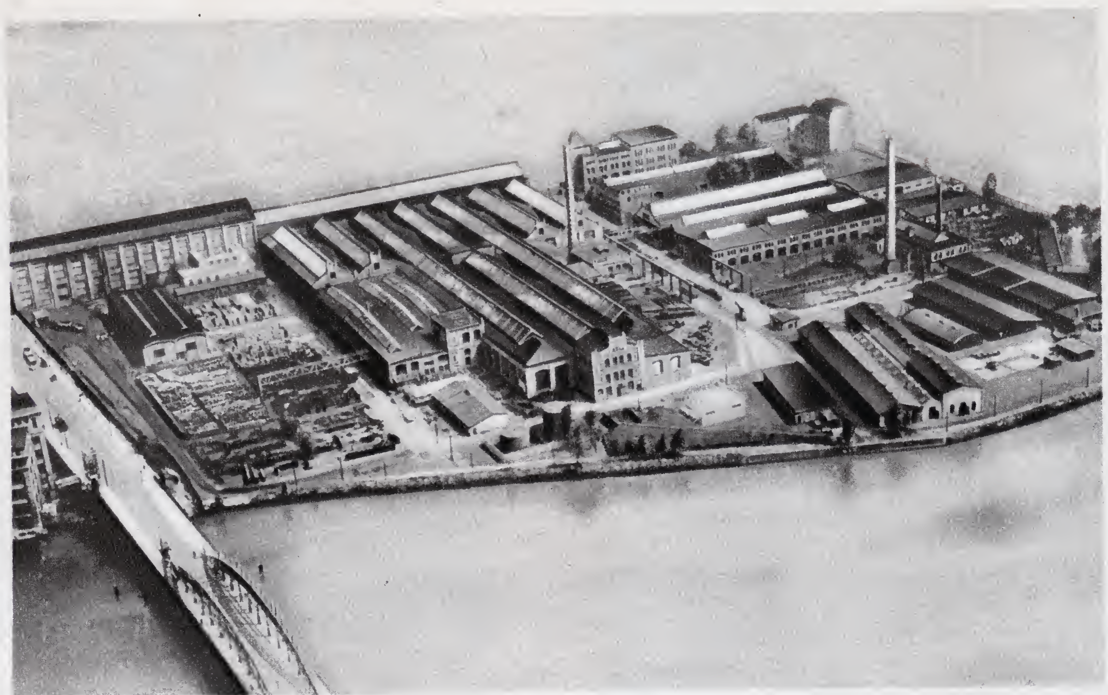
Vue générale de l'usine de force motrice Klingenberg de la Bewag, construite par l'A .E. G.

atteindre le maximum en 1929 avec 1.324.006 kwh fournis par la *Berliner Städtische Elektrizitätswerke A.G.* (Bewag). Depuis lors, la crise économique s'est fait remarquer par une diminution de consommation de courant, qui ramène le chiffre de 1932 au niveau de celui de 1928.

La Bewag, mentionnée plus haut, pourvoit en premier lieu aux besoins de courant électrique de la ville de Berlin. Le *Elektrizitätswerk Südwest* et le *Elektrizitätswerk de la Mark* y participent aussi, et il faut constater que les tarifs sont à peu près les mêmes, quoique ces trois sociétés ne soient liées en aucune façon...

Plus des deux tiers du travail électrique produit dans Berlin est livré par les usines de force motrice de la ville. Plus de 70 % proviennent de l'usine de Klingenberg, élevée en 1925 aux portes de Berlin. Cette usine, construite par la AEG est, avec sa production de 270.000 kwh, une des plus importantes du monde. Elle représente, en dehors du côté technique, un chef-d'œuvre d'architecture aussi imposant que simple.

D'autres fournisseurs de courant de la ville de Berlin sont, d'une part, quelques vieilles usines de la ville ; d'autre part, des usines appartenant à l'Etat allemand ou à l'Etat libre de Prusse, dont le courant est amené à Berlin par des lignes collectrices (Fernleitungen).

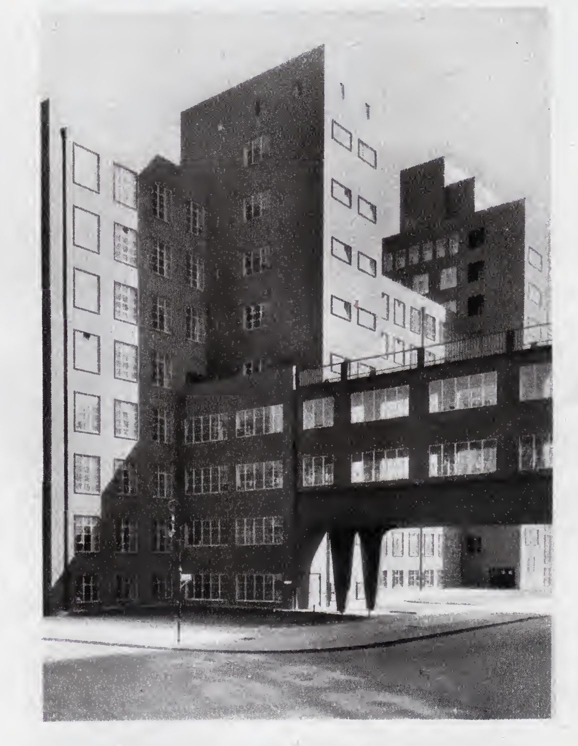


Vue aérienne d'une fabrique de transformateurs (A.E.G.)

Il n'est pas dans mes desseins de décrire ici les diverses formes de production ou de transport ; quelques photographies montrent mieux que le texte, comment on utilise les forces invisibles de la nature, mais elles nécessitent quelques explications. On serait tenté de croire, en les voyant, que les industriels allemands et les entreprises publiques ont prodigué l'argent à eux offert de tous côtés, à l'époque où le capital international voulait faire des placements favorables. Les usines sont très modernes, mais en aucun point de dimensions exagérées, ce que l'on peut prouver facilement dans ce cas par l'importance de la production de courant. Il est naturellement à craindre que, si la crise économique s'accentue, une partie des installations de la Bewag ne puissent plus être exploitées, faute d'un rendement convenable. Cela serait une déception pour les groupes importants de la finance et de l'industrie internationales, qui sont intéressés pour une grande part justement aux usines électriques communales de Berlin. D'après nos informations, le capital actions de 240 millions RM. se répartit de façon suivante : 30 millions appartiennent à la ville de Berlin, 25 millions à l'Etat allemand, 25 millions à la *Preussische Elektrizitäts Gesellschaft A.-G.* Ces actions ont un droit de vote double du reste des actions appartenant à des groupes étrangers, qui ont, au point de vue du nombre des actions, la majorité.



Chargement d'un wagon à la gare d'expédition de la Siemens (Livraison bi-mensuelle à l'État français pour le câble téléphonique Paris-Bordeaux).



Gratte-ciel de la Siemens et Halske A. G.

On sait que certains milieux craignent la grande influence exercée par les capitalistes étrangers. Il faut néanmoins constater que l'influence des actionnaires internationaux n'empêche en aucune façon la bonne entente des actionnaires. Ici, comme partout ailleurs, le souci du bon rendement réunit tous les intéressés. Il serait souhaitable que l'idée de solidarité internationale qui a, depuis toujours, réuni les capitalistes de tous les pays, influence aussi ceux qui ne participent pas directement à ces transactions. La lumière qui jaillirait de ce rayonnement international ferait de l'éclairage magique des Champs-Elysées et du Kurfürstendamm un simple quinquet à l'huile du moyen âge.

Jean-Pierre Jourda.



Vue générale de Siemensstadt.

URBANISME

L'urbanisme et le Grand Paris

Une des plus anciennes rues du Vieux Paris : La rue de Venise, vue vers la rue St-Martin.

BRAVO m'a demandé de parler à ses lecteurs de l'urbanisme et du Grand Paris. J'ai accepté avec plaisir, puis je me suis trouvé un peu embarrassé. D'abord, le sujet est si vaste qu'il est bien difficile de le faire tenir dans le cadre d'un article. Et puis, qu'entend-on au juste par *l'urbanisme*, ce mot ayant dans l'esprit des personnes qui l'emploient des sens parfois fort différents?

On ne trouve ce mot ni dans l'Encyclopédie, ni dans Littré, ni dans le dictionnaire de l'Académie. Le Larousse de 1923 parait avoir été le premier à en donner une définition : « Science ou théorie de l'aménagement des villes ».

S'agit-il donc d'une science nouvelle? Nullement et M. Adolphe Dervaux, président de la Société Française des Urbanistes, en a, dans le dernier numéro de *Bravo,* défini les principes et précisé les traditions.

Cet article ne suffirait pas s'il fallait énumérer toutes les œuvres d'urbanisme que nous a laissées le passé : Cours-la-Reine planté par Marie de Médicis, Champs-Elysées que nous devons en grande partie à Louis XIV, l'Etoile et l'Arc de Triomphe, legs de Napoléon, enfin l'œuvre d'Haussmann qui, par sa hardiesse déchaina alors tant de critiques et qui nous parait aujourd'hui à peine à l'échelle des besoins.

Comment s'entend l'urbanisme ?

L'urbanisme doit à la fois prévoir et préparer l'avenir, aménager le présent pour répondre à toutes les nécessités de la vie collective et réparer les erreurs ou imprévisions du passé. Encore doit-il se souvenir, sur ce dernier point, qu'il est toujours très délicat de « retoucher » le visage d'une ville, surtout lorsqu'il s'agit de Paris dont chaque quartier, chaque rue même, doit garder tout en se modernisant, l'allure qui lui est propre, sous peine de faire perdre à la ville tout entière sa physionomie et son charme.

Telle est la complexité de la vie moderne que les réalisations de l'urbanisme ne peuvent être l'œuvre d'un seul. Trop de facteurs entrent en jeu, trop de forces divergentes sont à concilier. L'urbanisme doit surtout résulter d'une coordination d'efforts et c'est peut-être là l'aspect nouveau de cette science, déjà bien ancienne, et qui justifie l'emploi d'un mot nouveau pour la désigner.

Jusqu'ici on avait cru pouvoir envisager comme séparées les unes des autres des questions comme celles des transports, de l'habitation, de l'assainissement, de la création de grands espaces libres, etc... et les résoudre comme telles, alors que le développement des relations, l'augmentation de l'activité industrielle, l'accroissement indéfini de la rapidité de la circulation, aussi bien celle des richesses que celle des personnes, ont fait de tous ces problèmes les faces différentes d'une même question : l'aménagement d'une grande ville.

Le rôle de l'urbanisme moderne est donc de reprendre l'étude de toutes ces questions, de les considérer dans leurs relations réciproques, et, en les résolvant toutes à la fois, dans une sorte de synthèse magistrale, d'établir le plan — ou mieux — le programme d'organisation de la Cité dont le plan n'est qu'un élément.

L'urbanisme et le Grand Paris.

Voyons maintenant l'application de ce principe au Grand Paris.

Ici, nouvelle complication. Il s'agit d'une vaste agglomération s'étendant sur trois ou quatre départements, dont l'antique capitale n'est plus que le noyau.

Cette agglomération est une, mais elle est restée divisée par des limites administratives devenues artificielles en plus de cent communes d'une importance fort inégale.

L'organisation administrative est restée ce qu'elle était au temps des diligences, alors qu'aucun lien d'intérêt réel ne liait la Capitale et les bourgades indépendantes qui l'entouraient, où l'on pouvait résoudre pour chaque commune, sans se soucier des autres, les problèmes qui l'intéressaient.



Vieilles maisons expropriées, rue de Ménilmontant.

Pendant les travaux de démolition du Bastion 87 (Porte d'Italie-Porte de Bicêtre).

Les temps sont changés. Toutes les communes sont devenues en réalité les quartiers d'une même ville. Leur interdépendance économique est absolue. Tout ce qui touche l'une intéresse les autres. A vouloir résoudre les problèmes qui intéressent toute l'agglomération dans les cadres séparés de Paris et des communes on perd son temps, en ce sens qu'on fait plus lentement une œuvre moins complète et l'on dépense en pure perte des sommes considérables.

C'est ce même défaut d'organisation qui est cause du développement chaotique que l'on observe avec regret quand on circule en banlieue où — à part quelques routes nationales — il n'y a guère de grandes voies correspondant aux grands courants de circulation.

Les coupables de cet état de choses ne sont pas les hommes qui ont administré, mais bien l'organisation administrative qu'ils ont dû subir et qui est mauvaise.

Les Communes, seules responsables de l'aménage-



Sur l'emplacement des anciennes fortifications, travaux d'élargissement du boulv. Davout.

ment, livrées à elles-mêmes, ont fait de leur mieux et, avec des moyens d'action très limités, sont arrivées à des résultats intéressants, mais elles avaient à résoudre séparément un problème qui nécessitait des vues d'ensemble qu'elles ne pouvaient pas avoir et surtout qui dépassait leurs moyens d'action et leurs disponibilités financières. Aussi n'ont-elles pu y parvenir malgré la bonne volonté unanime et souvent la très grande habileté de leurs édiles.

L'organisation du Grand Paris.

Pour faire le Grand Paris, il faut d'abord posséder une organisation administrative répondant aux nécessités actuelles. Depuis quelques années, on s'en est préoccupé.

Le Conseil Général de la Seine s'est substitué aux Communes pour l'étude et la réalisation de certaines questions de plus en plus nombreuses. Les ententes sont en voie de réalisation entre les départements intéressés pour résoudre en commun certains problèmes difficiles, comme celui de l'assainissement où la topographie commande les solutions indépendantes des limites administratives.

Enfin, le Parlement vient de voter la loi créant la Région Parisienne.

Cette loi, dont M. Louis Dausset a fait le mois dernier un exposé très complet, est sans doute insuffisante pour transformer la situation, mais elle présente le grand mérite d'être la base indispensable, la première étape dans une voie enfin ouverte, étape sans laquelle toutes les améliorations qui restent à réaliser ne pourraient même pas être envisagées.

Il faut espérer qu'elle aura l'avantage de clore l'ère des études et des discussions académiques pour ouvrir celle des réalisations pratiques.

Les difficultés à vaincre seront grandes, c'est la raison qui a fait reculer jusqu'ici devant une solution complète; mais cela ne doit pas nous arrêter, car, si l'on tarde, les difficultés seront encore plus grandes demain, et si l'on attendait après-demain, l'œuvre que l'on veut entreprendre serait devenue irréalisable.

Les résultats à obtenir.

Bravo m'a demandé d'indiquer les résultats à attendre pour le Grand Paris de l'application de cette politique de l'urbanisme.

Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail matériel des transformations que devra subir notre agglomération, mais sur quelques points on peut résumer ainsi les buts que devront se proposer les auteurs du programme d'aménagement :

Circulation. — Le projet devra prévoir, en premier lieu, l'aménagement des sorties de Paris par la déviation ou l'élargissement des routes encombrées, puis la création de nouvelles artères, surtout pour assurer les communications transversales, ainsi que, éventuellement, aux croisements les plus importants, de ponts et de passages souterrains comme ceux que la Ville de Paris a déjà réalisés à la Porte Dauphine ou dont elle entreprend l'exécution aux portes de la Villette, de Champerret et de Vincennes.

Transports en commun. — Le programme comportera les extensions nécessaires du Métropolitain en banlieue et la liaison indispensable aux réseaux existants des lignes de grande banlieue exploitées actuellement par les chemins de fer, comme celle du Luxembourg à Sceaux et Palaiseau, qui vient d'être l'objet d'un vote favorable du Parlement.

Les tramways devront disparaître de toutes les artères encombrées où ils sont l'une des principales causes des accidents et difficultés de circulation, notamment dans le centre de Paris.

Habitation. — L'amélioration des conditions de la circulation, soit individuelle, soit en commun, permettra d'étendre les zones réservées à l'habitation, et par suite, de diminuer la densité des agglomérations, en ralentissant la construction, dans l'ancien Paris, des immeubles qui occupent les derniers espaces libres.

A ce sujet, l'application des servitudes, de ce qu'on appelle le « zoning », par création de zones industrielles, de zones résidentielles de diverses catégories, de zones mixtes, permettra d'apporter de l'ordre où il y a actuellement du déosrdr, et ceci pour le plus grand bien de l'industrie, ainsi que pour le repos et l'hygiène des habitants. Leur santé morale, elle-même, et ce point est capital, ne pourra qu'y gagner.

Assainissement. — Paris est à peu près assaini. La banlieue ne l'est pas.

La mortalité à Paris est de 13,2 % alors qu'en banlieue elle est de 17,4 %. Moyenne pour le département : 14,8 %. Ces chiffres sont tristement éloquents surtout si on les compare avec ceux de Londres : 11,6 %, du Grand Berlin : 11,2 %, etc. (1).

Le programme d'aménagement devra donc comporter en premier lieu les moyens de réaliser l'assainissement de toute la région, suivant un projet déjà dressé, d'ailleurs, et sur lequel l'accord se réalise actuellement entre les départements intéressés.

Distribution d'eau. — La quantité d'eau dont dispose la banlieue est nettement insuffisante. Sans le secours de Paris, certaines communes auraient manqué d'eau les années précédentes.

Le programme d'aménagement devra comporter les mesures propres à faire cesser cet état de choses regrettable.

La base en sera l'exécution du projet d'adduction des eaux des Vals de Loire dont M. le président Lemarchand, avec l'autorité qui lui appartient, a donné un résumé aux lecteurs de *Bravo* dans le numéro du 1er mai.

Espaces libres. — Il va sans dire que le plan devra comporter la réserve des espaces libres nécessaires dans une grande agglomération : terrains de sport, de jeux, etc... et amorcer à ce sujet une première réalisation d'une politique foncière analogue à celle qui a si bien réussi à nos voisins de l'Est.

Divers. — Les plans et le programme devront mettre au point bien d'autres questions en réglant l'organisation de services qu'il y aurait sans doute intérêt à transposer, en tout ou partie, sur un plan régional plutôt que de les laisser organisés séparément par communes.

Parmi ceux-ci l'on peut envisager : l'enlèvement des ordures ménagères, les cimetières, les secours contre l'incendie, les Halles, les hôpitaux, etc...

Ce que je viens d'énumérer, ce sont les résultats pratiques, matériels, qui feront de notre Grand Paris une ville moderne, dans laquelle on aura respecté tout ce que le passé nous a légué de précieux, où tous les besoins de notre civilisation assoiffée d'hygiène et de grand air seront satisfaits, et qui pourra enfin soutenir la comparaison avec les capitales des grands pays voisins. Mais par-dessus tout, l'on aura atteint un résultat moral incomparable, en montrant que le génie de notre pays est capable de résoudre — quand il s'y décide — les problèmes les plus ardus.

Une anecdote que je citerai pour terminer illustrera ce que je veux dire :

Me trouvant, il y a deux ans dans une grande ville d'un pays allié, la question suivante me fut posée, après quelque hésitation, par deux membres du bureau de la Chambre de Commerce de ladite ville : « Nous admirons la France, mais nous ne pouvons comprendre pourquoi votre pays qui a gagné la guerre, qui a résolu le presque impossible problème des régions libérées, n'arrive pas à aménager convenablement la banlieue de sa capitale. Pouvez-vous nous l'expliquer ? »

Il y a là en effet un phénomène assez surprenant qui, exploité par nos ennemis, pourrait leur servir à démontrer notre difficulté d'adaptation aux nécessités du monde moderne.

Cette situation ne peut durer. Il faut que notre pays, dont le renom dans le monde est pour beaucoup celui de sa capitale, assure le développement harmonieux de cette dernière.

Il faut que le Grand Paris, capitale impériale, comme on l'a dit récemment, surgisse régénéré et modernisé au cœur de la France comme un bel arbre plongeant ses racines dans le passé, mais dont le tronc plein de sève généreuse porte des rameaux qui soient des promesses d'avenir.

Henri Giraud,
Directeur général des Travaux de Paris.

(1) Peut-être faut-il faire ici certaines réserves sur la comparaison des statistiques étrangères et françaises dont les éléments ne sont peut-être pas tout à fait comparables. D'autre part les différences constatées ne tiennent peut-être pas seulement à l'insuffisance d'assainissement, mais, d'une manière plus générale, à des conditions d'existence défectueuses tenant elles-mêmes au défaut d'aménagement rationnel de la région.

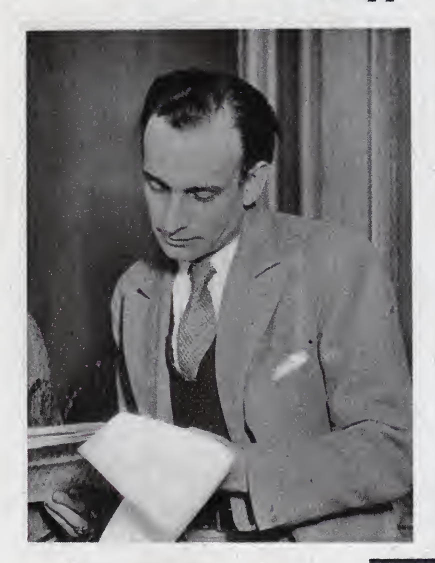
Un aspect de la Cité Universitaire construite, près de la Porte d'Orléans, sur l'emplacement des anciennes fortifications.



BRAVO JOURNAL

LES LETTRES

Le Prix Strassburger attribué à notre collaborateur Philippe Soupault.



Le prix Strassburger, d'une valeur de mille dollars, destiné à récompenser « le ou les meilleurs articles parus au cours de l'année dans la presse française et susceptibles de servir les intérêts de l'amitié franco-américaine », vient d'être attribué à M. Philippe Soupault par un jury composé de MM. André Maurois, Pierre Mille, Paul Reboux, Léon Bailby, Georges Chartier et Emile Henriot. M. André François-Poncet, ambassadeur de France, avait voté par correspondance.

Philippe Soupault est âgé de trente-cinq ans. En 1917, il publiait un recueil de poèmes, *L'Aquarium*, suivi de *Rose des Vents* et des *Champs magnétiques*, en collaboration avec André Breton.

Puis il aborda le roman, écrivit *Le Bon Apôtre, A la Dérive, Les Frères Durandeau, Le Grand Homme*, qui témoignent d'une finesse et d'une acuité rare d'intelligence.

Attiré par l'essai et le journalisme, Philippe Soupault, qui a parcouru l'Amérique, a donné des impressions de voyage extrêmement vivantes, intelligentes, à *L'Europe nouvelle, Bravo, Vu, La Revue des Vivants, Le Petit Parisien.*

Deux maîtres de la littérature polonaise



M. Kaden-Bandrowski occupe une place de tout premier plan dans le roman polonais contemporain. Ses œuvres — *L'Arc, Le Général Barcz, Lenora, Cadet*, etc... — ont été tous de véritables événements, tant au point de vue artistique qu'au point de vue social. Aussi son influence sur les jeunes écrivains polonais est considérable. Lauréat du Grand Prix d'Etat polonais, c'est un critique musical excellent. Ses œuvres, déjà traduites en plusieurs langues étrangères, seront, nous l'espérons, bientôt soumises au public français.



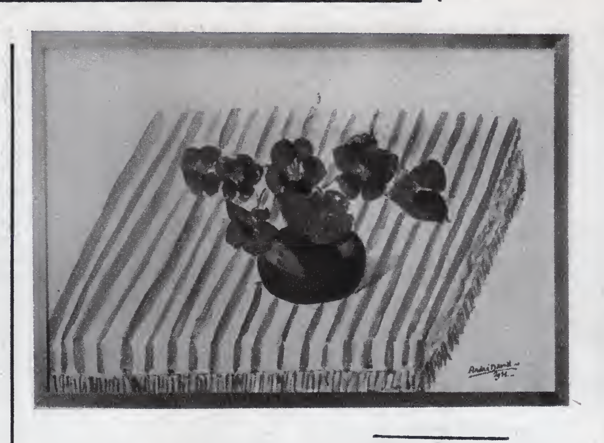
M. Iwaskiewicz, romancier et poète, est un des représentants les plus en vue du mouvement littéraire moderne en Pologne. Ses romans — *Zénobie Palmira, Hilaire, fils de comptable, La lune se lève, Le Complot des hommes*, etc... — l'ont mis au premier rang des stylistes polonais. Ses nombreux recueils de poèmes offrent la même maîtrise de forme. Lauréat du Prix des Editeurs Polonais, il est un éminent critique musical.

« BRAVO » A BERLIN



M. Lucien Coquet et M. Jean-Pierre Jourda, notre correspondant de Berlin, photographiés au cours de la Semaine Economique Internationale de Berlin.

LES ARTS



Les nécessités de la mise en pages nous forcent à remettre au prochain numéro le compte rendu du vernissage de l'exposition de peintures de notre collaborateur André David, le romancier bien connu de *L'Escalier de Velours* et de *Sensualité*. Cette exposition, qui durera jusqu'au 20 juin, a été inaugurée le 31 mai avec le plus grand succès, sous le patronage de la comtesse de Noailles, de la vicomtesse Rothermere et de M. Edouard Herriot. Nous reproduisons ci-dessus, malheureusement sans pouvoir rendre l'éclat de la couleur, une des gouaches de l'écrivain-peintre qu'on peut admirer à la Galerie Bernheim-Jeune, 83, Faubourg-Saint-Honoré.

Au Salon des Artistes français



Au Salon des Artistes Français, on a beaucoup remarqué un très intéressant portrait de M. Pierre Laval, ancien Président du Conseil, qui est l'œuvre de Mme la Générale Stuhl, membre d'honneur du Grand Comité de Paris et femme du sénateur de la Moselle.

La Pieta de la Sainte-Baume devant le péristyle de la Madeleine



Une magnifique *Pieta*, œuvre de Mme Marthe Spitzer, sociétaire du Salon d'Automne, chevalier de la Légion d'honneur, est exposée devant le péristyle de la Madeleine, sous le patronage d'un comité qui groupe des noms tels que ceux de S. E. le Cardinal Verdier, Mgr Chaptal, MM. Maurice Denis, François Mauriac, Jacques Copeau, Jacques Maritain.

Ce très beau monument est la douzième station du Chemin de Croix de la Sainte-Baume (Var), qui sera inaugurée le 6 juillet prochain par Mgr l'Evêque de Fréjus et Toulon, assisté de LL. EE. les évêques de Provence.

Mme Spitzer est l'auteur, notamment, des bustes de Debussy (Bibliothèque du Conservatoire et Théâtre de l'Opéra-Comique); d'une *Tête de Jeune Fille* (Musée du Luxembourg et Musée de Valence, Espagne), et de nombreux portraits et bustes qui figurent dans des collections d'Europe et d'Amérique.

LA FÊTE FÉDÉRALE DES SOKOLS, A PRAGUE

La grande Fête fédérale des Sokols, qui a lieu à Prague du 6 juin au 6 juillet, est un évènement remarquable.

Les Sokols furent la première et demeurent la plus puissante des organisations de gymnastique en Tchécoslovaquie. Toutes les classes de la société sont représentées au sein d'une association qui est fière de compter parmi ses membres le Président Masaryk, Sokol de la première heure. Le nombre total de Sokols est environ de 750.000, ce qui représente presque la population de la ville de Prague.

Le neuvième Congrès ne recevra pas moins de 150.000 participants. Le Stade géant construit sur le plateau de Strahov pourra contenir 200.000 spectateurs et 15.000 gymnastes. Le caractère démocratique du mouvement des Sokols, les buts à la fois idéaux et pratiques qu'il sert garantissent le succès du neuvième Congrès, qui offre à toutes les personnes désireuses de connaître la Tchécoslovaquie et Prague, sa capitale, la Ville aux Cent Tours, une occasion exceptionnellement favorable.

Un spectacle de danses de Jeanne Ronsay



Jeanne Ronsay vient de donner à la Salle d'Iéna, durant le Cycle international de la Danse, son spectacle, qui avait eu le plus vif succès à l'étranger et en province. Cette photo est extraite d'une série de danses grotesques; elle représente Jeanne Ronsay et Renée Cladel dans une parodie de couple acrobatique. Cette danse fait partie de la délicieuse *Suite funambulesque* d'André Messager.

Le tailleur et la crise

C'est une ère révolue que celle où les élégants n'hésitaient pas à consacrer chaque saison plusieurs billets de mille francs au renouvellement de leur garde-robe.

On assiste dans la couture masculine à la même crise que celle qui a si fortement touché la grande couture féminine. On s'est enfin aperçu que des tailleurs dont les griffes sont inconnues peuvent néanmoins, grâce à leur goût et grâce à la perfection d'un métier de vrai artisan français, créer des vêtements impeccables tant par la coupe que pour la qualité des tissus.

M. Sagne, 19, boulevard Montmartre, *ne s'est pas soucié de réaliser une installation luxueuse dont le prix serait naturellement amorti par les acheteurs de ses complets et de ses manteaux, mais, agissant à la manière de ces petites auberges discrètes qui ne paient pas de mine, mais servent une cuisine de premier ordre, il s'est contenté d'un appartement d'artisan laborieux où il reçoit ses clients en amis, écoutant leurs suggestions, leur donnant les conseils de son expérience et réalisant ainsi ce problème si difficile : habiller chacun au goût du jour, sans trahir sa personnalité, et cela à des prix dont il n'est pas question de trouver l'équivalent sur le boulevard.*

NOS ÉCHOS

Peintres et sculpteurs « moins de trente ans »

A la Galerie de Sèvres, une exposition vient de grouper un ensemble de peintres et sculpteurs « moins de trente ans ».

« Les quelques « moins de trente ans » que j'ai groupés ici — écrit M. Adolphe Basler — découvrent avec autant de modestie que de passion toute la joie qu'il y a pour le peintre et pour le sculpteur à rendre la vision directe des choses... Je ne les présente pas comme une pépinière de génies — conclut-il justement — ce ne sont que de belles promesses. »

Ce qu'il y a de certain, c'est que les œuvres exposées montrent une heureuse aspiration vers une objective sincérité.

Notre appel aux photographes amateurs



Notre appel aux photographes amateurs a été entendu; nous avons reçu un grand nombre d'envois qui tous s'avèrent remarquables à des titres divers. Nous sommes heureux de donner ici cette très belle photographie, qui a été exécutée par un de nos abonnés de Nancy, M. Scherbeck.



Voici, d'autre part, un intéressant paysage de Tronçais-en-Bourbonnais, par M. Berthelot, 24, rue de la Glacière, à Paris.

NOTRE GRAND CONCOURS « CINÉMA ET ROMAN »

Avez-vous identifié les huit premières photos parues dans nos deux derniers numéros ? Nous les reproduisons ci-dessous. Consultez, page 53, le règlement détaillé du concours, la liste des prix et la troisième série de photographies.

1re série



1 Nous reconnaissons les visages crispés et les casques plats... ils atteignent les débris des défenses de barbelés et ont déjà des pertes visibles. Toute une file est fauchée par la mitrailleuse qui est à côté de nous; puis nous avons beaucoup d'entraves dans notre tir et les assaillants se rapprochent.



2 « Voilà bien ces bravaches bons à figurer dans les comédies, ces enfonceurs de portes ouvertes, ces soldats d'Hérode dont la valeur se déploie à l'encontre des enfants à la mamelle, et qui s'enfuient quand la victime leur montre les dents, ânes couverts d'une peau léonine, dont le rugissement est un braire. »



3 Son visage ne trahissait aucune émotion, mais le feu sombre de ses yeux révélait la résolution. Elle était merveilleusement belle. Elle parla d'une voix douce, mais distincte. Le président l'interrogeait avec discrétion, comme s'il eût craint de toucher « certaine corde » Dès les premiers mots, elle déclara qu'elle avait été fiancée avec l'accusé jusqu'au moment où il l'avait abandonnée lui-même.



4 Etant à me promener avec mon ami, nous vîmes arriver le coche d'Arras. Il en sortit quelques femmes qui se retirèrent aussitôt, mais il en resta une fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire retirer son équipage des paniers. Elle parut si charmante que je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport.

2e série



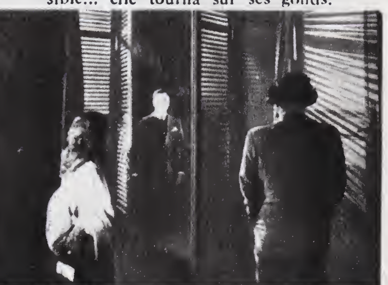
5 Elle était habillée avec une élégance misérable. Sa robe, vieille et défaite, avait été très belle quelques années auparavant, et, vue d'un peu loin, elle pouvait tromper encore les gens distraits. Elle avait conservé une certaine sveltesse, et, comme elle était grande, sa silhouette pouvait faire oublier un moment les ravages que la misère et le temps avaient exercé sur elle.



7 ...Ce qu'il appréciait plus que tout le reste, c'était le cabaret voisin des arènes : un lieu de délices, un palais enchanteur...



6 ...C'est à ce moment que la porte s'ouvrit... Elle fut tournée par une main invisible... elle tourna sur ses gonds.



8 — Vivant ? fit-elle, blême...
— Vivant ! vivant ! vivant ! poursuivis-je avec une joie féroce. Vous m'avez reconnu mort, n'est-ce pas ? Noyé, là-bas ?
— Et d'où viens-tu ? me demanda-t-elle avec terreur.
— Du moulin, sorcière ! lui hurlai-je. Tiens ! là, regarde-moi bien ! Est-ce bien moi ? Me reconnais-tu ...

ÉCONOMIE ET FINANCES

Un animateur :

M. RAOUL DAUTRY



M. Raoul Dautry.
Photo Otto et Pirou

Lorsque M. Edouard Dolléans cherchait récemment devant nous qui, parmi nos grands hommes d'action, pourrait actuellement se dire un successeur des saint-simoniens, le nom de M. Raoul Dautry lui monta aux lèvres alors qu'il me venait à l'esprit. C'est que M. Raoul Dautry incarne excellemment le type d'homme dont la France et le monde ont aujourd'hui le plus besoin. Au milieu d'un matérialisme déchaîné dont la contagion a gagné bien des esprits pourtant éclairés, M. Dautry se classe à la tête de ceux pour qui le matériel, si important soit-il, doit être subordonné aux facteurs moraux, pour qui organiser aujourd'hui est bien, mais prévoir l'organisation de demain est mieux, et qui cherchant à améliorer le sort des hommes, n'en oublie pas pour cela l'homme, et sa dignité nécessaire. M. Raoul Dautry est au premier chef un réalisateur et un animateur si l'on veut bien rendre à ce mot usé son sens originel. Tout ce qu'il tente, il le place sous le signe de la collaboration, donnant ainsi un exemple que son activité personnelle légendaire et son don remarquable de l'organisation rendent encore plus frappant.

M. Dautry est un esprit curieux, inventif. Lucide et enthousiaste, il ne se laisse ni aveugler ni éblouir. Technicien remarquable, il a l'habitude de sonder à fond les questions les plus délicates, mais il les surplombe et garde toujours la largeur de vues nécessaire à un chef. Sa vaste imagination ne le conduit pas à des rêveries, mais directement à des projets qui bientôt deviennent des réalités. A tous les problèmes qui l'occupent, il cherche des solutions positives, des solutions progressives. Il a, au plus haut point, le sens du possible et il va, entraînant ses collaborateurs à qui il a su donner le sens de leur tâche particulière et de son importance dans l'œuvre générale.

Il nous parait superflu de retracer ici la carrière de M. Raoul Dautry, ni de rappeler les aspects divers de son œuvre tant dans le domaine de l'urbanisme que dans celui du tourisme et des transports. Nous aimerions seulement faire remarquer en passant que cette activité remarquable, après avoir prouvé son efficacité sur le terrain national, notamment à la Compagnie des Chemins de fer du Nord, s'étend dans le sens de la collaboration européenne et mondiale. Voir M. Dautry, directeur des Chemins de fer de l'Etat, appelé à participer à l'administration de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits par exemple, ou à celle de la Compagnie Générale Transatlantique ne peut que nous réjouir. Il est opportun que ceux qui ont le plus fait pour l'organisation de leur pays et la collaboration de leurs nationaux apportent leur compétence à la reconstruction européenne.

Le problème des transports est un problème complexe que l'opinion a mis longtemps à comprendre. La crise a nettement souligné son importance, et aussi le gaspillage qui résulte d'une mauvaise organisation de la distribution. C'est pour cela, et peut-être aussi parce qu'ils compris que l'état de rationalisation déjà avancé des industries ne permettant plus de réduire beaucoup les prix de revient, il fallait trouver un terrain neuf pour réduire autant que possible la marge de désorganisation générale que l'intérêt des Français moyens s'est tourné si ostensiblement ces temps derniers, vers les transports, leur crise, et sa solution.

La crise des transports est une des plus difficiles à résoudre. S'il ne laisse pas d'en mesurer l'importance, M. Raoul Dautry ne se sent pas dérouté par elle. « Une crise qui dure, écrivait-il récemment, devient un état de fait nouveau dont il faut tenir compte dans notre action. » Voilà qui ressemble fort au mot fameux de Clemenceau : « Je fais la guerre. » Une politique d'économie, de rationalisation, des mesures législatives et tarifaires bien comprises peuvent résoudre la crise des transports si elle n'est qu'un reflet de la crise générale; mais si, comme M. Dautry est tenté de le croire, la crise des transports est la conséquence non seulement de techniques nouvelles mais aussi d'un nouvel état du monde, d'une évolution qu'on ne peut encore mesurer des conditions économiques et sociales, il faudra alors résoudre un problème aussi vaste que celui en face duquel on se trouvait en 1842. Il faudra tout réorganiser sur une autre base; il faudra réinventer les transports.

La première tâche sera de moderniser les chemins de fer tant au point de vue du matériel ferroviaire que des statuts, et de fixer nettement leur rôle. Le chemin de fer doit et ne peut pas ne pas être l'épine dorsale de toute organisation de transports. Le principal élément de la crise des chemins de fer est une évolution des usages qui rend de plus en plus coûteuse l'exécution des services publics. Cet accroissement des dépenses qui coïncide avec la perte du monopole de fait et une amélioration des autres moyens de transports fait que « la clientèle productive échappe chaque jour davantage aux chemins de fer, dit M. Dautry, mais la clientèle coûteuse reste. » De plus, la politique d'indépendance économique des peuples, une rationalisation géographique qui ne fait que s'accentuer, une sorte de « sublimation » générale des matériaux et des produits, enfin la saturation des vieux pays en outillage frustrent les chemins de fer de leur plus sûr profit. Ils peuvent pourtant s'accommoder, dit M. Dautry, de cette situation draconienne qui leur est faite, et cette adaptation sera la tâche de demain. La collaboration du rail et de la route aidera grandement à cette organisation nouvelle en permettant une réduction des délais de transport et une diminution certaine du prix de revient. M. Dautry s'élève contre le manque de compréhension qui pousse deux moyens de transports faits pour se compléter à se combattre. L'auto est un moyen de transport souple, admirablement fait pour les petites distances et qui doit logiquement remplacer les petites lignes de chemins de fer. Ce qui importe en matière d'auto, c'est de couvrir des kilomètres. Le sens dans lequel on les fait importe peu. L'auto devrait donc céder la place au chemin de fer pour toutes les grandes distances et non chercher à le concurrencer. Le chemin de fer est rapide, sûr, économique. Il convient admirablement aux longs trajets. De plus, il est évident qu'une extension mal comprise des transports par lourds camions tuera tôt ou tard le tourisme automobile privé qu'il gêne déjà sur certaines routes. Ce qu'il faut, c'est une collaboration intelligente entre le chemin de fer et l'auto. Si l'on prend l'exemple du trafic Paris-Marseille, il est logique et nécessaire que la collecte autour de Paris des marchandises se fasse par transports automobiles, que ces marchandises soient ensuite dirigées vers Marseille par le train et que leur distribution à l'arrivée soit confiée à l'auto. C'est évidemment à cette forme de collaboration que l'on viendra de plus en plus. Elle entre déjà dans la voie de la réalisation et nous croyons savoir que M. Dautry prendra part ces jours-ci à des conversations préliminaires qui ne manqueront pas de préciser cette collaboration souhaitable.

Une rapidité plus grande des transports, une coordination mieux assurée, un abaissement des prix de revient, tout cela est possible à réaliser en matière de chemins de fer, grâce à l'autorail léger, outil nouveau qui, placé sous le signe de la fréquence et de la vitesse, est bien d'aujourd'hui. L'employer largement, c'est résoudre à la fois le problème de l'exploitation des petites lignes déficitaires et celui de l'exploitation locale des sections de grandes lignes.

Le réseau de l'Etat, qui offre par le nombre et la nature de ses lignes un remarquable terrain d'expérience, compte l'utiliser fréquemment dès l'an prochain.

Si l'organisation nationale que M. Dautry appelle de tous ses vœux et hâte de son inlassable activité, est essentielle, elle n'exclut pas la collaboration internationale, bien au contraire. M. Dautry nous rappelle qu'il existe une *Union Internationale des Chemins de fer* qui règle les problèmes techniques, tandis que la Conférence de Berne et d'autres réunions similaires se sont occupées des questions d'horaires et de tarifs. Un projet qui a pour but de renforcer la collaboration franco-allemande en matière de transports ferroviaires prévoit une réunion annuelle de représentants qualifiés des deux pays. En matière de navigation marchande, des conférences fréquentes s'occupent de régler la collaboration au point de vue des horaires et des tarifs. Un des essais les plus intéressants dans ce domaine est l'œuvre de la Conférence Atlantique qui tend à fixer dans leurs moindres détails les barèmes des prix; de tels accords sont difficiles à faire respecter : on cherche actuellement à en faire la police en instituant une sorte d'arbitre. Il est évident qu'un Washington de la marine marchande, dont on a souvent parlé, est éminemment souhaitable. Seules des ententes internationales permettront de limiter la vitesse et empêcheront la concurrence effrénée que se font les différentes lignes de navigation. Cette émulation dans le luxe, ces dépenses superflues on les retrouve encore dans le domaine de l'aviation, mais il est bien difficile d'empêcher des compagnies de nationalités diverses de desservir des étapes lointaines lorsqu'il s'y mêle pour leur pays une question de prestige politique. Toutefois, il existe déjà des rudiments d'accords; il faut souhaiter qu'ils aboutissent. Il est plus que probable que les nécessités économiques imposeront par exemple au rail et à l'avion une collaboration qui sans elles n'aurait peut-être jamais été qu'une utopie.

Réorganiser, coordonner, collaborer, tel est donc le redressement nécessaire, l'œuvre d'aujourd'hui et de demain. Rationaliser? Aussi, mais avec mesure et à ce sujet M. Dautry nous met en garde contre la maladie du gigantisme dont tant de gens semblent atteints. Il faut voir grand, mais ne pas dépasser le stade atteint plus tôt qu'on ne pense où l'entreprise par sa puissance et son étendue dépasse les forces de l'homme qui la dirige.

M. Dautry souhaite pour conclure que la réorganisation des chemins de fer, la coordination des divers moyens de transports nationaux qui est à l'ordre du jour entraîne le gouvernement à prendre des mesures efficaces tendant à une organisation plus économique des grandes compagnies de navigation maritimes et aéronautiques françaises, et à la suppression, par la voie d'ententes, d'une concurrence internationale anti-économique.

Yvonne Serruys.



Banquet du premier Congrès d'Union Douanière Européenne, Paris, 1er Juillet 1930. De gauche à droite, on remarquera MM. Gourdeau, Borel, Truchy, Albert Lebrun (notre actuel président de la République qui s'intéressait déjà beaucoup, à cette époque, aux travaux de l'U. D. E.), Holma, ministre de Finlande, Le Trocquer, Ehrensvard, ministre de Suède, et Flandin, alors ministre du Commerce, qui présidait. Au centre, M. Lucien Coquet et Mme Malaterre-Sellier. Studio G.-L. Manuel Frères



Au récent Congrès de Berlin. De gauche à droite : le Dr Stern-Rubarth, président du Comité allemand d'U. D. E.; M. Maurice Dubrulle, président de la Fédération lainière internationale; Mme et M. Lucien Coquet, délégué général du Comité français d'U. D. E. Photo Dr. Walter Israël

Congrès de l'Économie mondiale

Berlin, 1er - 8 Mai 1932

Le *Berliner Tageblatt* a organisé, du 1er au 8 mai 1932, une *Semaine du Commerce Mondial* au cours de laquelle a été tenu un Congrès auquel ont participé de nombreuses personnalités du monde économique et politique.

A côté des Allemands, représentés par le professeur Georg Bernhard, administrateur du Verband Deutscher Waren und Kaufhaüser (Berlin), le professeur Dr M. J. Bonn, recteur de l'Ecole des hautes études commerciales de Berlin, le Geh. Reg-Rat Dr Fritz Demuth, syndic de la Chambre de commerce et d'industrie de Berlin; le professeur Dr Franz Eulenburg, de Berlin; M. Hans Furstenberg, propriétaire de la *Berliner Handels-Gesellschaft* de Berlin; le Dr Wilhelm Grotkopp, éditeur de l'*Europa Wirtschaft;* le professeur Sven Helander de Berlin; M. Ernst Kahn de Francfort; le Dr Emil Lederer, de Berlin; le Dr Marschak, de l'Université d'Heidelberg; le Dr William Meinhardt, président de la Société « Osram »; le Dr Kurt Nawratzki, de Berlin; le Dr W. Prion de Berlin, et le Dr Tschierschky également de Berlin; à côté des Anglais, représentés par M. Hobson, éditeur du *Financial News* de Londres; M. H.-J. May, secrétaire général de l'*Alliance Coopérative Internationale,* de Londres; le professeur Robbins et le professeur Gregory, de l'Université de Londres; à côté des Belges représentés par M. le professeur Georges de Leener, de l'Université de Bruxelles, vice-président de la *Société d'économie politique* de Belgique; des Suédois : M. le Dr Helmer Key, de Stockholm; des Hongrois : M. le baron Szterenyi de Budapest; des Autrichiens : M. Schechner, de Vienne; des Russes : M. Karl Radek, de Moscou, qui furent les premiers à donner leur adhésion au Congrès, la France était représentée par M. Gaston Jèze, professeur à la Sorbonne, grand spécialiste des questions monétaires; par M. Maurice Dubrulle, président de la *Fédération Lainière Internationale* (Roubaix) et par M. Lucien Coquet, délégué général de l'*Union Douanière Européenne.*

Il serait évidemment trop long de donner, même sommairement, ici, un résumé des importantes communications faites au Congrès de Berlin par de nombreux rapporteurs. Il nous suffira de dire que tous ont conclu à la nécessité de substituer aux tendances autarchiques actuelles de divers gouvernements, un retour aux saines traditions du libéralisme économique en conformité avec les résolutions initiales de la Conférence Economique Internationale de 1927, qui, prévoyant la crise mondiale, avait recommandé formellement, à l'unanimité des cinquante gouvernements représentés, la suppression de toutes les entraves au commerce, au premier rang desquelles les barrières douanières. Voici tout au moins un bref aperçu des travaux présentés par la délégation française :

M. Gaston Jèze a traité devant le Congrès de Berlin, le sujet suivant : « Les troubles apportés à l'interpénétration des capitaux et leurs répercussions sur l'interpénétration commerciale (Dettes politiques ».

Après avoir défini les deux grandes catégories de dettes politiques et constaté que le règlement de ces dettes avait amené des perturbations de toutes sortes (politiques, économiques et sociales, dans les rapports des peuples), M. Jèze a examiné comment on pourrait mettre fin à ces perturbations, et préconisé un arrangement forfaitaire et définitif approprié à la capacité de paiement réelle de l'Allemagne.

M. Maurice Dubrulle a traité de « la nécessité des ententes corporatives internationales ».

Quand des pays travaillent ensemble, des conflits peuvent naturellement surgir, a déclaré en substance M. Maurice Dubrulle. Comment peut-on régler ces conflits entre collectivités? L'arbitrage doit être évidemment un arbitrage collectif et, dans le domaine économique, il ne peut être rendu que par la collectivité internationale de la profession intéressée.

M. Lucien Coquet a indiqué les moyens pratiques qui, à son avis, permettraient de réaliser une organisation rationnelle de l'Europe politiquement et économiquement.

Il a rappelé la proposition qu'il fit le 30 janvier, à M. Albert Thomas, directeur du Bureau International du Travail, de prélever sur les budgets militaires de tous les Etats membres de la Société des Nations une somme correspondant à 10 % de ces dépenses. Ces montants pourraient servir au financement d'un grand programme de travaux publics internationaux.

M. Lucien Coquet, qui préconise également la suppression de toutes les barrières douanières, a développé aussi un « *plan quinquennal* » de reconstruction européenne qu'il a établi à cet effet et dont M. Yves Le Trocquer, sénateur et ancien ministre, a exposé les grandes lignes dans le *Berliner Tageblatt,* à l'occasion même du Congrès. M. Lucien Coquet a terminé son exposé en proposant comme formule de ralliement à ce projet : « Europe, réveille-toi ! »

Le *Berliner Tageblatt,* organisateur de la Semaine Economique et du Congrès Mondial de Berlin, a édité, à l'occasion du Congrès, toute une série de numéros spéciaux de propagande consacrés aux pays d'Europe, aux Etats-Unis et à la Russie, qui constitue une documentation du plus haut intérêt.

Il est à souhaiter, d'autre part, que les rapports présentés au Congrès soient publiés, réunis en volume ainsi que le vœu en a été exprimé.

Après avoir voté une résolution affirmant que le système de la division internationale du travail et le commerce libre entre nations constituent le seul système économique capable de maintenir et de développer les forces productives et de satisfaire aux besoins croissants de la consommation et après s'être prononcé en faveur de la constitution d'unions douanières pour favoriser le jeu même de la division du travail, la Conférence a décidé la constitution d'un « Comité permanent » composé d'économistes éminents de tous les pays, afin de poursuivre l'action engagée par elle contre le protectionnisme.



Le bureau du Congrès de l'économie mondiale. De gauche à droite au bureau : le professeur Dr M. J. Bonn, M. Lachmann-Mosse et le professeur Gaston Jèze. Au premier rang : M. André François-Poncet, ambassadeur de France, M. Dernburg, ancien ministre du Reich, et Sir Horace Rumbold, ambassadeur de Grande-Bretagne. Au second rang à gauche : Mme Lachmann-Mosse.

LA BOURSE

Le film de la Bourse

La fin du mois dernier a été caractérisée par une raréfaction grandissante des affaires à mesure que l'on aprochait de la date des élections et de la liquidation mensuelle. Sur un marché ainsi dépourvu d'activité, la tendance s'oriente naturellement dans le sens de la faiblesse; celle-ci a trouvé dans la confusion de la situation aux Etats-Unis et dans la lourdeur des bourses étrangères une raison de s'accentuer.

LE PREMIER TOUR DU SCRUTIN

Ce sont des considérations de politique intérieure qui ont guidé l'orientation du marché de Paris au cours de la première semaine, d'ailleurs coupée en deux par les fêtes de l'Ascension. Les résultats du premier tour et les prévisions des ballotages étant nettement favorables aux partis de gauche, la Bourse a vécu dans la crainte de voir se reformer le cartel. Aussi, dès le lendemain, on a pu mesurer les effets que provoquerait la résurrection de la politique socialisante des années 1924-1926. Toutes les valeurs conditionnées par le sort du crédit public, Rentes françaises en tête, ont accusé des baisses particulièrement sensibles. Par contre, on a noté une hausse des vedettes étrangères. Le mouvement de reprise de ces dernières, particulièrement en ce qui concerne les mines d'or anglaises, s'explique par les arbitrages des capitalistes français, troquant leurs Rentes et obligations contre les titres étrangers prenant brusquement l'aspect de valeurs refuge.

Ce double courant n'a fait que s'accentuer durant toute la semaine. Il traduit une peur très nette de voir un nouvel effondrement du franc sous la poussée des mesures socialistes, et apporte un argument très sérieux à la théorie de l'extrême fluidité des capitaux. Il suffit, la preuve vient d'en être faite, même d'une simple menace, pour provoquer presque instantanément des évasions massives de capitaux.

LA POUSSEE A GAUCHE

L'attentat contre le Président de la République ayant été commis après la dernière séance de la semaine, n'a pu, de ce fait, provoquer de remous sensibles. Par contre, l'affirmation de la poussée à gauche au second tour de scrutin, a accentué les craintes manifestées pendant la huitaine précédente. Aussi, la spéculation joue-t-elle la constitution d'un ministère de cartel, entraînant dans son sillage des ventes au comptant. C'est alors que se produit un léger revirement par suite de la candidature unique et de l'élection à la Présidence de M. Lebrun, dont les opinions modérées font augurer d'une concentration probable. La spéculation alertée, procède aussitôt à des rachats, provoquant même une reprise des Rentes à terme, tandis que le portefeuille continue au comptant à se débarrasser des valeurs à revenu fixe. Pendant deux jours on espère voir la reprise se développer, mais le mouvement s'arrête à peine amorcé; les plus-values moins considérables que les pertes antérieures impriment à la courbe fléchissante des cours une simple dent de scie.

De nouveau prévaut une atmosphère lourde et découragée que ne contribuent pas peu à favoriser la mauvaise tenue de New-York et les complications de la politique allemande.

LA FAIBLESSE DE WALL-STREET

Wall-Street ne parvient pas à se dégager du marasme qui l'étreint depuis de longs mois. Ce ne sont pas les efforts des législateurs américains qui pourront, semble-t-il, lui donner l'élan pour une reprise d'envergure. De l'amas de lois et de mesures que les Pouvoirs publics édifient fébrilement se dégage surtout une impression d'incohérence. C'est qu'en effet, aux Etats-Unis, deux tendances très nettes s'affrontent et se mêlent.

D'une part, les partisans impénitents du système américain continuent à espérer que le crédit fera de nouveaux miracles et préconisent avec l'énergie du désespoir une nouvelle extension de la politique du crédit facile. Ils ne veulent voir dans la crise actuelle qu'une crise de sous-consommation. Ils estiment en conséquence qu'il suffit de donner au consommateur le moyen d'acheter pour provoquer un dégonflement des stocks.

D'autres, au contraire, se ralliant aux préceptes de la vieille Europe, se demandent avec angoisse si on ne se trouve pas en présence d'une crise de surproduction, provoquée précisément, par l'abus du crédit et les excès du système des hauts salaires. Et ils se posent la question de savoir si l'on peut, même en le lui vendant à crédit, obliger un individu à acheter un objet qui ne présente pas pour lui une utilité immédiate.

Quoi qu'il en soit, les partisans de l'inflation continue des crédits et leurs adversaires qui ne voient point de salut en dehors de la restriction de la consommation, s'abordent dans des luttes vaines; les lois qui sont élaborées à la faveur de telle ou telle majorité, vite retournée d'ailleurs, manquent de cohésion et laissent l'impression que ce pays dont la prospérité a été démesurée, se trouve absolument désarmé en présence d'une crise sans précédent.

LA CONFUSION EN ALLEMAGNE

Les manifestations oratoires auxquelles vient de se livrer le chancelier Brüning trahissent manifestement l'influence des hitlériens. Les partis de droite, l'armée également, semblent rivaliser de hâte et d'adresse pour aboutir à une formation politique solidement étagée sur un élément de force; à un gouvernement épaulé par un parti d'action. La France au contraire se trouve en pleine période d'attente; les partis se mesurent, préparent leur tactique, mettent au point leurs programmes. La tâche de nos représentants à la Conférence de Lausanne qui doit se réunir le 16 juin sera ardue. A peine le nouveau Cabinet aura-t-il eu le temps de se réunir, qu'il devra se rendre à Lausanne. D'autre part, quelle sera l'attitude des alliés en présence de la carence de l'Allemagne? Jusqu'ici, le chancelier Brüning avait respecté le principe des dettes, se contentant d'arguer de l'impossibilité où se trouvait l'Allemagne d'effectuer ses règlements. Personne ne se faisait beaucoup d'illusions sur l'importance des versements que l'on pouvait raisonnablement escompter de l'Allemagne; l'Angleterre, d'ailleurs, a pris soin d'éliminer de son budget les recettes devant provenir de cette source. Mais il est incontestable que l'affirmation unilatérale que l'Allemagne ne paiera pas, dans la bouche du chancelier Brüning et non plus dans celle d'un chef de bande comme Hitler, est de nature à compliquer très sérieusement la tâche des représentants réunis à Lausanne.

LA CONFERENCE DE LAUSANNE

Le principal objet de la Conférence va être inévitablement de trouver une formule qui permettra de camoufler, en la rendant acceptable, la carence allemande. Mais le fait de cette carence n'en reste pas moins patent et crée une situation nouvelle qui touche sérieusement les alliés. Ceux-ci, en présence de cette complication préjudiciable, pourront-ils mettre à l'étude un plan nouveau qui leur permettrait de remédier à la gravité de la situation? Dans ce cas, ce plan ne pourrait être conçu que sur les bases d'une coopération internationale. Dans cette voie, la Grande Bretagne a déjà fait un pas, en invitant les puissances à étudier, après le problème des réparations, celui de la question monétaire de l'Europe Centrale. De l'évolution et de la transformation des petites puissances danubiennes peut naître un mouvement plus important qui grouperait toute l'Europe, la mettant ainsi à même d'échapper à l'influence américaine. Mais il s'agit là d'un changement tellement considérable et qui se heurte à de telles difficultés qu'on se demande s'il pourra jamais aboutir. Un grand pas serait fait, si une entente danubienne pouvait être constituée. Il ne paraît pas absolument chimérique de concevoir quelques espoirs dans ce sens, si l'on considère la situation intenable dans laquelle se débattent les divers Etats constitués tout le long du cours du Danube. Pour l'instant, on ne saurait cependant souhaiter autre chose que de voir la Conférence mettre sur pied un plan pratiquement réalisable et les puissances lui apporter une adhésion qui ne serait pas seulement de principe.

INCERTITUDES

Il ne faut pas s'attendre à voir la physionomie du marché se modifier sensiblement tant que durera l'incertitude actuelle. Celle-ci cependant ne saurait beaucoup se prolonger. Les partis ont fini leurs travaux de mise au point; le nouveau Cabinet va éprouver sa force et mesurer l'accueil que lui réserve le pays. La Conférence de Lausanne va être amenée à prendre des décisions capitales dont dépendra pendant longtemps le sort des divers pays européens. Il s'agit donc pour le gouvernement de veiller attentivement et d'éviter la plus légère faute. A l'intérieur, il sera contraint de prendre des mesures très graves. Le budget, en effet, se présente en déficit important. Or l'expérience a surabondamment prouvé, ces dernières années, qu'il était impossible d'avoir une monnaie saine quand le budget est mal équilibré. Comme il n'y a malheureusement pas moyen d'obtenir cet équilibre autrement qu'en réduisant les dépenses ou en augmentant les recettes, le nouveau Cabinet devra choisir. Or le choix n'est pas facile, car il apparaît aux yeux de tous qu'il est devenu dangereux d'augmenter les impôts dont le taux constitue déjà une charge écrasante pour la nation tout entière. Du plan judicieux et ferme d'économies présenté par le nouveau Cabinet dépend en grande partie l'amélioration du marché.

Au point de vue technique, la position de place est favorable à un mouvement de reprise. La dernière liquidation de quinzaine a fait apparaître en effet un nouvel accroissement de la position vendeur tandis que la position acheteur subissait une nouvelle contraction. La proportion des engagements à la baisse a ainsi atteint le chiffre record de 55 %. Cette situation a d'ailleurs provoqué la cotation de nombreux déports et beaucoup de valeurs ont été reportées au pair.

D'autre part, d'après certaines évaluations, les comptes créditeurs des clients dans les charges d'agents de change qui atteignaient un milliard en décembre dernier, et étaient tombés à 300 milions au cours de la reprise du début de l'année, auraient de nouveau regagné le niveau d'un milliard.

Il y a donc là des conditions techniques favorables à une reprise dès la première éclaircie.

Pierre Marseilhan.

COURS DU 23 AVRIL	BOURSE DE PARIS	COURS DU 23 MAI 1932
	A TERME	
76,65	3 % Perpétuel	73,25
12.705	Banque de France ...	10.980
1.409	Banque de Paris	1.175
415	Union Parisienne	324
1.800	Crédit Lyonnais	1.640
1.145	Société Générale	1.032
13.780	Suez	13.200
1.749	Nord	1.450
2.345	Lyonnaise des Eaux .	2.045
2.300	Distribution	1.906
2.485	Générale d'Electricité.	1.825
377	Thomson Houston ...	313
451	Tréfileries du Havre.	340
487	Lens	410
415	Kuhlmann	367
785	Air Liquide	605
1.186	Péchiney	1.034
402	Citroën	310
316	Canadian Pacific	259
100,50	Wagons-Lits	73,50
713	Central Mining	781
1.188	Rio Tinto	1.024
1.052	Royal Dutch	1.214
240	Bruay	216
62,50	Caoutchoucs	57,25
82	Chartered	74,50
257	De Beers ordinaire ..	227
1.060	Hotchkiss	941
28,75	Mexican Eagle	27,75
971	Michelin (1/10 de part)	871
211	Padang	168,50
261	Constantine	227
285,50	Rand Mines	301
144	Shell Transport	160
219	Tharsis	199
	AU COMPTANT	
3.850	Banque de l'Indochine	3.355
3.800	Charbonn. du Tonkin.	3.375
560	Longwy	430
790	Micheville	660
725	Forc. Mot. de la Vienne.	660
22.510	Port de Rosario	21.000
1.530	Poliet et Chausson ..	1.230
2.000	Kali Ste-Thérèse, anc.	1.575
6.200	Emprunt Dawes	5.000

OUTRE-MER

Nous n'aurons garde, dans cette chronique qui veut être la synthèse mensuelle des activités françaises d'outre-mer, de souligner l'importance que nous attachons à l'élection au plus haut poste de l'Etat de M. Albert Lebrun, colonial fervent.

Nous nous souvenons avec une émotion certaine d'un soir, en Guinée, il y a trois ans. La mission Maginot, après avoir assisté à l'inauguration du canal de Sotouba au Soudan, regagnait la mer en visitant le Fouta Djallon, et les riches plantations de la région de Kindia.

Après une journée passée sur les bananeraies, nous devions nous embarquer le lendemain dans le chemin de fer qui nous conduirait vers l'Océan.

En attendant le repas dont la préparation revêtait ce soir-là un air de camping plein de pittoresque, les membres de la mission s'étaient réunis par petits groupes.

Nul cérémonial, nulle pompe officielle ne venaient contrarier l'ordonnance des préférences et des goûts.

La chaleur était tombée, la brise des hauteurs de Guinée allégeait pour nous le poids d'une journée chargée d'intérêt.

Quelques jours seulement nous séparaient du retour vers la France et cela suffisait pour nuancer d'un peu de mélancolie ces conversations sans apparat où chacun ne disait que ce qui lui plaisait.

Assis sur des sièges de fortune, près du buffet d'une petite gare, M. Albert Lebrun, M. Duvivier de Streel, André Demaison, parlaient de cette Afrique qu'ils avaient connue à des heures et dans des circonstances bien différentes.

M. Lebrun évoquait une Afrique Occidentale d'avant guerre, encore improvisée, encore marquée par les traits de la conquête, et dont rien ne restait, sinon le souvenir, dans cette grande colonie en plein essor que nous venions de visiter.

Pour M. Duvivier de Streel, c'était un Congo de l'époque héroïque, riche en périls et en espoirs.

André Demaison nous dépeignait son Sénégal et sa Gambie, les noirs dont il avait conquis le cœur, les secrets.

Phrases simples, mots sans apprêt, mais nourris de tant de réalités.

Nous avons encore présente à la mémoire la couleur de ce crépuscule avec la montée lente de l'ombre venue des vallées, les paroles un peu assourdies par la densité de l'air. Tous, nous pensions à l'Empire, à ce bloc France-Afrique dont nous nous plaisions à imaginer le prodigieux avenir.

M. Lebrun disait : « Il faudrait que chaque année une caravane, aussi minutieusement organisée que la nôtre, emportât vers l'Afrique vingt ou trente parlementaires choisis sans distinction de partis, pour qui ce voyage serait une véritable découverte.

« Nous les verrions ensuite enrichis par une expérience sans doute brève, mais suffisante pour donner une densité à des noms de pays, un aspect à des noms de villes, de grands travaux, prendre une part active aux discussions du Parlement et du Sénat, relatives aux colonies, propager autour d'eux l'idée d'une économie France-Colonies, en un mot devenir autant de prosélytes de la grande idée coloniale.

« Il suffirait d'un tel voyage pour que disparût chez les plus prévenus, le mythe d'une France impérialiste écrasant les peuples qu'elle prétend coloniser. »

Lorsqu'il fut rapporteur du budget des colonies au Sénat, M. Lebrun sut parler de ce voyage en Afrique occidentale, et nous trouvâmes dans son rapport, dans ses discours, l'écho amplifié des conversations de Guinée.

Le voici pour sept ans chef du pouvoir exécutif de la France, et toute sa carrière donne l'assurance qu'il ne sera pas à l'Elysée le figurant, mais que son intervention sur les destinées du pays sera constante et efficace.

Sept années, c'est plus qu'il n'en faut pour que le Président de la République devienne le Président effectif de la France des cinq parties du monde ; plus qu'il n'en faut pour que commencent les travaux du Transafricain dont dépend l'avenir de l'Afrique, plus qu'il n'en faut enfin, pour que la France prenne la tête du vaste mouvement d'une Europe, résolue à vivre et cherchant en Afrique son prolongement naturel. G.-R. Manue.

M. Albert Lebrun assistant aux fêtes indigènes, lors de la Mission Maginot en A. O. F., en 1929.



ALGÉRIE

Le commerce avec la métropole.

On souhaiterait bien vivement, qu'un tableau clair et visible partout portât à la connaissance de tous les Français, que la France a trouvé, pendant le premier trimestre de 1932, sa meilleure cliente dans l'Algérie, à qui elle a vendu plus qu'elle n'a vendu à la Grande-Bretagne, plus qu'elle n'a vendu à l'Allemagne, plus qu'elle n'a vendu aux Etats-Unis.

L'Algérie a acheté en France, du 1er janvier au 1er avril 1932, pour 789 millions de francs, alors que l'Angleterre n'achetait chez nous que pour 628 millions, l'Allemagne pour 453 et les Etats-Unis pour 279 millions.

Le groupement nord-africain, Maroc, Algérie, Tunisie, a acheté pendant ce premier trimestre pour un total de 1 milliard 169 millions.

Contentons-nous pour aujourd'hui de ce simple mais éloquent langage des chiffres. Une prochaine note s'efforcera de préciser ce que peut être pour la France la constitution d'un bloc économique Métropole-Colonies, analogue à celui que l'Angleterre est en train de constituer avec ses Dominions.

L'avenir et la grandeur de la France en dépendent.

Colonisation antique et colonisation moderne.

Dans la mise en valeur de l'Algérie, œuvre à laquelle la France s'attache depuis cent ans avec un succès que reconnaissent tous les témoins de bonne foi, il importait que les monuments antiques ne fussent pas négligés. Les richesses archéologiques comme les autres doivent être exploitées ; non seulement elles sont, par les touristes qu'elles attirent, une source de profits immédiats et tangibles, mais en même temps, elles contiennent des enseignements utiles ; la confrontation du passé et du présent est instructive dans l'Afrique du Nord, plus que partout ailleurs.

Les ruines romaines d'Afrique ont l'intérêt de représenter pour nous la seule période du passé où la Berbérie ait vraiment participé à la vie universelle ; ait été associée au système d'échanges matériels et moraux qui constitue la civilisation. Avant les Romains, le pays était resté en grande partie vierge et inexploité ; après eux, il a vécu replié sur lui-même, réduit à une activité élémentaire, pauvre en ressources, hostile à l'Europe et fermé au progrès. Il a fallu le XIXe siècle et l'occupation française pour que l'Afrique du Nord reprît dans l'ensemble du monde méditerranéen et, par suite, de l'humanité, la place que jadis lui avaient faite les Romains.

Ainsi, la colonisation antique a été comme une première ébauche de la colonisation française. Les mêmes ports, les mêmes voies de communication, les mêmes terres fertiles ont déterminé, dans l'antiquité comme de nos jours la formation des bourgades et des villes. Comme les Français, les Romains, lors de leurs premiers contacts avec l'Afrique, ont eu à se défendre contre un préjugé tenace qui décrivait cette terre comme inhabitable et inutilisable, brûlée de soleil, infestée par toutes sortes de fléaux. Les témoignages de leur séjour, qu'ils ont laissés un peu partout en Algérie, sur le littoral, sur les plateaux, aux confins mêmes du désert, leurs temples, leurs forums, leurs thermes, leurs arcs, leurs villes montrant qu'ils ont reconnu et prouvé par des actes la fausseté de ce préjugé légendaire. Et pour les premiers colons français, les vestiges des villes romaines sont apparus comme des promesses et des encouragements.

C'est un fait souvent signalé que les constatations des archéologues, inventoriant dans le Sud tunisien, les restes d'innombrables pressoirs à huile, ont été pour beaucoup dans la création moderne des riches olivettes qui avoisinent Sfax. Des observations analogues, en Algérie, déterminent en ce moment même, des plantations d'oliviers dans certaines régions méridionales, au sud d'El-Kantara, au sud de Tébessa. Dans un autre ordre d'idées, l'examen des ruines romaines nous invite à porter nos efforts sur maintes sources thermales, copieusement utilisées par les anciens, presque abandonnées de nos jours. A ces exemples, on en ajouterait d'autres ; sans jamais oublier les précautions nécessaires pour transposer dans la vie contemporaine les expériences de l'histoire, nous avons le droit de dire que les études des archéologues, en Algérie, ne sont point coupées dans la vie présente, mais s'y relient et peuvent parfois la guider.

M. Albertini,
Directeur des Antiquités algériennes.

INDOCHINE

L'arrangement commercial avec le Japon.

La signature, le 13 mai, d'un arrangement commercial provisoire entre le Japon et l'Indochine, si elle ne met pas un terme définitif à des négociations qui datent de 1911, règle, au mieux des intérêts des deux parties, les échanges entre notre grande colonie et l'Empire nippon.

L'industrie française, opposée tout d'abord aux revendications japonaises, qui souhaitaient d'obtenir pour les marchandises nipponnes l'abolition des droits du tarif général à l'entrée de la colonie, a fait des concessions dont on peut espérer qu'elles recevront du Japon un accueil qui renforcera l'amitié franco-japonaise.

En effet, le Japon, grâce à la réglementation nouvelle, va trouver en Indochine une compensation partielle à la fermeture du marché chinois, tandis que l'Indochine bénéficiera du concours de la puissance qui est devenue la seule garantie que notre civilisation ait en Extrême-Orient.

On peut également espérer qu'à la suite de l'accord du 13 mai le commerce de la colonie avec le Japon, qui avait baissé de 50 % pour les importations japonaises en Indochine, et de 75 % pour les importations indochinoises au Japon, va retrouver un élan nouveau, prélude d'une augmentation générale des échanges France-Japon.

Une conférence de la Princesse A. Murat sur Angkor.

M. Blanchard de la Brosse, directeur de l'Agence Economique de l'Indochine, a fait des services de la rue La Boétie un centre dont le rayonnement in-

tellectuel est très vif. Dans la magnifique salle des Conférences, des voyageurs, des artistes font bénéficier un auditoire de qualité des trésors de leur érudition.

Le 23 mai, la princesse Achille Murat parlait d'Angkor.

On sait que le prince et la princesse Achille Murat sont des spécialistes éminents de l'Indochine.

Une causerie nourrie par une profonde expérience archéologique évoqua pour l'assistance la prodigieuse résurrection des Temples d'Angkor. Pour nous, la princesse Murat a fait revivre les bas-reliefs, les statues mystérieuses, peuplé les immenses cours et les salles aux sculptures prestigieuses.

Angkor l'an prochain, aura certainement des visiteurs qui n'eussent jamais fait le voyage d'Indochine sans cette conférence. La meilleure propagande.

MAROC

La visite d'une mission commerciale américaine.

M. Charles G. Loeb, président de la Chambre de commerce américaine en France, et vingt membres de cette compagnie ont fait au Maroc un voyage d'études dont ils sont revenus enthousiasmés.

Ils ont visité Casablanca tout d'abord, où ils ont retrouvé une atmosphère « américaine », si l'on qualifie par là une certaine audace dans les réalisations et le goût de l'ampleur.

Reçus par M. Lucien Saint qui leur avait réservé une de ces réceptions de la grande tradition néo-marocaine qui émeuvent et impressionnent à coup sûr les hôtes de l'empire chérifien, ils ont visité Marrakech, Mazagran, Meknès, Keniffra, Fez. Ils ont pris contact avec les chambres de commerce et les personnalités des grandes affaires marocaines.

Ils ont eu en quelque sorte, pendant ce bref séjour, un résumé singulièrement puissant de ce qu'est l'action de la France outre-mer.

Le souvenir du Maréchal, que la plupart des membres de la Chambre de commerce américaine avaient rencontré l'an dernier à l'Exposition, les a conduits de ville en ville, des ports aux barrages, des gisements de phosphates aux grandes fermes modèles.

On ne saurait imaginer meilleure propagande que celle qui s'offrait à une élite influente disposant d'une large audience, d'un vaste crédit.

On peut tenir pour certain que le tourisme au Maroc, qui a déjà atteint un si haut degré de perfection, bénéficiera encore de la propagande bénévole que lui feront tant de visiteurs enchantés.

Crises et Réalisations.

Nous voudrions souligner ce magnifique exemple qui nous vient du Maroc, pays touché lui aussi par la crise, mais qui, animé par la confiance, crée, réalise, pour un avenir immédiat.

M. Lucien Saint a inauguré, à Casablanca, une usine qui livrera 30.000 tonnes de sucre à la consommation marocaine. Sans doute, ce n'est là que le quart de la consommation annuelle des Maugrabins pour qui le sucre est un article de première nécessité, l'élément indispensable à la confection du thé sirupeux, dont le moindre meskim boit chaque jour dix verres. Mais l'essentiel est qu'on ait pris l'initiative de créer, ensuite viendront les cultures betteravières.

Dans le même temps, le Résident général visitait à Kénitra les vastes docks-silos coopératifs, récemment installés, œuvre des colons du gharb qui, depuis quelques années donnent la preuve de ce que peut l'union des efforts, même en période de crise.

Notons encore la création de l'Office chérifien d'exportation, organe officiel de prospection pour l'ouverture de nouveaux débouchés à la production marocaine.

Et enfin, la construction, dont l'essor fait mentir le dicton : « Quand le bâtiment va, tout va ». 16.125 immeubles nouveaux construits dans les dernières années, soit 1 milliard 700 millions de travaux, dont 914 à Casa seulement. On conçoit que des Américains eux-mêmes s'émerveillent devant ce prodigieux effort, d'une audace tempérée par la raison française.

MADAGASCAR

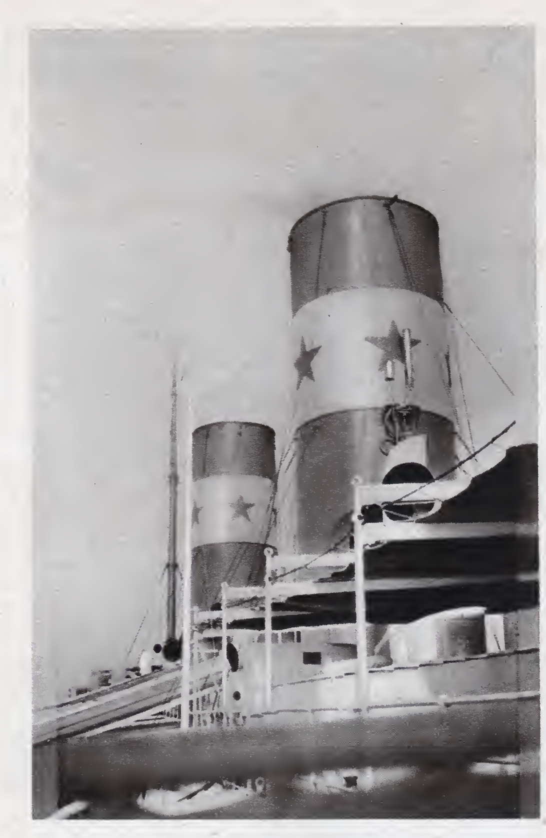
Inauguration à Paris de la Maison de Madagascar.

Entre toutes nos colonies, Madagascar est une de celles qui comprennent le mieux la nécessité d'une propagande moderne et variée dans ses formes.

Le Gouverneur général Cayla est un partisan convaincu de la propagande. Il considère qu'une colonie n'a de chances de trouver des débouchés pour ses produits que si elle va au-devant des acheteurs éventuels, que si elle facilite, au maximum, la documentation, l'information de ses clients possibles.

C'est sur son initiative que l'Agence économique de Madagascar que M. Gaston Pelletier dirige en véritable ambassadeur de la Grande Ile, a fait, à la Foire de Lyon, un effort considérable, riche en résultats.

Enfin, dans ces Champs-Elysées qui sont devenus une exposition permanente du luxe de Paris, Madagascar vient d'inaugurer une manière de salon, dont la décoration conçue selon les règles d'un modernisme sûr, est à elle seule un premier attrait. Tout Madagascar tiendra entre ces murs, sur ces tables, Madagascar par l'image et l'échantillon, le livre et le tableau. On y entrera comme on entre dans une galerie d'art on en ressortira intéressé, tenté, convaincu.



Côte occidentale d'Afrique.

A. E. F.

Le gouverneur Alfassa, secrétaire général du gouvernement général de l'A.E.F., est rentré à Paris par avion, usant de ce moyen de locomotion avec une aisance et une simplicité dignes d'être soulignées.

On se souvient que l'an dernier déjà, ce haut fonctionnaire avait volé de Paris à Brazzaville avec Goulette et Salel.

Nous avons toujours pensé que l'avion révolutionnerait les relations France-Colonies, imprimerait un rythme nouveau aux affaires que leur siège métropolitain pourra contrôler de plus près.

Quand réalisera-t-on la ligne régulière France-Madagascar dont le commandant Dagnaux fut le promoteur?

CRÉER UNE OPINION COLONIALE

Créer une opinion coloniale. Le maréchal Lyautey s'en est préoccupé qui a mis sur pied ce projet de *Maison des Colonies,* qui sera un centre de renseignements, de travail, dont la Cité des Informations à Vincennes fut une première maquette. Mais l'initiative de la propagande doit revenir au ministère de la rue Oudinot qui ne dispose, à l'heure actuelle, que de fonds dont la médiocrité est gênante si on les compare au mouvement d'affaires France-Colonies. Un service de propagande dont le ministre lui-même aurait le contrôle constant, trouverait dans la presse l'instrument le plus précieux dont le cinéma viendrait renforcer l'action. Nous avons peu de films coloniaux dont la qualité supporte la présentation dans des salles fréquentées par le gros public. On aimerait qu'il se trouvât en France quelques metteurs en scène capables de créer des films de propagande analogues à ceux que les Russes ont fait avec *La Ligne générale* ou *Turksib* — une plantation, la construction d'un chemin de fer, offrent au cinéaste la plus riche matière.

Il n'y a pas d'opinion coloniale en France à l'heure présente — mais il existe un intérêt, une curiosité vivante en quête de nourriture. Souhaitons que, rapidement, une action d'ensemble de la presse et du cinéma crée cette opinion. Car, de cette existence, dépend en partie la confiance dans les affaires coloniales. On ne saurait évidemment s'étonner que les entreprises les mieux assises de nos colonies aient pâti de la vague de défiance générale ; mais cette défiance n'a que trop de raisons. Et il faut bien se dire que le jour où l'épargnant se décidera de nouveau à placer son argent, il ira tout d'abord aux affaires françaises et européennes, pour ne revenir que lentement aux entreprises coloniales, pour qui le titre de colonial est devenu un pavillon fâcheux. Or, les colonies ne peuvent plus attendre. Les emprunts votés l'an dernier ont permis de mettre en train les grands travaux les plus urgents. Mais les capitaux privés font défaut, dans la période la plus critique, alors qu'à la surproduction mondiale on ne pourrait répondre qu'en abaissant les prix de revient, les prix de transport.

Nous pensons surtout à cette Afrique si voisine de la Métropole grâce à ce boulevard de l'Afrique du Nord qui est la base idéale pour une colonisation méthodique vers le sud. M. Caillaux, dans son discours de Mamers, faisait de l'équipement méthodique du continent noir un des remèdes les plus sûrs à la crise française et européenne. Opinion que les Africains français ont été heureux d'enregistrer parce qu'elle consacre une idée qu'ils ont depuis longtemps, et que le génial Reclus eut le premier.

Un spécialiste de l'Afrique nous disait, il y a quelques jours, au retour d'un voyage au Cameroun et en A.E.F. : « Il n'y a plus de temps à perdre, il faut se hâter si l'on veut sauver l'Afrique dont il faut réorganiser l'économie publique et privée. Il s'agit de considérer enfin ces pays comme des domaines à la gestion desquels doit présider un esprit commercial moderne. La crise aura eu le mérite d'épurer, en faisant disparaître tant d'affaires fondées durant les années 25 et 26, pour des profits immédiats. Mais elle a aussi touché durement les entreprises créées pour une activité durable, et dont le déclin a des réactions immédiates sur un indigène prompt à se lasser quand il voit baisser les revenus de son travail. Nous avons la chance d'avoir une Afrique intacte, restée jusque-là à l'abri du communisme. Rétablissons rapidement l'équilibre si nous voulons lui conserver la paix. »

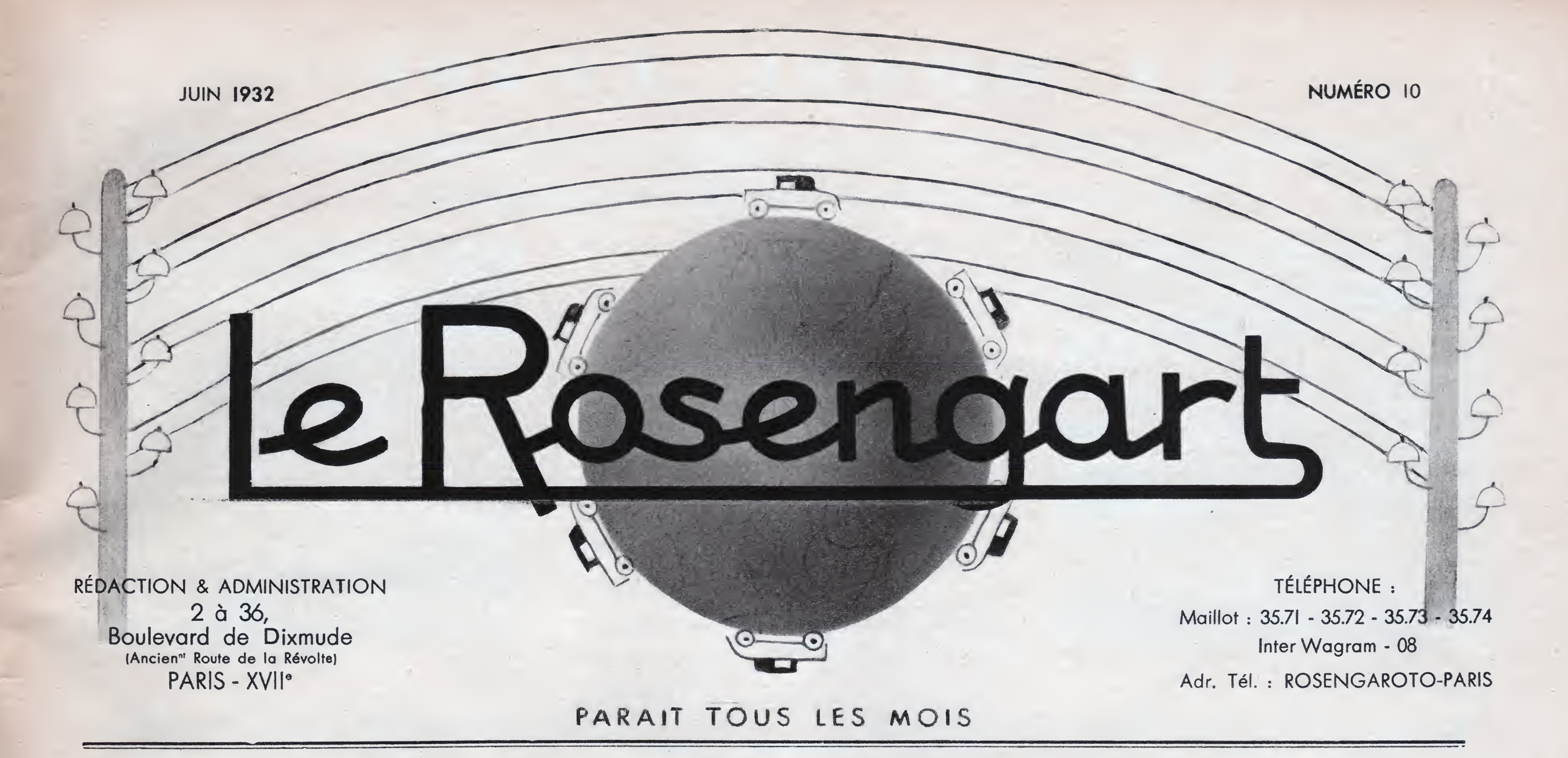
Créer une opinion coloniale, ranimer la confiance, sélectionner les affaires coloniales, leur assurer un large financement

Ce serait le programme d'un ministre des colonies assuré de pouvoir compter avec le temps, et pénétré aussi de la certitude que son département est l'un des ministères essentiels de la France.

Le Congo-Océan, dont l'achèvement est prévu pour 1934, va drainer vers l'Atlantique le trafic de notre A.E.F. et activer encore le développement de cette colonie. Pour construire ce chemin de fer, il a fallu lutter contre la montagne, la forêt hermétique, le climat insalubre. Des années d'un effort gigantesque sous l'impulsion d'une foi impériale.



JUIN 1932 NUMÉRO 10



RÉDACTION & ADMINISTRATION
2 à 36,
Boulevard de Dixmude
(Ancienne Route de la Révolte)
PARIS - XVIIe

TÉLÉPHONE :
Maillot : 35.71 - 35.72 - 35.73 - 35.74
Inter Wagram - 08
Adr. Tél. : ROSENGAROTO-PARIS

PARAIT TOUS LES MOIS

LES VICTOIRES DE LA ROSENGART

Le raid des 100.000 kms sur route sous le contrôle de l'A. C. F.

Lecot continue. Il était, le 31 Mai, en route depuis 86 jours.

La place de la Concorde, la plus belle place de Paris, une des plus belles du monde.

Les fontaines jaillissent ; les arbres des Champs-Elysées ont sorti leurs feuilles les plus vertes.

Midi. Des voitures innombrables sillonnent la place. Soudain, au coin des Tuileries surgit la Rosengart, pilotée par Lecot qui, rapide, se faufile et vient se ranger devant l'Automobile-Club.

C'est l'Obélisque, tous ses hiéroglyphes alertés, qui, le premier, l'a aperçue. Ils n'avaient pas ça en Egypte ! Mais, sur le plan de la volonté, qui sait si l'exploit formidable de Lecot ne rejoint pas la pyramide de Chéops, en ce que tous deux tentent de reculer les limites de l'humain, Chéops dans le temps, Lecot pour la résistance physique. Leur but : *durer*.

Lecot dure. Depuis quatre-vingt-six jours, il abat tous les jours neuf cent soixante-treize kilomètres, le trajet Lyon-Paris et retour.

Le voici qui vire devant l'A.C.F. ; il descend ; quelques flexions de jambes ; il serre des mains nombreuses. Il sourit. Le miracle, ce n'est peut-être pas que Lecot puisse fournir un tel effort, mais qu'il l'accomplisse avec le sourire.

Des sportifs, des médecins l'interrogent ; les uns auscultent la voiture, les autres, l'homme — au figuré s'entend. Ils veulent découvrir son secret.

Lecot explique tranquillement qu'il n'a pas de secret. A peine un régime : au départ de Lyon, à 4 heures du matin, une tasse de café noir, à 9 heures un sandwich ; à 2 heures de l'après-midi, en traversant la forêt de Fontainebleau, oranges ou bananes ; le soir, en rentrant chez lui, un bon diner, viande rôtie ; boisson : Beaujolais sucré.



Le 27 avril, on a fêté l'heureux accomplissement de la première moitié de la randonnée de Lecot, soit 50.000 kilomètres. × Lecot.

Lecot doit surmonter tous les obstacles : froid, vent, pluie, routes glissantes, passages à niveau fermés, cyclistes non éclairés, encombrements, camions des services rapides, tous phares allumés ou avec des dispositifs de code mal orientés, etc... Et, cependant, depuis quatre-vingt six jours, il a respecté l'horaire qu'il s'était proposé, sans accident ni incident.

Le combat qu'il livre est un combat de toutes les heures, de toutes les minutes. En modeste qu'il est, il déclare qu'il a simplement voulu prouver ce qu'un Français de plus de cinquante ans, en bonne santé et entraîné aux sports peut accomplir. Il oublie de mentionner sa formidable énergie. Mais il est bien certain qu'une tentative comme la sienne, ayant pour base les vertus qu'il appartient au sport de développer : volonté, endurance, ténacité, prouve plus en faveur de ce dernier qu'une tapageuse victoire d'un jour.

— Ce que j'ai fait, explique Lecot, tout le monde pourrait le faire (nous n'en croyons rien). Mais ce que tout le monde ne pourrait pas faire, c'est une mécanique comme la Rosengart.

Lecot rejette tout le mérite de sa performance sur sa voiture :

— La Rosengart et moi, voyez-vous, nous nous entendons à merveille. Ça gaze toujours. Nous étions, c'est évident, destinés de toute éternité à nous rencontrer...

— En somme, Lecot, vous et votre voiture, c'est un mariage d'amour que vous avez contracté...

— Absolument.

— ... et dont le raid des 100.000 kilomètres serait le voyage de noces, le deuxième voyage de noces plus exactement, puisqu'il y a deux ans vous avez déjà accompli 100.000 kilomètres en 111 jours.

— Oui, et vous pouvez dire que la mariée se porte à merveille.

— Alors, Lecot, je forme deux souhaits : bonne chance pour l'heureux couple jusqu'à la fin des 100.000 kilomètres et qu'il ait beaucoup d'enfants !

Lecot se met à rire :

— Mais oui, c'est mon désir à moi aussi : beaucoup de Rosengart, des milliers de Rosengart sur les routes de France.

Mais il est une heure, l'heure du départ.

Lecot serre des mains, s'installe au volant. Il part. Il est parti.

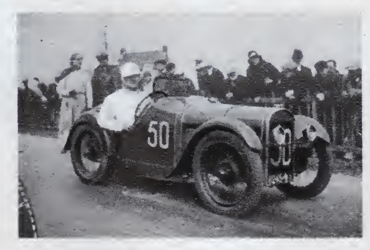
F. F.

A SAINT-QUENTIN
Circuit de l'Aisne, le 10 Avril

En catégorie 750 cmc. les deux premières places des voitures sans compresseur sont prises par : Jacob et Delaplace, sur 5 CV ROSENGART, réalisant respectivement les 189 kilomètres à la moyenne de :
75 km. 917 pour Jacob ;
72 km. 300 pour Delaplace,
par un vent très violent.



Jacob, sur Rosengart, moyenne 75 km. 917.



Delaplace, sur Rosengart, moyenne 72 km. 300.



Jacob et Delaplace.

Le dimanche 3 Avril, à la course de côte de Château-Thierry, sur 1 kilomètre départ arrêté, arrivée arrêtée.

En catégorie sport 750 cmc.

1er Jacob, sur ROSENGART : 1 m. 8 s. 2/5 (record battu) ; moyenne, 52 km. 632.

En catégorie course 750 cmc.

1er Simon sur ROSENGART : 1 m. 8 s. 1/5 ; moyenne 52 km. 786.

LA BONNE ÉTAPE

Une installation modèle à Troyes : Les Grands Garages modernes de la Paix de notre concessionnaire M. Gérard-Rigoley.



Rez-de-chaussée. — Vue du hall principal.

Vous qui voyagez souvent et loin, vous rappelez-vous vos angoisses lorsque vous abordiez une ville, avec une panne sérieuse, un accident mécanique grave, un réglage minutieux et indispensable à faire effectuer?

Vous rappelez-vous vos inquiétudes lorsque vous songiez à garer votre voiture, de ne trouver qu'un taudis, où sa carrosserie risquait de recevoir des atteintes plus dures que celles de la route?

Votre souci de la bien loger passait avant celui de votre personne et de celle de vos compagnons, pareil en cela au bon cavalier qui ne prend pas son repos avant d'avoir paré au bon traitement de sa monture.



Un coin de l'atelier : la station électrique.

C'est pour supprimer jusqu'au souvenir de telles affres endurées par les automobilistes que M. Gérard-Rigoley, notre sympathique concessionnaire de Troyes vient de réaliser une installation modèle.

Les nouveaux établissements (rue de la Paix-Faubourg Croncels) d'une capacité d'environ 160 voitures et de 1.500 mètres carrés de superficie viennent de concrétiser la sécurité de l'étape, dans des conditions mieux que confortables, luxueuses.

L'air, la lumière y sont dispensés à profusion. Le soleil semble y pénétrer directement en se libérant de toute entrave matérielle : toiture, murs, cloisons. Maison de verre et qui dispense un souriant accueil au voyageur. A la nuit tombée, l'éclairage conçu d'après les données les plus modernes attire l'attention de ceux qui sont en quête d'un gîte pour leur voiture.

Celle-ci trouvera sa place au rez-de-chaussée; à proximité, le salon pour soins de beauté : la station Técalémit pourvue d'un élévateur hydraulique et d'un compresseur. Station très moderne, vraiment « up to date » : compresseur, Foulaspire à 2 lances, l'une servant à envoyer du pétrole dans les boîtes de vitesse, l'autre à aspirer l'huile diluée; le « rempli-carter » pour le plein; un « anti-rossignol » qui achemine le graphite dans les ressorts.

Sur le même plan se trouve la salle de lavage des voitures; leur toilette est faite par une pompe Técalémit à haute pression. De cette façon, ce ne sont plus de sommaires ablutions que reçoit le véhicule, mais en des douches abondantes et répétées un volume d'eau facilitant un lavage intégral des organes exposés aux souillures de la route, sans pour cela risquer de voir l'eau pénétrer dans le moteur ou à l'intérieur de la carrosserie.

Une large rampe (4 m. constant, 7 m. au virage) de ciment armé, bordée de puissantes balustrades stylisées, mène au premier étage.

Ce garage est ouvert jour et nuit ; dans la mise au point de son organisation, M. Gérard-Rigoley, en automobiliste averti, a voulu que le Service des Réparations et des Ateliers ne le cède en rien au reste de son établissement.

Un magasin de pièces détachées bien assorti donne à la clientèle l'assurance qu'elle y trouvera sur-le-champ la pièce dont elle peut avoir besoin. C'est un réel sentiment de sécurité pour le possesseur d'une voiture de savoir que le secours de première urgence est à portée de la main ou d'un coup de téléphone.



M. Gérard-Rigoley.



Le poste de lavage.

D'autant plus que M. Gérard-Rigoley a adjoint à son atelier un chariot de dépannage, vraie voiture chirurgicale pour les travaux de premier secours sur la route. Ce chariot est muni de tous les instruments nécessaires à l'auscultation de la patiente, à la vérification et au contrôle de l'appareillage électrique.

L'atelier du garage comporte un outillage moderne : appareil à haute pression pour essai des bougies, appareil à aimanter, deux groupes de charge d'accus, atelier de lavage des plaques; les machines-outils possèdent chacune leur moteur propre; aucune interdépendance.



Le poste de graissage.

Enfin le risque d'incendie a été envisagé avec un esprit de prudence avisée, des postes de secours ayant été prévus en dix-sept points différents de la construction.

Nous nous devions de signaler à nos clients, c'est-à-dire à nos amis, l'effort de M. Gérard-Rigoley pour leur assurer le « Service » qu'ils sont en droit d'attendre de nos représentants.

M. Gérard-Rigoley a fait tout ce qu'il fallait pour que Troyes figure sur nos itinéraires comme

« la Bonne Etape ».

P. M.

MAXIMES

Quelques sages maximes recueillies dans l'Intran :

— Ralentis pour ta peau, pas pour le gendarme.

— Quand tu vas comme un fou sur la route, un héritier attend derrière chaque arbre.

— Lorsque tu longes un fossé, pense à la culbute.

— A partir d'une certaine vitesse, il ne faut dépasser que les voitures auxquelles ça a l'air de faire plaisir.

— Au volant, pas de distractions : ne pense pas à la mort de Louis XVI, pense à la tienne.

— Laisse donc passer ce fou : tu le ramasseras peut-être plus loin.

— Laisse passer sans honte tous ceux qui veulent passer : une concession momentanée vaut mieux qu'une concession à perpétuité.



VOITURE D'OCCASION

— Mais elle est presque neuve cette voiture ?
— Parfaitement, c'est celle de Lecot, elle n'a que 100.000 kms.

Le grand tourisme
à bon marché

M. Thirard, opérateur de prises de vues cinématographiques, nous écrit :

« Je suis heureux de pouvoir vous dire tout l'agrément que me procure ma ROSENGART LR 4, achetée depuis un an. Je roule chaque jour et viens de terminer les voyages suivants : de Paris à Berlin par la Thuringe, via Metz, Saarbrücken, Mayence, Francfort, soit 1.250 kilomètres, en consommant 75 litres d'essence, à peine 2 litres d'huile et une carafe d'eau ! De Berlin je suis rentré par les montagnes du Harz, Aix-la-Chapelle, plateau d'Eiffel, Trèves, Verdun, Paris, avec la même consommation, soit 6 litres aux 100 ilomètres.

« Je tiens à vous féliciter, car j'ai pu constater une tenue de route impeccable malgré la neige et la glace que j'ai rencontrées en escaladant le plateau d'Eiffel.

« Ce voyage agréable et confortable me revient à peu de chose près à la moitié du prix d'un billet de chemin de fer, cependant j'ai eu le plaisir de faire ce voyage en compagnie de ma femme qui n'a semblé à aucun moment fatiguée.

« Malgré ce long parcours je n'ai jamais eu à m'occuper de ma vaillante voiture que pour son ravitaillement, aucun souci mécanique et pas un pneumatique crevé — à mon retour à Paris, je n'ai eu que le temps de faire la vidange pour effectuer Paris-Strasbourg-Paris avec la même satisfaction malgré une période de froid très violent accompagné de neige.

« En conséquence, adepte fervent de la Rosengart, je tiens à vous féliciter et vous dire toute ma satisfaction.

« Signé : Thirard. »



Comment doit-on régler les roues avant pour s'assurer un bon parallélisme ?

Pour s'assurer un bon parallélisme « en marche » il est nécessaire de compenser par un certain pincement le jeu possible des articulations, ainsi que la flexion des organes de commande de direction.

Le pincement se mesure à la jante en ayant soin de vérifier et corriger au préalable le voile des roues s'il existe.

La mesure prise à l'avant doit être plus petite de 3,5 à 4 mm. que la longueur arrière.

Cette mesure s'effectue la voiture étant à terre.

Le réglage du parallélisme s'effectue par la chape filetée située à l'extrémité gauche de la barre d'accouplement.

Il suffit de démonter le levier n° 36009 par l'écrou de fixation sur la fusée, puis, après avoir desserré le boulon de pinçage de la chape, visser ou dévisser celle-ci de sur la barre d'accouplement pour en modifier la longueur à la demande.

Bien vérifier si la barre d'accouplement ou les leviers ne sont pas faussés.



M. Antoine Ohanian et sa Rosengart, à Alep (Syrie)



M. Jean Hennequin, des extincteurs « Knock-Out », nous fait part de la satisfaction qu'il a éprouvée avec sa Rosengart au cours d'une randonnée dans les Pyrénées. Voici la voiture au col du Tourmalet.



Tous les propriétaires de ROSENGART voudront avoir sur leur voiture ce motif de radiateur en bronze chromé ciselé :

Le PONEY ARTISTIQUE, signé Brau. — Prix : 160 francs.

Vente exclusive : 6, rue Delaizement, Paris (17e) et chez tous les concessionnaires ROSENGART.

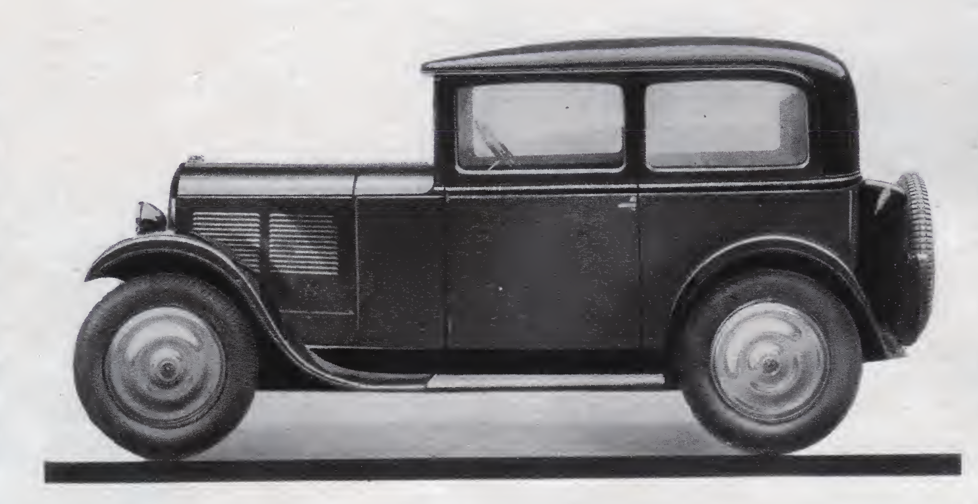
Notre collaborateur JULHES reçoit en son auberge de Verville, par Nesles-la-Vallée (S.-et-O.). Déjeuners, dîners, goûters. Bonne chère et gaîté dans dans un site ravissant. Prix très modérés. Le meilleur accueil est réservé aux possesseurs de Rosengart.

5 CV Rosengart 6 CV

L'un de ces deux modèles
vous intéresse :

LA CONDUITE INTERIEURE 5 CV - 4 PLACES
Type " Lecot "

Pour populariser le modèle avec lequel LECOT accomplit pour la deuxième fois saperformance extraordinaire, cette voiture sera vendue pendanttoutela durée du raid :

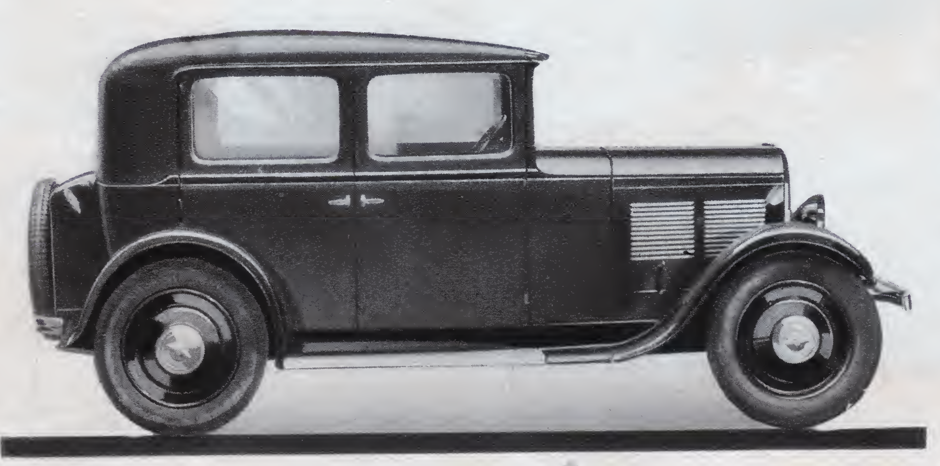


Conduite intérieure 2 portes, sur châssis R4, demi-tôlée, 4 places, 4 glaces, pneus 4 x 19, sans enjoliveurs.

13.500 FRS

LA NOUVELLE CONDUITE INTERIEURE
4 portes - entièrement tôlée

LA PLUS BELLE VOITURE FRANÇAISE DE PETITE CYLINDRÉE
ÉLÉGANCE
CONFORT
SÉCURITÉ
ÉCONOMIE



Sur châssis R 44. 4 places confortables. — 4 portes à glaces descendantes. — Garniture intérieure reps de luxe. — Planche de bord avec 5 appareils : contacteur, compteur kilométrique, ampèremètre, manomètre d'huile, indicateur de niveau d'essence. — Contacteur de démarreur sur planche de bord. — Essuie-glace automatique. — Malle AR. — 5 pneus 11 x 45. — Enjoliveurs de roues.

17.960 FRS

Nos lecteurs trouveront ci-dessous une dix-septième liste de

MAISONS RECOMMANDEES

qui consentent un escompte de 5 à 40 % à tout abonné de "BRAVO"

ABAT-JOUR ET COUSSINS

Ch. Bonnet, 30, rue Fontaine, (9e). Trinite 50-43. Esc. 10 %.

AMEUBLEMENT

Aux Galeries Barbès, 55, boulevard Barbès (18e). Esc. 5 %.
La Maison du Grillon, 135, faubourg Saint-Denis (10e). Nord 84-63. Literie, tapisserie. P. t. mod. 8 %.

BEZONS

A. Loirat, 20, rue de Paris. Tél. 128, ameublements complets, literie 5 et 10 %.

NANTERRE

Ellenberger, 13 *bis*, av. Georges-Clemenceau. Ameubl., sièges, tentures, literie. Esc. 5 %.

VINCENNES

Canapés-lits Marius, Maison Gravati, 33, rue de Lagny. Créat. l. p. mod. Esc. 5 %.

ARMES

H. Bisson, 126, rue Lafayette, f. gare du Nord. Esc. 5 % sauf. cart. de ch. et poudre. Esc. 10 % sur coutellerie.

ARTICLES DE FUMEURS

A l'Algérien, 127, bd Saint-Germain (6e). Dant. 09-86. Art. fum., briquets. Esc. 5 %.

BANDAGISTES-ORTHOPÉDISTES

Ruter-Haran, 41, rue de Maubeuge (9e). Trud. 55-14. Cors., ceint., band. appar. proth. Esc. 10 %.

BIJOUTERIE, JOAILLERIE, HORLOGERIE, ORFÈVRERIE, PERLES DE CULTURE, PIERRES FINES

J. Cahn, joaillier, 60, rue de Clichy (9e). Achat, vente, échange. Trinité 78-08.
Henry Fieve, 39, rue de Clichy (9e). Trinité 99-13. Royan, 114, rue Gambetta, l'été. Esc. 10 %.
Au Régulateur, 66, rue de la Chapelle (18e). Nord 32-95. Horl., bij., orf. Esc. 5 à 10 %.
Ribaut, « A la Maison Rouge », 65, faubourg Montmartre (9e). Esc. 5 %.

BONNETERIE-BAS

Marcel, 41, rue N.-D.-de-Lorette (9e). Spéc. de bas de soie et gants, fondée en 1898. Esc. 5 %.
Henri Marcu, 98, rue d'Hauteville. Provence 03-92. Luxe 5 %.
William, 83 *bis*, rue de Courcelles (17e). Wag. 40-01. Ceint., gaines, haute mode, bonn. 5 %.

BOTTIERS

Chaussures Rivière, 44 et 46, boulevard Magenta (10e).

CANNES ET PARAPLUIES

J. Bourdarias, 81, rue de Dunkerque (9e). Fabric. recouvrages, réparations. Esc. 10 %.
Vve Gerethie, 58, rue de la Chapelle (18e). Esc. 5 %.

CHAPELIERS

Savariaux (fondée en 1880), 31, boulevard Barbès (18e). Prem. marq., dern. créat. Meilleurs prix.

CHEMISIERS

Clary's, 98, boulevard de Clichy (entre Moulin-Rouge et les Deux-Anes) (18e). 5 %.
Nino, 19 *bis*, rue Fontaine. Esc. 5 %.
Thouvenel, 195, faubourg Saint-Denis (10e). Même maison 125, fg St-Denis. Esc. 5 %.

NEUILLY-SUR-SEINE

« Au Derby », 35, rue de Chartres. Maillot 16-93. Trouss. pour messieurs.

CHIRURGIENS-DENTISTES

Radium Dentaire, 28, av. de Clichy (18e), 78 fg du Temple, consult. gratuites, bons de crédit. Esc. 15 %.
Mlle Niclausse, 16, boul. de Reuilly (12e). Mét. Charenton. Tous soins dentaires.
Georges Moreau, 75, rue de Turenne (3e). Chirur. dent. Fac. méd. de Paris. R.-de-ch.
R. Astouin, 38, rue de la Chapelle (18e). Consul. grat., inst. mod. Tous les bons de crédit. Esc. 10 %.
Jacques Boitiat, 44, boulev. de Reuilly (12e). Daum. 26-44. Mét. Daumesnil. Prix tr. spéc.
L'Œuvre Dentaire, 34, r. des Petits-Champs, 64, r. St-Antoine; 18, r. de Belleville; 82, r. de Flandre; 22, r. de la Gaîté; 45, r. de Meaux; 118, r. du Temple. Esc. 10 %.

CORSETS ET CEINTURES

A. Simon, 14 et 16, rue de Clignancourt (18e). Nord 09-28. 10 % s. prés. du carnet.
Mélanie de Gruyter, 76, rue Saint-Lazare, exp. pr. les Trib. Soutiens-gorge, gaines brev. Esc. 5 %.
Germaine Dutrut, 124, av. Victor-Hugo (16e). Corsets sur mesure.

COURONNES MORTUAIRES

Maison G. Martel, 31, bd des Batignolles (8e). Eur. 56-53. Fabr. cour. en perles, céram. et bronze d'art. Esc. 10 %.

COUTURE ET HAUTE-COUTURE

La Petite Hélène, 76 *bis*, boulevard de Clichy (18e). Trin. 70-53. Robes et manteaux. Esc. 5 %.
Raab-Dubuc, 130, boul. Montparnasse (14e). Robes et mant., four. Esc. 5 %.
Catherine Dujardin, 128, boulev. du Montparnasse (14e). Danton 97-26.
Chez René, 20, boulevard Voltaire (11e). Robes, manteaux, fourrures. Roq. 61-85.
Charlotte Elise, 7, rue Théodore-de-Banville (17e), 6, rue Gustave-Flaubert. Carn. 68-90. Cout., tricots, four., bonnet. Esc. 5 %.
Marlene, 25, rue du Vieux-Colombier.
Yvonne, 92, rue d'Hauteville. Prov. 39-96. Esc. 5 %.
Chelly, 82, r. Rochechouart (9e). Trud. 49-17.

DEUIL

Au lis, 12, rue Albouy. Botz. 33-30. Métro Lancry. Robes, mant., chap. Esc. 5 %.

ÉLECTRICITÉ

Société Leblanc-Mothu, 36, rue de Turin (8e). Eur. 55-51. Esc. 5 à 15 %.
L'Eclairage Moderne, 86, rue de Maistre (18e). Marc. 08-40. Instal. force. lum., T. S. F., éclair. ind. Phonos, disques, photo. Esc. 5 à 20 %.

ENSEIGNES

A. Janvier, 25, boulevard Voltaire (11e). Roq. 10-97. Toutes lettres et enseignes lumineuses. Esc. 5 %.

FERRONNERIE D'ART — SERRURERIE

VINCENNES

R. Fraissange, 15, rue des Laitières, 19, rue de Lagny. Daum. 16-65. Fer forgé.

FLEURS

Michaut, 168, boulevard Magenta (10e). Trud. 03-38. Plantes vertes et fleuries. Esc. 5 %.

FOURRURES, PELLETERIES

Raab-Dubuc, 130, boulevard Montparnasse (14e). Esc. 5 %.
Fourreur Nicolas « Magasin Bleu », 5, rue Bourdaloue (9e). Spéc. en paletots, renards, cravates zibelines, martres, transformation, garde, etc... Esc. 10 %.
A l'Idéal Fourrures (Masquë), 6, av. Trudaine. Trud. 66-30. Esc. 5 %.
M. Apeloig, 72 *bis*, rue des Martyrs. Trud. 80-08, répar., transf., cons. pendant l'été.
« A la Zibeline Royale », 45, av. Wagram (17e). Carn. 23-12, transf., four. en t. g., gard. été. Esc. 10 %.

GARAGES

Edmond Loffet, concessionnaire de Barley-Automobile, 4, rue Roussel (17e). Wagram 01-69. Répar., vente. Esc. 5 %.
Grand Garage Félix-Faure, 5, pass. Lourmel (15e). Vaugir. 52-56. Réparat., vente. Esc. 5 %.
A.-F. Marolles, 118, rue Damrémont (18e). Marc. 65-27. Esc. 5 %.

SAINT-DENIS

P. Androt, 15, rue de Paris, agent Rosengart et Mathis, vente, achat, échange.

HOTELS

Hotel des Trois Moulins, 8 *ter*, rue des Saules (18e). Marc. 61-90, tout confort.
Hotel Stresa, 4, rue Choron (9e). Trud. 31-67, confort moderne, s. de b. 10 %.
Hotel des Maréchaux, 42, rue de Moscou (8e) (Saint-Lazare). Eur. 51-00. Tout dernier confort.
William's Hotel, 3, rue Mayran (9e). Trud. 68-35. Ad. télégr. Williamstel 83, confort moderne.
Hôtel de Parme, 61, Rue de Clichy (9e). Trin. 40-41. Tout dern. conf. Escompte 10 %.
Alsace Hotel, 13, rue des Deux-Gares (Nord et Est), 152, fg St-Denis. Nord 45-23. Ch. dep. 20 fr., ascenseur, restaurant.

HYGIÈNE

Au Grand Tub (Génételli), 28-30, passage du Havre (9e). Trin. 08-95. Caout. p. t. appl. Esc. 5 %.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE

Paul Jombar, 37, rue de Rome. Lab. 16-80. Luthier-expert. Esc. 10 %.
G. Morel, 116, faubourg Poissonnière. Trud. 51-86. Esc. 10 %.

JOUETS

Au Petit Paradis des Enfants, 16, rue des Moines, jeux, jouets, papeterie, farces, attrapes. Esc. 10 %.

LINGERIE

Mme Gachet, 10, r. du 29-Juillet (1er). Lingerie de luxe, écharpes, mouchoirs. Esc. 5 à 10 %.
Ginette, 83, bd Malesherbes (8e). Laborde 21-31, lingerie fine. 10 % sauf, s. art. bon.
Marlene, 25, rue du Vieux-Colombier.
Yvonne, 92, rue d'Hauteville (10e). Provence 39-96. Esc. 5 %.
Mme R. Gallet, 19, rue Perdonnet (10e). Esc. 5 %.

LITERIE

Aux Galeries Barbès, 55, boulevard Barbès. Esc. 5 %.
Roulies et Terraz, 54, rue Lamartine (9e). Fabr. de literie. Esc. 7 %.
Blanquart et Cie, « Le Couvre-Pied », 124, rue de Courcelles. Wagram 89-58. Lit. t. g. Esc. 5 %.

MAROQUINERIE

F. Guzian, 102, rue Ordener (18e). Ac. pharm. Esc. 5 %.
Vve Gerethie, 58, rue de la Chapelle (18e). Esc. 5 %.

MEUBLES

Aux Galeries Barbès, 55, boulevard Barbès (18e). Esc. 5 %.
Ch. Bonnet, 30, rue Fontaine (9e). Meubl. chinois. Esc. 10 %.

MODES, HAUTES-MODES

Madeleine, 130, bd Montparnasse (14e). Esc. 5 %.
Suzanne, 28, fg Poissonnière. Prov. 02-33. Modes, tricots, lingerie.
Marthe Rivière, 56, r. d'Amsterdam (9e). Trin. 57-63. Modes. Esc. 5 %.
Jane, 37, av. Victor-Hugo (16e). Passy 54-19. Esc. 5 %.
Yvonne, 92, rue d'Hauteville (10e). Provence 39-96. Esc. 5 %.
J. Agi, 91, rue de Sèvres. Lit. 33-40. Esc. 5 %.

OPTIQUE

Farinaux, 98, rue d'Amsterdam (9e). Trinité 52-47. Opticien breveté S.G.D.G.
Regniault, 43, rue Laffitte (9e). Trud. 56-82. Fabricant, exécution parf. des ordon.
Les Frères Lissac, 90, r. Saint-Lazare (9e). Trin. 60-49. Lun. optique, photo, cinéma. Esc. 5 %.
Optique Médicale Gambetta, 117, av. Gambetta (20e). Ménil. 76-50. Lunettes, pince-nez., etc...

BOULOGNE-SUR-SEINE

R. Bonnefoy-Dumont, Optique des Princes, 31 *bis*, avenue de la Reine. Esc. 10 %.

PARFUMERIE

Rocca, 30, boulevard Haussmann (9e). Prov. 84-53. Parfum., prod. beauté. Esc. 10 % s. parf. Rocca.
Parfumerie des Vedettes, 85, faubourg Saint-Denis (10e). Fard Leichner, prod. beauté. Articles de Paris. Esc. 10 à 15 %.
F. Guzian, 102, rue Ordener (18e). Ac. pharm. Esc. 5 %.

PEINTURE, VITRERIE ET PAPIERS PEINTS

Henri Bregler, 23, rue de l'Echaudé-Saint-Germain (6e). Décor. Dant. 97-06. Esc. 25 % papiers peints, 10 % peinture.

PHARMACIES

F.-H. Dupraz, 6, rue des Dames (17e). Marc. 08-29. Esc. 10 %, sauf spéc. et eaux minér.
La Pharmacie Centrale, 47, rue Lafayette et 50, faubourg Montmartre. Trud. 08-14 (9e). Esc. 10 %.
Pharmacie Capitale, Ch. Bonnet, directeur, 155 *bis*, rue Lafayette et 6, rue de Dunkerque (10e).

PHONOS, PHOTO, T. S. F.

Radio Elcosa, 26, rue de la Pépinière (8e). Lab. 75-55. Tous postes T. S. F., sect. phon., rad. Esc. 10 %.
Radio-Prim, 5, r. de l'Aqueduc, Xe, face 166, r. Lafayette. Nord 05-15, l. p. g. ch. Paris, 30 à 40 %.
R. Patour, 19, rue Carpeaux (18e). Sp. postes, sect., qual. pick-up, disq. Esc. 5 à 15 %.
Photo-Phono Elbe, 59, r. Louis-Blanc (10e). Métro Chapelle. App. t. marq., trav. phot., cond. spéc. aux lecteurs.
Etabl. Emud-Radio, 29, rue de Trévise (9e). T.S.F., mach. parl., mot. électr., poste sect. 4 l., 495 fr. Esc. 5 à 20 %.

PIANOS

LA GARENNE-COLOMBES

F. Lary, lutherie choix, phonos, disq., 62, boulevard de la République. Leçons piano, violon, chant. Esc. 10 %.

PROFESSEUR DE CHANT

Le Sport vocal, E. Barrier, 1, rue Nicolas-Charlet (15e). Méth. rationnelle, chant et diction. Esc. 10 %.

RELIURES

L. Coulot, 151, boulevard de Charonne (11e). Roq. 85-52. Reliure de tous livres, albums à photos. Esc. 20 %.

STORES — PARASOLS

A. Janvier, 25, boulevard Voltaire. Roq. 10-97. Pour le soleil parasols de jardin, tentes de plage. Esc. 5 %.

TAILLEURS

Balse, 157, faubourg Saint-Denis (10e). Nord 71-73. Dames, messieurs. Esc. 5 %.
Sojfer, 61, boulevard Baumarchais (3e). Arch. 87-37. Taill. dipl., mess., vêt. s. mes. et à faç., chem., bonn.
Simon, 36, rue Debelleyme (3e). Arch. 96-11. Hommes et dames.
Paul Bedouc, 20 *bis*, rue d'Alésia (14e). Hom. et dames. Esc. 5 %.

TAPIS

A. Janvier, 25, boulevard Voltaire (11e). Roq. 10-97. Importateur de tapis d'origine : Kairouan, Tlemcen, Expositions. Esc. 5 %.

TEINTURERIES

Magda, 64, rue Condorcet. Trud. 48-25 (9e). Stoppage, prend et livre à dom. Esc. 10 %.
Mme Dubois, professionnelle, 49, rue Lemercier (17e). Marc. 01-55. Esc. 5 %.
Pressing des Ecoles, 98, rue du Faubourg-Poissonnière. Trud. 18-79. Esc. 10 %.

TRAVESTIS

Le Travesti de Montmartre, 9, rue Coustou. Marc. 63-09. Adultes et enf., cotill., access. Esc. 5 %.

TRICOTS

Marlene, 25, rue du Vieux-Colombier.

VENTES ET LOCATIONS

ASNIERES

Agence Flaus, 10, rue d'Anjou. Grésil. 05-59.

VOITURES D'ENFANT

Nouveau-Né, 50, rue Rochechouart (9e). Alim., hygién., layette, meubles. Esc. 5 %.

SAGE-FEMME 1re classe. Pens. toute époque. Consult. à toute heure. S'occ. enf. **DISCRÉTION ABSOLUE**
6 bis rue d'Auteuil (Eglise d'Auteuil). — English spoken.

SAGE-FEMME 1re classe, 1, rue Marbeau (Dauphine). Reçoit pension. Cons. à toute heure. S'occupe enfants. English spoken. **DISCRÉTION ABSOLUE.**

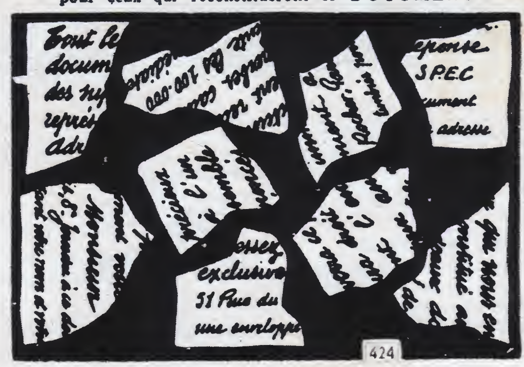
SAGE-FEMME 50, boulev. de Strasbourg, 89. faubourg Saint-Martin PARIS (près gares Nord et Est). Tél. : Botzaris 24-68.
1re classe de la F. M. P.
TOUT CONFORT MODERNE
Consultations à toute heure. — Pensions à toute époque.
S'OCCUPE DES ENFANTS
Service médical assuré par accoucheurs des hôpitaux de Paris. — Maison de convalescence avec grand parc.
DISCRÉTION ABSOLUE. English spoken.
PRIX MODÉRÉS.

MEDIUM EXTRAORDINAIRE
Mme Paulette d'ALTY Science des nombres Astrologie. - Manoscopie
Fixe dates événem. Succès assuré. 2 à 7 h. Corr. 25 fr.
3, rue de l'Isly (St-Lazare) *Eur. 41-56*

MARIAGES riches et pour toutes situations honorables. Maison de confiance patentée, la plus ancienne et la plus importante de France, fondée en 1865. Mme HARDOUIN, 150, rue Lafayette, Paris (10e). Tous les jours non fériés de 11 à 12 heures et de 2 à 5 heures. Notice contre timbre.

RENÉE voyante, tarots, astrologie, chiromancie. Secrets personnels de réussite. 4, rue Barye, (17e) Métro Courcelles. R.-de-ch. de 1 à 7 heures. Tél. Wa. 16-99. Cor. env. date de naissance et 20 fr. 50.

CONCOURS
100.000 francs de PRIX
pour ceux qui reconstitueront ce DOCUMENT



VOYANTE Voulez-vous être forts, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD, 78,** av. des Ternes, Paris (17e). cour 3e ét. De 1 h. à 7 h.

ADRESSES à copier chez soi pour aider diffusion. Appointements fixes, très sérieux. « Echo Universel ». Service 130 à Bayonne.

Institut La Bruyère, massage, esth. air. ch., vibromasseur, générateur haute fréquence par masseuse diplomée, 3bis, rue La Bruyère, escalier jardin, 1er étage, sauf dimanches et fêtes.

LES SIÈGES CONSTANT

42, rue Chanzy — PARIS (XIe)
Tél. : Roquette 10-04
50 % moins cher



Fauteuils cuir patiné
GRAND CONFORT
Formes nouvelles, depuis 175 frs
Exposition unique : 200 modèles

La plus importante fabrique spécialisée dans la fabrication du siège de cuir.
ATELIERS ET EXPOSITIONS :
42, rue Chanzy - Tél. : Roquette 10-04
Catalogue franco





charleston
hôtel
55, boulevard rochechouart, paris

dans le quartier le plus vivant de **paris** - entre les gares de l'**est** du **nord** et **saint-lazare** - à proximité de l'**opéra** et des grands boulevards - construction neuve - tout le confort - 150 chambres et appartements avec ou sans bain, de 25 à 80 francs - téléphone avec la ville et l'**inter** dans chaque chambre. **on parle toutes les langues.**

panorama splendide sur la terrasse de l'hôtel dominant tout paris et la banlieue.

LE MARCHÉ IMMOBILIER

Les opérations immobilières sont par excellence la source des placements de sécurité tels que les aime l'épargnant français.

Elles sont donc un élément de stabilisation infiniment précieux pour l'économie nationale.

BRAVO, *miroir des activités modernes, veut être pour ses lecteurs, dont la fidélité se manifeste sans cesse, un conseiller, un guide avisé. Cette chronique donnera à tous ceux qui cherchent un placement sûr, les moyens de fixer leur choix en toute connaissance de cause.*

B. 4.356. — A v. : app. mod. trois pièces, s. d. b., cuis. ch. d. b., dans rue calme et maison datant de cinq ans. L'app. est élég. meublé et l'install. ent. serait cédée à tr. b. p. pour cause dép. col. Pr. tot., au comptant, 150.000 fr. mob. comp. Loc.-vente peut être envisagée. (S'adresser aux bureaux de *Bravo*, 5, place Clichy, Paris).

B. 4.357. — Terrain 30 kilom. de Paris, région de Chantilly. superf. 550 m. q. ; façade 33 m. Gaz, électr. devant la porte. Nombr. arbres fruit. Prix : 23.000 fr, 8.000 cpt. le reste en 4 ans. (Ecrire ou téléphoner à *Bravo*, 5, place Clichy, Paris.)

B. 4.358. — A vendre, à Chantilly (Oise) : Propriété, composée de : jardin d'agrément, petit potager (vue sur le terrain d'entraînement de la Société d'Encouragement) et maison d'habitation, 3 étages, sur caves, chauffage central, eau courante et eau froide et chaude partout. Tout confort. — Communs, app. trois pièces, sellerie, mâcherie, cave, deux gr. garages, quatre boxes, deux chenils. *Pour tous renseignements s'adresser à « Bravo ».*

B. 4.359. — A louer pav. ind. dans XIXe arrondiss., dix pièces, tout confort s. d. b., gar., ch. cent. Libre de suite. Prix 16.000 fr. (Pour tous renseignements s'adresser à *Bravo*, 5, place Clichy, Paris.)

B. 4. 360. — A louer à 10 kil. de Paris, dans belle localité, pavillon sur cave, huit pièces, eau, gaz, électricité. jard. pot. et d'agr., 2.000 m. q. sit. un. Libre de suite. Prix : 10.000 fr. Renseignements à *Bravo*, 5, place Clichy,

B. 4.361. — Pr. pl. Wagram. imm. en parf. état. p. d. t. six étages datant de 1900. Prix : 1.350.000 fr., revenu 111.000 à augmenter. Tout le confort. (Renseignements à *Bravo*).

B. 4362. — Bel hôtel particulier, parc Monceau, qualité impeccable, cinq pièces confort. Prix : 550 000 fr. très urgent. (S'adresser à *Bravo*.)

B. 4.363. — A v. pet. hôtel part. Buttes-Chaumont, Gr. conf., tapis cloués, tél. et vue splendide sur tout Paris. R.-d.-ch. : gar deux voitures, chauf., buand., cell., terr., pet. jard. — Prem. étage : sal. à m., terr. av. vue sur Paris, cuis. et w.-c. — Deux. étage, deux ch. à c. av. s. d. b., w.-c, et ch. d. bonne. — Trois. étage : gr. terr. où poss. f, studio, sit. un. Prix : 350.000 fr., avec peu comptant. — Pour visiter, téléphoner à *Bravo*.

B. 4.364. — Passy, Spl. imm. p. d. t., sept étages const. en 1912. App. moyens, 1.300.000. Revenu net : 90.000 fr. (Renseignements aux bureaux de *Bravo*).



BOURBONNE-les-BAINS

(Haute-Marne) **Porte des Vosges**, trains directs de Paris. Eaux chlorurées hyperthermales radioactives 66°. Succès remarquables dans le traitement des **Rhumatismes, Fractures, Atrophies, Artropathies, Névrites.** Etabts thermaux civil et militaire. Pays de Forêts et de Repos (Altitude 261m. Saison du 1er mai au 15 octobre. Renseignements à la Chambre d'Industrie thermale.

BOURBONNE-LES-BAINS
HOTEL DU PARC
NOUVELLE DIRECTION, 1er Ordre, Chauffage central, le seul avec ascenseur (proximité Etabt Thermal). Sa Cuisine, son Orchestre. Prix modérés.

BOURBONNE-LES-BAINS
GRAND HOTEL
Tout confort — Sa Table — Son Parc. Automobile-Club.

Georges R. Manue
Directeur

Juin 1932
France : 5 francs
Etranger : 7 francs



le mensuel de Paris

Trois millions de volts... — Photo Wide World.

électricité, reine du monde moderne

par MM. Le Trocquer, Marcel Ulrich, A. Detœuf, Tochon, Parodi, Marty, Saurel

et Pierre Hamp